

« Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain ».

« Voyez liv. I. ch. 10.

1507/837

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE

SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

K

Nouvelle Edition, revue et corrigée.

TOME PREMIER.

A EDIMBOURG:

CHEZ BELL & BRADFUTE, G. CREECH,
J. DICKSON, P. HILL, R. GORDON,
ET MANNERS & MILLAR.

MDCCXCIX.



AVIS DES ÉDITEURS.

ON ſe flatte que le Public ſçaura bon gré aux éditeurs de cette nouvelle édition de l'Hiſtoire de Gil Blas en deux volumes, et à un prix modéré.

On eſpere auſſi que le lecteur la trouvera plus correcte que pluſieurs des précédentes. Quoique on y ait travaillé d'après la dernière édition de Paris, on n'a pas manqué cependant de profiter auſſi de tous les autres aides qu'on a pu tirer d'ailleurs.

On n'a pas non plus épargné la dépenſe. On a fait deſſiner et graver deux Frontiſpices, leſquels, pour peu qu'ils ſoient élégans, pourront bien valoir un grand nombre de mauvaiſes planches. Enfin, on peut dire, que rien n'a été negligé pour rendre ce livre digne d'être mis entre les mains de la Jeuneſſe.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Premier Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *DE la naiſſance de Gil Blas, et de ſon éducation.* Pag. 11

CHAP. II. *Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il ſoupa.* 13

CHAP. III. *De la tentation qu'eut le muletier ſur la route ; quelle en fut la ſuite, et comment Gil Blas tomba dans Carybde, en voulant éviter Scylla.* 20

CHAP. IV. *Deſcription du ſouterrein, et quelles choſes y vit Gil Blas.* 24

CHAP. V. *De l'arrivée de pluſieurs autres voleurs dans le ſouterrain, et de l'agréable converſation qu'ils eurent enſemble.* 26

CHAP. VI. *De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, et quel en fut le ſuccès.* 34

CHAP. VII. *De ce que fit Gil Blas ne pouvant faire mieux.* 37

CHAP. VIII. *Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait ſur les grands chemins.* 39

CHAP. IX. *De l'évenement ſérieux qui ſuivit cette aventure.* 42

CHAP. X. *De quelle manière les voleurs en uſerent avec la dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, et quel en fut l'évenement.* 44

CHAP. XI. *Hiſtoire de Dona Mencia de Moſquera.* 50

CHAP. XII. *De quelle manière déſagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.* 58

CHAP. XIII. *Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon, et où il alla.* 62

CHAP. XIV. *De la réception que Dona Mencia lui fit à Burgos.* 65

CHAP.

CHAP. XV. *De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau préſent qu'il reçut de la dame, et dans quel équipage il partit de Burgos.* Pag. 69
CHAP. XVI. *Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſpérité.* 74
CHAP. XVII. *Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.* 80

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Fabrice mene et fait recevoir Gil Blas chez le licentié Sedillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de ſa gouvernante.* 88
CHAP. II. *De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; et ce qu'il laiſſa par teſtament à Gil Blas.* 94
CHAP. III. *Gil Blas s'engage en ſervice du Docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.* 100
CHAP. IV. *Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de ſuccès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.* 106
CHAP. V. *Suite de l'aventure de la bague retrouvée; Gil Blas abandonne la médecine, et le ſejour de Valladolid.* 116
CHAP. VI. *Quelle route il prit en ſortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.* 123
CHAP. VII. *Hiſtoire du garçon barbier.* 125
CHAP. VIII. *De la rencontre que Gil Blas et ſon compagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine; et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.* 149
CHAP. IX. *Dans quel état Diégo retrouva ſa famille; et après quelles réjouiſſances Gil Blas et lui ſe ſéparerent.* 153

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il ſervit dans cette ville.* 158

CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando : des choſes curieuſes que ce voleur lui raconta.* Pag. 166
CHAP. III. *Il ſort de chez Don Bernard de Caſtil Blazo, et va ſervir un petit-maître.* 172
CHAP. IV. *De quelle manière Gil Blas fit connoiſſance avec les valets des petits-maîtres ; du ſecret admirable qu'ils lui enſeignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'eſprit, et du ſerment ſingulier qu'ils lui firent faire.* 181
CHAP. V. *Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoiſſance avec une jolie perſonne.* 187
CHAP. VI. *De l'entretien des quelques ſeigneurs ſur les comédiens de la troupe du Prince.* 195
CHAP. VII. *Hiſtoire de Don Pompéyo de Caſtro.* 200
CHAP. VIII. *Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.* 207
CHAP. IX. *Quelle perſonne il alla ſervir après la mort de Don Mathias de Silva.* 212
CHAP. X. *Qui n'eſt pas plus long que le précédent.* 215
CHAP. XI. *Comment les comédiens vivoient enſemble, et de quelle manière ils traitoient les auteurs.* 220
CHAP. XII. *Gil Blas ſe met dans le goût du théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de tems après.* 224

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I. *Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le ſervice d'Arſénie, et trouve une plus honnête maiſon.* 228
CHAP. II. *Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent enſemble.* 233
CHAP. III. *Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, et de l'étrange réſolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.* 237
CHAP. IV. *Le mariage de vengeance.* Nouvelle. 243

CHAP. V. *De ce que fit Aurore de Guzman, lorſqu'elle fut à Salamanque.* Pag. 269
CHAP. VI. *Quelles ruſes Aurore mit en uſage pour ſe faire aimer de Don Luis Pachéco.* 278
CHAP. VII. *Gil Blas change de condition ; il paſſe au ſervice de Don Gonzale Pachéco.* 287
CHAP. VIII. *De quel caractère étoit la Marquiſe de Chaves, et quelles perſonnes alloient ordinairement chez elle.* 297
CHAP. IX. *Par quel incident Gil Blas ſortit de chez la Marquiſe de Chaves, et ce qu'il devint.* 302
CHAP. X. *Hiſtoire de Don Alphonſe et de la belle Séraphine.* 306
CHAP. XI. *Quel homme c'étoit que le vieil hermite, et comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pays de connoiſſance.* 320

LIVRE CINQUIEME.

CHAP. I. *Hiſtoire de Don Raphaël.* 325
CHAP. II. *Du conſeil que Don Raphaël et ſes auditeurs tinrent enſemble, et de l'aventure qui leur arriva, lorſqu'ils voulurent ſortir du bois.* 390

LIVRE SIXIEME.

CHAP. I. *De ce que Gil Blas et ſes compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan ; du projet important qu'Ambroiſe forma, et de quelle manière il fut exécuté.* 394
CHAP. II. *De la réſolution que Don Alphonſe et Gil Blas prirent après cette aventure.* 404
CHAP. III. et dernier. *Après quel déſagréable incident Don Alphonſe ſe trouva au comble de ſa joie, et par quelle aventure Gil Blas ſe vit tout-à-coup dans une heureuſe ſituation.* 408

DECLA-

DECLARATION

DE L'AUTEUR.

COMME il y a des perſonnes qui ne ſçauroient lire, ſans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je declare à ces lecteurs malins, qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui ſont dans le préſent livre. J'en fais un aveu public : je ne me ſuis propoſé que de repreſenter la vie des hommes telle qu'elle eſt. A Dieu ne plaiſe que j'aie eu deſſein de déſigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui, ce qui peut convenir à d'autres auſſi-bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phédre, il ſe fera connoître mal-à-propos. *Stultè nudabit animi conſcientiam.*

On voit en Caſtille, comme en France, des médecins dont la methode eſt de faire un peu trop ſaigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices et le même originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement ſuivi les mœurs Eſpagnoles : et ceux qui ſçavent dans quel déſordre vivent les comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture aſſez forte de leurs dérèglemens : mais j'ai cru devoir les adoucir, pour les conformer à nos manières.



GIL

GIL BLAS

AU LECTEUR.

AVANT que d'entendre l'hiſtoire de ma vie, écoute ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient enſemble de Pennafiel à Salamanque. Se ſentant las et altérés, ils s'arrêterent au bord d'une fontaine, qu'ils recontrerent ſur leur chemin. Là, tandis qu'ils ſe delaſſoient après s'être déſaltérés, ils apperçurent par hazard auprès d'eux, ſur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le tems, et par les pieds des troupeaux qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetterent de l'eau ſur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles Caſtillanes : *Aqui eſtà encerrada el alma del Licentiado Pedro Garcia.* " Ici eſt enfermée l'ame du " Licentié Pierre Garcias."

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inſcription, qu'il dit en riant de toute ſa force : Rien n'eſt plus plaiſant ! Ici eſt Enfermée l'ame ! . . . Une ame enfermée ! . . . . Je voudrois ſçavoir quel original a pu faire une ſi ridicule épitaphe ? En achevant ces paroles, il ſe leva pour s'en aller. Son compagnon plus judicieux dit en lui-même. Il y a là-deſſous quelque myſtère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laiſſa donc partir l'autre ; et ſans perdre de tems, ſe mit a creuſer avec ſon couteau tout autour de la pierre. Il fit ſi bien qu'il l'enleva. Il trouva deſſous une bourſe de cuir, qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte ſur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. *Sois mon héritier, toi qui as eu aſſez d'eſprit pour déméler le ſens de l'inſcription, et fais un meilleur uſage que moi de*

mon

mon argent. L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'ame du Licentié.

Qui que tu ſois, ami lecteur, tu vas reſſembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures ſans prendre garde aux inſtructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais ſi tu le lis avec attention, tu y trouveras, ſuivant le precepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la naiſſance de Gil Blas, et de ſon éducation.

BLAS de Santillane, mon père, après avoir long-tems porté les armes pour le ſervice de la Monarchie Eſpagnole, ſe retira dans la ville où il avoit pris naiſſance. Il y épouſa une petite bourgeoiſe qui n'étoit plus dans ſa première jeuneſſe, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allerent enſuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de ſe mettre en condition. Ma mère devint femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru riſque d'être aſſez mal élevé, ſi je n'euſſe pas eu dans la ville un oncle Chanoine. Il ſe nommoit Gil Pérez. Il étoit frère ainé de ma mère, et mon parrain. Repréſentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon oncle. Au reſte,

reſte, c'étoit un Eccléſiaſtique qui ne ſongeoit qu'à bien vivre, c'eſt-à-dire, qu'à faire bonne chère; et ſa prébende, qui n'étoit pas mauvaiſe, lui en fourniſſoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et ſe chargea de mon éducation. Je lui parus ſi éveillé, qu'il réſolut de cultiver mon eſprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car en me faiſant connoître mes lettres, il ſe remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligé: et à force de s'y appliquer il parvint à lire couramment ſon bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enſeigner la langue Latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui: mais, hélas, le pauvre Gil Pérez! il n'en avoit de ſa vie ſçu les premiers principes; c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le Chanoine du Chapitre le plus ignorant. Auſſi j'ai ouï dire qu'il n'avoit point obtenu ſon benefice par ſon erudition: il le devoit uniquement à la reconnoiſſance de quelques bonnes religieuſes, dont il avoit été le diſcret commiſſionnaire, et qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtriſe ſans examen.

Il fut donc obligé de me mettre ſous la férule d'un maître: il m'envoya chez le Docteur Godinez, qui paſſoit pour le plus habile pédant d'Oviedo. Je profitai ſi bien des inſtructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à ſix années j'entendois un peu les auteurs Grecs, et aſſez bien les poëtes Latins. Je m'appliquai auſſi à la Logique, qui m'apprit à raiſonner beaucoup. J'aimois tant la diſpute, que j'arrêtois les paſſans, connus ou inconnus, pour leur propoſer des argumens. Je m'adreſſois quelquefois à des Figures Hibernoiſes, qui ne demandoient pas mieux, et il falloit alors nous voir diſputer. Quels geſtes, quelles grimaces, quelles contorſions! nos yeux étoient pleins de fureur, et nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des poſſédés, que pour des Philoſophes.



Je

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de ſçavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je ceſſerois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance eſt paſſé. Tu as déjà dix-ſept ans, et te voilà devenu habile garçon. Il faut ſonger à te pouſſer; je ſuis d'avis de t'envoyer à l'univerſité de Salamanque; avec l'eſprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poſte. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule, qui vaut bien dix à douze piſtoles; tu la vendras à Salamanque, et tu en employeras l'argent à t'entretenir juſqu'à ce que tu ſois placé.

Il ne pouvoit rien me propoſer qui me fut plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus aſſez de force ſur moi pour cacher ma joie; et lorſqu'il fallut partir, ne paroiſſant ſenſible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embraſſer mon père et ma mère, qui ne m'épargnerent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaiſes affaires, et ſur toute choſe à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très-longtems harangué, ils me firent préſent de leur bénédiction, qui étoit le ſeul bien que j'attendois d'eux. Auſſitôt je montai ſur ma mule, et ſortis de la ville.

CHAPITRE II.

Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaflor; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville; et avec quel homme il ſoupa.

ME voilà donc hors d'Oviédo, ſur le chemin de Pennaflor, au milieu de la campagne, maître de

mes actions, d'une mauvaise mule, et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très honoré oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit; je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains, et en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles: Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié: jettez, s'il vous plait, quelque pièces d'argent dans ce chapeau; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat, qui, sur deux bâtons croisés, appuyoit le bout d'une escopette, qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'église, je m'arrêtai tout court; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat, que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui: mais la maudite bête trompant mon impatience, n'en alla pas plus vîte: la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que

je

je n'étois pas encore à Salamanque, et que je pourrois bien faire une plus mauvaiſe rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit ſans doute ce qu'il auroit dû faire : mais il avoit ſongé qu'en me donnant ſa mule, mon voyage me couteroit moins ; et il avoit plus penſé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainſi, pour réparer ſa faute, je réſolus, ſi j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, et de prendre la voie du muletier pour aller à Aſtorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fuſſe jamais ſorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois paſſer : je m'en étois fait inſtruire avant mon départ.

J'arrivai heureuſement à Pennaflor ; je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'aſſez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valiſe, la chargea ſur ſes épaules, et me conduiſit à une chambre, pendant qu'un de ſes valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Aſturies, et auſſi prompt à conter ſans néceſſité ſes propres affaires que curieux de ſçavoir celles d'autrui, m'apprit qu'il ſe nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit ſervi longtems dans les armées du roi en qualité de ſergent, et que depuis quinze mois il avoit quitté le ſervice pour épouſer une fille de Caſtropol, qui, bien que tant ſoit peu baſanée, ne laiſſoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choſes, que je me ſerois fort bien paſſé d'entendre. Après cette confidence, ſe croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, et qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque queſtion qu'il me faiſoit, en me priant d'un air ſi reſpectueux d'excuſer ſa curioſité, que je ne pouvois me défendre de la ſatisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du deſſein et des raiſons que j'avois de me dé-

faire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non ſuccinctement ; car il me repréſenta là-deſſus, tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver ſur la route. Il me rapporta même pluſieurs hiſtoires ſiniſtres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en diſant que ſi je voulois vendre ma mule, il connoiſſoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaiſir de l'envoyer chercher : il y alla ſur le champ lui-même avec empreſſement.

Il revint bientôt accompagné de ſon homme, qu'il me préſenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit paſſer et repaſſer devant le maquignon, qui ſe mit à l'examiner depuis les pieds juſqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien ; mais quand ç'auroit été la mule du pape, il y auroit trouvé à redire. Il aſſuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; et pour me le mieux perſuader, il en atteſtoit l'hôte, qui ſans doute avoit ſes raiſons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, et l'atteſtation du ſeigneur Corcuélo, que je croyois homme ſincère et bon connoiſſeur, j'aurois donné ma mule pour rien : c'eſt pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportois à ſa bonne-foi ; qu'il n'avoit qu'à priſer la bête en conſcience, et que je m'en tiendrois à la priſée. Alors, faiſant l'homme d'honneur, il me répondit, qu'en intéreſſant ſa conſcience, je le prenois par ſon foible. Ce n'étoit pas effectivement par ſon fort ; car au lieu de faire monter l'eſtimation à dix ou douze piſtoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que ſi j'euſſe gagné à ce marché-là.

Après m'être ſi avantageuſement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Aſtorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, et qu'il auroit ſoin de me venir

venir réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui, chemin faiſant, ſe mit à me raconter l'hiſtoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en diſoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de ſon babil importun, ſi par bonheur un homme aſſez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laiſſai enſemble, et continuai mon chemin, ſans ſoupçonner que j'euſſe la moindre part à leur entretien.

Je demandai à ſouper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai converſation avec l'hôteſſe, que je n'avois point encore vue. Elle me parut aſſez jolie, et je trouvai ſes allures ſi vives, que j'aurois bien jugé, quand ſon mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorſque l'omelette qu'on me faiſoit fut en état de m'être ſervie, je m'aſſis tout ſeul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, ſuivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empreſſé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le ſeigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philoſophie. Eſt-il bien poſſible que vous ſoyez ce ſçavantiſſime, ce bel-eſprit, dont la réputation eſt ſi grande en ce pays-ci? Vous ne ſçavez pas, continua-t-il, en s'adreſſant à l'hôte et à l'hôteſſe, vous ne ſçavez pas ce que vous poſſédez. Vous avez un tréſor dans votre maiſon. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis, ſe tournant de mon côté, et me jettant les bras au cou; Excuſez mes tranſports, ajouta-t-il, je ne ſuis point maître de la joie que votre préſence me cauſe.

Je ne pus lui répondre ſur le champ, parce qu'il me tenoit ſi ſerré, que je n'avois pas la reſpiration libre;

et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embraſſade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu ? reprit-il ſur le même ton. Nous tenons regiſtre de tous les grands perſonnages qui ſont à vingt lieues à la ronde. Vous paſſez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Eſpagne ne ſe trouve un jour auſſi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ſes ſages. Ces paroles furent ſuivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore eſſuyer, au hazard d'avoir le ſort d'Anthée. Pour peu que j'euſſe eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ſes démonſtrations, ni de ſes hyperboles ; j'aurois bien connu à ſes flatteries outrées, que c'étoit un de ces paraſites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui dès qu'un étranger arrive, s'introduiſent auprès de lui pour remplir leur ventre à ſes dépens ; mais ma jeuneſſe et ma vanité, m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à ſouper avec moi. Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je ſçais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontre l'illuſtre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, pourſuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie ſeulement, et je mangerai quelques morceaux par complaiſance.

En parlant ainſi, mon panégyriſte s'aſſit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il ſe jetta d'abord ſur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il ſembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaiſant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle ſeroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une ſeconde, qui fut faite ſi promptement qu'on nous la ſervit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit, de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vîteſſe toujours égale, et trouvoit moyen, ſans perdre un coup de dent, de me donner louanges ſur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite perſonne. Il buvoit auſſi fort ſouvent ; tantôt c'étoit à ma ſanté, et tantôt à celle de

mon

mon père et de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parasite, me répondit: J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront; c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé: vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, et je dis fièrement à Corcuélo: Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guères à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me parroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges; défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille

veille du monde ! En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus auſſi ſenſible à cette baye, que je l'ai été dans la ſuite aux plus grandes diſgraces qui me ſont arrivées. Je ne pouvois me conſoler de m'être laiſſé tromper ſi groſſièrement, ou, pour mieux dire, de ſentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'eſt donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ? Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juſte ſujet de te tourner en ridicule. Ils vont compoſer de tout ceci une belle hiſtoire, qui pourra bien aller juſqu' à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens ſe répentiront ſans doute d'avoir tant harangué un ſot. Loin de m'exhorter à ne tromper perſonne, ils devoient me recommander de ne me pas laiſſer duper. Agité de ces penſées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, et me mis au lit : mais je ne pus dormir, et je n'avois pas encore fermé l'œil, lorſque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai auſſitôt ; et pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépenſe, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée ; et non ſeulement il m'en fallut paſſer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau ſe reſſouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un ſouper dont j'avois fait ſi déſagréablement la digeſtion, je me rendis chez le muletier avec ma valiſe, en donnant à tous les diables, le paraſite, l'hôte, et l'hôtellerie.

CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le muletier ſur la route ; quelle en fut la ſuite ; et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

JE ne me trouvai pas ſeul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennaflor, un petit

tit chantre de Mondonédo qui couroit le pays, et un jeune bourgeois d'Aſtorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune perſonne qu'il venoit d'épouſer à Verco. Nous fîmes tous connoiſſance en peu de tems, et chacun eut bientôt dit d'où il venoit, et où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit ſi noire et ſi peu piquante, que je ne prenois pas grand plaiſir à la regarder : cependant ſa jeuneſſe, et ſon embonpoint donnerent dans la vue du muletier, qui réſolut de faire une tentative pour obtenir ſes bonnes graces. Il paſſa la journée à méditer ce beau deſſein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit deſcendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maiſon étoit plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connoiſſoit l'hôte pour un homme diſcret et complaiſant. Il eut le ſoin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laiſſa ſouper tranquillement : mais ſur la fin du repas, nous le vimes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé ! J'avois dans un ſac de cuir cent piſtoles ; il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-deſſus, et vous allez tous avoir la queſtion, juſqu' à ce que vous ayez confeſſé le crime et rendu l'argent. En diſant cela d'un air fort naturel, il ſortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'eſprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoiſſions point les uns les autres. Je ſoupçonnai même le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même penſée. D'ailleurs, nous étions tous de jeunes ſots. Nous ne ſçavions pas quelles formalités s'obſervent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainſi, cédant à notre frayeur, nous ſortîmes de la chambre fort bruſquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche ſon ſalut dans la fuite ; et le jeune bourgeois d'Aſtorga, auſſi troublé que nous de l'idée de la queſtion, ſe ſauva, comme un autre Enée, ſans s'embarraſſer de ſa femme. Alors le

le muletier, à ce que j'appris dans la ſuite, plus incontinent que ſes mulets, ravi de voir que ſon ſtratagême produiſoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruſe ingénieuſe à la bourgeoiſe, et tâcher de profiter de l'occaſion : mais cette Lucrèce des Aſturies, à qui la mauvaiſe mine de ſon tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuſe réſiſtance, et pouſſa de grands cris. La patrouille, qui par hazard en ce moment ſe trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoiſſoit pour un lieu digne de ſon attention, y entra, et demanda la cauſe de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans ſa cuiſine, et qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant et ſes archers à la chambre de la perſonne qui crioit. Ils arriverent bien à propos ; l'Aſturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme groſſier et brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agiſſoit, qu'il donna cinq ou ſix coups du bois de ſa hallebarde à l'amoureux muletier, en l'apoſtrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guères moins bleſſée, que de l'action même qui les lui ſuggéroit. Ce ne fut pas tout. Il ſe ſaiſit du coupable, et le mena devant le juge avec l'accuſatrice, qui, malgré le déſordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander juſtice de cet attentat. Le juge l'écouta, et l'ayant attentivement conſidérée, jugea que l'accuſé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller ſur le champ, et fuſtiger en ſa préſence : puis il ordonna que le lendemain, ſi le mari de l'Aſturienne ne parroiſſoit point, deux archers, aux fraix et dépens du délinquant, eſcorteroient la complaignante juſqu' à la ville d'Aſtorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traverſai je ne ſçais combien de champs et de bruyères, et ſautant tous les foſſés que je trouvois ſur mon paſſage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jetter, et me cacher dans le plus épais hallier, lorſque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crierent, Qui va là ? et comme ma ſurpriſe ne me permit pas de répondre ſur le champ, ils s'approcherent

cherent de moi, et me mettant chacun le piſtolet ſur la gorge, ils me ſommerent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, et ſur-tout de ne leur rein déguiſer. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la queſtion dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis, que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque ; je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce diſcours, qui marquoit ma ſimplicité, et l'un des deux me dit : Raſſure-toi, mon ami ; viens avec nous, et ne crains rien ; nous allons te mettre en ſureté. A ces mots, il me fit monter en croupe ſur ſon cheval, et nous nous enfonçames dans la forêt.

Je ne ſçavois ce que je devois penſer de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de ſiniſtre. Si ces gens-ci, diſois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé et peut-être aſſaſſiné. Il faut que ce ſoit de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmenent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand ſilence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous deſcendîmes de cheval. C'eſt ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maiſon, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trape de bois couverte de terre et de broſſailles, qui cachoit l'entrée d'unelongue allée en pente et ſouterraine, où les chevaux ſe jetterent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux : puis baiſſant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratière.

CHA-

CHAPITRE IV.

Deſcription du ſouterrain, et quelles choſes y vit Gil Blas.

JE connus alors avec quelle ſorte de gens j'étois, et l'on doit bien juger que cette connoiſſance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juſte vint s'emparer de mes ſens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainſi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui ſentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant et en deſcendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairoient deux groſſes lampes de fer, pendues à la voûte. Il y avoit une bonne proviſion de paille, et pluſieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aiſe, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux negre, qui paroiſſoit pourtant encore aſſez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous ſortîmes de l'écurie, et à la triſte lueur de quelques autres lampes, qui ſembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuiſine, où une vieille femme faiſoit rôtir des viandes ſur des braſiers, et préparoit le ſouper. La cuiſine étoit ornée des uſtenſiles néceſſaires, et tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes ſortes de proviſions. La cuiſinière, (il faut que j'en faſſe le portrait), étoit une perſonne de ſoixante et quelques années. Elle avoit eu dans ſa jeuneſſe les cheveux d'un blond très-ardent ; car le tems ne les avoit pas ſi bien blanchis, qu'ils n'euſſent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfon-

cées ; un grand nez aquilin lui deſcendoit ſur la bouche, et ſes yeux paroiſſoient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me préſentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il ſe tourna de mon côté, et remarquant que j'étois pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur ; on ne te veut faire aucun mal. Nous avions beſoin d'un valet pour ſoulager notre cuiſinière. Nous t'avons rencontré, cela eſt heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'eſt laiſſé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parois plus robuſte que lui, tu ne mourras pas ſitôt. Véritablement tu ne reverras plus le ſoleil, mais en récompenſe tu feras bonne chère et bon feu. Tu paſſeras tes jours avec Léonarde, qui eſt une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, et m'ordonna de le ſuivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, diſoit-il, d'un vin excellent. Enſuite il me fit traverſer pluſieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pièces de toile, dans les autres des étoffes de laine et de ſoie. J'apperçus dans une autre de l'or et de l'argent, et beaucoup de vaiſſelle à diverſes armoiries. Après cela je le ſuivis dans un grand ſalon, que trois luſtres de cuivre éclairoient, et qui ſervoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles queſtions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois ſorti d'Oviédo ; et lorſque j'eus ſatisfait ſa curioſité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puiſque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poſte, il faut que tu ſois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras ſur l'or et ſur l'argent. D'ailleurs, tu y ſeras en ſureté. Tel eſt ce ſouterrain, que les officiers de la ſainte Hermandad viendroient cent

fois dans cette forêt ſans le découvrir. L'entrée n'en eſt connue que de moi ſeul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, ſans que les habitans des environs s'en ſoient apperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'eſt point notre ouvrage, et qu'il eſt fait depuis longtems. Après que les Maures ſe furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon et de preſque toute l'Eſpagne, les chrétiens qui ne voulurent point ſubir le joug des infidèles, prirent la fuite, et vinrent ſe cacher dans ce pays-ci, dans la Biſcaye, et dans les Aſturies, où le vaillant Don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs et diſperſés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, et les autres firent pluſieurs ſouterrains, du nombre deſquels eſt celui-ci. Ayant enſuite eu le bonheur de chaſſer d'Eſpagne leurs ennemis, ils retournerent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont ſervi d'aſyle au gens de notre profeſſion. Il eſt vrai que la ſainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes ; mais il en reſte encore, et graces au ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando, je ſuis chef de la compagnie, et l'homme que tu as vu avec moi eſt un des mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de pluſieurs autres voleurs dans le ſouterrain, et de l'agréable converſation qu'ils eurent enſemble.

COmme le ſeigneur Rolando achevoit de parler de cette ſorte, il parut dans le ſalon ſix nouveaux viſages. C'étoit le lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient chargés de butin. Ils apportoient deux mannequins remplis de ſucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raiſins ſecs. Le lieutenant

lieutenant adreſſa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venoit d'enlever ces mannequins à un épecier de Bénavente, dont il avoit auſſi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de ſon expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fût plus queſtion que de ſe rejouir. On dreſſa dans le ſalon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuiſine, où la dame Léonarde m'inſtruiſit de ce que j'avois à faire. Je cédai à la néceſſité, puiſque mon mauvais ſort le vouloit ainſi ; et dévorant ma douleur, je me préparai à ſervir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de taſſes d'argent, et de pluſieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le ſeigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai enſuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt ſervis, que tout les cavaliers ſe mirent à table. Ils commencerent à manger avec beaucoup d'appétit; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verſer du vin. Je m'en acquittai de ſi bonne grace, que j'eus le bonheur, de m'attirer des complimens. Le capitaine leur conta en peu de mots mon hiſtoire, qui les divertit fort. Enſuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'étois alors revenu des louanges, et j'en pouvois entendre ſans péril. Là-deſſus ils me louerent tous. Ils dirent que je paroiſſois né pour être leur échanſon, que je valois cent fois mieux que mon prédéceſſeur. Et comme depuis ſa mort c'étoit la ſegnora Léonarda qui avoit l'honneur de préſenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la priverent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainſi, nouveau Ganymède, je ſuccédai à cette vieille Hebé.

Un grand plat de rôt, ſervi peu de tems après les ragoûts, vint achever de raſſaſier les voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une hiſtoire ; l'autre rapporte un bon-mot ; un autre crie ; un autre chante : Ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une ſcène, où il mettoit inutilement beaucoup du ſien, le prit ſur un ton ſi haut, qu'il impoſa ſilence

à la compagnie. Meſſieurs, leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous propoſer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous enſemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en perſonnes raiſonnables ? Il me vient une penſée. Depuis que nous ſommes aſſociés, nous n'avons pas eu la curioſité de nous demander quelles ſont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embraſſé notre profeſſion. Cela me paroit toutefois digne d'être ſu. Faiſons-nous cette confidence pour nous divertir. Le lieutenant et les autres, comme s'ils avoient eu quelque choſe de beau à raconter, accepterent avec de grandes démonſtrations de joie la propoſition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Meſſieurs, vous ſçaurez que je ſuis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naiſſance fut célébré dans la famille par des réjouiſſances infinies. Mon père, qui étoit déjà vieux, ſentit une joie extrême de ſe voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de ſon propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne ſe mêloit plus de rien que de dire ſon roſaire, et de raconter ſes exploits guerriers, car il avoit longtems porté les armes. Je devins inſenſiblement l'idole de ces trois perſonnes. J'étois ſans ceſſe dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laiſſa paſſer dans les amuſemens les plus puériles. Il ne faut pas, diſoit mon père, que les enfans s'appliquent ſérieuſement, que le tems n'ait un peu mûri leur eſprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon père m'enſeignoit mille ſortes de jeux. Je connoiſſois parfaitement les cartes, je ſçavois jouer aux dez, et mon grand-père m'apprenoit des romances ſur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets; et lorſqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les reciter ſans faute, mes parens admiroient ma mémoire.

moire. Ils ne paroiſſoient pas moins contens de mon eſprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort et à travers. Ah qu'il eſt joli ! s'écrioit mon père en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accabloit auſſitôt de careſſes, et mon grand-père en pleuroit de joie. Je faiſois auſſi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout ; ils m'adoroient. Cependant j'entrois déja dans ma douzième année, que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un, mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enſeigner, ſans en venir aux voies de fait. On lui permit ſeulement de me menacer quelquefois, pour m'inſpirer un peu de crainte. Cette permiſſion ne fut pas fort ſalutaire ; car ou je me moquois des menaces de mon précepteur ; ou bien les larmes aux yeux j'allois m'en plaindre à ma mère ou à mon aïeul, et je leur faiſois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé ; il paſſoit pour un brutal, et l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'egratignai moi-même, puis je me mis à crier comme ſi l'on m'eût écorché. Ma mère accourut, et chaſſa le maître ſur le champ, quoiqu'il proteſtât et prît le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainſi de tous mes précepteurs, juſqu'à ce qu'il vint s'en préſenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! Il aimoit les femmes, le jeu, et le cabaret ; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon eſprit par la douceur. Il y réuſſit, et par-là ſe fit aimer de mes parens, qui m'abandonnerent à ſa conduite. Ils n'eurent pas ſujet de s'en repéntir. Il me perfectionna de bonne heure dans la ſcience du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inſpira ſi bien le goût, qu'au Latin près, je devins un garçon univerſel. Dès-qu'il vit que je n'avois

plus beſoin de ſes préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre choſe, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'eſſai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon père et de ma mère. Ils ne faiſoient que rire de mes ſaillies, et plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faiſois toutes ſortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur ; et comme nos parens ne nous donnoient point aſſez d'argent pour continuer une vie ſi délicieuſe, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, et cela ne ſuffiſant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit ſupplément. Malheureuſement le Corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertir de ſon mauvais deſſein. Nous êumes recours à la fuite, et nous nous mîmes à exploiter ſur les grands chemins. Depuis ce tems-là, meſſieurs, Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profeſſion, malgré les périls qui y ſont attachés.

Le capitaine ceſſa de parler en cet endroit et le lieutenant prit ainſi la parole. Meſſieurs, une éducation toute oppoſée à celle du ſeigneur Rolando a produit le même effet. Mon père étoit un boucher de Tolède. Il paſſoit avec juſtice pour le plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit ſuivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace, les larmes aux yeux, et proteſter que je me répentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, et le plus ſouvent on me frappoit ſans raiſon. Quand mon père me battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, ſe mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inſpirerent tant d'averſion pour la maiſon paternelle, que je la quittai avant que j'euſſe atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Arragon, et me rendis à Saragoſſe en demandant

demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie aſſez heureuſe. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître eſtropié, à mettre ſur les jambes des ulcères poſtiches, & *cætera*. Le matin, comme des acteurs qui ſe préparent à jouer une comédie, nous nous diſpoſions à faire nos perſonnages, chacun couroit à ſon poſte ; et le ſoir, nous réuniſſant tous, nous nous rejouiſſions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ſes miſérables, et voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'aſſociai avec des chevaliers d'induſtrie. Ils m'apprirent à faire de bon tours ; mais il nous fallut bientôt ſortir de Saragoſſe, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de juſtice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit ſon parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faiſoient contribuer les voyageurs ; et je me ſuis ſi bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je ſçais donc, meſſieurs, très bon gré à mes parens de m'avoir ſi maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne ſerois préſentement ſans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Meſſieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit aſſis entre le capitaine et le lieutenant, les hiſtoires que nous venons d'entendre, ne ſont pas ſi compoſées, ni ſi curieuſes que la mienne. Je dois le jour à une payſanne des environs de Séville. Trois ſemaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, et bonne nourrice) on lui propoſa un nouriſſon. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la propoſition, et alla chercher l'enfant. On le lui confia, et elle ne l'eut pas ſitôt apporté dans ſon village, que trouvant quelque reſſemblance entre nous, cela lui inſpira le deſſein de me faire paſſer pour l'enfant de qualité, dans l'eſpérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit

pas

pas plus ſcrupuleux qu'un autre payſan, approuva la ſupercherie. De ſorte qu'après nous avoir fait changer de linges, le fils de Don Rodrigue de Herréra fut envoyé ſous mon nom à une autre nourrice, et ma mère me nourrit ſous le ſien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inſtinct et de la force du ſang, les parens du petit gentilhomme prirent aiſément le change. Ils n'eurent pas le moindre ſoupçon du tour qu'on leur avoit joué, et juſqu'à l'âge de ſept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnerent toutes ſortes de maîtres, mais j'avois peu de diſpoſition pour les exercices qu'on m'apprenoit, et encore moins de goût pour les ſciences qu'on vouloit m'enſeigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuiſines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma paſſion dominante. Je n'avois pas dix-ſept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois auſſi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une ſervante de cuiſine, qui me parut mériter mes premier ſoins. C'étoit une groſſe jouffiue, dont l'enjouement et l'embonpoint me plaiſoient fort. Je lui faiſois l'amour avec ſi peu de circonſpection, que Don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la baſſeſſe de mes inclinations; et de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ſes remontrances inutiles, il mit ma princeſſe à la porte.

Ce procédé me déplut. Je réſolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Don Rodrigue; et courant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une blanchiſſeuſe de ſes amies, je l'enlevai en plein midi, afin que perſonne n'en ignorât. Je paſſai plus avant. Je la menai dans ſon pays, où je l'épouſai ſolemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laiſſer aux enfans de famille un ſi bel exemple à ſuivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que Don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas inſenſible à cette nouvelle. Car je me rendis promptement

tement à Séville, pour demander ſon bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, et en mourant elle avoit eu l'indiſcrétion d'avouer tout en préſence du curé de ſon village et d'autres bons témoins. Le fils de Don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la ſienne ; et il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins ſatisfait de moi. De manière que n'ayant rien à eſpérer de ce côté-là, et ne me ſentant plus de goût pour ma groſſe femme, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé ſon hiſtoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans ſa jeuneſſe, pouſſé d'une dévotion indiſcrette, il avoit pris l'habit, et fait profeſſion dans un ordre fort auſtère ; et que quelques années après il avoit apoſtaſié. Enfin les huit voleurs parlerent tour à tour, et lorſque je les eus tous entendus, je ne fus pas ſurpris de les voir enſemble. Ils changerent enſuite de diſcours. Il mirent ſur le tapis divers projets pour la compagne prochaine ; et après avoir formé une réſolution, ils ſe leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumerent des bougies, et ſe retirerent dans leurs chambres. Je ſuivis le capitaine Rolando dans la ſienne, où pendant que je l'aidois à ſe déshabiller : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous ſommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne ſe gliſſent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé enſemble. Nous ſommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, pourſuivit-il, mener ici une vie bien agréable ; car je ne te crois pas aſſez ſot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non. mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'eſt un ſentiment général. La manière ſeule en eſt différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voiſins. Les perſonnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, tréſoriers, agens de change, commis, et tous les marchands tant gros que petits, ne ſont pas

fort

fort ſcrupuleux. Pour les gens de juſtice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils ſçavent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils ſont plus humains que nous ; car ſouvent nous ôtons la vie aux innocens, et eux quelquefois la ſauvent même aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour ſe ſauver, et quel en fut le ſuccès.

APrès que le capitaine des voleurs eut fait ainſi l'apologie de ſa profeſſion, il ſe mit au lit ; et moi, je retournai dans le ſalon, où je deſſervis et remis tout en ordre. J'allai enſuite à la cuiſine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux nègre) et la dame Léonarde ſoupoient en m'attendant. Quoique je n'euſſe point d'appétit, je ne laiſſai pas de m'aſſeoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; et comme je paroiſſois auſſi triſte que j'avois ſujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me conſoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils, me dit la vieille ? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paroiſſez facile. Vous vous feriez bientôt perdu dans le monde. Vous auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes ſortes de débauches ; au lieu que votre innocence ſe trouve ici dans un port aſſuré. La dame Léonarde a raiſon, dit gravement à ſon tour le vieux nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde. Rendez graces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras et des afflictions de la vie.

J'eſſuyai tranquillement ce diſcours, parce qu'il ne m'eût ſervi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, ſi je me fuſſe mis en colère, que je ne leur euſſe apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, ſe retira dans ſon écurie.

écurie. Léonarde prit auſſitôt une lampe, et me conduiſit dans un caveau qui ſervoit de cimetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repoſe encore après ſa mort. Il s'eſt laiſſé mourir à la fleur de ſon âge. Ne ſoyez pas aſſez ſimple pour ſuivre ſon exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans ſa cuiſine. Je poſai la lampe à terre et me jettai ſur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel! dis-je, eſt-il une deſtinée auſſi affreuſe que la mienne? On veut que je renonce à la vue du ſoleil; et comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'être enterré tout vif à dixhuit ans, il faut encore que je ſois réduit à ſervir des voleurs, à paſſer le jour avec des brigands et la nuit avec des morts! Ces penſées, qui me ſembloient très-mortifiantes, et qui l'étoient en effet, me faiſoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la juſtice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la queſtion. Mais conſidérant que je me conſumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me ſauver. Hé quoi, dis-je, eſt-il donc impoſſible de me tirer d'ici? les voleurs dorment. La cuiſinière et le nègre en ſeront bientôt autant. Pendant qu'ils ſeront tout endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je ſuis deſcendu dans cet enfer? Il eſt vrai que je ne me crois point aſſez fort pour lever la trape qui eſt à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon déſeſpoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand deſſein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarde et Domingo repoſoient. Je pris la lampe et ſortis du caveau, en me recommandant à tous les ſaints du paradis. Ce ne fut pas ſans peine que je démêlai les détours de ce nouveau

veau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté, que de joie : mais hélas ! au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étoient ſi près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine paſſer la main. Je me trouvai bien ſot à la vue de ce nouvel obſtacle, dont je ne m'étois point apperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laiſſai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la ſerrure. Je tâchois même de la forcer, lorſque tout-à-coup je me ſentis appliquer entre les deux épaules cinq ou ſix bons coups de nerf de bœuf. Je pouſſai un cri ſi perçant, que le ſouterrain en retentit ; et regardant auſſitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemiſe, qui d'une main tenoit une lanterne ſourde, et de l'autre l'inſtrument de mon ſupplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez-vous ſauver ! ho ! ne penſez pas que vous puiſſiez me ſurprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'eſt-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez déſormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il ſoit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs ſe réveillerent en ſurſaut ; et ne ſçachant ſi c'étoit la ſainte Hermandad qui venoit fondre ſur eux, ils ſe leverent et appellerent leurs camarades. Dans un inſtant ils ſont tous ſur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines et s'avancent preſque nuds juſqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais ſitôt qu'ils ſçurent la cauſe du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude ſe convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apoſtat, il n'y a pas ſix heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu ayes bien de l'averſion pour la retraite. Hé que ferois-tu donc ſi tu étois Chartreux ? Va te coucher, tu en ſeras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te ſauver,

ver, par ſaint Barthélemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il ſe retira. Les autres voleurs s'en retournerent auſſi dans leurs chambres, en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fauſſer compagnie. Le vieux nègre, fort ſatisfait de ſon expédition, rentra dans ſon écurie ; et je regagnai mon cimetière, où je paſſai le reſte de la nuit à ſoupirer et à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE penſai ſuccomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faiſoit que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inſpira la penſée de diſſimuler. J'affectai de paroître moins triſte. Je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en euſſe aucune envie. En un mot, je me contraignis ſi bien que Léonarde et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiſeau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginerent la même choſe. Je prenois un air gai en leur verſant à boire, et je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occaſion d'y placer quelque plaiſanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertiſſoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un ſoir que je faiſois le plaiſant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je ſuis charmé de ton humeur et de ton eſprit. On ne connoît pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas ſi ſpirituel ni ſi enjoué.

Les autres me donnerent auſſi mille louanges. Ils me parurent ſi contens de moi, que profitant d'une ſi bonne diſpoſition : Meſſieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me ſens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon

éducation. J'ai pris inſenſiblement votre eſprit. J'ai du goût pour votre profeſſion. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce diſcours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut réſolu tout d'une voix, qu'on me laiſſeroit ſervir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'enſuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'échanſon. J'en fus très-mortifié ; car je n'aſpirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de ſortir comme les autres ; et j'eſpérois qu'en faiſant des courſes avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette ſeule eſpérance ſoutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroiſſoit longue, et je ne laiſſai pas d'eſſayer plus d'une fois de ſurprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eût pas moyen. Il étoit trop ſur ſes gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il eſt vrai auſſi que de peur de me rendre ſuſpect, je ne faiſois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'obſervoit, et j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonſpection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient preſcrit, pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendois avec autant d'impatience, que ſi j'euſſe dû entrer dans une compagnie de traitans.

Graces au ciel, ſix mois après, ce tems arriva. Le ſeigneur Rolando dit à ſes cavaliers : Meſſieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaiſe opinion de ce garçon-là, je crois que nous en ferons quelque choſe. Je ſuis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers ſur les grands chemins. Prenons ſoin nous-mêmes de le dreſſer à la gloire. Les voleurs furent tous du ſentiment de leur capitaine ; et pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons,

dès

dès ce moment ils me diſpenſerent de les ſervir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui conſiſtoit en une ſimple ſoutanelle fort uſée, et ils me parerent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me diſpoſai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait ſur les grands chemins.

CE fut ſur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je ſortis du ſouterrain avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux piſtolets d'une épée et d'une bayonette ; et je montois un aſſez bon cheval, qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit ſi longtems que je vivois dans les ténèbres, que le jour naiſſant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumerent à le ſouffrir.

Nous paſſâmes auprès de Ponferrada, et nous allâmes nous mettre en embuſcade dans un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous apperçûmes un religieux de l'ordre de ſaint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, ſur une mauvaiſe mule. Dieu ſoit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrouſſer ce moine. Voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugerent qu'effectivement cette commiſſion me convenoit, et ils m'exhorterent à m'en bien acquitter. Meſſieurs, leur dis-je, vous ſerez contens. Je vais mettre ce père nud comme la main, et vous amener ici ſa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Ap-

porte-nous ſeulement la bourſe de ſa révérence : c'eſt tout ce que nous exigeons de toi. Là-deſſus je ſortis du bois, et pouſſai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'euſſent vu fuir, ils ſe feroient mis à mes trouſſes, et m'auroient bientôt rattrapé ; ou peut-être auroient-ils fait ſur moi une décharge de leurs carabines, dont je me ſerois fort mal-trouvé. Je n'oſai donc hazarder une démarche ſi délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourſe en lui préſentant le bout d'un piſtolet. Il s'arrêta tout court pour me conſidérer, et ſans paroître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il eſt, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai ſens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! ſouffrez que je vous repréſente l'état malheureux. . . . Oh ! mon père, interrompis-je, avec précipitation, trève de morale, s'il vous plait. Je ne viens pas ſur les grands chemins pour entendre des ſermons. Je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné ? vous jugez bien mal de la charité des Eſpagnols, ſi vous croyez que les perſonnes de mon caractère ayent beſoin d'argent pour voyager en Eſpagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par tout. On nous loge. On nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent ſur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes piſtoles, pour être plus ſûrs de la Providence. Mais mon père, ajoutai-je, finiſſons. Mes camarades qui ſont dans ce bois s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourſe à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux ſembla craindre pour ſa vie. Attendez, me

me dit-il, je vais donc vous ſatisfaire, puiſqu'il le faut abſolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique ſont inutiles. En diſant cela, il tira de deſſous ſa robe une groſſe bourſe de peau de chamois, qu'il laiſſa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer ſon chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter, Il preſſa les flancs de ſa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un aſſez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramaſſai la bourſe qui me parut peſante. Je remontai ſur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnerent-ils le tems de deſcendre de cheval, tant ils s'empreſſoient de m'embraſſer. Courage, Gil Blas, me dit Rolando; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux ſur toi pendant ton expédition, j'ai obſervé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'aſſurerent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la ſoutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourſe du religieux. Elle doit être bien garnie continua l'un d'entr'eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pélerins. Le capitaine délia la bourſe, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei, avec quelques ſcapulaires. A la vue d'un larcin ſi nouveau, tous les voleurs éclaterent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient, pour ſon coup d'eſſai, de faire un vol fort ſalutaire à la compagnie. Cette plaiſanterie en attira d'autres. Ces ſcélérats, et particulièrement celui qui avoit apo-

ſtafié, commencerent à s'égayer ſur la matière. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi ſeul, je ne riois point. Il eſt vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en ſe réjouiſſant auſſi à mes dépens. Chacun me lança ſon trait, et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conſeille en ami de ne te plus jouer aux moines. Ce ſont des gens trop fins et trop ruſés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'événement ſérieux qui ſuivit cette aventure.

NOUS demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, ſans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en ſortîmes pour retourner au ſouterrain, bornant nos exploits à ce riſible événement, qui faiſoit encore le ſujet de notre entretien, lorſque nous découvrîmes de loin un caroſſe à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, et il étoit accompagné de trois hommes à chéval, qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conſeil là-deſſus, et le réſultat fut qu'on attaqueroit. Auſſi-tôt, il nous rangea de la manière qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au devant du caroſſe. Malgré les applaudiſſemens que j'avois reçu dans le bois, je me ſentis ſaiſi d'un grand tremblement, et bientôt il ſortit de tout mon corps une ſueur froide, qui ne me préſageoit rien de bon. Pour ſurcroît de bonheur, j'étois au fond de la bataille entre le capitaine et le lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant juſqu'à quel point nature pâtiſſoit chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air bruſque : Ecoute, Gil Blas, ſonge à faire ton devoir. Je t'avertis que ſi tu recules, je te caſſerai la tête d'un coup de piſtolet. J'étois trop perſuadé qu'il le feroit comme il le diſoit, pour négliger l'avertiſſement. C'eſt pourquoi

quoi je ne penſai plus qu'à recommander mon ame à Dieu, puiſque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems-là le caroſſe et les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle ſorte de gens nous étions, et devinant notre deſſein à notre contenance, ils s'arrêterent à la portée d'une eſcopette. Ils avoient auſſi-bien que nous des carabines et des piſtolets. Tandis qu'ils ſe préparoient à nous faire face, il ſortit du caroſſe un homme bien fait et richement vêtu. Il monta ſur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, et il ſe mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que ſon épée et deux piſtolets. Encore qu'ils ne fuſſent que quatre contre neuf, car le cocher demeura ſur ſon ſiège, ils s'avancerent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laiſſai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup; mais pour dire les choſes comme elles ſont, je fermai les yeux, et tournai la tête, en déchargeant ma carabine, et de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là ſur la conſcience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique préſent, je ne voyois rien, et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du ſpectacle même, qui m'effrayoit. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'après un grand bruit de mouſquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête: *Victoire! victoire!* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes ſens, ſe diſſipa, et j'apperçus ſur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus ſans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apoſtat, qui n'eut en cette occaſion que ce qu'il méritoit pour ſon apoſtaſie, et pour ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les ſcapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la rotule du genouil droit. Le lieutenant fut auſſi bleſſé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le ſeigneur Rolando courut d'abord à la portière du caroſſe. Il y avoit dedans une dame, de vingt-quatre

quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triſte état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, et ſon évanouiſſement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la conſidérer, nous ſongeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous aſſurer des chevaux des cavaliers tués; car ces animaux épouvantés du bruit des coups s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eût quitté ſon ſiège pour ſe ſauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de pluſieurs malles que nous trouvâmes attachées devant et derrière le caroſſe. Cela fait, on prit par ordre du capitaine la dame qui n'avoit point encore rappellé ſes eſprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robuſtes et des mieux montés. Puis laiſſant ſur le grand chemin le caroſſe et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules et les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle manière les voleurs en uſerent avec la dame. Du grand deſſein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement.

IL y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au ſouterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier, et d'en avoir ſoin, parce que le vieux nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatiſme le tenoit entrepris de tous ſes membres. Il ne lui reſtoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner ſon impatience par d'horribles blaſphêmes. Nous laiſſâmes ce miſérable jurer et blaſphêmer et nous allâmes à la cuiſine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroiſ-

ſoit

ſoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de ſon évanouiſſement, et nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eût repris l'uſage de ſes ſens, et qu'elle ſe vit entre les bras de pluſieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle ſentit ſon malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur et le déſeſpoir enſemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ſes yeux, qu'elle leva au ciel comme pour ſe plaindre à lui des indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en defaillance, ſa paupière ſe referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine jugéant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux ſecours, la fit porter ſur le lit de Léonarde, où on la laiſſa toute ſeule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous paſſâmes dans le ſalon, où un des voleurs qui avoit été chirurgien, viſita les bleſſures du lieutenant et du cavalier, et les frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes ſe trouverent remplies de dentelles et de linges, les autres d'habits, mais la dernière qu'on ouvrit, renfermoit quelques ſacs pleins de piſtoles; ce qui réjouit infiniment meſſieurs les intéreſſés. Après cet examen, la cuiſinière dreſſa le buffet, mit le couvert, et ſervit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, ſur quoi Rolando m'adreſſant la parole: Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi; mais que je me battrois comme un paladin, quand j'aurois fait ſeulement deux ou trois campagnes. Là-deſſus toute la compagnie prit mon parti, en diſant qu'on devoit me le pardonner: que l'action avoit été vive, et que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La converſation tomba enſuite ſur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au ſouterrain.

Il

Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Manſilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette réſolution, nous achevâmes de ſouper. Puis nous retournâmes à la cuiſine pour voir la dame que nous trouvâmes dans la même ſituation. Nous crûmes qu'elle ne paſſeroit pas la nuit. Néanmoins quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reſte de vie, quelques voleurs ne laiſſerent pas de jetter ſur elle un œil profane, et de témoigner une brutale envie, qu'ils auroient ſatisfaite, ſi Rolando ne les en eût empêchés, en leur repréſentant qu'ils devoient du moins attendre que la dame fût ſortie de cet accablement de triſteſſe qui lui ôtoit tout ſentiment. Le reſpect qu'ils avoient pour leur capitaine, retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit ſauver la dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis ſon honneur en ſûreté.

Nous laiſſâmes encore cette malheureuſe femme dans l'etat où elle étoit. Rolando ſe contenta de charger Léonarde d'en avoir ſoin, et chacun ſe retira dans ſa chambre. Pour moi, lorſque je fus couché, au lieu de me livrer au ſommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une perſonne de qualité ; et j'en trouvois ſon ſort plus déplorable. Je ne pouvois, ſans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient, et je m'en ſentois auſſi vivement touché, que ſi le ſang ou l'amitié m'euſſent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint ſa deſtinée, je rêvai aux moyens de préſerver ſon honneur du péril dont il étoit menacé, et de me tirer en même-tems du ſouterrain. Je ſongeai que le vieux nègre ne pouvoit ſe remuer, et que depuis ſon indiſpoſition la cuiſinière avoit la clef de la grille. Cette penſée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digerai bien ; puis j'en commençai ſur le champ l'exécution de la manière ſuivante :

Je feignis d'avoir la colique. Je pouſſai d'abord des plaintes et des gémiſſemens. Enſuite élevant la voix,

voix, je jettai de grands cris. Les voleurs ſe réveillent, et ſont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainſi. Je répondis que j'avois une colique horrible, et pour mieux le leur perſuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorſions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme ſi mes douleurs m'euſſent donné quelque relâche. Un inſtant après, je me remis à faire des bonds ſur mon grabat et à me tordre les bras. En un mot, je jouai ſi bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laiſſerent tromper, et crurent qu'en effet je ſentois des tranchées violentes. Mais en faiſant ſi bien mon perſonnage je fus tourmenté d'une étrange façon ; car dès que mes charitables confrères s'imaginerent que je ſouffrois, les voilà tous qui s'empreſſent à me ſoulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, et m'en fait avaler la moitié, l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces, un autre va chauffer une ſerviette, et vient me l'appliquer toute brûlante ſur le ventre. J'avois beau crier miſéricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique, et continuoient à me faire ſouffrir des maux véritables en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin ne pouvant plus y réſiſter, je fus obligé de leur dire que je ne ſentois plus de tranchées, et que je les conjurois de me donner quartier. Ils ceſſerent de me fatiguer de leurs remèdes, et je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leur ſecours.

Cette ſcène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné ſe préparerent à partir pour Manſilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêcherent : Non non, Gil Blas, me dit le ſeigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour adjourd'hui, tu n'es pas en état de nous ſuivre. Repoſe-toi toute la journée.

née. Tu as beſoin de repos. Je ne crus pas devoir inſiſter fort ſur cela, de crainte que l'on ne ſe rendît à mes inſtances. Je parus ſeulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air ſi naturel, qu'ils ſortirent tous du ſouterrain, ſans avoir le moindre ſoupçon de mon projet. Après leur départ que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adreſſai ce diſcours : Oh çà, Gil Blas, c'eſt à préſent qu'il faut avoir de la réſolution. Arme-toi de courage pour achever ce que tu as ſi heureuſement commencé ; la choſe me paroit aiſée. Domingo n'eſt point en état de s'oppoſer à ton entrepriſe, et Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saiſis cette occaſion de t'échapper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée et mes piſtolets, et j'allai d'abord à la cuiſine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ſes eſprits, et qui conſidérant toute ſon infortune, pleuroit alors et ſe déſeſpéroit : Pleurez, ma fille, lui diſoit la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les ſoupirs, cela vous ſoulagera. Votre ſaiſiſſement étoit dangereux : mais il n'y a plus rien à craindre, puiſque vous verſez des pleurs. Votre douleur s'appaiſera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos meſſieurs, qui ſont d'honnêtes gens. Vous ſerez mieux traitée qu'une princeſſe. Ils auront pour vous milles complaiſances, et vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire d'avantage. J'entrai, et lui mettant un piſtolet ſur la gorge, je la preſſai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, et quoique très-avancée dans ſa carrière, elle ſe ſentit encore aſſez attachée à la vie pour n'oſer me refuſer ce que je lui demandois. Lorſque j'eus la clef entre les mains, j'adreſſai la parole à la dame affligée : Ma-

dame, lui dis-je, le ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me ſuivre. Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduiſe. La dame ne fut pas ſourde à ma voix, et mes paroles firent tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que rappellant tout ce qui lui reſtoit de force, elle ſe leva, et vint ſe jetter à mes pieds en me conjurant de conſerver ſon honneur. Je la relevai, et l'aſſurai qu'elle pouvoit compter ſur moi. Enſuite je pris des cordes que j'apperçus dans la cuiſine, et à l'aide de la dame, je liai Léonarde au pied d'une groſſe table, en lui proteſtant que je la tuerois, ſi elle pouſſoit le moindre cri. La bonne Léonarde perſuadée que je n'y manquerois pas, ſi elle oſoit me contredire, prit le parti de me laiſſer faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les eſpèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de piſtoles et de doubles piſtoles qu'il y en put tenir; et pour obliger la dame à s'en charger auſſi, je lui repréſentai qu'elle ne faiſoit que reprendre ſon bien, ce qu'elle fit ſans ſcrupule. Quand nous en eûmes une bonne proviſion, nous marchâmes vers l'écurie; où j'entrai ſeul avec mes piſtolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré ſa goutte et ſon rhumatiſme, ne me laiſſeroit pas tranquilement ſeller et brider mon cheval, et j'étois dans la réſolution de le guérir radicalement de tous ſes maux, s'il s'aviſoit de vouloir faire le méchant; mais par bonheur, il étoit alors ſi accablé des douleurs qu'il avoit ſouffertes et de celles qu'il ſouffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, ſans même qu'il parût s'en appercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on ſortoit du ſouterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons et nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt pour en venir à bout, nous eûmes beſoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous ſauver.

Le jour commençoit à paroître, lorſque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous ſongeâmes auſſitôt à

nous en éloigner. Je me jettai en ſelle : la dame monta derrière moi, et ſuivant au galop le premier ſentier qui ſe préſenta, nous ſortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de pluſieurs routes. Nous en prîmes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduiſit à Manſilla, et que nous ne rencontraſſions Rolando et ſes camarades. Ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureuſement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Aſtorga ſur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme ſi ç'eût été pour eux un ſpectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous deſcendîmes à la première hôtelerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une perdrix et un lapreau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, et qu'on nous préparoit à diner, je conduiſis la dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir. Ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vîte. Elle me témoigna combien elle étoit ſenſible au ſervice que je venois de lui rendre, et me dit qu'après une action ſi généreuſe, elle ne pouvoit ſe perſuader que je fuſſe un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon hiſtoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner ſa confiance, et à m'apprendre ſes malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Dona Mencia de Moſquera.

JE ſuis née à Valladolid, et je m'appelle Dona Mencia de Moſquera. D. Martin, mon père, après avoir conſumé preſque tout ſon patrimoine dans le ſervice, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il

qu'il commandoit. Il me laiſſa ſi peu de bien, que j'étois un aſſez mauvais parti, quoique je fuſſe fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Pluſieurs cavaliers des plus conſidérables d'Eſpagne me rechercherent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ſes rivaux, mais des qualités plus ſolides me déterminerent en ſa faveur. Il avoit de l'eſprit, de la diſcretion, de la valeur et de la probité. D'ailleurs il pouvoit paſſer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête? rien n'étoit mieux entendu; et s'il paroiſſoit dans des joûtes, il y faiſoit toujours admirer ſa force et ſon adreſſe. Je le préférai donc à tous les autres, et je l'épouſai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté Don André de Baëſa, qui avoit été un de ſes rivaux. Ils ſe piquerent l'un l'autre, et mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Don André. Comme il étoit neveu du Corrégidor de Valladolid, homme violent, et mortel ennemi de la maiſon de Mello, Don Alvar crut ne pouvoir aſſez-tôt ſortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il enſuite, il faut nous ſéparer, c'eſt une néceſſité. Vous connoiſſez le Corrégidor. Ne nous flattons point. Il va me pourſuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel eſt ſon crédit. Je ne ſerai pas en ſûreté dans le royaume. Il étoit ſi pénétré de ſa douleur, et plus encore de celle dont il me voyoit ſaiſie, qu'il n'en put davantage. Je lui fis prendre de l'or et quelques pierreries. Puis il me tendit les bras, et nous ne fimes pendant un quart d'heure que confondre nos ſoupirs et nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part, et me laiſſe dans un état qu'on ne ſçauroit exprimer. Heureuſe ſi l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir! que ma mort m'auroit épargné de peines et d'ennuis! Quelques heures après que Don

Alvar fut parti, le Corrégidor apprit ſa fuite. Il le fit pourſuivre par tous les alguazils de Valladolid, et n'épargna rien pour l'avoir en ſa puiſſance. Mon époux toutefois trompa ſon reſſentiment, et ſçut ſe mettre en ſûreté ; de manière que le juge ſe voyant réduit à borner ſa vengeance à la ſeule ſatisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verſer le ſang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confiſqué.

Je demeurai dans une ſituation très-affligeante. J'avois à peine de quoi ſubſiſter. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domeſtique. Je paſſois les jours à pleurer, non une indigence que je ſupportois patiemment, mais l'abſence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis, dans nos triſtes adieux, qu'il auroit ſoin de m'informer de ſon ſort, dans quelque endroit du monde où ſa mauvaiſe étoile pût le conduire. Cependant ſept années s'écoulerent ſans que j'entendiſſe parler de lui. L'incertitude où j'étois de ſa deſtinée me cauſoit une profonde triſteſſe. Enfin, j'appris qu'en combattant pour le Roi de Portugal, dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'aſſurant qu'il avoit parfaitement connu Don Alvar de Mello, qu'il avoit ſervi dans l'armée Portugaiſe avec lui, et qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonſtances encore qui acheverent de me perſuader que mon époux n'étoit plus. Ce rapport ne ſervit qu'à fortifier ma douleur, et qu'à me faire prendre la réſolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là Don Ambroſio Meſia Carillo, Marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux ſeigneurs qui par leurs manières galantes et polies ſont oublier leur âge, et ſçavent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'hiſtoire de Don Alvar, et ſur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour ſatisfaire ſa curioſité,

riosité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit, et je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage : mais que dis-je malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste et languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois, quil me regardoit comme un prodige de constance, et même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long-tems mes charmes: que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, et que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit : que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux Marquis, ses grands biens, et son bon caractère : mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de Don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât; le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisoit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. An contraire, son zèle pour Don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencerent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée ; il est vrai que ma misère, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance. Il ne

falloit pas moins que l'affreuſe néceſſité où j'étois pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs preſſantes inſtances, et j'épouſai le Marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces, m'emmena dans un très beau château qu'il a auprès de Burgos entre Gajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ſes actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres deſirs. Jamais époux n'a eu tant d'egards pour une femme, et jamais amant n'a fait voir tant de complaiſance pour une maîtreſſe. J'admirois un homme d'un caractère ſi aimable, et je me conſolois en quelque façon de la perte de Don Alvar, puiſqu'enfin je faiſois le bonheur d'un ſeigneur tel que le Marquis : je l'aurois paſſionnément aimé, malgré la diſproportion de nos âges, ſi j'euſſe été capable d'aimer quelqu'un après Don Alvar. Mais les cœurs conſtans ne ſçauroient avoir qu'une paſſion. Le ſouvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les ſoins que le ſecond prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer ſa tendreſſe que de purs ſentimens de reconnoiſſance.

J'étois dans cette diſpoſition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une manière de payſan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui ; mais le lendemain, m'étant remiſe à la fenêtre, je le vis au même endroit, et il me parut encore fort attaché à me conſidérer. Cela me frappa. Je l'enviſageai à mon tour, et après l'avoir obſervé quelque tems, il me ſembla reconnoître les traits du malheureux Don Alvar. Cette reſſemblance excita dans tous mes ſens un trouble inconcevable. Je pouſſai un grand cri. J'étois alors par bonheur ſeule avec Inès, celle de mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le ſoupçon qui agitoit mes eſprits. Elle ne fit qu'en rire, et elle s'imagina qu'une légère reſſemblance avoit trompé mes yeux. Raſſurez-vous, madame, me dit-

dit-elle, et ne penſez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il ſoit ici ſous une forme de payſan ? Eſt-il même croyable qu'il vive encore ? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'eſprit en repos, deſcendre au jardin et parler à ce villageois. Je ſçaurai quel homme c'eſt, et je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin, et peu de tems après, je la vis rentrer dans mon appartement fort émue : Madame, dit-elle, votre ſoupçon n'eſt que trop bien éclairci. C'eſt Don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'eſt découvert d'abord, et il vous demande un entretien ſecret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Don Alvar, parce que le Marquis étoit à Burgos, je chargeai ma ſuivante de l'amener dans mon cabinet par un eſcalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus ſoutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il ſe préſenta devant moi, comme ſi c'eût été ſon ombre. Ils me ſecoururent promptement Inès et lui, et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouiſſement, Don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grace. Que ma préſence ne ſoit pas un ſupplice pour vous. Je n'ai pas deſſein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du ſecond engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'eſt l'ouvrage de votre famille. Je ſuis inſtruit de toutes les perſécutions que vous avez ſouffertes à ce ſujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort, et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous aſſuroit du contraire. Enfin, je ſçais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle ſéparation, et que la néceſſité plutôt que l'amour vous a jetté dans les bras du Marquis. Ah ! ſeigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuſer votre épouſe ? Elle eſt coupable puiſque vous vivez. Que ne ſuis-je encore dans la miſérable

miſérable ſituation où j'étois avant que d'épouſer Don Ambroſio? Funeſte hyménée! hélas, j'aurois du moins dans ma miſère la conſolation de vous revoir ſans rougir.

Ma chère Mencia, reprit Don Alvar d'un air qui marquoit juſqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, et bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au ciel. Depuis le triſte jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, et pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop ſûr de votre amour, je me repréſentois ſans ceſſe la ſituation où ma fatale tendreſſe vous avoit réduite. Je me peignois Dona Mencia dans les pleurs. Vous faiſiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai; je me ſuis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai ſouhaité que vous euſſiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puiſque la préférence que vous m'aviez donnée ſur eux vous coûtoit ſi cher. Cependant après ſept années de ſouffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu réſiſter à cette envie, et la fin d'un long eſclavage m'ayant permis de la ſatisfaire, j'ai été ſous ce déguiſement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je ſuis venu enſuite à ce château, et j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me ſuis conduit pour parvenir à vous parler ſecretement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye deſſein de troubler par mon ſéjour ici la félicité dont vous jouiſſez. Je vous aime plus que moi même. Je reſpecte votre repos; et je vais, après cet entretien, achever loin de vous de triſtes jours que je vous ſacrifie.

Non, Don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles! Le ciel ne vous a point amené ici pour rien, et je ne ſouffrirai pas que vous me quittiez une ſeconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puiſ-

ſe

ſe déſormais nous ſéparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Don Ambroſio. Ne vous aſſociez point à mes malheurs. Laiſſez m'en ſoutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choſes ſemblables ; mais plus il paroiſſoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me ſentois diſpoſée à y conſentir. Lorſqu'il me vit ferme dans la réſolution de le ſuivre, il changea tout à coup de ton, et prenant un air plus content : Madame, me dit-il, eſt-il poſſible que vous ſoyez dans les ſentimens où vous paroiſſez être ? Ah ! puiſque vous m'aimez encore aſſez pour préférer ma miſère à la proſpérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Betancos dans le fonds du royaume de Galice. J'ai là une retraite aſſurée. Si mes diſgraces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reſte encore de fidèles, et qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un caroſſe à Zamora par leur ſecours. J'ai acheté des mules et des chevaux, et je ſuis accompagné de trois Galiciens des plus réſolus. Ils ſont armés de carabines et de piſtolets, et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'abſence de Don Ambroſio. Je vais faire venir le caroſſe juſqu'à la porte de ce château, et nous partirons dans le moment. J'y conſentis. Don Alvar vola vers Rodillas, et revint en peu de tems avec ſes trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne ſachant que penſer de cet enlèvement, ſe ſauverent fort effrayées. Inès ſeule étoit au fait, mais elle refuſa de lier ſon ſort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de Don Ambroſio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés domeſtiques n'eſt point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en caroſſe avec Don Alvar, n'emportant que mes habits, et quelques pierreries que j'avois avant mon ſecond mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le Marquis m'avoit donné en m'épouſant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, ſans ſçavoir ſi nous ſerions aſſez heureux pour y arriver. Nous avions ſujet de craindre que Don Ambroſio

Ambroſio à ſon retour ne ſe mît ſur nos traces, avec un grand nombre de perſonnes, et ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours ſans voir paroître à nos trouſſes aucun cavalier. Nous eſpérions que la troiſième journée ſe paſſeroit de même, et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triſte aventure qui donna lieu au bruit de ſa mort, et comment après cinq années d'eſclavage il avoit recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes hier ſur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'eſt lui qu'ils ont tué avec tous ſes gens, et c'eſt lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

CHAPITRE XII.

De quelle manière déſagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.

DONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit; bien loin d'entreprendre de la conſoler par des diſcours, dans le goût de Sénèque, je la laiſſai donner un libre cours à ſes ſoupirs. Je plurai même auſſi, tant il eſt naturel de s'intéreſſer pour les malheureux, et particulièrement pour une belle perſonne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle ſe trouvoit, et peut-être alloit-elle me conſulter là-deſſus, ſi notre converſation n'eut pas été interrompue; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit étoit cauſé par l'arrivé du Corrégidor, ſuivi de deux alguazils, * et de pluſieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, et ſe mit à regarder de près mon

* Alguazil. C'eſt un huiſſier exécuteur des ordres du Corrégidor; une manière d'exempt.

mon habit. Il n'eût pas beſoin de l'examiner long-tems. Par ſaint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint. C'eſt lui-même. Il n'eſt pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant ſur ma parole. Je ne crains pas de m'expoſer à lui faire réparation d'honneur. Je ſuis ſûr que c'eſt un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce diſcours qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai ſurpris, confus, déconcerté. Le Corrégidor, que ſa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaiſe conſéquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accuſation n'étoit pas mal-fondée, et préſumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit empriſonner tous deux ſéparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux et riant. Dieu ſçait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en priſon, il y vint avec ſes deux furêts, c'eſt-à-dire ſes deux alguazils. Ils entrerent d'un air joyeux. Il ſembloit qu'ils euſſent un preſſentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublierent pas leur bonne coutume; ils commencerent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces meſſieurs! Ils n'avoient jamais peut-être fait un ſi bon coup. A chaque poignée de piſtoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joie. Le Corrégidor ſur tout paroiſſoit hors de lui-même. Mon enfant, me diſoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faiſons notre charge; mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs même avoient reſpecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurerent pas là, leurs mains avides et indefatigables me parcoururent depuis la tête juſqu'aux pieds. Ils me tournerent de tous côtés, et me dépouillerent, pour voir ſi je n'avois point d'argent entre la peau et la chemiſe. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point

dedans.

dedans. Après qu'ils eurent ſi bien fait leur charge, le Corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénûment tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma dépoſition, puis il ſortit avec ſes gens et mes eſpèces, me laiſſant tout nud ſur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je, quand je me vis ſeul et dan cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres, et de contretems ! Depuis que je ſuis ſorti d'Oviédo, je n'eprouve que des diſgraces. A peine ſuis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penſer que j'y ferois ſitôt connoiſſance avec le Corrégidor. En faiſant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint, et le reſte de l'habillement qui m'avoit porté malheur ; puis m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons, dis-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Songe qu'après ce tems-ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te ſied-il bien de déſeſpérer dans une priſon ordinaire, après avoir fait un ſi pénible eſſai de patience dans le ſouterrain ? Mais, hélas, ajoutai-je triſtement, je m'abuſe. Comment pourrai-je ſortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens, puiſqu'un priſonnier ſans argent eſt un oiſeau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix et du lapreau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis, avec une cruche d'eau ; et on me laiſſa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers, ſans voir perſonne que le concierge, qui avoit ſoin de venir tous les matins renouveller ma proviſion. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler ; je tâchois de lier converſation avec lui, pour me déſennuyer un peu : mais ce perſonnage ne répondoit rien à tout ce que je lui diſois. Il ne me fut pas poſſible d'en tirer une parole. Il entroit même et ſortoit le plus ſouvent ſans me regarder. Le ſeizième jour, le Corrégidor parut, et me dit : Enfin, mon ami, tes peines ſont finies. Tu peux t'abandonner à la joie. Je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant ſon départ, et ſes réponſes vont à ta décharge. Tu ſeras élargi dès

aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta dépoſition. Il eſt dans Aſtorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens. S'il convient de l'aventure de la queſtion, je te mettrai ſur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et briève juſtice qu'il vouloit me rendre, et je n'avois pas encore achevé mon compliment que le muletier conduit par deux archers arriva. Je le reconnus auſſitôt; mais le bourreau de muletier qui ſans doute avoit vendu ma valiſe avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de reſtituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoiſſoit, dit effrontément qu'il ne ſçavoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître! m'écriai-je, confeſſe plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien. Je ſuis un de ces jeunes gens que tu menaças de la queſtion dans le bourg de Cacabélos, et à qui tu fis ſi grand peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une choſe dont il n'avoit aucune connoiſſance; et comme il ſoutint juſqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargiſſement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le Corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as dépoſé, ainſi je ne puis te rendre la liberté, quelqu'envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me réſoudre à jeûner encore au pain et à l'eau, et à voir le ſilencieux concierge. Quand je ſongeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la juſtice, bien que je n'euſſe pas commis le moindre crime, cette penſée me mettoit au déſeſpoir. Je regrettois le ſouterrain. Dans le fonds, diſois-je, j'y avois moins de deſagrément que dans ce cachot. Je faiſois bonne chère avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, et je vivois dans la douce eſpérance de m'échapper; au lieu que malgré mon innocence, je ſerai peut-être trop heureux de ſortir d'ici pour aller aux galères.

CHAPITRE XIII.

Par quel hazard Gil Blas ſortit enfin de priſon, et où il alla.

TAndis que je paſſois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avois dictées dans ma dépoſition, ſe répandirent dans la ville. Pluſieurs perſonnes me voulurent voir par curioſité. Ils venoient l'un après l'autre ſe préſenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma priſon, et lorſqu'ils m'avoient conſidéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus ſurpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois priſonnier, je n'avois pas vu un ſeul homme ſe montrer à cette fenêtre, qui donnoit ſur une cour où regnoient le ſilence et l'horreur. Je compris par là que je faiſois du bruit dans la ville, mais je ne ſçavois ſi j'en devois concevoir un bon ou mauvais préſage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonnédo, qui avoit auſſi bien que moi craint la queſtion et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous ſaluâmes de part et d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produiſit deux effets dans l'eſprit de mes auditeurs : je les fis rire, et je m'attirai leur pitié. De ſon côté, le chantre me conta ce qui s'étoit paſſé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci devant. Enſuite prenant congé de moi, il me promit que, ſans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les perſonnes qui étoient venues là comme lui par curioſité, me témoignerent que mon malheur excitoit leur compaſſion. Ils m'aſſurerent

ſurerent même qu'ils ſe joindroient au petit chantre, et feroient tout leur poſſible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promeſſe. Ils parlerent en ma faveur au Corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, ſurtout lorſque le chantre lui eût conté ce qu'il ſavoit, vint trois ſemaines après dans ma priſon : Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici ſi j'etois un juge plus ſévère ; mais je ne veux pas traîner les choſes en longueur. Va, tu es libre. Tu peux ſortir quand il te plaira. Mais dis-moi, pourſuivit-il, ſi l'on te menoit dans la forêt où eſt le ſouterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, ſeigneur, lui répondis-je ; comme je n'y ſuis entré que la nuit, et que j'en ſuis ſorti avant le jour, il me ſeroit impoſſible de reconnoître l'endroit où il eſt. Là-deſſus le juge ſe retira, en diſant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ſes guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôterent tous deux d'un air grave, et ſans me dire un ſeul mot, mon pourpoint, et mon haut-de-chauſſes, qui étoit d'un drap fin et preſque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille ſouquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confuſion que j'avois de me voir ſi mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les priſonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de ſortir de la ville à l'heure même, pour me ſouſtraire aux yeux du peuple, dont je ne ſoutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoiſſance pourtant l'emporta ſur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire, lorſqu'il m'apperçut. Comme vous voilà, me dit-il, je ne vous ai pas reconnu d'abord ſous cet habillement. La juſtice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la juſtice, lui répondis-je. Elle eſt très-équitable. Je voudrois ſeulement que tous ſes officiers fuſſent d'honnêtes gens. Il devoient du moins me laiſſer mon habit. Il me

ſemble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce ſont des formalités qui s'obſervent. Hé, vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à ſon premier maître ? non pas, s'il vous plaît. Il eſt actuellement dans les écuries du greffier où il a été dépoſé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire ſeulement la croupière. Mais changeons de diſcours, continua-t-il ; quel eſt votre deſſein ? que prétendez-vous faire préſentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je ſuis le libérateur. Elle me donnera quelques piſtoles. J'acheterai une ſoutanelle neuve, et me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon Latin à profit. Tout ce qui m'embarraſſe, c'eſt que je ne ſuis pas encore à Burgos. Il faut vivre ſur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaiſe chère quand on voyage ſans argent. Je vous entends, repliqua-t-il, et je vous offre ma bourſe. Elle eſt un peu platte à la vérité ; mais vous ſçavez qu'un chantre n'eſt pas un évêque. En même tems, il la tira, et me la mit entre les mains de ſi bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, et je lui fis mille proteſtations de ſervice qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai, et ſortis de la ville, ſans aller voir les autres perſonnes qui avoient contribué à mon élargiſſement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raiſon de ne me pas vanter ſa bourſe ; j'y trouvai très-peu d'eſpèces ; et quelles eſpèces encore ? de la menue monnoye. Par bonheur j'étois accoûtumé depuis deux mois à une vie très-frugale, et il me reſtoit encore quelques réaux lorſque j'arrivai au bourg de Ponté de Mula, qui n'eſt pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôteſſe étoit une petite femme fort ſeche, vive et hagarde. Je m'apperçus d'abord,

à

à la mauvaiſe mine qu'elle me fit, que ma ſouquenille n'étoit guère de ſon goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'aſſis à une table ; je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin déteſtable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit aſſez avec mon habillement, je voulus entrer en converſation avec l'hôteſſe, qui me fit aſſez connoître par une grimace dédaigneuſe qu'elle mépriſoit mon entretien. Je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit le Marquis de la Guardia, ſi ſon château étoit éloigné du bourg, et ſur-tout ſi elle ſçavoit ce que la Marquiſe ſa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choſes, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaiſe grace, que le château de Don Ambroſio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponté de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je ſouhaitois de me repoſer, et je demandai une chambre. A vous une chambre ? me dit l'hôteſſe, en me lançant un regard où le mépris étoit peint. Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur ſouper d'un morceau de fromage. Tous mes lits ſont retenus. J'attends des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce ſoir. Tout ce que je puis faire pour votre ſervice, c'eſt de vous mettre dans ma grange. Ce ne ſera pas, je penſe, la première fois que vous aurez couché ſur la paille. Elle ne croyoit pas ſi bien dire qu'elle diſoit ; je ne repliquai point à ſon diſcours, et je me déterminai ſagement à gagner le paillier, ſur lequel je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis longtems étoit fait à la fatigue.

CHAPITRE XIV.

De la réception que Dona Mencia lui fit à Burgos.

JE ne fus pas pareſſeux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôteſſe, qui étoit

déjà ſur pied, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le ſoir précedent. Ce que j'attribuai à la préſence de trois honnêtes archers de la Sainte Hermandad qui s'entretenoient avec elle d'une façon très familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie, et c'étoit ſans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adreſſai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne ſe contenta pas de répondre à la queſtion que je lui faiſois; il m'apprit que Don Ambroſio étoit mort depuis trois ſemaines, et que la Marquiſe ſa femme s'étoit retirée dans un couvent de Burgos, qu'il me nomma. Je marchai auſſitôt vers cette ville, au lieu de ſuivre la route du château, comme j'en avois eu deſſein auparavant, et je volai d'abord au monaſtère où demeuroit Dona Mencia. Je priai la tourière de dire à cette dame, qu'un jeune homme nouvellement ſorti des priſons d'Aſtorga ſouhaitoit de lui parler. La tourière alla ſur le champ faire ce que je déſirois. Elle revint un moment après, et me fit entrer dans un parloir, où je ne fus pas long-tems ſans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Don Ambroſio.

Soyez le bien-venu, me dit cette dame d'un air gracieux: Il y a quatre jours que j'ai écrit à une perſonne d'Aſtorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, et de vous dire que je vous priois inſtamment de me venir chercher au ſortir de votre priſon. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt. Les choſes que j'avois dites au Corrégidor à votre décharge, ſuffiſant pour cela. Auſſi m'a-t-on fait réponſe que vous aviez recouvré la liberté; mais qu'on ne ſçavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, et d'être privée du plaiſir de vous témoigner ma reconnoiſſance, ce qui m'auroit bien mortifiée. Conſolez-vous, ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avois de me préſenter à ſes yeux ſous un miſérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous faſſe pas de peine. Après le ſervice important que vous m'avez rendu, je ſerois la plus ingrate de toutes

les femmes, ſi je ne faiſois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaiſe ſituation où vous êtes. Je le dois, et je le puis. J'ai des biens aſſez conſidérables pour pouvoir m'acquitter envers vous ſans m'incommoder.

Vous ſçavez, continua-t-elle, mes aventures juſqu'au jour où nous fûmes empriſonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'eſt arrivé depuis ce tems-là. Lorſque le Corrégidor d'Aſtorga m'eût fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon hiſtoire, je me rendis au château d'Ambroſio. Mon retour y cauſa une extrême ſurpriſe; mais on me dit que je revenois trop tard, que le Marquis, frappé de ma fuite, comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, et que les médecins déſeſpéroient de ſa vie. Ce fut pour moi un nouveau ſujet de me plaindre de la rigueur de ma deſtinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'entrai dans ſa chambre, et courus me jetter à genoux au chevet de ſon lit, le viſage couvert de larmes, et le cœur preſſé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici? me dit-il, dès qu'il m'apperçut; venez-vous contempler votre ouvrage? ne vous ſuffit-il pas de m'ôter la vie? faut-il pour vous contenter que vos yeux ſoient témoins de ma mort? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux; et ſans le triſte accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems, je lui appris que Don Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'enſuite on m'avoit menée dans un ſouterrain. Je racontai tout le reſte; et lorſque j'eus achevé de parler, Don Ambroſio me tendit la main. C'eſt aſſez, me dit-il tendrement; je ceſſe de me plaindre de vous. Hé! dois-je en effet vous faire des reproches? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le ſuivre: puis-je blâmer cette conduite? Non, madame, j'aurois tort d'en murmurer. Auſſi n'ai-je point voulu qu'on vous pourſuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je reſpectois dans votre raviſſeur ſes droits ſacrés, et le penchant même

même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais juſtice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendreſſe. Oui, ma chère Mencia, votre préſence me comble de joie ; mais hélas ! je n'en jouirai pas long-tems. Je ſens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublerent. Je reſſentis, et fis éclater une affliction immodérée. Don Alvar que j'adorois m'a fait verſer moins des larmes. Don Ambroſio n'avoit pas un faux preſſentiment de ſa mort, il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtreſſe du bien conſidérable dont il m'avoit avantagée en m'épouſant. Je n'en prétends pas faire un mauvais uſage. On ne me verra point, quoique je ſois jeune encore, paſſer dans le bras d'un troiſième époux. Outre que cela ne convient, ce me ſemble, qu'à des femmes ſans pudeur et ſans délicateſſe, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent, et en devenir une bienfaictrice.

Tel fut le diſcours que me tint Dona Mencia. Puis elle tira de deſſous ſa robe une bourſe qu'elle me mit entre les mains, en me diſant : Voilà cent ducats, que je vous donne ſeulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas deſſein de borner ma reconnoiſſance à ſi peu de choſe. Je rendis mille graces à la dame, et lui jurai que je ne ſortirois point de Burgos, ſans prendre congé d'elle. Enſuite de ce ſerment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie, j'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre, et pour prévenir la mauvaiſe opinion que ma ſouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appellé Majuélo, grand railleur de ſon naturel, me parcourant des yeux depuis le haut juſqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avoit pas beſoin de cette aſſurance pour être perſuadé que je ferois beaucoup de dépenſe chez lui ; qu'au travers de mon habillement il démêloit en moi quelque

quelque choſe de noble, et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fuſſe un gentilhomme fort aiſé. Je vis bien que le traître me railloit, et pour mettre fin, tout à coup, à ſes plaiſanteries, je lui montrai ma bourſe, je comptai même devant lui mes ducats ſur une table; et je m'apperçus que mes eſpèces le diſpoſoient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un frippier. Il vous apportera toutes ſortes d'habits, et vous ſerez habillé ſur le champ. J'approuvai ce conſeil, et réſolus de le ſuivre; mais comme le jour étoit prêt à ſe fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne ſongeai qu'à bien ſouper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma ſortie du ſouterrain.

CHAPITRE XV.

De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau préſent qu'il reçut de la dame, et dans quel équipage il partit de Burgos.

ON me ſervit une copieuſe fricaſſée de pieds de mouton, que je mangeai preſque toute entière. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un aſſez bon lit, et j'eſpérois qu'un profond ſommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes ſens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je faſſe? diſois-je; ſuivrai-je mon premier deſſein? acheterai-je une ſoutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur? pourquoi m'habiller en licentié? ai je envie de me conſacrer à l'état eccléſiaſtique? y ſuis je entraîné par mon penchant? Non. Je me ſens même des inclinations très-oppoſés à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je

Je me réſolus à prendre un habit de cavalier, perſuadé que ſous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poſte honnête et lucratif. Dans cette flatteuſe opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, et ſes premiers rayons ne frapperent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai des valets, qui étoient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de ſe lever, et je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'euſſent fait venir un frippier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit ſuivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me ſalua fort civilement, et me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on ſe ſoit adreſſé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères, à Dieu ne plaiſe que je faſſe le moindre tort à leur réputation ; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conſcience, ils ſont tous plus durs que des Juifs, je ſuis le ſeul frippier qui ait de la morale, je me borne à un prix raiſonnable, je me contente de la livre pour ſol ; je vieux dire du ſol pour livre. Graces au Ciel, j'exerce rondement ma profeſſion.

Le frippier après ce préambule, que je pris ſottement au pied de la lettre, dit à ſes garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes ſortes de couleurs. On m'en fit voir pluſieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modeſtes : mais ils m'en firent eſſayer un qui ſembloit avoir été fait exprès pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu paſſé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chauſſes et un manteau. Le tout de velours bleu, brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le frippier, qui s'apperçut qu'il me plaiſoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu, s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoiſſez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands

grands ſeigneurs du royaume, et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau ; et pour la broderie, avouez que rien n'eſt mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refuſés, ou je ne ſuis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le frippier, je ne ſurfais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me préſentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faiſoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois ; et comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabbattre, je lui comptai ſoixante ducats. Quand il vit que je les donnois ſi facilement, je crois que malgré ſa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Aſſez ſatisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour ſol, il ſortit avec ſes garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint et un haut-de-chauſſes fort propres. Il fallut ſonger au reſte de l'habillement. Ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de ſoye, des ſouliers, et une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaiſir j'avois de me voir ſi bien équipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainſi dire, ſe raſſaſier de mon ajuſtement. Jamais paon n'a regardé ſon plumage avec plus de complaiſance. Dès ce jour-là je fis une ſeconde viſite à Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du ſervice que je lui avois rendu. Là-deſſus, grand complimens de part et d'autre. Puis me ſouhaitant toute ſorte de proſpérités, elle me dit adieu, et ſe retira, ſans me donner rien autre choſe qu'une bague de trente piſtoles, qu'elle me pria de garder pour me ſouvenir d'elle.

Je demeurai bien ſot avec ma bague. J'avois compté ſur un préſent plus conſidérable. Ainſi, peu content de la généroſité de la dame, je regagnai mon hôtellerie

hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit ſur mes pas, et qui tout à coup ſe débarraſſant de ſon manteau qu'il avoit ſur le nez, laiſſa voir un gros ſac qu'il portoit ſous l'aiſſelle. A la vue du ſac qui avoit tout l'air d'être plein d'eſpèces, j'ouvris de grands yeux, auſſi-bien que quelques perſonnes qui étoient préſentes; et je crus entendre la voix d'un ſéraphin, lorſque cet homme me dit, en poſant le ſac ſur une table: Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la Marquiſe vous envoye. Je fis de profondes révérences au porteur. Je l'accablai de civilités, et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai ſur le ſac comme un faucon ſur ſa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai ſans perdre de tems, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour ſçavoir ce qu'il y avoit dans le ſac. La vue de mes eſpèces étalées ſur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voila bien de l'argent. Il faut, pourſuivit-il en ſouriant d'un air malicieux, que vous ſçachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des Marquiſes ſous contribution.

Ce diſcours ne me déplut point. Je fus tenté de laiſſer Majuélo dans ſon erreur. Je ſentois qu'elle me faiſoit plaiſir. Je ne m'étonne pas ſi les jeunes gens aiment à paſſer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta ſur ma vanité. Je déſabuſai mon hôte. Je lui contai l'hiſtoire de Dona Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis enſuite l'état de mes affaires; et comme il paroiſſoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ſes conſeils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air ſérieux: Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; et puiſque vous avez aſſez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire ſans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me ſemblez né pour la cour. Je vous conſeille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand ſeigneur.

Mais

Mais tâchez de vous mêler de ſes affaires, ou d'entrer dans ſes plaiſirs. Autrement vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands ; ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme. Ils ne ſe ſoucient que des perſonnes qui leur ſont néceſſaires. Vous avez encore une reſſource, continua-t-il, vous êtes jeune, bien fait, et quand vous n'auriez pas d'eſprit, c'eſt plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait ſouvent ſubſiſter d'autres qui n'en ont pas. Je ſuis donc d'avis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paroiſſiez ſans ſuite. On juge-là comme ailleurs ſur les apparences, et vous n'y ſerez conſidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet ; un domeſtique fidèle ; un garçon ſage ; en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, et partez le plutôt qu'il vous ſera poſſible.

Ce conſeil étoit trop de mon goût, pour ne le pas ſuivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air ſimple et dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, et qu'il ſe nommoit Ambroiſe de Laméla. Ce qui me parut ſingulier, c'eſt qu'au lieu de reſſembler aux autres domeſtiques qui ſont ordinairement fort intéreſſés, celui-ci ne ſe ſoucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à ſe contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai auſſi des bottines, avec une valiſe pour ſerrer mon linge et mes ducats. Enſuite je ſatisfis mon hôte, et le jour ſuivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter ſur la proſpérité.

NOUS couchâmes à Duennas la première journée, et nous arrivâmes la ſeconde à Valladolid, ſur les quatre heures après midi. Nous deſcendîmes à une hôtellerie qui me ſembla devoir être une des meilleures de la ville. Je laiſſai le ſoin des mules à mon valet, et montai dans une chambre, où je fis porter ma valiſe par un garçon du logis. Comme je me ſentois un peu fatigué, je me jettai ſur mon lit ſans ôter mes bottines, et je m'endormis inſenſiblement. Il étoit preſque nuit, lorſque je me réveillai. J'appellai Ambroiſe. Il ne ſe trouva point dans l'hôtellerie; mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit; il me repondit d'un air pieux, qu'il ſortoit d'une égliſe où il étoit allé remercier le Ciel de nous avoir préſervés de tout mauvais accident depuis Burgos juſqu'à Valladolid. J'approuvai ſon action. Enſuite, je lui ordonnai de mettre un poulet pour mon ſouper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une dame qui me parut plus belle que jeune, et très-richement vêtue. Elle s'appuyoit ſur un vieil écuyer, et un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu ſurpris, quand cette dame après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda ſi par hazard je n'étois point le ſeigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas ſitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de ſon écuyer pour venir m'embraſſer avec un tranſport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, ſoit à jamais beni de cette aventure? C'eſt vous, ſeigneur cavalier, c'eſt vous que je cherche. A ce début, je me reſſouvins du paraſite de Pennaflor, et j'allois ſoupçonner la dame

dame d'être une franche aventurière ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageuſement. Je ſuis, pourſuivit-elle, couſine germaine de Dona Mencia de Moſquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de ſa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, ſi vous paſſez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y ſont, et j'ai jugé ſur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma couſine. Ah ! puiſque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je ſuis ſenſible aux ſervices qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère couſine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y ſerez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, et repréſenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle ; mais il n'y eût pas moyen de réſiſter à ſes inſtances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un caroſſe qui nous attendoit. Elle prit ſoin elle même de faire mettre ma valiſe dedans, parce qu'il y avoit, diſoit-elle, bien des fripons à Valladolid. Ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en caroſſe avec elle et ſon vieux écuyer, et je me laiſſai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaiſir de l'hôte, ſe voyant par-là ſevré de la dépenſe qu'il avoit compté que je ferois chez lui, avec la dame, l'écuyer et le petit More.

Notre caroſſe après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en deſcendîmes pour entrer dans une aſſez grande maiſon, et nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre, et que vingt ou trente bougies éclairoient. Il y avoit là pluſieurs domeſtiques à qui la dame demanda d'abord ſi Don Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adreſſant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère qui doit revenir ce ſoir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable ſurpriſe pour lui de trouver dans ſa maiſon un

homme à qui toute notre famille eſt ſi redevable! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainſi, nous entendîmes du bruit, et nous apprîmes en même tems qu'il étoit cauſé par l'arrivée de Don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je ſuis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le ſeigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne ſçaurions aſſez reconnoître ce qu'il a fait pour Dona Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui préſentant une lettre, liſez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet et lut tout haut ces mots: *Ma chère Camille, le ſeigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a ſauvé l'honneur et la vie, vient de partir pour la cour. Il paſſera ſans doute par Valladolid. Je vous conjure, par le ſang, et plus encore par l'amitié qui nous unit, de le régaler, et de le retenir quelque tems chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette ſatisfaction, et que mon libérateur recevra de vous et de Don Raphaël mon couſin toute ſorte de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée couſine, Dona Mencia.*

Comment, s'écria Don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'eſt à ce cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie? Ah je rends graces au Ciel de cette heureuſe rencontre! En parlant de cette ſorte, il s'approcha de moi, et me ſerrant étroitement entre ſes bras, Quelle joie, pourſuivit-il, j'ai de voir ici le ſeigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas beſoin que ma couſine la Marquiſe nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit ſeulement qu'à nous mander que vous deviez paſſer par Valladolid. Cela ſuffiſoit. Nous ſçavons bien, ma ſœur Camille et moi, comme il en faut uſer avec un homme qui a rendu le plus grand ſervice du monde à la perſonne de notre famille que nous aimions le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut poſſible à ces diſcours, qui furent ſuivis de beaucoup d'autres ſemblables, et entremêlés de mille careſſes. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ſes valets.

Nous paſſâmes enſuite dans une chambre où l'on avoit ſervi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame et moi. Ils me dirent cent choſes obligeantes pendant le ſouper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevaſſent comme un trait admirable, et il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me préſenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit ſouvent à la ſanté de Dona Mencia. Je ſuivois ſon exemple, et il me ſembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui ſignifioient quelque choſe. Je crus même remarquer qu'elle prenoit ſon tems pour cela, comme ſi elle eût craint que ſon frère ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me perſuader que la dame en tenoit, et je me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeuraſſe à Valladolid. Cette eſpérance fut cauſe que je me rendis ſans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien paſſer quelques jours chez eux. Ils me remercierent de ma complaiſance, et la joie qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à ſon gré.

Don Raphaël me voyant déterminé à faire quelque ſéjour chez lui, me propoſa de me mener à ſon château. Il m'en fit une deſcription magnifique, et me parla des plaiſirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, diſoit-il, nous prendrons le divertiſſement de la chaſſe, tantôt celui de la pêche; et ſi vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'eſpère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la propoſition, et il fut réſolu que nous irions à ce beau château dès le jour ſuivant. Nous nous levâmes de table en formant un ſi agréable deſſein. Don Raphaël en parut tranſporté de joie : Seigneur Gil Blas, dit il, en m'embraſſant, je vous laiſſe avec ma ſœur. Je vais de ce pas donner les ordres néceſſaires, et faire avertir toutes les perſonnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il ſortit de la chambre où nous étions, et je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne

démentit point par ſes diſcours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main, et regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant aſſez joli. Mais il eſt bien petit. Vous connoiſſez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en ſuis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt ; et pendant que je le conſidérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Eſpagnols ont aux Iſles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'eſtiment trois cens piſtoles. Je le croirois bien, lui dis je, je le trouve parfaitement beau. Puiſqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Auſſi-tôt elle prit ma bague, et me mit la ſienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un préſent, Camille me ſerra la main, et me regarda d'un air tendre ; puis tout-à-coup rompant l'entretien, elle me donna le bon ſoir, et ſe retira toute confuſe, comme ſi elle eut eu honte de me faire trop connoître ſes ſentimens.

Quoique galant des plus novices, je ſentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi : et je jugeai que je ne paſſerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuſe, et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de ſonger à me repoſer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valiſe qui étoit ſur une table et mon rubis m'inſpirerent. Graces au Ciel, diſois-je, ſi j'ai été malheureux, je ne le ſuis plus. Mille ducats d'un côté ; un bague de trois cens piſtoles de l'autre : me voila pour long-tems en fonds. Majuélo ne m'a point flatté. Je le vois bien, j'enflammerai mille femmes à Madrid, puiſque j'ai plu ſi facilement à Camille. Les bontés de cette généreuſe dame ſe préſentoient à mon eſprit avec tous leurs charmes, et je goûtois auſſi par avance les divertiſſemens que Don Raphaël me préparoit dans ſon château.

teau. Cependant parmi tant d'images de plaiſir, le ſommeil ne laiſſa pas de venir répandre ſur moi ſes pavots. Dès que je me ſentis aſſoupir, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorſque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus aſſez ſurpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroiſe, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroiſe, eſt à l'égliſe, ou bien il eſt aujourd'hui fort pareſſeux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaiſe ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valiſe, je le ſoupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes ſoupçons, j'ouvris la porte de ma chambre et j'appellai l'hypocrite à pluſieurs repriſes. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que ſouhaitez-vous, ſeigneur ? tous vos gens ſont ſortis de ma maiſon avant le jour. Comment de votre maiſon, m'écriai-je ? Eſt-ce que je ne ſuis pas ici chez don Raphaël ? Je ne ſçais ce que c'eſt que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en ſuis l'hôte. Hier au ſoir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a ſoupé avec vous vint ici et arrêta ces appartemens pour un grand ſeigneur, diſoit-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je ſçus ce que je devois penſer de Camille et de Don Raphaël ; et je compris que mon valet ayant une entière connoiſſance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triſte incident, et de ſonger qu'il ne me ſeroit point arrivé, ſi je n'euſſe pas eu l'indiſcrétion de m'ouvrir à Majuélo ſans néceſſité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure qu'il ſçavoit peut-être auſſi bien que moi, ſe montra ſenſible à ma douleur. Il me plaignit, et me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette ſcène ſe fût paſſée chez lui : mais je crois, malgré ſes demonſtrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie,

fourberie, que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hotel garni.

LOrſque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis reflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais ſort. Je rappellai mon courage, et pour me conſoler, je diſois en m'habillant : Je ſuis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette diſcrétion. Ils avoient même été aſſez généreux pour me laiſſer mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je ſortis de l'hôtel garni, ſans avoir, Dieu merci, beſoin de perſonne pour porter mes hardes. La première choſe que je fis, fut d'aller voir ſi mes mules ne ſeroient pas dans l'hôtellerie où j'étois deſcendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroiſe ne les y avoit pas laiſſées, et plût au Ciel que j'euſſe toujours jugé auſſi ſainement de lui. J'appris que dès le ſoir même, il avoit eu ſoin de les en retirer. Ainſi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chère valiſe, je marchois triſtement dans les rues en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à Dona Mencia ; mais conſidérant que ce ſeroit abuſer des bontés de cette dame, et que d'ailleurs je paſſerois pour une bête, j'abandonnai cette penſée. Je jurai bien auſſi que dans la ſuite je ſerois en garde contre les femmes. Je me ſerois alors défié de la chaſte Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux ſur ma bague, et quand je venois à ſonger que c'étoit un préſent de Camille, j'en ſoupirois de douleur.

leur. Hélas, diſois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que j'aille chez un jouaillier pour être perſuadé que je ſuis un ſot.

Je ne laiſſai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, et je l'allai montrer à un lapidaire, qui l'eſtima trois ducats. A cette eſtimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des Iſles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveller le don. Comme je ſortois de chez le lapidaire, il paſſa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me conſidérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le connuſſe parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je ſuis ? ou deux années ont-elles ſi fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoiſſiez ? Reſſouvenez-vous de Fabrice votre compagnon d'école. Nous avons ſi ſouvent diſputé chez le docteur Godinés ſur les univerſaux et ſur les dégrés métaphyſiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embraſſâmes tous deux avec cordialité. Hé mon ami, reprit-il enſuite, que je ſuis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en reſſens. . . . . Mais, pourſuivit-il d'un air ſurpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de ſoye, un pourpoint et un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent. Malepeſte ! Cela ſent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ſes largeſſes. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne ſont pas ſi floriſſantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le diſcret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monſieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes

mes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en ſuis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles ſi triſtement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me preſſa de lui dire pourquoi je me plaignois ainſi du beau ſexe. Je me réſolus ſans peine à contenter ſa curioſité, mais comme j'avois un aſſez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous ſéparer ſitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeûnant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures aſſez bizarres, et après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuſe ſituation où j'étois, il me dit : Il faut ſe conſoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'eſt par-là qu'une ame forte et courageuſe ſe diſtingue des ames foibles. Un homme d'eſprit eſt-il dans la miſère, il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais, comme dit Ciceron, il ne doit ſe laiſſer abattre juſqu'à ne ſe plus ſouvenir qu'il eſt homme. Pour moi, je ſuis de ce caractère-là. Mes diſgraces ne m'accablent point. Je ſuis toujours au-deſſus de la mauvaiſe fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo : j'en étois aimé. Je la demandai en mariage à ſon père ; il me la refuſa. Un autre en ſeroit mort de douleur : moi, admire la force de mon eſprit, j'enlevai la petite perſonne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaiſir par conſéquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant ſix mois dans le royaume de Galice ; delà comme je l'avois miſe dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre ſujet de déſeſpoir. Je ne ſuccombai point encore ſous le poids de ce nouveau malheur ; et plus ſage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit ſoufflé mon Hélène, je lui ſus bon gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Aſturies, pour éviter toute diſcuſſion avec la juſtice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépenſant de

ville

ville en ville l'argent qui me reſtoit de l'enlevement de mon infante ; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, et nous n'étions pas mal nippés ; mais tout ce que j'avois poſſédé ſe diſſipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un ſeul ducat, ſur quoi je fus obligé d'acheter une paire de ſouliers. Le reſte ne me mena pas loin. Ma ſituation devint embarraſſante. Je commençois déjà même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je réſolus de me mettre dans le ſervice. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un azile contre l'abſtinence, et en même tems un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier ſon fils : le fils me pria de l'aider à tromper ſon père. Il falloit opter. Je préférai la prière au commandement, et cette préférence me fit donner mon congé. Je paſſai enſuite au ſervice d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enſeigner les principes de ſon art ; mais en me les montrant il me laiſſoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture, et du ſéjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maiſon d'un adminiſtrateur de l'hôpital. J'y demeure encore, et je ſuis charmé de ma condition. Le ſeigneur Manuel Ordonnez mon maître eſt un homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux baiſſés, avec un gros roſaire à la main. On dit que dès ſa jeuneſſe n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y eſt attaché avec un zèle infatigable. Auſſi ſes ſoins ne ſont-ils pas demeurés ſans récompenſe. Tout lui a proſpéré. Quelle bénédiction ! en faiſant les affaires des pauvres, il s'eſt enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce diſcours, je lui dis : Je ſuis bien aiſe que tu ſois ſatisfait de ton ſort ; mais, entre nous, tu pourrois, ce me ſemble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un ſujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penſes pas, Gil Blas, me répondit-il. Sçache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de ſituation

tuation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais eſt pénible, je l'avoue, pour un imbécile; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'eſprit. Un génie ſupérieur qui ſe met en condition, ne fait pas ſon ſervice matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maiſon, pour commander plutôt que pour ſervir. Il commence par étudier ſon maître. Il ſe prête à ſes défauts, gagne ſa confiance, et le mène enſuite par le nez. C'eſt ainſi que je me ſuis conduit chez mon adminiſtrateur. Je connus d'abord le pélerin. Je m'apperçus qu'il vouloit paſſer pour un ſaint perſonnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai, et jouant devant lui le même rôle qu'il avoit fait devant les autres; je trompai le trompeur, et je ſuis devenu peu à peu ſon *factotum*. J'eſpère que quelque jour je pourrai ſous ſes auſpices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune auſſi, car je me ſens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles eſpérances, repris-je, mon cher Fabrice; et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier deſſein. Je vais convertir mon habit brodé en ſoutanelle, me rendre à Salamanque, et là me rangeant ſous les drapeaux de l'univerſité, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet! s'écria Fabrice, l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant! Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu ſeras placé, toute la maiſon t'obſervera. Tes moindres actions ſeront ſcrupuleuſement examinées. Il faudra que tu te contraignes ſans ceſſe. Que tu te pares d'un extérieur hypocrite et paroiſſes poſſéder toutes les vertus. Tu n'auras preſque pas un moment à donner à tes plaiſirs. Cenſeur éternel de ton écolier, tu paſſeras les journées à lui enſeigner le Latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choſes contre la bienſéance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine et de contrainte, quel ſera le fruit de tes ſoins? Si le petit gentilhomme eſt un mauvais ſujet, on dira que tu l'auras mal élevé, et ſes parens te renvoyeront

voyeront ſans récompenſe. Peut-être même ſans te payer les appointemens qui te ſeront dûs. Ne me parle donc point d'un poſte de précepteur. C'eſt un bénéfice à charge d'ames. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais. C'eſt un bénéfice ſimple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices? le génie ſupérieur qui le ſert les flatte, et ſouvent même les fait tourner à ſon profit. Un valet vit ſans inquiétude dans une bonne maiſon. Après avoir bu et mangé tout ſon ſaoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, ſans s'embarraſſer du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, pourſuivit-il, ſi je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et ſuis mon exemple. Oui, mais Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des adminiſtrateurs; et ſi je me réſolvois à ſervir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raiſon, me dit-il, et j'en fais mon affaire Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne ſeroit que pour arracher un galant homme à l'univerſité.

La prochaine miſère dont j'étois menacé, et l'air ſatisfait qu'avoit Fabrice, me perſuadant encore plus que ſes raiſons, je me déterminai à me mettre dans le ſervice. Là-deſſus, nous ſortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adreſſent la plûpart des laquais qui ſont ſur le pavé. Il a des griſons qui l'informent de tout ce qui ſe paſſe dans les familles. Il ſçait où l'on a beſoin de valets, et il tient un regiſtre exact non-ſeulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaiſes qualités des maîtres. C'eſt un homme qui a été frère dans je ne ſçais quel couvent de religieux. Enfin, c'eſt lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adreſſe ſi ſingulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul de ſac. Nous entrâmes dans une petite maiſon, où nous trouvâmes un homme de cinquante et quelques années, qui écrivoit ſur une table. Nous le ſaluâmes

aſſez reſpectueuſement même ; mais ſoit qu'il fût fier de ſon naturel, ſoit que n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir ſon monde cavalièrement, il ne ſe leva point. Il ſe contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il étoit ſurpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulut devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penſer que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtems de mon intention, puiſque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous préſente le meilleur de mes amis. C'eſt un garçon de famille que ſes malheurs réduiſent à la néceſſité de ſervir. Enſeignez-lui, de grace, une bonne condition, et comptez ſur ſa reconnoiſſance. Meſſieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promeſſes du monde. Etes-vous bien placés ? vous ne vous en ſouvenez plus. Comment donc ? lui répliqua Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? n'ai je pas bien fait les choſes ? Vous auriez pu les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme ſi je vous euſſe mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au ſeigneur Arias que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoiſſance précédât le ſervice. En même tems je tirai de mes poches deux ducats, que je lui donnai, avec promeſſe de n'en pas demeurer-là, ſi je me voyois dans une bonne maiſon.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en uſe de la ſorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens poſtes vacans. Je vais vous les nommer, et vous choiſirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ſes lunettes, ouvrit un regiſtre qui étoit ſur la table, tourna quelques feuillets, et commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal et fantaſque. Il gronde ſans ceſſe, jure, frappe, et

le

le plus ſouvent eſtropie ſes domeſtiques. Paſſons à un autre, m'écriai-je à ce portrait ; ce capitaine-là n'eſt pas de mon goût. Ma vivacité fit ſourire Arias, qui pourſuivit ainſi ſa lecture : Dona Manuéla de Sandoval, douairière ſurannée, hargneuſe et bizarre, eſt actuellement ſans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maiſon depuis dix ans, un habit qui ſert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils ſoient. On peut dire qu'ils ne font que l'eſſayer, et qu'il eſt encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fannez. C'eſt un médecin chymiſte. Il nourrit bien ſes domeſtiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait ſur eux l'épreuve de ſes remèdes. Il y a ſouvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant, Vive Dieu, vous nous enſeignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne ſommes pas au bout. Il y a dequoi vous contenter. Là-deſſus, il continua de lire de cette ſorte. Dona Alfonſa de Solis vieille dévote, qui paſſe les deux tiers de la journée dans l'égliſe, et veut que ſon valet y ſoit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois ſemaines. Le licencié Sedillo, vieux chanoine du chapitre de cette ville, chaſſa hier au ſoir ſon valet.—Halte-là, ſeigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poſte. Le licencié Sedillo eſt des amis de mon maître, et je le connois parfaitement. Je ſçais qu'il a pour gouvernante une vieille Béate, qu'on nomme la dame Jacinte, et qui diſpoſe de tout chez lui. C'eſt une des meilleures maiſons de Valladolid. On y vit doucement, et l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs, le chanoine eſt un homme infirme, un vieux goutteux, qui fera bientôt ſon teſtament. Il y a un legs à eſpérer. La charmante perſpective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il, en ſe tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons

tout-à-l'heure chez le licencié. Je veux te préſenter moi-même, et te ſervir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une ſi belle occaſion, nous primes bruſquement congé du ſeigneur Arias, qui m'aſſura pour mon argent, que ſi cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une auſſi bonne.

FIN du PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de ſa gouvernante.

NOUS avions ſi grand-peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un ſaut du cul de ſac à ſa maiſon. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faiſoit paſſer pour ſa nièce en dépit de la médiſance, vint ouvrir, et comme nous lui demandions ſi l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une perſonne déjà parvenue à l'âge de diſcrétion, mais belle encore, et j'admirai particulièrement la fraîcheur de ſon teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trouſſeau de clefs, et de l'autre côté un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçûmes, nous la ſaluâmes avec beaucoup de reſpect. Elle

Elle nous rendit le ſalut fort civilement, mais d'un air modeſte et les yeux baiſſés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au ſeigneur licencié Sedillo, et je viens lui en préſenter un dont j'eſpère qu'il ſera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, et ne pouvant accorder ma broderie avec le diſcours de Fabrice, elle demanda ſi c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'eſt ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui eſt arrivé des diſgraces qui l'obligent à ſe méttre en condition. Il ſe conſolera de ſes malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maiſon, et de vivre avec la vertueuſe Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate ceſſa de me regarder, pour conſidérer le gracieux perſonnage qui lui parloit; et frappée de ſes traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus: J'ai une idée confuſe de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaſte Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'eſt bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je ſuis venu deux fois dans cette maiſon, avec mon maître le ſeigneur Manuel Ordonnez adminiſtrateur de l'hôpital. Hé juſtement, répliqua la gouvernante, je m'en ſouviens et je vous remets. Ah, puiſque vous appartenez au ſeigneur Ordonnez, il faut que vous ſoyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne ſçauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, pourſuivit elle, je vais vous faire parler au ſeigneur Sedillo. Je crois qu'il ſera bien-aiſe d'avoir un garçon de votre main.

Nous ſuivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, et ſon appartement conſiſtoit en quatre pièces de plein pied bien boiſées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laiſſa pour paſſer dans la ſeconde, où étoit le licencié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que

nous pouvions entrer. Nous apperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller ſous la tête, des couſſins ſous les bras, et les jambes appuyées ſur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui ſans ménager les révérences, et Fabrice portant encore la parole, ne ſe contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il ſe mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement ſur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les diſputes de philoſophie ; comme s'il eût fallu que je fuſſe un grand philoſophe, pour devenir valet d'un chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laiſſa pas de jetter de la poudre aux yeux du licencié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaiſois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon ſervice le garçon que tu m'amènes. Il me revient aſſez, et je juge favorablement de ſes mœurs, puiſqu'il m'eſt préſenté par un domeſtique du ſeigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, et ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à reſter-là. Dès qu'il fut ſorti, le licencié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie, et par ſes queſtions il m'engagea devant la dame Jacinte à raconter mon hiſtoire. Je les divertis tous deux, ſurtout par le récit de ma dernière aventure. Camille et Don Raphaël leur donnerent une ſi forte envie de rire, qu'il en penſa coûter la vie au vieux goutteux ; car comme il rioit de toute ſa force, il lui prit une toux ſi violente, que je crus qu'il alloit paſſer. Il n'avoit pas encore fait ſon teſtament ; jugez ſi la gouvernante fut allarmée ! Je la vis tremblante, éperdue, courir au ſecours du bon homme, et faiſant ce qu'on fait pour ſoulager les enfans qui touſſent, lui frotter le front, et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fauſſe allarme. Le vieillard ceſſa de touſſer, et ſa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais

mais la dame Jacinte craignant une ſeconde toux, s'y oppoſa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garderobe, où parmi pluſieurs habits étoit celui de mon prédéceſſeur. Elle me le fit prendre, et mit à ſa place le mien, que je n'étois pas fâché de conſerver, dans l'eſpérance qu'il me ſerviroit encore. Nous allâmes enſuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuiſine. Il eſt vrai que j'en avois fait l'heureux apprentiſſage ſous la dame Léonarde, qui pouvoit paſſer pour une bonne cuiſinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être ſur le cuiſinier même de l'archévêche de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ſes biſques exquiſes, tant elle ſçavoit bien choiſir et mêler les ſucs des viandes qu'elle y faiſoit entrer, et ſes hachis étoient aſſaiſonnés d'une manière qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où pendant que je dreſſois une table auprès de ſon fauteuil, la gouvernante paſſa ſous le menton du vieillard une ſerviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je ſervis un potage qu'on auroit pu préſenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la ſenſualité d'un viceroi, ſi la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ſes membres, me montra qu'il n'avoit pas entièrement encore perdu l'uſage de ſes bras. Il s'en aida pour ſe débarraſſer de ſon oreiller et de ſes couſſins, et ſe diſpoſa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refuſa pas le ſervice. Il la faiſoit aller et venir aſſez librement, de façon pourtant qu'il répandoit ſur la nappe, et ſur la ſerviette, la moitié de ce qu'il portoit à ſa bouche. J'ôtai la biſque, lorſqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit auſſi ſoin de lui faire

boire

boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna ſur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il ſe fut bien empiffré, la Béate lui détacha ſa ſerviette, lui remit ſon oreiller et ſes couſſins ; puis le laiſſant dans ſon fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous deſſervîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînoit tous les jours notre chanoine ; qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il ſoupoit plus légèrement. Il ſe contentoit d'un poulet, ou d'un lapin avec quelques compotes de fruit. Je faiſois bonne chère dans cette maiſon. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un déſagrément : c'eſt qu'il me falloit veiller mon maître, et paſſer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure ſon pot de chambre, il étoit ſujet à ſuer, et quand cela lui arrivoit, il falloit lui changer de chemiſe. Gil Blas, me dit-il, dès la ſeconde nuit, tu as de l'adreſſe et de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton ſervice. Je te recommande ſeulement d'avoir de la complaiſance pour la dame Jacinte, et de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme ſi je te l'ordonnois moi-même. C'eſt une fille qui me ſert depuis quinze années avec un zèle tout particulier. Elle a un ſoin de ma perſonne, que je ne puis aſſez reconnoître. Auſſi, je te l'avoue, elle m'eſt plus chère que toute ma famille. J'ai chaſſé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre ſœur ; et j'ai bien fait. Il n'avoit aucune conſidération pour cette pauvre fille, et bien loin de rendre juſtice à l'attachement ſincère qu'elle a pour moi, l'inſolent la traitoit de fauſſe dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroit qu'hypocriſie aux jeunes gens. Grace au Ciel, je me ſuis défait de ce maraud-là. Je préfère au droits du ſang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laiſſe prendre ſeulement que

par

par le bien qu'on me fait. Vous avez raiſon, monſieur, dis-je alors au licencié. La reconnoiſſance doit avoir plus de force ſur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, et mon teſtament ſera bien voir que je ne me ſoucie guère de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, et tu n'y ſeras point oublié, ſi tu continues comme tu commences à me ſervir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par ſa faute un bon legs. Si ce miſérable ne m'eût pas obligé par ſes manières à lui donner ſon congé, je l'aurois enrichi; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de reſpect à la dame Jacinte : un pareſſeux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, et c'étoit pour lui une choſe bien fatiguante, que de paſſer les nuits à me ſoulager. Ah, le malheureux! m'écriai-je, comme ſi le génie de Fabrice m'eût inſpiré, il ne méritoit pas d'être auprès d'un auſſi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable. Il doit ſe faire un plaiſir de ſon devoir, et ne ſe pas croire occupé, lors même qu'il ſue ſang et eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'aſſurance que je lui donnois d'être toujours parfaitement ſoumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc paſſer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faiſois mon ſervice de la meillure grace qu'il m'étoit poſſible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits ſur pied. Je ne laiſſois pas pourtant de trouver cela très-déſagréable, et ſans le legs dont je repaiſſois mon eſpérance, je me ſerois bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurois pu réſiſter. Il eſt vrai que je me repoſois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette juſtice, avoit beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il falloit attribuer au ſoin que je prenois de gagner ſes bonnes graces, par des manières complaiſantes et reſpectueuſes. Etois-je à table avec elle et ſa nièce, qu'on appelloit Inéſille? Je leur changeois d'aſſiettes; je leur verſois à boire; j'avois

j'avois une attention toute particulière à les ſervir. Je m'inſinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit ſortie pour aller à la proviſion, me voyant ſeul avec Inéſille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai ſi ſon père et ſa mère vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils ſont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieuſement la petite fille, quoique ſa réponſe ne fût pas catégorique, et je la mis ſi bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois ſçavoir. Elle m'apprit ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échapperent, que ſa bonne tante avoit un bon ami qui demeuroit auſſi auprès du vieux chanoine dont il adminiſtroit le temporel, et que ces heureux domeſtiques comptoient d'aſſembler les dépouilles de leurs maîtres par une hymenée dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu ſurannée, avoit encore de la fraîcheur. Il eſt vrai qu'elle n'épargnoit rien pour ſe conſerver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clyſtère, elle avaloit pendant le jour et en ſe couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquilement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choſes à lui rendre le teint ſi frais, c'étoit à ce que me dit Inéſille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; et ce qu'il laiſſa par teſtament à Gil Blas.

JE ſervis pendant trois mois le licencié Sedillo, ſans me plaindre des mauvaiſes nuits qu'il me faiſoit paſſer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre

fièvre le prit, et avec le mal qu'elle lui cauſoit, il ſentit irriter ſa goutte. Pour la première fois de ſa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hyppocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire ſon teſtament. Elle lui en toucha même quelque mots; mais outre qu'il ne ſe croyoit pas encore proche de ſa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choſes. J'allai donc chercher le docteur Sangrado. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme ſec et pâle, et qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le ciſeau des Parques. Ce ſçavant médecin avoit l'extérieur grave. Il peſoit ſes diſcours, et donnoit de la nobleſſe à ſes expreſſions. Ses raiſonnemens paroiſſoient géométriques, et ſes opinions fort ſingulières.

Après avoir obſervé mon maître, il lui dit d'un air doctoral: Il s'agit ici de ſuppléer au défaut de la tranſpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient ſans doute des remèdes ſalins, urineux, volatils, et qui pour la plûpart participent du ſoulfre et du mercure. Mais les purgatifs et les ſudorifiques ſont des drogues pernicieuſes, et inventées par des charlatans. Toutes les préparations chymiques ne ſemblent faites que pour nuire. Pour moi, j'employe des moyens plus ſimples et plus ſûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoûtumé? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des biſques et des viandes ſucculentes. Des biſques et des viandes ſucculentes! s'ecria le docteur avec ſurpriſe. Ah, vraiment je ne m'étonne plus ſi vous êtes malade! Les mets délicieux ſont des plaiſirs empoiſonnés! ce ſont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus ſûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades ſont les meilleures pour la ſanté. Comme le ſang eſt inſipide, il veut des mets qui tiennent de ſa nature. Et buvez-vous du vin? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh! trempé, tant qu'il vous plaira! reprit le medécin. Quel dérèglement!

voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma ſoixante neuvième année, répondit le chanoine. Juſtement, répliqua le médecin ; une vieilleſſe anticipée eſt toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'euſſiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fuſſiez contenté d'une nourriture ſimple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne ſeriez pas préſentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne déſeſpère pas toutefois de vous remettre ſur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié tout friand qu'il étoit, promit de lui obéir en toutes choſes.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître ſix bonnes palettes de ſang, pour commencer à ſuppléer au défaut de la tranſpiration. Puis il dit au chirurgien, Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'eſt une erreur de penſer que le ſang ſoit néceſſaire à la conſervation de la vie. On ne peut trop ſaigner un malade. Comme il n'eſt obligé à aucun mouvement, ou exercice conſidérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de ſang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne conſiſte que dans le poulx et dans la reſpiration. Le bon chanoine s'imaginant qu'un ſi grand médecin ne pouvoit faire de faux raiſonnemens, ſe laiſſa ſaigner ſans reſiſtance. Lorſque le docteur eût ordonné de fréquentes et copieuſes ſaignées, il dit qu'il falloit auſſi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, aſſurant que l'eau bue en abondance pouvoit paſſer pour le véritable ſpécifique contre toutes ſortes de maladies. Il ſortit enſuite, en diſant d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, ſi on le traitoit de la manière qu'il venoit de preſcrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de ſa méthode, proteſta qu'on la ſuivroit avec exactitude. En effet

nous

nous mîmes promptement de l'eau chauffer; et comme le médecin nous avoit recommandé, ſur toutes choſes, de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître, deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous verſâmes dans ſon eſtomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous ſecondant par la quantité de ſang qu'il tiroit, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre eccléſiaſtique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du ſpécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas : ne m'en donne pas d'avantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau; et quoiqu'il me reſte à peine une goutte de ſang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne ſçauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal eſt arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un notaire. Je veux faire mon teſtament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triſte, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas, et cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commiſſion qu'il me donnoit : Hé mais, monſieur, lui dis-je, vous n'êtes pas ſi bas, Dieu merci, que vous ne puiſſiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant; c'en eſt fait. Je ſens que la goutte remonte, et que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement, qu'il changeoit à vue d'œil, et la choſe me parut ſi preſſante, que je ſortis vîte pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laiſſant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût ſans teſter. J'entrai dans la maiſon du premier notaire dont on m'enſeigna la demeure, et le trouvant chez lui : Monſieur, lui dis-je, le licencié Sedillo mon maître tire à ſa fin, il veut faire écrire ſes dernières volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard

gai qui ſe plaiſoit à railler. Il me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom, prenant bruſquement ſon manteau et ſon chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce docteur eſt ſi expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ſes malades d'appeller des notaires. Cet homme-là m'a bien ſoufflé des teſtamens.

En parlant de cette ſorte, il s'empreſſa de ſortir avec moi, et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monſieur, vous ſçavez qu'un teſtateur mourant manque ſouvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire ſouvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire. Tu peux compter là-deſſus. Il eſt juſte qu'un maître récompenſe un domeſtique qui l'a bien ſervi. Je l'exhorterai même à te donner quelque choſe de conſidérable pour peu qu'il ſoit diſpoſé à reconnoître tes ſervices. Le licencié, quand nous arrivâmes dans ſa chambre, avoit encore tout ſon bon ſens. La dame Jacinte, le viſage baigné de pleurs de commande étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer ſon rôle, et de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laiſſâmes le notaire ſeul avec mon maître, et paſſâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière ſaignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne ſçauriez entrer préſentement dans la chambre du ſeigneur Sedillo. Il va dicter ſes dernières volontés à un notaire qui eſt avec lui. Vous le ſaignerez tout à votre aiſe quand il aura fait ſon teſtament.

Nous avions grand' peur, la Béate et moi, que le licencié ne mourût en teſtant ; mais par bonheur, l'acte qui cauſoit notre inquiétude ſe fit. Nous vîmes ſortir le notaire, qui me trouvant ſur ſon paſſage, me frappa ſur l'épaule, et me dit en ſouriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je reſſentis une joie

joie toute des plus vives, et je ſçus ſi bon gré à mon maître de s'être ſouvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après ſa mort, qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt; car le chirurgien l'ayant encore ſaigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira preſque dans le moment. Comme il rendoit les derniers ſoupirs, le médecin parut, et demeura un peu ſot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ſes malades. Cependant loin d'imputer la mort du chanoine à la boiſſon et aux ſaignées, il ſortit en diſant d'un air froid, qu'on ne lui avoit pas tiré aſſez de ſang, ni fait boire aſſez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant auſſi qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtère ſuivit le docteur Sangrado; l'un et l'autre diſant que dès le premier jour ils avoient condamné le licencié. Effectivement ils ne ſe trompoient preſque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron ſans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inéſille et moi, un concert de cris funèbres, qui fut entendu de tout le voiſinage. La Béate ſur-tout, qui avoit le plus grand ſujet de ſe réjouir, pouſſoit des accens ſi plaintifs, qu'elle ſembloit être la perſonne du monde la plus touchée. La chambre en un inſtant ſe remplit de gens, moins attirés par la compaſſion que par la curioſité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de ſa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le ſcellé par tout. Ils trouverent la gouvernante ſi affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de teſtament. Mais ils apprirent bien tôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités néceſſaires. Lorſqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le teſtateur avoit diſpoſé de ſes meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent ſon oraiſon funèbre dans des termes peu honorables à ſa mémoire. Ils apoſtropherent en même-tems la Béate, et firent auſſi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien: le licencié, devant Dieu ſoit ſon ame, pour m'engager à me ſouvenir de

lui toute ma vie, s'expliquoit ainſi pour mon compte, par un article de ſon teſtament :

Item, puiſque Gil Blas eſt un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre ſçavant, je lui laiſſe ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuſcrits ſans aucune exception.

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étois point apperçu qu'il y en eût dans la maiſon. Je ſçavois ſeulement qu'il y avoit quelque papiers, avec cinq ou ſix volumes ſur deux petits ais de ſapin dans le cabinet de mon maître. C'étoit-là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grand utilité. L'un avoit pour titre : *le Cuiſinier parfait ;* l'autre traitoit *de l'indigeſtion, et de la manière de la guérir ;* et les autres étoient les quatre parties du *bréviaire*, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuſcrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour ſa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit ; je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes ſervices. J'allai chercher enſuite une autre maiſon. Pour la dame Jacinte, outre les ſommes qui lui avoient été léguées, elle eût encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de ſon bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage en ſervice du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.

JE réſolus d'aller trouver le ſeigneur Arias de Londonna, et de choiſir dans ſon regiſtre une nouvelle condition ; mais comme j'étois près d'entrer dans le cul de ſac où il demeuroit, je rencontrai le docteur Sangrado,

Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le ſaluer. Il me remit dans le moment, quoique j'euſſe changé d'habit, et témoignant quelque joie de me voir: Hé te voilà, mon enfant, me dit-il, je penſois à toi tout-à-l'heure. J'ai beſoin d'un bon garçon pour me ſervir, et tu m'es revenu dans l'eſprit. Tu me parois bon enfant, et je crois que tu ſerois bien mon fait ſi tu ſçavois lire et écrire. Monſieur, lui répondis-je, ſur ce pied-là je ſuis donc votre affaire, car je ſçais l'un et l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec diſtinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai ſoin de t'entretenir proprement, et je t'enſeignerai le grand art de guerir toutes les maladies. En un mot, tu ſeras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la propoſition du docteur, dans l'eſpérance que je pourrois ſous un ſi ſçavant maître me rendre illuſtre dans la médecine. Il me mena chez lui ſur le champ, pour m'inſtaller dans l'emploi qu'il me deſtinoit, et cet emploi conſiſtoit à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un regiſtre, dans lequel une vieille ſervante, qu'il avoit pour tout domeſtique, marquoit les addreſſes; mais outre qu'elle ne ſçavoit point l'orthographe, elle écrivoit ſi mal qu'on ne pouvoit le plus ſouvent déchiffrer ſon écriture. Il me chargea du ſoin de tenir ce livre, qu'on pouvoit juſtement appeller un regiſtre mortuaire, puiſque les gens dont je prenois les noms mouroient preſque tous. J'inſcrivois, pour ainſi parler, les perſonnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois ſouvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le ſeigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage ſpécieux, ſoutenu d'un air impoſant, et par

quelques cures heureuſes, qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conſéquent de bien. Il n'en faiſoit pas toutefois meillure chère. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il diſoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'eſtomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'eſt-à-dire à être broyés plus aiſément. Néanmoins, bien qu'il les crut de facile digeſtion, il ne vouloit point qu'on s'en raſſaſiât. En quoi, certes, il ſe montroit fort raiſonnable. Mais s'il nous défendoit, à la ſervante et à moi, de manger beaucoup, en récompenſe il nous permettoit de boire de l'eau à diſcrétion. Bien loin de nous preſcrire des bornes là-deſſus, il nous diſoit quelquefois: Buvez, mes enfans. La ſanté conſiſte dans la ſoupleſſe et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment. C'eſt un diſſolvant univerſel. L'eau fond tous les ſels. Le cours du ſang eſt-il rallenti? elle le précipite: Eſt il trop rapide? elle en arrête l'impétuoſité. Notre docteur étoit de ſi bonne foi ſur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fut dans un âge avancé. Il définiſſoit la vieilleſſe une phtiſie naturelle qui nous déſſèche et nous conſume, et ſur cette définition il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il ſoûtenoit que le vin les uſe et les détruit, et diſoit fort éloquemment que cette liqueur funeſte eſt pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit, et un plaiſir qui trompe.

Malgré ces doctes raiſonnemens, après avoir été huit jours dans cette maiſon, il me prit un cours de ventre, et je commençai à ſentir de grands maux d'eſtomac; que j'eus la témérité d'attribuer au diſſolvant univerſel, et à la mauvaiſe nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la penſée qu'il pourroit ſe relâcher, et me donner un peu de vin à mes repas; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de

de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reſte, pourſuivit-il, ſi tu te ſens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des ſecours innocens pour ſoûtenir l'eſtomac contre la fadeur des boiſſons aqueuſes. La ſauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable, et ſi tu veux les rendre encore plus délicieuſes, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enſeigner le ſecret d'en compoſer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de modération, que s'en étant apperçu, il me dit : Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point ſi tu ne jouis pas d'une parfaite ſanté. Tu ne bois pas aſſez, mon ami. L'eau priſe en petite quantité ne ſert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoibliſſe ou refroidiſſe ton eſtomac. Loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boiſſon fréquente. Je te garantis de l'évènement ; et ſi tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celſe même t'en ſera garant. Cet oracle Latin fait un éloge admirable de l'eau. Enſuite il dit, en termes exprès, que ceux qui pour boire du vin s'excuſent ſur la foibleſſe de leur eſtomac, font une injuſtice manifeſte à ce viſcère, et cherchent à couvrir leur ſenſualité.

Comme j'aurois eu mauvaiſe grace de me montrer indocile, en entrant dans la carrière de la médecine, je fis ſemblant d'être perſuadé qu'il avoit raiſon. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau ſous la garantie de Celſe ; ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieuſement de cette liqueur, et quoique de jour en jour je m'en ſentiſſe plus incommodé, le préjugé l'emportoit ſur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuſe diſpoſition à devenir médecin. Je ne pus pourtant réſiſter toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la réſolution de ſortir de chez le docteur Sangrado. Mais il

me

me chargea d'un nouvel emploi, qui me fit changer de ſentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne ſuis point de ces maîtres durs et ingrats, qui laiſſent vieillir leurs domeſtiques dans la ſervitude, avant que de les récompenſer. Je ſuis content de toi, je t'aime, et ſans attendre que tu m'ayes ſervi plus longtems, j'ai pris la réſolution de faire ta fortune dès aujourd'hui. Je veux tout-à-l'heure te découvrir le fin de l'art ſalutaire que je profeſſe depuis tant d'années. Les autres médecins en font conſiſter la connoiſſance dans mille ſciences pénibles, et moi, je prétends t'abréger un chemin ſi long, et t'épargner la peine d'étudier la phyſique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sçache, mon ami, qu'il ne faut que ſaigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le ſecret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce ſimple ſecret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a peu dérober à mes obſervations, eſt renfermé dans ces deux points, dans la ſaignée et dans la boiſſon fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu ſçais la médecine à fonds, et profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup auſſi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me ſoulager préſentement. Tu tiendras le matin notre regiſtre, et l'après-midi tu ſortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai ſoin de la nobleſſe et du clergé, tu iras pour moi dans les maiſons du tiers-état où l'on m'appellera, et lorſque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai aggréger à notre corps. Tu es ſçavant, Gil Blas, avant que d'être médecin, au lieu que les autres ſont long-tems médecins, et la plûpart toute leur vie, avant que d'être ſçavans.

Je remerciai le docteur de m'avoir ſi promptement rendu capable de lui ſervir de ſubſtitut ; et pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'aſſurai que je ſuivrois toute ma vie ſes opinions, quand même elles ſeroient contraires à celle d'Hyppocrate. Cette aſſurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait ſincère. Je déſaprouvois ſon ſentiment ſur l'eau, et je me propoſois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades.

malades. Je pendis au croc une ſeconde fois mon habit brodé, pour en prendre un de mon maître, et me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me diſpoſai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je debutai par un alguazil qui avoit une pleuréſie. J'ordonnai qu'on le ſaignât ſans miſéricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai enſuite chez un patiſſier à qui la goutte faiſoit pouſſer de grands cris. Je ne ménageai pas plus ſon ſang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profeſſion, que je ne demandai plus que playe et boſſe. En ſortant de la maiſon du patiſſier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Sedillo. Il me regarda long-tems avec ſurpriſe ; puis il ſe mit à rire de toute ſa force, en ſe tenant les côtés. Ce n'étoit pas ſans raiſon. J'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chauſſes quatre fois plus long et plus large qu'il ne falloit. Je pouvois paſſer pour une figure originale et groteſque. Je le laiſſai s'épanouir la rate, non ſans être tenté de ſuivre ſon exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, et mieux contrefaire le médecin, qui n'eſt pas un animal riſible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon ſérieux les redoubla ; et lorſqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaiſamment équipé. Qui diable t'a déguiſé de la ſorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau ; reſpectes un nouvel Hyppocrate. Apprends que je ſuis le ſubſtitut du docteur Sangrado, qui eſt le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois ſemaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le ſoulager. Il va dans les grandes maiſons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'eſt-à-dire qu'il t'abandonne le ſang du peuple, et ſe réſerve celui des perſonnes de qualité. Je te félicite de ton

partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourgs ! ſes fautes ſont moins en vue, et ſes aſſaſſinats ne ſont point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton ſort me paroit digne d'envie, et pour parler comme Alexandre, ſi je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition préſente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du patiſſier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'aſſez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à long traits, et n'en déplaiſe à l'oracle Latin, à meſure que j'en verſois dans mon eſtomac, je ſentois que ce viſcère ne me ſçavoit pas mauvais gré des injuſtices que je lui faiſois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret, Fabrice et moi, nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela ſe pratique entre les valets. Enſuite voyant que la nuit approchoit, nous nous ſéparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour ſuivant l'après-dinée nous nous retrouverions au même lieu.

CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de ſuccès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.

JE ne fus pas ſi-tôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me reſtoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'eſt peu de choſe pour deux viſites ; mais il faut tout prendre. Auſſi les prit-il preſque tous. Il en garda

garda fix, et me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, pourſuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond ; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te ſera bien utile ; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu ſeras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois bien lieu d'être content de mon partage, puiſqu'ayant deſſein de retenir tous les jours le tiers de ce que je recevrois en ville, et touchant encore le quart du reſte, c'étoit, ſi l'arithmétique eſt une ſcience certaine, la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inſpira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de ſubſtitut, et me remis en campagne. Je viſitai pluſieurs malades que j'avois inſcrits, et je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils euſſent des maux différens. Juſques-là, les choſes s'étoient paſſées ſans bruit, et perſonne, grace au Ciel, ne s'étoit encore revolté contre mes ordonnances ; mais quelque excellente que ſoit la pratique d'un médecin, elle ne ſçauroit manquer de cenſeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maiſon venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au perſonnage que je jugeai qu'on avoit appellé pour le conſulter ſur la maladie dont il s'agiſſoit. Il me ſalua d'un air grave ; puis m'ayant enviſagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuſer ma curioſité : je croyois connoître tous les médecins de Valladolid mes confrères, et cependant je vous avoue que vos traits me ſont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous ſoyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien, et que je ne travaillois encore que ſous les auſpices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embraſſé la méthode d'un ſi grand homme.

Je

Je ne doute point que vous ne ſoyez déjà très habile, quoique vous paroiſſiez bien jeune. Il dit cela d'un air ſi naturel, que je ne ſçavois s'il avoit parlé ſérieuſement, ou s'ils s'étoit moqué de moi; et je rêvois à ce que je devois lui repliquer, lorſque l'épicier prenant ce moment pour parler, nous dit: Meſſieurs, je ſuis perſuadé que vous ſçavez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on faſſe pour le guérir.

Là-deſſus le petit médecin ſe mit à obſerver le malade, et après m'avoir fait remarquer tous les ſymptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je penſois qu'on dût le traiter. Je ſuis d'avis, lui répondis-je, qu'on le ſaigne tous les jours, et qu'on lui faſſe boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit, en ſouriant d'un air plein de malice: Et vous croyez que ces remèdes lui ſauveront la vie? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme: vous verrez le malade guèrir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, puiſque ce ſont des ſpécifiques contre toutes ſortes de maladies. Demandez au ſeigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celſe a grand tort d'aſſurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il eſt à propos de lui faire ſouffrir la ſoif et la faim. Oh Celſe, lui repartis-je, n'eſt pas mon oracle. Il ſe trompoit comme un autre, et quelquefois je me ſçais bon gré d'aller contre ſes opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos diſcours, me dit Cuchillo, la pratique ſure et ſatisfaiſante dont le docteur Sangrado veut inſinuer la méthode aux jeunes praticiens. La ſaignée et la boiſſon ſont ſa médecine univerſelle. Je ne ſuis pas ſurpris ſi tant d'honnêtes gens périſſent entre ſes mains... N'en venons point aux invectives, interrompis-je aſſez bruſquement. Un homme de votre profeſſion a bonne grace vraiment de faire de pareilles reproches! Allez, allez, monſieur le docteur, ſans ſaigner et ſans faire boire de l'eau chaude, on envoye bien des malades en l'autre monde; et

vous

vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au ſeigneur Sangrado, écrivez contre lui. Il vous répondra, et nous verrons de quel côté ſeront les rieurs. Par ſaint Jacques et par ſaint Denis, interrompit-il à ſon tour avec emportement, vous ne connoiſſez guère le docteur Cuchillo. Sçachez que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré ſa préſomption et ſa vanité, n'eſt qu'un original. La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur. Il me repartit de la même ſorte, et bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et ſon parent puſſent nous ſéparer. Lorſqu'ils en furent venus à bout, ils me payerent ma viſite, et retinrent mon antagoniſte, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il ſe montra ſi récalcitrant contre ce ſpécifique, qu'il ſe mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jetter par les fenêtres, ſi je ne me hâtois de ſortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement, et ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'eſt à-dire entre deux vins. Le ſeigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon ivreſſe, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me reſtoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour ſon compte dans le rapport que je lui faiſois, et ſe ſentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remedes contre ce petit avor-

ton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boiſſons aqueuſes aux hydropiques : l'ignorant ! Je ſoûtiens moi, qu'il faut leur en accorder l'uſage. Oui, l'eau, pourſuivit-il, peut guérir toute ſorte d'hydropiſies, comme elle eſt bonne pour les rhumatiſmes et pour les pâles couleurs, elle eſt encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle et glace tout à la fois, et merveilleuſe même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, ſéreuſes, phlegmatiques et pituiteuſes. Cette opinion paroît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo, mais elle eſt très-ſoutenable en bonne médecine ; et ſi ces gens-là étoient capables de raiſonner en logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireroient ma méthode, et deviendroient mes plus zélés partiſans.

Il ne me ſoupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colère ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonſtances de mon cru. Cependant tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laiſſa pas de s'apercevoir que je buvois ce ſoir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire ; effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado ſe ſeroit défié de la ſoif qui me preſſoit, et des grands coups d'eau que j'avalois. Mais pour lui, s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boiſſons aqueuſes : A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en ſouriant, tu n'as plus tant d'averſion pour l'eau. Vive Dieu, tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je ſçavois bien que tu t'accoûtumerois à cette liqueur. Monſieur, lui répondis-je, chaque choſe a ſon tems. Je donnerois à l'heure qu'il eſt, un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponſe charma le docteur, qui ne perdit pas une ſi belle occaſion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthouſiaſte : Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus eſtimables et plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des ſiècles paſſés, où l'on n'alloit pas honteuſement

proſtituer ſon bien et ſa vie en ſe gorgeant de vin ; mais où l'on s'aſſembloit pour s'amuſer honnêtement, et ſans riſque, à boire de l'eau chaude ! On ne peut trop admirer la ſage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, et renfermoient le vin dans les boutiques des apoticaires, pour n'en permettre l'uſage que par ordonnance des médecins. Quel trait de ſageſſe ! C'eſt ſans doute, ajouta-t-il, par un heureux reſte de cette ancienne frugalité digne du ſiècle d'or, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des perſonnes qui, comme toi et moi, ne boivent que de l'eau, et qui croyent ſe préſerver ou ſe guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli ; car j'ai obſervé que l'eau quand elle a bouilli eſt plus peſante, et moins commode à l'eſtomac.

Tandis qu'il tenoit ce diſcours éloquent, je penſai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon ſérieux. Je fis plus, j'entrai dans les ſentimens du docteur, je blâmai l'uſage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureuſement pris goût à une boiſſon ſi pernicieuſe. Enſuite, comme je ne me ſentois pas encore bien deſaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, et après avoir bu à longs traits : Allons, monſieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaiſante. Faiſons revoir dans votre maiſon ces anciens thermopoles que vous regrettez ſi fort. Il applaudit à ces paroles, et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoûtumer à cette boiſſon, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les ſoirs ; et pour tenir plus facilement ma promeſſe, je me couchai dans la réſolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le déſagrément que j'avois eu chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profeſſion, et d'ordonner dès le lendemain des ſaignées et de l'eau chaude. Au ſortir d'une maiſon où je venois de voir un poëte qui avoit la phrénéſie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander

der ſi j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, ſeigneur docteur, je vous ſupplie très-humblement de venir avec moi. Ma nièce eſt malade depuis hier, et j'ignore quelle eſt ſa maladie. Je ſuivis la vieille, qui me conduiſit à ſa maiſon, et me fit entrer dans une chambre aſſez propre, où je vis une perſonne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'obſerver. D'abord ſes traits me frapperent; et après l'avoir enviſagée quelque momens, je reconnus à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventurière qui avoit ſi bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, ſoit qu'elle fût accablée de ſon mal, ſoit que mon habit de médecin me rendît méconnoiſſable à ſes yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le poulx, et j'apperçus ma bague à ſon doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me ſaiſir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre; mais conſidérant que ces femmes ſe mettroient à crier, et que Don Raphaël, ou quelqu'autre défenſeur du beau ſèxe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux diſſimuler, et conſulter là-deſſus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me preſſoit de lui apprendre de quel mal ſa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas aſſez ſot pour avouer que je n'en ſçavois rien. Au contraire, je fis le capable; et copiant mon maître, je dis gravement, que le mal provenoit de ce que la malade ne tranſpiroit point; qu'il falloit par conſéquent ſe hâter de la ſaigner, parce que la ſaignée étoit le ſubſtitut naturel de la tranſpiration; et j'ordonnai auſſi de l'eau chaude, pour faire les choſes ſuivant nos règles.

J'abrégeai ma viſite le plus qu'il me fut poſſible, et je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il ſortoit pour aller faire une commiſſion, dont ſon maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, et lui demandai s'il jugeoit à propos que je fiſſe arrêter Camille par des gens de juſtice. He! non, me répondit-il, vive Dieu! il faut bien t'en

t'en donner de garde. Ce ne ſeroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des reſtitutions. Souviens-toi de ta priſon d'Aſtorga : ton cheval, ton argent, juſqu'à ton habit, tout n'eſt-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous ſervir de notre induſtrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du ſoin de trouver quelque ruſe pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyer, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, et natté ſes cheveux, une mouſtache poſtiche lui couvroit la moitié du viſage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, et il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des mouſtaches épaiſſes, avec de longues rapières : Serviteur au ſeigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, et nous le lui ferons rendre, ſur ma parole. J'embraſſai Fabrice, à ce diſcours, qui me faiſoit connoître le ſtratagême qu'il prétendoit employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvois fort l'expedient qu'il avoit imaginé. Je ſaluai auſſi les faux archers. C'étoit trois domeſtiques, et deux garçons barbiers de ſes amis, qu'il avoit engagés à faire ce perſonnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin, pour abreuver l'eſcouade, et nous allâmes tous enſemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, et prenant les perſonnes qui étoient avec moi, pour des levriers de juſtice, qui n'entroient pas dans cette maiſon ſans ſujet ; elle demeura fort effrayée : Raſſurez-vous, ma bonne mère, lui dit

Fabrice ; nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui ſera bientôt terminée, car nous ſommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes, et gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit ; et faiſant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoiſſez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé. Ah ! ſcélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir long-tems cherchée. Le Corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monſieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'eſt pas beſoin, répondit-il en groſſiſſant ſa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle eſt marquée en lettres rouges ſur mes tablettes. Levez vous, ma princeſſe, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous ſervir d'écuyer, et vous conduire aux priſons de cette ville, ſi vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'appercevant que deux archers à grandes mouſtaches ſe préparoient à la tirer de ſon lit par force, ſe mit d'elle même ſur ſon ſéant, joignit les mains d'une manière ſuppliante : et me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaſte mère à qui vous devez le jour. Je ſuis plus malheureuſe que coupable. Vous en ſerez convaincu ſi vous voulez entendre mon hiſtoire. Non, mademoiſelle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne ſçais que trop bien que vous excellez à faire des romans : Hé bien, reprit-elle, puiſque vous ne me permettez pas de me juſtifier, je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette ſorte, elle tira de ſon doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne ſuffiſoit point, et que je voulois qu'on reſtituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés

lés dans l'hôtel garni. Oh! pour vos ducats, ſeigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître Don Raphaël, que je n'ai point vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau? Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché. C'eſt aſſez que vous ſoyez des complices de Don Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie paſſée. Vous devez bien avoir des choſes ſur la conſcience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en priſon faire une confeſſion générale. J'y veux mener auſſi, continua-t-il, cette bonne vieille; je juge qu'elle ſçait une infinité d'hiſtoires curieuſes, que monſieur le Corrégidor ne ſera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en uſage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil et tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compaſſion, Camille me prioit de la manière du monde la plus touchante de la ſauver des mains de la juſtice; c'étoit une choſe à voir que ce ſpectacle. Je feignis de me laiſſer fléchir: Monſieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puiſque j'ai mon diamant, je me conſole du reſte. Je ne ſouhaite pas qu'on faſſe de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne ſeriez pas bon à être exempt. Il faut, pourſuivit-il, que je m'acquitte de ma commiſſion. Il m'eſt expreſſément ordonné d'arrêter ces infantes. Monſieur le Corrégidor en veut faire un exemple. Hé! de grace, repris je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du préſent que ces dames vont vous offrir. Oh! c'eſt une autre affaire, repartit-il; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée: çà, voyons. Qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendans d'oreilles d'un prix conſidérable. Oui, mais, interrompit-il bruſquement,

ſi

ſi cela vient des Iſles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en aſſurance, reprit-elle; je vous les garantis fins. En même tems elle ſe fit apporter par la vieille une petite boëte, d'où elle tira le collier et les pendans, qu'elle mit entre les mains de monſieur l'alguazil : Bien qu'il ne ſe connût guères mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui compoſoient les pedans ne fuſſent fines, auſſi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir conſidérés attentivement, me paroiſſent de bon alloi; et ſi l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le ſeigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement ſi avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant-là, peut-être parce qu'il n'apperçevoit plus rien dans la chambre qui ſe pût aiſément emporter, dit aux deux femmes : Adieu mes dames, demeurez tranquilles. Je vais parler à monſieur le Corrégidor, et vous rendre plus blanches que la neige. Nous ſçavons lui tourner les choſes comme il nous plaît; et nous ne lui faiſons des rapports fidèles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.

CHAPITRE V.

Suite de l'aventure de la bague retrouvée; Gil Blas abandonne la médecine et le ſéjour de Valladolid.

APrès avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous ſortîmes de chez Camille, en nous applaudiſſant d'un ſuccès qui ſurpaſſoit notre attente; car nous n'avions compté que ſur la bague. Nous emportions ſans façon tout le reſte. Bien loin de nous faire un ſcrupule d'avoir volé des courtiſanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire.

Meſſieurs

Meſſieurs, nous dit Fabrice, lorſque nous fûmes dans la rue après avoir fait une ſi belle expédition, nous quitterons-nous ſans nous en réjouir le verre à la main? Ce n'eſt pas mon ſentiment; et je ſuis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous paſſerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, et nous en partagerons l'argent en frères. Après quoi, chacun reprendra le chemin de ſa maiſon, et s'excuſera du mieux qu'il lui ſera poſſible auprès de ſon maître. La penſée de monſieur l'alguazil nous parut très-judicieuſe. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuſe pour avoir découché, et les autres ne ſe ſouciant guères d'être chaſſés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon ſouper; et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fut aſſaiſonné de mille diſcours agréables. Fabrice, ſurtout, qui ſçavoit donner de l'enjouement à la converſation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne ſçais combien de traits pleins de ſel Caſtillan, qui vaut bien le ſel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout-à-coup troublée par un événement imprévu et des plus déſagréables. Il entra dans la chambre où nous ſoupions un homme aſſez bien fait, ſuivi de deux autres de très-mauvaiſe mine. Après ceux-là, trois autres parurent, et nous en comptâmes juſqu'à douze, qui ſurvinrent ainſi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées, et des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des archers de la patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de réſiſter; mais ils nous enveloppèrent en un inſtant, et nous tinrent en reſpect, tant par leur nombre, que par leurs armes à feu. Meſſieurs, nous dit le commandant, d'un air railleur, je ſçais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière. Certes, le trait eſt excellent, et mérite bien une récompenſe publique. Auſſi ne peut-

elle

elle vous échapper; la juſtice qui vous deſtine dans ſon palais un logement, ne manquera pas de payer un ſi bel effort de génie. Toutes les perſonnes à qui ce diſcours s'adreſſoit, en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, et ſentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inſpirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous juſtifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaiſe intention, et par conſéquent on nous doit pardonner cette petite ſupercherie. Comment diable, répliqua le commandant avec colère, vous appellez cela une petite ſupercherie? Sçavez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'eſt pas permis de ſe rendre juſtice ſoi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, et des pendans d'oreilles; et ce qui, ſans doute, eſt un cas pendable, c'eſt que pour faire ce vol, vous vous êtes traveſtis en archers. Des miſérables ſe déguiſer en honnêtes gens, pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux, ſi l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorſqu'il nous eût fait comprendre que la choſe étoit encore plus ſérieuſe que nous ne l'avions penſé d'abord, nous nous jettâmes tous à ſes pieds, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeuneſſe: mais nos prières furent inutiles. De plus, ce qui eſt tout à fait extraordinaire, il rejetta la propoſition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendans et le flambeau. Il refuſa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il ſe montra inexorable. Il fit déſarmer mes compagnons, et nous emmena tous enſemble aux priſons de la ville; comme on nous y conduiſoit, un des archers m'apprit que la vieille, qui demeuroit avec Camille, nous ayant ſoupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la juſtice, elle nous avoit ſuivis juſqu'au cabaret: et que là ſes ſoupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour ſe venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans et le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague, avec le rubis des Iſles Philippines,

pines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laiſſa pas ſeulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de juſtice de Valladolid ſçavoient auſſi-bien faire leur charge que ceux d'Aſtorga, et que tous ces meſſieurs avoient des manières uniformes. Tandis qu'on me ſpolioit de mes bijoux et de mes eſpèces, l'officier de la patrouille qui étoit préſent, contoit notre aventure aux miniſtres de la ſpoliation. Le fait leur ſembla ſi grave, que la plûpart d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier ſupplice. Les autres, moins ſévères, diſoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelques années de ſervice ſur mer. En attendant la déciſion de monſieur le Corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes ſur la paille dont il étoit preſque auſſi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-tems, et n'en ſortir que pour aller aux galères, ſi dès le lendemain le ſeigneur Manuel Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire, et réſolu de tirer Fabrice de priſon. Ce qu'il ne pouvoit faire ſans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort eſtimé dans la ville. Il n'épargna point les ſollicitations ; et tant par ſon crédit, que par celui de ſes amis, il obtint au bout de trois jours notre élargiſſement. Mais nous ne ſortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague et le rubis, tout y reſta. Cela me fit ſouvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos non vobis.*

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien : Mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai ſçu que ce matin ta diſgrace. Je me préparois à ſolliciter fortement pour toi. Il faut te conſoler de cet accident, mon ami, et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis, que j'étois dans ce deſſein ; et véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître

maître l'avoit ſi heureuſement prédit, qu'il y eut bien des maladies. Des fièvres malignes commencerent à regner dans la ville et dans les fauxbourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne ſe paſſoit point de jour que nous ne viſſions chacun huit ou dix malades. Ce qui ſuppoſe bien de l'eau bue et du ſang répandu. Mais je ne ſçais comment cela ſe faiſoit: ils mouroient tous, ſoit que nous les traitaſſions d'une manière propre à cela, ſoit que leurs maladies fuſſent incurables. Nous faiſions rarement trois viſites à un même malade. Dès la ſeconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin, qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois dès évènemens funeſtes qu'on pouvoit m'imputer. Monſieur, dis-je un ſoir au docteur Sangrado, j'atteſte ici le Ciel que je ſuis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaiſir à mourir pour decréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même choſe. Je n'ai pas ſouvent la ſatisfaction de guérir les perſonnes qui tombent entre mes mains; et ſi je n'étois pas auſſi ſûr de mes principes que je le ſuis, je croirois mes remèdes contraires à preſque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monſieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curioſité des préparations chymiques à nos malades. Eſſayons le kermés. Le pis qu'il en puiſſe arriver, c'eſt qu'il produiſe le même effet que notre eau chaude et nos ſaignées. Je ferois volontiers cet eſſai, répliqua-t-il, ſi cela ne tiroit pas à conſéquence, mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente ſaignée et l'uſage de la boiſſon: veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raiſon, lui répartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laiſſez déſabuſer. Ils vous perdroient de réputation. Périſſent plutôt le peuple, la nobleſſe

et

et le clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'averſion qu'ils ont pour la ſaignée, ne ſçavent pas faire des plus grands miracles que nous; et je crois que leurs drogues valent bien nos ſpécifiques.

Nous continuâmes à travailler ſur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de ſix ſemaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le ſiége de Troye. Il ſembloit que la peſte fut dans Valladolid, tant on y faiſoit de funerailles. Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de ſon neveu. Pour les neveux et les fils dont les oncles et les pères s'étoient mal-trouvés de nos remèdes, ils ne paroiſſoient point chez nous. Les maris étoient auſſi fort diſcrets: ils ne nous chicanoient point ſur la perte de leurs femmes. Mais les perſonnes affligées dont il nous falloit eſſuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans aſſaſſins. Ils ne menageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithètes; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de ſang froid. J'aurois pu comme lui m'accoûtumer aux injures, ſi le Ciel, pour ôter ſans doute aux malades de Valladolid un de leurs fleaux, n'eût fait naître une occaſion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec ſi peu de ſuccès. C'eſt de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voiſinage un jeu de paume, où les fainéans de la ville s'aſſembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profeſſion, qui s'érigent en maîtres, et décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biſcaye, et ſe faiſoit appeller Don Rodrigue de Mondragon. Il paroiſſoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais ſec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête, et ſembloient menacer tous ceux qu'il régardoit, un nez fort épaté lui tomboit ſur une mouſtache rouſſe, qui s'élevoit en croc juſqu'à la

temple. Il avoit la parole ſi rude et ſi bruſque, qu'il n'avoit qu'à parler, pour inſpirer de l'effroi. Ce caſſeur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit impérieuſement les conteſtations qui ſurvenoient entre les joueurs, et il ne falloit pas qu'on appellât de ſes jugemens, à moins que l'appellant ne voulût ſe réſoudre à recevoir de lui lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de repréſenter le ſeigneur Don Rodrigue, que le *Don*, qu'il mettoit à la tête de ſon nom, n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impreſſion ſur la maîtreſſe du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, aſſez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas aſſurément par ſa beauté ; ce fut donc par ce je ne ſçais quoi qu'on ne ſçauroit dire. Quoi qu'il en ſoit, elle eut du goût pour lui, et forma le deſſein de l'épouſer ; mais dans le tems qu'elle ſe préparoit à conſommer cette affaire, elle tomba malade, et malheureuſement pour elle je devins ſon médecin. Quand ſa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remèdes ſuffiſoient pour la rendre dangereuſe. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, et ſes parens s'emparerent de ſon bien. Don Rodrigue au déſeſpoir d'avoir perdu ſa maîtreſſe, ou plutôt l'eſpérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne ſe contenta pas de jetter feu et flammes contre moi, il jura qu'il me paſſeroit ſon épée au travers du corps, et m'extermineroit à la première vue. Un voiſin charitable m'avertit de ce ſerment ; et la connoiſſance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriſer cet avis, me remplit de trouble et de frayeur. Je n'oſois ſortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, et je m'imaginois ſans ceſſe le voir entrer dans notre maiſon d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne ſongeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je ſortis de la ville

ville à la pointe du jour, non ſans craindre de trouver Don Rodrigue en mon chemin.

CHAPITRE VI.

Quelle route il prit en ſortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.

JE marchois fort vîte, et regardois de tems en tems derrière moi, pour voir ſi ce redoutable Biſcayen ne ſuivoit point mes pas. J'avois l'imagination ſi remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres et les buiſſons. Je ſentois à tous momens mon cœur treſſaillir d'effroi. Je me raſſurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me propoſois d'aller. Je quittois ſans peine le ſéjour de Valladolid; tout mon regret étoit de me ſéparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laiſſai pas de compter avec plaiſir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le ſalaire de mes aſſaſſinats. Je reſſemblois aux femmes qui ceſſent d'être libertines, mais qui gardent toûjours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux, à peu près, le valeur de cinq ducats. C'étoit là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvaſſe quelque bonne condition. D'ailleurs, je ſouhaitois paſſionnément d'être dans cette ſuperbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois ouï dire, et que je jouiſſois par avance des plaiſirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit ſur mes pas, et qui chantoit à plein goſier. Il avoit

ſur le dos un ſac de cuir, une guitarre pendue au col, et il portoit une aſſez longue épée. Il alloit ſi bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en priſon pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous euſſions changé d'habit, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément ſur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de ſon côté ſentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid; et lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec ſon maître, et qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'euſſe voulu, ajouta-t-il, demeurer plus long-tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une; car, ſans vanité, j'oſe dire qu'il n'eſt point de barbier en Eſpagne, qui ſçache mieux que moi raſer à poil et à contrepoil, et mettre une mouſtache en papillotes. Mais je n'ai pu réſiſter davantage au violent deſir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je ſuis ſorti. Je veux reſpirer un peu l'air natal, et ſçavoir dans quelle ſituation ſont mes parens. Je ſerai chez eux après demain; puiſque l'endroit qu'ils habitent, et qu'on appelle Olmédo, eſt un gros village en deçà de Ségovie.

Je réſolus d'accompagner ce barbier juſques chez lui, et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choſes indifférentes en pourſuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur, et avoit l'eſprit agréable. Au bout d'une heure de converſation, il me demanda ſi je me ſentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pauſe. J'ai dans mon ſac de quoi déjeûner. Quand je voyage, j'ai toujours ſoin de porter des proviſions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de

ſuperflu.

ſuperflu. Je ne mets dans mon ſac que des munitions de bouche, avec mes raſoirs, et une ſavonette. Je n'ai beſoin que de cela. Je louai ſa prudence, et conſentis de bon cœur à la pauſe qu'il me propoſoit. J'avois faim, et je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous aſſeoir ſur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ſes vivres, qui conſiſtoient dans cinq ou ſix oignons, avec quelques morceaux de pain et de fromage ; mais ce qu'il produiſit comme la meilleure pièce du ſac, fut un petit outre, rempli, diſoit-il, d'un vin délicat et friand. Quoique les mets ne fuſſent pas bien ſavoureux, la faim qui nous preſſoit l'un et l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais; et nous vuidâmes auſſi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il ſe ſeroit fort bien paſſé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaieté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuſer à un homme qui m'avoit ſi bien régalé. Je lui donnai la ſatisfaction qu'il demandoit. Enſuite, je lui dis, que pour reconnoître ma complaiſance, il falloit qu'il me contât auſſi l'hiſtoire de ſa vie. Oh! pour mon hiſtoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue. Elle ne contient que des faits fort ſimples. Néanmoins, ajouta-t-il, puiſque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle eſt. En même tems il en fit le récit, à peu près de cette ſorte.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire du garçon barbier.

FErnand Perès de la Fuente mon grandpère (je prends la choſe de loin), après avoir été pendant

cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, et laiſſa quatre fils. L'aîne, nommé Nicolas, s'empara de la boutique, et lui ſuccéda dans ſa profeſſion. Bertrand, le puîné, ſe mettant le commerce en tête, devint marchand mercier, et Thomas qui étoit le troiſième ſe fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appelloit Pédro, comme il ſe ſentoit né pour les belles lettres, il vendit une petite pièce de terre, qu'il avoit eue pour ſon partage, et alla demeurer à Madrid, où il eſpéroit qu'un jour il ſe feroit diſtinguer par ſon ſçavoir et par ſon eſprit. Ses trois autres frères ne ſe ſéparerent point. Ils s'établirent à Olmédo, en ſe mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apporterent en mariage peu de bien, mais en récompenſe une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mère, femme du barbier, en mit au monde ſix pour ſa part dans les cinq premières années de ſon mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raſer; et lorſqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce ſac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, et me dit: Va, Diégo, tu es en état préſentement de gagner ta vie; va courir le pays. Tu as beſoin de voyager pour te dégourdir, et te perfectionner dans ton art. Pars, et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Eſpagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embraſſa de bonne amitié, et me pouſſa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère, qui avoit moins de rudeſſe dans ſes mœurs, elle parut plus ſenſible à mon départ. Elle laiſſa couler quelques larmes, et me gliſſa même dans la main un ducat à la dérobée. Je ſortis donc ainſi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour viſiter mon ſac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, et de connoître préciſément ce que je poſſédois. J'y trouvai une trouſſe, où étoient deux

deux raſoirs qui ſembloient avoir raſé dix générations, tant ils étoient uſés, avec une bandelette de cuir pour les repaſſer, et un morceau de ſavon. Outre cela, une chemiſe de chanvre toute neuve, une vieille paire de ſouliers de mon père, et ce qui me réjouit plus que tout le reſte, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup ſur mon ſçavoir faire, puiſqu'il me laiſſoit partir avec ſi peu de choſe. Cependant la poſſeſſion d'un ducat et de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuiſables, et tranſporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraſſoit dans mes jambes.

J'arrivai ſur le ſoir au village d'Ataquinès avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, et comme ſi j'euſſe été en état de faire de la dépenſe, je demandai d'un ton haut à ſouper. L'hôte me conſidéra quelque tems, et voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux: çà, mon gentilhomme, vous ſerez ſatisfait. On va vous traiter comme un prince. En parlant de cette ſorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité, que s'il eut été de lièvre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit ſi bon, diſoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçus pourtant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit enſuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je couchaſſe dans un lit plus propre à cauſer l'inſomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, et ſi court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas et lit de plume, qu'une ſimple paillaſſe piquée, et couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchiſſage, avoit ſervi peut-être

à

à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de repréſenter, l'eſtomac plein du civé, et de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeuneſſe et à mon tempérament, je dormis d'un profond ſommeil, et paſſai la nuit ſans indigeſtion.

Le jour ſuivant, lorſque j'eus déjeuné et bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas ſi-tôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien; mais je n'y demeurai que ſix mois; un garçon barbier avec qui j'avois fait connoiſſance, et qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là ſans peine ſur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il eſt vrai qu'elle étoit auprès de l'égliſe de Sainte Croix, et que la proximité *du Theâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons et moi, nous ne pouvions preſque ſuffire à ſervir les hommes qui venoient s'y faire raſer. J'en voyois de toutes ſortes de conditions; mais entr'autres des comédiens et des auteurs. Un jour deux perſonnages de cette dernière eſpèce s'y trouverent enſemble. Ils commencerent à s'entretenir des poëtes et des poëſies du tems, et je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs diſcours que je ne l'avois été: Don Juan de Zavaléta, diſoit l'un, eſt un auteur ſur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'eſt un eſprit froid, un homme ſans imagination. Sa dernière pièce l'a furieuſement décrié. Et Luis Valez de Guévara, diſoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public? a-t-on jamais rien vu de plus miſérable? Ils nommerent encore je ne ſçais combien d'autres poëtes dont j'ai oublié les noms; je me ſouviens ſeulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Don Pédro de la Fuente eſt un auteur excellent. Il y a dans ſes livres une fine plaiſanterie

ſanterie mélée d'érudition, qui les rend piquans et pleins de ſel. Je ne ſuis pas ſurpris s'il eſt eſtimé de la cour et de la ville, et ſi pluſieurs grands lui font des penſions. Il y a déjà bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un aſſez gros revenu. Il a ſa nourriture et ſon logement chez le duc de Médina Celi. Il ne fait point de dépenſe. Il doit être fort bien dans ſes affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poëtes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faiſoit du bruit à Madrid par ſes ouvrages. Quelques perſonnes en paſſant par Olmédo, nous l'avoient dit; mais comme il négligeoit de nous donner de ſes nouvelles, et qu'il paroiſſoit fort détaché de nous: de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon ſang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle paſſe, et que je ſçus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une choſe m'embarraſſoit: les auteurs l'avoient appellé Don Pédro. Ce *Don* me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fût un autre poëte que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainſi que bel eſprit, et je réſolus de le voir. Pour cet effet, avec la permiſſion de mon maître, je m'ajuſtai un matin le mieux que je pus, et je ſortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de reputation par ſon génie. Les barbiers ne ſont pas les gens du monde les moins ſuſceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi, et marchant d'un air préſomptueux, je me fis enſeigner l'hôtel du Duc de Médina Celi. Je me préſentai à la porte, et dis que je ſouhaitois de parler au ſeigneur Don Pédro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit eſcalier, et me répondit: Montez par-là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me diſoit: je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, et je lui demandai ſi c'étoit-là que logeoit le ſeigneur Don Pédro

Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il ; mais vous ne ſauriez lui parler préſentement. Je ſerois bien-aiſe, lui dis-je, de l'entretenir. Je viens lui apprendre des nouvelles de ſa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans ſa chambre en ce moment. Il compoſe, et lorſqu'il travaille, il faut bien ſe garder de le diſtraire de ſon ouvrage. Il ne ſera viſible que ſur le midi. Allez faire un tour, et revenez dans ce tems-là.

Je ſortis, et me promenai toute la matinée dans la ville, en ſongeant ſans ceſſe à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, diſois-je, qu'il ſera ravi de me voir. Je jugeois de ſes ſentimens par les miens, et je me préparois à une reconnoiſſance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit ſon valet. Mon maître va bientôt ſortir. Attendez ici un inſtant. Je vais vous annoncer. A ces mots, il me laiſſa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de ſon maître, dont le viſage me frappa d'abord par un air de famille. Il me ſembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils ſe reſſembloient tous deux. Je le ſaluai avec un profond reſpect, et lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente barbier d'Olmédo : je lui appris auſſi que j'exerçois à Madrid depuis trois ſemaines le métier de mon père en qualité de garçon, et que j'avois deſſein de faire le tour de l'Eſpagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me deſavoueroit pour ſon neveu, ou s'il ſe déféroit adroitement de moi. Il choiſit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit : Hé bien, mon ami, comment ſe portent ton père et tes oncles ? Dans quel état ſont leurs affaires ? Je commençai là-deſſus à lui repréſenter la propagation copieuſe de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles et femelles, et je compris dans cette liſte juſqu'à leurs parains et leurs maraines. Il ne parut pas s'intéreſſer infiniment à ce

ce détail, et venant à ſes fins, Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art ; et je te conſeille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid. C'eſt un ſéjour pernicieux pour la jeuneſſe. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume. Les mœurs n'y ſont pas ſi corrompues. Va-t-en, pourſuivit-il ; et quand tu ſeras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une piſtole, pour t'aider à faire le tour de l'Eſpagne. En diſant ces paroles, il me mit doucement hors de ſa chambre, et me renvoya.

Je n'eus pas l'eſprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, et rendis compte à mon maître de la viſite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du ſeigneur Don Pédro, et il me dit : Je ne ſuis pas du ſentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me ſemble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de perſonnes de qualité. Il peut aiſément vous placer dans une grande maiſon, et vous mettre en état de faire peu à peu une groſſe fortune. Frappé de ce diſcours, qui me préſentoit de flatteuſes images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, et je lui propoſai d'employer ſon crédit pour me faire entrer chez quelque ſeigneur de la cour. Mais la propoſition ne fut pas de ſon goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands, et mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aiſe, pendant qu'il ſeroit à la table des maîtres, qu'on vît ſon neveu à la table des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le ſeigneur Don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, et même très-rudement. Comment, petit libertin, me dit-il, d'un air furieux, tu veux quitter ta profeſſion ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de ſi pernicieux conſeils. Sors de mon appartement et n'y remets jamais le pied. Autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, et plus encore du ton ſur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux,

et

et fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'eſſuyai bientôt mes pleurs. Je paſſai même de la douleur à l'indignation, et je réſolus de laiſſer-là ce mauvais parent dont je m'étois bien paſſé juſqu'à ce jour.

Je ne penſai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je raſois toute la journée; et le ſoir, pour donner quelque recréation à mon eſprit, j'apprenois à jouer de la guitarre. J'avois pour maître de cet inſtrument un vieux *Senor Eſcudero*, à qui je faiſois la barbe. Il me montroit auſſi la muſique, qu'il ſçavoit parfaitement. Il eſt vrai qu'il avoit été chantre autrefois dans une cathédrale. Il ſe nommoit Marcos de Obrégon. C'étoit un homme ſage, qui avoit autant d'eſprit que d'expérience, et qui m'aimoit comme ſi j'euſſe été ſon fils. Il ſervoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demeuroit à trente pas de notre maiſon. Je l'allois voir ſur la fin du jour, auſſitôt que j'avois quitté l'ouvrage, et nous faiſions tous deux, aſſis ſur le ſeuil de la porte, un petit concert qui ne déplaiſoit pas au voiſinage. Ce n'eſt pas que nous euſſions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau, nous chantions l'un et l'autre méthodiquement notre partie, et cela ſuffiſoit pour donner du plaiſir aux perſonnes qui nous écoutoient. Nous divertiſſions particulièrement Dona Mergelina femme du médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre, et nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui ſe trouvoient le plus de ſon goût. . . . Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertiſſement. C'étoit un homme qui, bien Eſpagnol et déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs ſa profeſſion l'occupoit tout entier; et comme il revenoit le ſoir fatigué d'avoir été chez ſes malades, il ſe couchoit de très-bonne heure, ſans s'inquiéter de l'attention que ſa femme donnoit à nos concerts. Peut-être auſſi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuſes impreſſions. Il faut ajouter à cela, qu'il ne penſoit pas avoir le moindre ſujet de crainte, Margeline étant une dame jeune et belle à la vérité,

vérité, mais d'une vertu ſi ſauvage, qu'elle ne pouvoit ſouffrir les regards des hommes : il ne lui faiſoit donc point un crime d'un paſſe-tems qui lui paroiſſoit innocent et honnête, et il nous laiſſoit chanter tant qu'il nous plaiſoit.

Un ſoir comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me rejouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, et me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems, il m'entraîna dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diégo, mon fils, me dit-il d'un air triſte, j'ai quelque choſe de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un et l'autre de nous amuſer tous les ſoirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai ſans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je ſuis bien aiſe de vous avoir montré à jouer de la guitarre et à chanter : mais ſi j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu, j'aurois choiſi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce diſcours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement, et de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, et je n'avois pas encore fait mon tour d'Eſpagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il eſt néceſſaire que vous ſçachiez pour bien comprendre tout le danger où nous ſommes.

Lorſque j'entrai, pourſuivit-il, au ſervice du médecin, et il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant ſa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtreſſe. C'eſt cette dame que vous devez accompagner par-tout. J'admirai Dona Mérgelina. Je la trouvai merveilleuſement belle, faite à peindre, et je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans ſon port. Seigneur, répondis-je au médecin, je ſuis trop heureux d'avoir à ſervir une dame ſi charmante. Ma réponſe déplut à Mergéline, qui me dit d'un ton bruſque ; *Voyez donc celui-là. Il s'émancipe vraiment. Oh je n'aime point*

qu'on me diſe des douceurs, moi. Ces paroles ſorties d'une ſi belle bouche me ſurprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler ruſtiques et groſſières avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la perſonne de ma maîtreſſe. Pour ſon mari, il y étoit accoûtumé, et s'applaudiſſant même d'avoir une épouſe d'un ſi rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme eſt un prodige de vertu. Enſuite, comme il s'apperçut qu'elle ſe couvroit de ſa mante, et ſe diſpoſoit à ſortir pour aller entendre la meſſe, il me dit de la mener à l'égliſe. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'eſt pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de Dona Mergelina, lui dirent en paſſant des choſes flatteuſes. Elle leur répondoit ; mais vous ne ſçauriez vous imaginer juſqu'à quel point ſes réponſes étoient ſottes et ridicules. Ils en demeuroient tous étonnés, et ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé, madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux diſcours qui vous ſont adreſſés. Il vaut mieux garder le ſilence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces inſolens, que je ne ſuis point femme à ſouffrir qu'on me manque de reſpect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je penſois au hazard de lui déplaire. Je lui repréſentai avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut poſſible, qu'elle faiſoit tort à la nature, et gâtoit mille bonnes qualités par ſon humeur ſauvage : qu'une femme douce et polie pouvoit ſe faire aimer ſans le ſecours de la beauté ; au lieu qu'une belle perſonne ſans la douceur et la politeſſe devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raiſonnemens je ne ſçais combien d'autres ſemblables, qui avoient tous pour but la correction de ſes mœurs. Après avoir bien moraliſé, je craignois que ma franchiſe n'excitât la colère de ma maîtreſſe, et ne m'attirât quelque déſagréable repartie ; néanmoins elle ne ſe révolta point contre ma remontrance, elle ſe contenta de la rendre

inutile, de même que celles qu'il me prit ſottement envie de lui faire les jours ſuivans.

Je me laſſai de l'avertir en vain de ſes défauts, et je l'abandonnai à la férocité de ſon naturel. Cependant, le croiriez-vous ? cet eſprit farouche, cette orgueilleuſe femme eſt depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, et des manières très-agréables. Ce n'eſt plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des ſottiſes aux hommes qui lui tenoient des diſcours obligeans. Elle eſt devenue ſenſible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui diſe qu'elle eſt belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaiſent. Elle eſt préſentement comme une autre femme. Ce changement eſt à peine concevable ; et ce qui doit encore vous étonner davantage, c'eſt d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un ſi grand miracle. Oui, mon cher Diégo, continua l'écuyer, c'eſt vous qui avez ainſi métamorphoſé Dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigreſſe. En un mot, vous vous êtes attiré ſon attention. Je m'en ſuis apperçu plus d'une fois, et je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triſte nouvelle que j'avois à vous annoncer, et la fâcheuſe conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là dedans un ſi grand ſujet d'affliction pour nous ; ni que ce ſoit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah ! Diégo, repliqua-t-il, vous raiſonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appas : vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaiſir, et moi j'enviſage tous les déſagremens qui le ſuivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la paſſion de Mergeline, qui, perdant peut-être toute retenue, laiſſera voir ſa foibleſſe au docteur Oloroſo ſon mari ; et ce mari qui ſe montre aujourd'hui ſi complaiſant, parce qu'il ne croit pas avoir ſujet d'être jaloux, deviendra furieux, ſe vangera d'elle, et

pourra nous faire à vous et à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, ſeigneur Marcos, je me rends à vos raiſons, et m'abandonne à vos conſeils. Preſcrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout ſiniſtre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Ceſſez de paroître devant ma maîtreſſe. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra ſa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver, et nous jouerons là de la guitarre ſans péril. J'y conſens, lui dis-je, et je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous : effectivement, je réſolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, et de me tenir déſormais renfermé dans ma boutique, puiſque j'étois un homme ſi dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute ſa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Dona Mergelina, produiſoit un effet tout contraire. La dame, dès la ſeconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions diſcontinué nos concerts, et pour quelle raiſon elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois ſi occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaiſirs. Elle parut ſe contenter de cette excuſe, et pendant trois autres jours encore elle ſoutint mon abſence avec aſſez de fermeté ; mais au bout de ce tems-là, elle perdit patience, et dit à ſon écuyer : Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a ceſſé ſans ſujet de venir ici. Il y a là-deſſous un myſtère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il, en la payant d'une autre défaite, puiſque vous ſouhaitez de ſçavoir les choſes, je vous dirai qu'il lui eſt ſouvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table deſſervie. Il n'oſe plus s'expoſer à ſe coucher ſans ſouper. Comment ſans ſouper ! s'écria-t-elle avec chagrin : que ne m'avez-vous dit cela plutôt ? ſe coucher ſans ſouper ! Ah le pauvre enfant ! allez le voir tout à l'heure, et qu'il revienne dès ce ſoir. Il ne s'en retournera plus ſans manger. Il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je ?

Qu'entends-je ? lui dit l'écuyer, en feignant d'être ſurpris de ce diſcours ; quel changement, ô Ciel ! Eſt-ce vous, madame, qui me tenez ce langage ? He ! depuis quand êtes-vous ſi pitoyable et ſi ſenſible ? Depuis, répondit-elle bruſquement, depuis que vous demeurez dans cette maiſon, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dedaigneuſes, et que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudeſſe de mes mœurs. Mais hélas ! ajouta-t-elle en s'attendriſſant, j'ai paſſé de l'une à l'autre extrémité. D'altière et d'inſenſible que j'étois, je ſuis devenue trop douce et trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, ſans que je puiſſe m'en défendre ; et ſon abſence, bien loin d'affoiblir mon amour, ſemble lui donner de nouvelles forces. Eſt-il poſſible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'eſt ni beau, ni bien fait, ſoit l'objet d'une paſſion ſi forte ! Je vous pardonnerois vos ſentimens, s'ils vous avoient été inſpirés par quelque cavalier d'un mérite brillant . . . Ah ! Marcos, interrompit Mergeline, je ne reſſemble donc point aux autres perſonnes de mon ſexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connoiſſez guère, ſi vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent ſans délibération. L'amour eſt un dérèglement d'eſprit qui nous entraîne vers un objet, et nous y attache malgré nous. C'eſt une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Ceſſez donc de me repréſenter que Diégo n'eſt pas digne de ma tendreſſe. Il ſuffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, et qu'il ne poſſède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ſes traits et ſa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paroît fait à ravir, et plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche, et il joue, ce me ſemble, de la guitarre avec une grace toute particulière. Mais, madame, répliqua Marcos, ſongez-vous à ce qu'eſt Diégo ? La baſſeſſe de ſa condition . . . Je ne ſuis guère plus que lui, interrompit-elle encore :

et, quand même je ſerois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le réſultat de cet entretien fut que l'écuyer jugeant qu'il ne gagneroit rien alors ſur l'eſprit ne ſa maîtreſſe, ceſſa de combattre ſon entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'eſt propoſé d'aller. Il fit plus, pour ſatisfaire la patrone, il me vint chercher, me prit à part, et après m'avoir conté ce qui s'étoit paſſé entre elle et lui : Vous voyez, Diégo, me dit-il, que nous ne ſçaurions nous diſpenſer de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut abſolument mon ami, que cette dame vous revoye, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus que toute autre choſe à ſa réputation. Je ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui ſur la fin du jour avec ma guitarre : qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à ſa maîtreſſe. Il n'y manqua pas, et ce fut pour cette amante paſſionnée un grand ſujet de raviſſement d'apprendre qu'elle auroit ce ſoir-là le plaiſir de me voir et de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident aſſez déſagréable ne la fruſtrât de cette eſpérance. Je ne pus ſortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchés, ſe trouva très-obſcure. Je marchois à tâtons dans la rue, et j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorſque d'une fenêtre on me coëffa d'une caſſolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajuſté. Dans cette ſituation, je ne ſçavois à quoi me réſoudre : de retourner ſur mes pas, quelle ſcène pour mes camarades ! C'étoit me livrer à toutes les mauvaiſes plaiſanteries du monde. D'aller auſſi chez Mergeline dans le bel état où j'étois, cela me faiſoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maiſon du médecin. Je rencontrai à la porte le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroſo venoit de ſe coucher, et que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même tems je lui contai

contai ma diſgrace. Il y parut ſenſible, et me fit entrer dans une ſalle où étoit ſa maîtreſſe. D'abord que cette dame ſçut mon aventure, et me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que ſi les plus grands malheurs me fuſſent arrivés ; puis apoſtrophant la perſonne qui m'avoit accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Hé, madame, lui dit Marcos, modérez vos tranſports. Conſidérez que cet évènement eſt un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un reſſentiment ſi vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je reſſente vivement l'offenſe qu'on a fait à ce petit agneau, à cette colombe ſans fiel, qui ne ſe plaint pas ſeulement de l'outrage qu'il a reçu ? Ah ! que ne ſuis-je homme en ce moment pour le venger ?

Elle dit une infinité d'autres choſes encore qui marquoient bien l'excès de ſon amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ſes actions ; car tandis que Marcos s'occupoit à m'eſſuyer avec une ſerviette, elle courut dans ſa chambre, et en apporta une boëte remplie de toutes ſortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes et en parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit deſſus des eſſences abondamment. La fumigation et l'aſperſion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuiſine du pain, du vin, et quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, et prenant plaiſir à me ſervir, tantôt elle me coupoit ma viande, et tantôt elle me verſoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos et moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus ſoupé, meſſieurs de la ſymphonie ſe préparerent à bien accorder leur voix avec les guitarres. Nous fîmes un concert qui charma Mergeline. Il eſt vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flattoient ſon amour, et il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettoit le feu aux étouppes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui

qui les heures paroiſſoient des momens, elle auroit volontiers paſſé la nuit à nous entendre, ſi le vieil écuyer, à qui les momens paroiſſoient des heures, ne l'eut fait ſouvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-deſſus. Il ne la laiſſa point en repos, que je ne fuſſe ſorti. Comme il étoit ſage et prudent, et qu'il voyoit ſa maîtreſſe abandonnée à une folle paſſion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverſe. Sa crainte fut bientôt juſtifiée. Le médecin, ſoit qu'il ſe doutât de quelque intrigue ſecrette, ſoit que le démon de la jalouſie qui l'avoit reſpecté juſqu'alors, voulût l'agiter, s'aviſa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, et ſans dire les raiſons qu'il avoit d'en uſer de cette ſorte, il déclara qu'il ne ſouffriroit pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me ſignifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, et dont je fus très-mortifié. J'avois conçu des eſpérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins pour rapporter les choſes en fidèle hiſtorien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline. Ses ſentimens en devinrent plus vifs : Mon cher Marcos, dit-elle à ſon écuyer ; c'eſt de vous ſeul que j'attends du ſecours. Faites en ſorte, je vous prie, que je puiſſe voir ſecrettement Diégo. Que me demandez-vous? répondit le vieillard avec colère. Je n'ai eu que trop de complaiſance pour vous. Je ne prétends point, pour ſatisfaire votre ardeur inſenſée, contribuer à déſhonorer mon maître, à vous perdre de réputation, et à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours paſſé pour un domeſtique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux ſortir de votre maiſon, que d'y ſervir d'une manière ſi honteuſe. Ah! Marcos, interrompit la dame, toute effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur, quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous ſongez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je ſuis! Rendez-moi donc auparavant mon orgueil, et

cet eſprit ſauvage que vous m'avez oté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ? Je ſerois aujourd'hui tranquille, au lieu que vos remontrances indiſcrettes m'ont ravi le repos dont je jouiſſois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger. . . Mais pourſuivit-elle en pleurant, que dis-je, malheureuſe ? Pourquoi vous faire d'injuſtes reproches? Non, mon père, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'eſt mon mauvais ſort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure aux diſcours extravagans qui m'échappent. Hélas ! ma paſſion me trouble l'eſprit. Ayez pitié de ma foibleſſe. Vous êtes toute ma conſolation ; et ſi ma vie vous eſt chère, ne me refuſez point votre aſſiſtance.

A ces mots, ſes pleurs redoublerent, de ſorte qu'elle ne put continuer. Elle tira ſon mouchoir, et s'en couvrant le viſage, elle ſe laiſſa tomber ſur une chaiſe comme une perſonne qui ſuccombe à ſon affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais, ne réſiſta point à un ſpectacle ſi touchant. Il en fut vivement pénétré. Il confondit même ſes larmes avec celles de ſa maîtreſſe, et lui dit d'un air attendri : Ah ! madame, que vous êtes ſéduiſante ! Je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon ſecours. Je ne m'étonne plus ſi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puiſque la compaſſion ſeule eſt capable de m'écarter du mien. Ainſi donc l'écuyer, malgré ſa conduite irréprochable, ſe dévoua fort obligeamment à la paſſion de Mergeline. Il vint un matin m'inſtruire de tout cela, et il me dit en me quittant, qu'il concertoit déjà dans ſon eſprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une ſecrette entrevue avec la dame. Il ranima par-là mon eſpérance : mais j'appris deux heures après, une très-mauvaiſe nouvelle. Un garçon apoticaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour ſe faire faire la barbe. Tandis que je me diſpoſois à le raſer, il me dit : Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obrégon votre ami : Sçavez-vous qu'il

qu'il va ſortir de chez le docteur Oloroſo ? Je lui répondis que non. C'eſt une choſe certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner ſon congé. Son maître et le mien viennent, devant moi, tout-à-l'heure de s'entretenir à ce ſujet ; et voici, pourſuivit-il, quelle a été leur converſation : Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une prière à vous faire. Je ne ſuis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maiſon, et je voudrois bien mettre ma femme ſous la conduite d'une duègne fidèle, ſévère et vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez beſoin de la dame Mélancia, qui a ſervi de gouvernante à mon épouſe, et qui depuis ſix ſemaines que je ſuis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me ſoit utile dans mon ménage, je vous la cède, à cauſe de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous repoſer ſur elle de la ſureté de votre front. C'eſt la perle des duègnes : un vrai dragon pour garder la pudicité du ſexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui comme vous ſçavez, avoit de la jeuneſſe et de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maiſon. Oh ! vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer ? Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens avoit une grande propenſion à la coquetterie, mais la dame Mélancia la refroidit bien-tôt, et lui inſpira du goût pour la vertu. Enfin c'eſt un tréſor que cette gouvernante ; et vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce préſent. Là-deſſus le docteur a témoigné que ce diſcours lui donnoit bien de la joie, et ils ſont convenus, le ſeigneur Apuntador et lui, que la duègne iroit dès ce jour remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable, et qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaiſir dont je recommençois à me repaître, et Marcos l'après-dînée acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon apoticaire. Mon cher Diégo, me dit le bon écuyer, je ſuis ravi que le docteur Oloroſo m'ait chaſſé de ſa maiſon. Il m'épargne par-là bien des peines. Outre

que

que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruſes et des détours pour vous faire parler en ſecret à Mergeline. Quel embarras! graces au Ciel, je ſuis délivré de ces ſoins fâcheux et du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous conſoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être ſuivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'eſpérois plus rien, et je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amans opiniâtres qui ſe roidiſſent contre les obſtacles, mais quand je l'aurois été, la dame Mélancia m'eût fait lâcher priſe. Le caractère qu'on donnoit à cette duègne me paroiſſoit capable de déſeſpérer tous les galans. Cependant avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laiſſai pas deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu ſa fidélité. Comme je ſortois pour aller raſer un de nos voiſins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, et me demanda ſi je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'eſt à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de Dona Mergelina, et quand vous y ſerez, faites-le connoître par quelque ſignal, et l'on vous introduira dans la maiſon. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du ſigne que je donnerai. Je ſçais contrefaire le chat à ravir, je miaulerai à diverſes repriſes. C'eſt aſſez, répliqua la méſſagère de galanterie; je vais porter votre réponſe. Votre ſervante, ſeigneur Diégo, que le Ciel vous conſerve. Ah! que vous êtes gentil! Par ſainte Agnés, je voudrois n'avoir que quinze ans! je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuſe vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce meſſage m'agita furieuſement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience; et quand je jugeai que le docteur Oloroſo repoſoit, je me rendis à ſa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, et qui ſans doute faiſoient honneur au maître

maître qui m'avoit enſeigné un ſi bel art. Un moment après, Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte, et la referma, dès que je fus dans la maiſon. Nous gagnâmes la ſalle où notre dernier concert avoit été fait, et qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée éclairoit foiblement. Nous nous aſsîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence, que le plaiſir ſeul cauſoit toute ſon émotion, et qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Madame m'aſſuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de ſon mari; je ſentois un friſſon qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante? Après ce que j'ai oui dire de la dame Mélancia, je ne croyois pas qu'il vous fut poſſible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina ſoûrit à ce diſcours, et me répondit: Vous ceſſerez d'être ſurpris de la ſecrette entrevue que nous avons cette nuit enſemble, lorſque je vous aurai conté ce qui s'eſt paſſé entre ma duègne et moi. Lorſqu'elle entra dans cette maiſon, mon mari lui fit mille careſſes, et me dit: Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette diſcrette dame, qui eſt un précis de toutes les vertus. C'eſt un miroir que vous aurez inceſſamment devant les yeux pour vous former à la ſageſſe. Cette admirable perſonne a gouverné pendant douze années la femme d'un apoticaire de mis amis: mais gouverné! . . . comme on ne gouverne point. Elle en a fait une eſpèce de ſainte.

Cet éloge que la mine ſévère de la dame Mélancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs, et me mit au déſeſpoir. Je me repréſentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin juſqu'au ſoir, et les réprimandes que j'aurois à eſſuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuſe. Ne ménageant rien dans une ſi cruelle attente, je dis d'un air bruſque à la duègne, d'abord que je me vis ſeule avec elle: Vous vous préparez

préparez ſans doute à me bien faire ſouffrir ; mais je ne ſuis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications poſſibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une paſſion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos meſures là-deſſus. Redoublez vos ſoins vigilans. Je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duègne refrognée, je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour ſon coup d'eſſai, ſe dérida le front, et me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, et votre franchiſe excite la mienne. Je vois que nous ſommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline, que vous me connoiſſez mal, ſi vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux vous en a dit, ou ſur ma vue rebarbarative ! Je ne ſuis rien moins qu'une ennemie des plaiſirs, et je ne me rends miniſtre de la jalouſie des maris, que pour ſervir les jolies femmes. Il y a longtems que je poſſède le grand art de me maſquer ; et je puis dire que je ſuis doublement heureuſe, puiſque je jouis tout enſemble de la commodité du vice et de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'eſt guère vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus ; on ſe contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laiſſez-moi vous conduire, pourſuivit la gouvernante. Nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroſo. Il aura, par ma foi, le même deſtin que le ſeigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroît pas plus reſpectable que celui d'un apoticaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joué de tours ſa femme et moi ! Que cette dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! Le Ciel lui faſſe paix ! Je vous réponds qu'elle a bien paſſé ſa jeuneſſe. Elle a eu je ne ſçais combien d'amans que j'ai introduits dans ſa maiſon, ſans que ſon mari s'en ſoit jamais apperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable, et ſoyez perſuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous ſervoit, que vous

ne perdrez rien au change. Je vous ſerai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laiſſe à penſer, Diégo, continua Mergeline, ſi je ſçus bon gré à la duègne de ſe découvrir à moi ſi franchement. Je la croyois d'une vertu auſtère. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de ſincérité. Je l'embraſſai avec un tranſport de joie, qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis enſuite une confidence entière de mes ſentimens, et je la priai de me ménager au plutôt un entretien ſecret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé, et qui eſt une intriguante qu'elle a ſouvent employée pour la femme de l'apoticaire. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'eſt que Mélancia, ſur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de paſſer la nuit fort tranquillement, s'eſt couchée auprès de lui, et tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alors à Mergeline; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien ſe reveiller et s'appercevoir de la ſupercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez ſur cela ſans inquiétude, et qu'une vaine crainte n'empoiſonne pas le plaiſir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur remarquant que ce diſcours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me raſſurer; et elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne penſai plus qu'à profiter de l'occaſion; mais dans le tems que le dieu Cupidon ſuivi des ris et des jeux ſe diſpoſoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Auſſitôt l'amour et ſa ſuite s'envolent, ainſi que des oiſeaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-à-coup. Mergeline me cacha promptement ſous une table qui étoit dans la ſalle; elle ſouffla la lampe, et, comme elle

en

en étoit convenue avec ſa gouvernante, en cas que ce contretems arrivât, elle ſe rendît à la porte de la chambre où repoſoit ſon mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui faiſoient retentir toute la maiſon. Le médecin s'éveille en ſurſaut et appelle Mélancia. La duègne s'élance hors du lit, bien que le docteur, qui la prenoit pour ſa femme, lui criât de ne ſe point lever ; elle joignit ſa maîtreſſe, qui la ſentant à ſes côtés, appelle auſſi Mélancia, et lui dit d'aller voir qui frappe à la porte : Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plaît. Je vais ſçavoir ce que c'eſt. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant deshabillée, ſe mit au lit auprès du docteur, qui n'eut pas le moindre ſoupçon qu'on le trompât. Il eſt vrai que cette ſcène venoit d'être jouée dans l'obſcurité par deux actrices dont l'une étoit incomparable, et l'autre avoit beaucoup de diſpoſition à le devenir.

La duègne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur docteur, dit-elle à ſon maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voiſin, eſt tombé en apoplexie. On vous demande de ſa part. Courez à ſon ſecours. Le médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut poſſible, et ſortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la duègne dans la ſalle où j'étois. Elles me retirerent de deſſous la table plus mort que vif : Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergeline. Remettez-vous. En même tems elle m'apprit en deux mots comment les choſes s'étoient paſſées. Elle voulut enſuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu : mais la gouvernante s'y oppoſa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mort et reviendra ſur ſes pas. D'ailleurs, ajouta t-elle, en me voyant tranſi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'eſt pas en état de ſoutenir la converſation. Il vaut mieux le renvoyer, et remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y conſentit qu'à regret, tant elle aimoit le préſent ; et je crois qu'elle

fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à ſon docteur le nouveau bonnet qu'elle lui deſtinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuſes faveurs de l'amour, que bien-aiſe d'être hors de péril, je retournai chez mon maître, où je paſſai le reſte de la nuit à faire des réflexions ſur mon aventure. Je doutai quelque tems ſi j'irois au rendez-vous la nuit ſuivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette ſeconde équipée que de l'autre : mais le diable, qui nous obsède toujours, ou plutôt nous poſsède dans de pareilles conjonctures, me repréſenta que je ſerois un grand ſot d'en demeurer en ſi beau chemin. Il offrit même à mon eſprit Mergeline avec de nouveaux charmes, et releva le prix des plaiſirs qui m'attendoient. Je réſolus de pourſuivre ma pointe, et me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle diſpoſition à la porte du docteur, entre onze heures et minuit. Le ciel étoit très-obſcur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue, et comme perſonne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit appris, et je m'en acquittai ſi bien, qu'un voiſin, qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramaſſa un caillou qui ſe trouva ſous ſes pieds, et me le jetta de toute ſa force, en diſant : Maudit ſoit le matou ! Je reçus le coup à la tête, et j'en fus ſi étourdi dans le moment, que je penſai tomber à la renverſe. Je ſentis que j'étois bien bleſſé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, et perdant mon amour avec mon ſang je regagnai notre maiſon, où je reveillai et fis lever tout le monde. Mon maître viſita et penſa ma bleſſure, qu'il jugea dangereuſe. Elle n'eut pas pourtant de mauvaiſes ſuites, et il n'y paroiſſoit plus trois ſemaines après. Pendant tout ce tems-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il eſt à croire que la dame Mélancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque

que bonne connoiſſance. Mais c'eſt dequoi je ne m'embarraſſois guère, puiſque je ſortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Eſpagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas et ſon compagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine; et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

LE ſeigneur Diégo de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis; mais elles me ſemblent ſi peu dignes d'être rapportées, que je les paſſerai ſous ſilence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laiſſa pas d'être fort long; il nous mena juſqu'à Ponté de Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reſte de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une ſoupe aux choux, et mettre à la broche un lièvre, que nous eûmes grand ſoin de vérifier. Nous pourſuivîmes notre chemin dès la pointe du jour ſuivant, après avoir rempli notre outre d'un vin aſſez bon, et notre ſac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lièvre qui nous reſtoit de notre ſouper.

Lorſque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous ſentîmes de l'appétit; et comme nous apperçûmes à deux cens pas du grand chemin pluſieurs gros arbres, qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapière étendue ſur l'herbe, avec un havreſac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement. Il nous ſalua de même. Enſuite il nous préſenta de ſes croûtes, et nous demanda d'un air

riant, ſi nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus ſolide, nous joigniſſions notre déjeuné au ſien. Il y conſentit fort volontiers, et nous exhibâmes auſſitôt nos denrées : Ce qui ne déplut point à l'inconnu ; Comment donc, meſſieurs, s'écria-t-il tout tranſporté de joie, voilà bien des munitions ? Vous êtes à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire ſans vanité, que je fais quelquefois une figure aſſez brillante. Sçavez vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, et que j'ai des gardes à ma ſuite ? Je vous entends, dit Diégo. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens. Ces meſſieurs-là ne ſont pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de ſaint Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'hiſtrion, penſer de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne laiſſe pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et ſuis ravi que le ſeigneur Gil Blas et moi, nous ayons l'honneur de déjeuner avec un perſonnage d'une ſi grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons, et les reſtes précieux du lièvre, en donnant à l'outre de ſi rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vuidé. Nous étions ſi occupés tous trois de ce que nous faiſions, que nous ne parlâmes preſque point pendant ce tems-là : mais après avoir mangé, nous reprîmes ainſi la converſation. Je ſuis ſurpris, dit le barbier au comédien, que vous paroiſſiez ſi mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez ſi je vous dis ſi librement ma penſée.

Si

Si librement ! s'écria l'acteur. Ah vraiment vous ne connoiſſez guère Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un eſprit à contrepoil. Vous me faites plaiſir de me parler avec tant de franchiſe ; car j'aime à dire auſſi tout ce que j'ai ſur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne ſuis pas riche. Tenez, pourſuivit-il, en nous faiſant remarquer que ſon pourpoint étoit doublé d'affiches de comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me ſert de doublure ; et ſi vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vais ſatisfaire votre curioſité. En même-tems, il tira de ſon havreſac un habit couvert de vieux paſſemens d'argent faux, une mauvaiſe capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de ſoie tout plein de trous, et des ſouliers de maroquin rouge fort uſés. Vous voyez, nous dit-il enſuite, que je ſuis paſſablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille. J'ai une femme belle et jeune, repartit Zapata, et je n'en ſuis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'epouſe une aimable actrice, dans l'eſpérance qu'elle ne me laiſſera pas mourir de faim : et pour mon malheur, elle a une ſageſſe incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuſe, et qu'elle me tombe entre les mains. C'eſt aſſurément jouer de malheur, dit le barbier. Auſſi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été ſûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'hiſtrion ; mais malepeſte, il n'eſt pas permis à un petit comédien de campagne d'élever ſa penſée juſqu'à ces fameuſes héroïnes. C'eſt tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince. Encore y en a-t-il qui ſont obligés de ſe pourvoir en ville ; heureuſement pour eux la ville eſt bonne, et l'on y rencontre ſouvent des ſujets qui valent bien des princeſſes de couliſſes.

Hé ! n'avez-vous jamais ſongé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? Eſt-il beſoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez-vous avec votre mérite infini ;

fini ; il y a vingt acteurs : Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havreſac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'eſt pas aiſé d'être reçu parmi eux. Il faut des eſpèces, ou de puiſſans amis pour ſuppléer à la médiocrité du talent. Je dois le ſçavoir, puiſque je viens de débuter à Madrid, ou j'ai été hué et ſifflé comme tous les diables, quoique je duſſe être fort applaudi ; car j'ai crié : j'ai pris des tons extravagans, et ſuis ſorti cent fois de la nature : de plus, j'ai mis en déclamant le poing ſous le menton de ma princeſſe : en un mot, j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; et cependant le même public qui trouve en eux ces manières fort agréables, n'a pu les ſouffrir en moi. Voyez ce que c'eſt que la prévention. Ainſi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, et n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont ſifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puiſſions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous eſt arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le prince dramatique ſe leva, reprit ſon havreſac et ſon épée, et nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, meſſieurs ; puiſſent les dieux ſur vous épuiſer leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puiſſiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie. Dès que le ſeigneur Zapata nous eut tourné les talons, il ſe mit à geſticuler et à déclamer en marchant. Auſſi-tôt le barbier et moi, nous commençâmes à le ſiffler, pour lui rappeller ſon début. Nos ſifflemens frapperent ſes oreilles. Il crut entendre encore les ſifflets de Madrid. Il regarda derrière lui, et voyant que nous prenions plaiſir à nous égayer à ſes dépens, loin de s'offenſer de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaiſanterie, et continua ſon chemin en faiſant de grands éclats de rire. De nôtre côté, nous nous en donnâmes tout

tout notre ſaoul, après quoi, nous regagnâmes le grand chemin, et pourſuivîmes notre route.

CHAPITRE IX.

Dans quel état Diégo retrouva ſa famille ; et après quelles réjouiſſances Gil Blas et lui ſe ſéparerent.

NOUS allâmes ce jour-là coucher entre Moyados et Valpueſta dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; et le lendemain nous arrivâmes ſur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo : Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naiſſance. Je ne puis le revoir ſans tranſport, tant il eſt naturel d'aimer ſa patrie. Seigneur Diégo, lui repondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour ſon pays, en devoit parler, ce me ſemble, un peu plus avantageuſement que vous n'avez fait. Olmédo me paroit une ville, et vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier, mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Saragoce, et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faiſant le tour de l'Eſpagne, je regarde les petites comme des villages. A meſure que nous avancions dans la plaine, il nous paroiſſoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; et lorſque nous fûmes plus à portée de diſcerner les objets nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque diſtance l'un de l'autre ; et tout auprès un grand nombre de cuiſiniers et de marmitons qui préparoient un feſtin. Ceux-ci mettoient des couverts ſur de longues tables dreſſées ſous les tentes ; ceux-là rempliſſoient de vin des cruches de terre. Les autres faiſoient bouillir des marmites, et les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes ſortes de viandes. Mais je conſidérai plus attentivement que tout le reſte, un grand théâtre

théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverſes couleurs, et chargé de deviſes Grecques et Latines. Le barbier n'eût pas plutôt vu ces inſcriptions, qu'il me dit : Tous ces mots Grecs ſentent furieuſement mon oncle Thomas : je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'eſt un habile homme. Il ſçait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'il en rapporte ſans ceſſe des paſſages dans la converſation. Ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poëtes Latins et des auteurs Grecs. Il poſſède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne ſçaurions pas que dans la ville d'Athènes les enfans pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à ſa profonde érudition.

Après que mon camarade et moi nous eûmes regardé toutes les choſes dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faiſoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorſque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le ſeigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empreſſement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années, ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embraſſa cordialement, et lui dit d'un air affectueux : Hé ! te voilà, Diégo, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux penates, et le Ciel te rend ſain et ſauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo !* Il y a bien des nouvelles, mon ami, pourſuivit-il, ton oncle Pédro le bel eſprit eſt devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il eſt mort. Cet avare pendant ſa vie craignoit de manquer des choſes les plus néceſſaires. *Argenti pallebat amore.* Outre les groſſes penſions que quelques grands lui faiſoient, il ne dépenſoit pas dix piſtoles chaque année pour ſon entretien. Il étoit même ſervi par un valet qu'il ne nourriſſoit

riſſoit point. Ce fou, plus inſenſé que le Grec Ariſtippe, qui fit jetter au milieu de la Lydie toutes les richeſſes que portoient ſes eſclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entaſſoit tout l'or et l'argent qu'il pouvoit amaſſer. Hé pour qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand et moi, nous avons partagés. Nous ſommes en état de bien établir nos enfans. Mon frère Nicolas a déjà diſpoſé de ta ſœur Thérèſe. Il vient de la marier au fils d'un de nos alcades. *Connubio junxit ſtabili, propriamque dicavit.* C'eſt cet hymen, formé ſous les plus heureux auſpices, que nous célebrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dreſſer dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le ſien, et font tour à tour la dépenſe d'une journée. Je voudrois que tu fuſſes arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouiſſances. Avant-hier, jour du mariage, ton père faiſoit les frais. Il donna un feſtin ſuperbe, qui fut ſuivi d'une courſe de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, et nous régala d'une fête paſtorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits et dix jeunes filles. Il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de ſa boutique à les parer. Cette brillante jeuneſſe forma diverſes danſes, et chanta mille chanſonnettes tendres et légères. Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la paſtorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule ſur mon compte, et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un ſpectacle de mon invention. *Finis coronabit opus.* J'ai fait élever un théâtre, ſur lequel, Dieu aidant, je ferai repréſenter par mes diſciples une pièce que j'ai compoſée. Elle a pour titre : *Les amuſemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc.* Elle ſera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce ſont des enfans de famille de Pennafiel, et de Ségovie que j'ai en penſion chez moi. Les excellens acteurs ! Il eſt vrai que je

les

les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Je dirai ſimplement qu'elle doit enlever tous les ſpectateurs. C'eſt un de ces ſujets tragiques qui remuent l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'eſprit : Je ſuis du ſentiment d'Ariſtote : il faut exciter la terreur. Ah ! ſi je m'étois attaché au théâtre, je n'aurois jamais mis ſur la ſcène que des princes ſanguinaires, que des héros aſſaſſins ! Je me ſerois baigné dans le ſang. On auroit toujours vu périr dans mes tragédies non ſeulement les principaux perſonnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé juſques au ſouffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable. C'eſt mon goût. Auſſi ces ſortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, et font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes ſortir du village, et entrer dans la plaine, un grand concours de perſonnes de l'un et de l'autre ſexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens et de leurs amis, et précédés de dix à douze joueurs d'inſtrumens, qui jouant tous enſemble formoient un concert très bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, et Diégo, ſe fit connoître. Des cris de joie s'éleverent auſſitôt dans l'aſſemblée, et chacun s'empreſſa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute ſa famille, et tous ceux même qui étoient préſens, l'accablerent d'embraſſades. Après quoi, ſon père lui dit ; Tu ſois le bien venu, Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraiſſés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage préſentement. Je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, ſe rendit ſous les tentes, et s'aſſit au tour des tables qu'on y avoit dreſſées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien aſſortis. Le repas fut aſſez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois ſervices, pour l'emporter

porter ſur ſes frères qui n'avoient pas fait les choſes ſi magnifiquement.

Après le feſtin tous les convives témoignerent une grande impatience de voir repréſenter la pièce du ſeigneur Thomas ; ne doutant pas, diſoient-ils, que la production d'un auſſi beau génie que le ſien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théatre, au devant duquel tous les joueurs d'inſtrumens s'étoient déjà placés, pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun dans un grand ſilence attendoit qu'on commençat, les acteurs parurent ſur la ſcène ; et l'auteur, le poëme à la main, s'aſſit dans les couliſſes à portée de ſouffler. Il avoit eu raiſon de nous dire que la pièce étoit tragique ; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent eſclaves Mores à coups de flêches : Dans le ſecond, il coupa la tête à trente officiers Portugais, qu'un de ſes capitaines avoit fait priſonniers de guerre ; dans le troiſième, enfin, ce monarque, ſacul de ſes femmes, mit le feu lui-même à un palais iſolé, où elles étoient enfermées, et le réduiſit en cendres avec elles. Les eſclaves Mores, de même que les officiers Portugais, étoient des figures d'oſier faites avec beaucoup d'art ; et le palais, compoſé de carton, parut tout embraſé par un feu d'artifice. Cet embraſement, accompagné de mille cris plaintifs, qui ſembloient ſortir du milieu des flâmes, dénoua la pièce, et ferma le théâtre d'une façon très divertiſſante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudiſſemens que reçut une ſi belle tragédie. Ce qui juſtifia le bon goût du poëte, et fit connoître qu'il ſçavoit bien choiſir les ſujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amuſemens de Mulcy Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales et des trompettes nous annoncerent un nouveau ſpectacle. C'étoit la diſtribution des prix ; car Thomas la Fuente, pour rendre la fête plus ſolemnelle, avoit fait compoſer tous ſes écoliers, tant externes que penſionnaires, et il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réuſſi, des livres achetés de ſes propres deniers à Ségovie. On apporta

donc tout-à-coup ſur le théâtre deux long bancs d'école, avec une armoire à livre remplie de bouquins proprement réliés. Alors tous les acteurs revinrent ſur la ſcène, et ſe rangerent tout autour du ſeigneur Thomas, qui tenoit auſſi bien ſa morgue qu'un préfet de collège. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit reſpectueuſement recevoir un livre des mains du pédant ; puis il étoit couronné de lauriers, et on le faiſoit aſſeoir ſur un des deux bancs pour l'expoſer aux regards de l'aſſiſtance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les ſpectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant diſtribué preſque tous les prix aux penſionnaires, ainſi que cela ſe pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-deſſus, et accuſerent le pédant de partialité. De ſorte que cette fête, qui juſqu'à ce moment avoit été ſi glorieuſe pour lui, penſa finir auſſi mal que le feſtin des Lapithes.

FIN du SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il ſervit dans cette ville.

JE fis quelque ſéjour chez le jeune barbier. Je me joignis enſuite à un marchand de Ségovie qui paſſa

paſſa par Olmédo, Il revenoit avec quatre mules de tranſporter des marchandiſes à Valladolid, et s'en retournoit à vuide. Nous fîmes connoiſſance ſur la route, et il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut abſolument me loger, lorſque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans ſa maiſon, et quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à ſon adreſſe, ſans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au ſeigneur Mathéo Mélendez. C'étoit un marchand de drap qui demeuroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas ſitôt ouvert le paquet, et lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pédro Palacio mon correſpondant m'écrit en votre faveur d'une manière ſi preſſante, que je ne puis me diſpenſer de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'eſt une choſe dont je me charge avec plaiſir. Je ſuis perſuadé qu'il ne me ſera pas bien difficile de vous placer avantageuſement.

J'acceptai l'offre de Mélendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuoient à vue d'œil. Mais je ne lui fus pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me propoſer à un cavalier de ſa connoiſſance, qui avoit beſoin d'un valet de chambre ; et que ſelon toutes les apparences ce poſte ne m'échapperoit pas. En effet ce cavalier étant ſurvenu dans le moment : Seigneur, lui dit Mélendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'eſt un garçon qui a de l'honneur et de la morale. Je vous en réponds comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma phyſionomie lui plaiſoit, et qu'il me prenoit à ſon ſervice. Il n'a qu'à me ſuivre, ajouta-t-il ; je vais l'inſtruire de ſes devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, et m'emmena dans la grande rue tout devant l'égliſe de ſaint Philippe. Nous entrâmes dans une aſſez belle maiſon dont il occupoit une aîle ;

nous montâmes un eſcalier de cinq ou ſix marches, puis il m'introduiſit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, et dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous paſſâmes dans une autre, où il y avoit un lit, et d'autres meubles, qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien conſidéré chez Mélendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante et quelques années, qui avoit l'air froid et ſérieux. Il me parut d'un naturel doux, et je ne jugeai point mal de lui. Il me fit pluſieurs queſtions ſur ma famille; et, ſatisfait de mes réponſes, Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raiſonnable. Je ſuis bien aiſe de t'avoir à mon ſervice. De ton côté, tu peux compter que tu ſeras content de ta condition. Je te donnerai par jour ſix réaux, tant pour ta nourriture et pour ton entretien, que pour tes gages, ſans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne ſuis pas difficile à ſervir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, et tu ſeras libre tout le reſte de la journée. Je te recommande ſeulement d'avoir ſoin de te retirer le ſoir de bonne heure, et de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainſi preſcrit mon devoir, il tira de ſa poche ſix réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous ſortîmes enſuite tous deux. Il ferma les portes lui-même; et, emportant les clefs, Mon ami, me dit-il, ne me ſuis pas; va-t-en où il te plaira, promène toi dans la ville, mais quand je reviendrai le ſoir, que je te trouve ſur cet eſcalier. En achevant ces paroles il me quitta, et me laiſſa diſpoſer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur maître. Quoi, tu rencontres un homme qui pour épouſſeter ſes habits, et faire ſa chambre le matin, te donne ſix réaux par jour, avec la liberté de te promener, et de te divertir, comme un écolier dans les vacances! Vive Dieu, il n'eſt point

de

de ſituation plus heureuſe ! Je ne m'étonne plus ſi j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je preſſentois ſans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je paſſai le jour à courir les rues, en m'amuſant à regarder les choſes qui étoient nouvelles pour moi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le ſoir, quand j'eus ſoupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maiſon, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude : Fort bien, me dit-il, cela me plaît. J'aime les domeſtiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de ſon appartement, et les referma ſur nous, d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions ſans lumière, il prit une pierre à fuſil avec de la mêche, et alluma une bougie. Je l'aidai enſuite à ſe déshabiller. Lorſqu'il fut au lit, j'allumai par ſon ordre une lampe qui étoit dans ſa cheminée, et j'emportai la bougie dans l'anti-chambre, où je me couchai dans un petit lit ſans rideaux. Il ſe leva le lendemain matin entre neuf et dix heures. J'épouſſetai ſes habits. Il me compta mes ſix réaux, et me renvoya juſqu'au ſoir. Il ſortit auſſi, non ſans avoir grand ſoin de fermer ſes portes, et nous voilà partis l'un et l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que j'ignorois le nom de mon maître. Mélendez ne le ſçavoit pas lui-même. Il ne connoiſſoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans ſa boutique, et à qui de tems en tems il vendoit du drap. Nos voiſins ne purent pas mieux ſatisfaire ma curioſité. Ils m'aſſurerent tous que mon maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit perſonne dans le voiſinage ; et quelques uns accoûtumés à tirer témérairement des conſéquences, concluoient de-là, que c'étoit un perſonnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la ſuite : on le ſoupçonna d'être un eſpion du roi de

Portugal, et l'on m'avertit charitablement de prendre mes méſures là-deſſus. L'avis me troubla. Je me repréſentai que ſi la choſe étoit véritable, je courois riſque de voir les priſons de Madrid, que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me raſſurer. Mes diſgraces paſſées me faiſoient craindre la juſtice. J'avois éprouvé deux fois que ſi elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle obſerve ſi mal à leur égard les loix de l'hoſpitalité, qu'il eſt toujours fort triſte de faire quelque ſéjour chez elle.

Je conſultai Mélendez dans une conjoncture ſi délicate. Il ne ſçavoit quel conſeil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître fût un eſpion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme ſur la négative. Je réſolus d'obſerver le patron, et de le quitter, ſi je m'apperçevois que ce fût effectivement un ennemi de l'état ; mais il me ſembla que la prudence, et l'agrément de ma condition, demandoient que je fuſſe auparavant bien ſûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ſes actions, et pour le ſonder : Monſieur, lui dis-je un ſoir en le déshabillant, je ne ſçais comment il faut vivre, pour ſe mettre à couvert des coups de langue. Le monde eſt bien méchant. Nous avons, entr'autres, des voiſins qui ne valent pas le diable. Les mauvais eſprits ! vous ne devineriez jamais de quelle manière ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, he ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah vraiment, repris-je, la médiſance ne manque point de matière. La vertu même lui en fournit. Nos voiſins diſent que nous ſommes des gens dangereux ; que nous meritons l'attention de la cour : en un mot, vous paſſez ici pour un eſpion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'enviſageai mon maître, comme Alexandre regarda ſon médecin ; et j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produiſoit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémiſſement, qui s'accordoit fort avec les conjectures du voiſinage, et je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il ſe remit pourtant

pourtant de ſon trouble, et me dit d'un air tranquille : Gil Blas, laiſſons raiſonner nos voiſins, ſans faire dépender notre repos de leurs raiſonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas ſujet d'en avoir une mauvaiſe.

Il ſe coucha là-deſſus, et je fis la même choſe, ſans ſçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour ſuivant, comme nous nous diſpoſions le matin à ſortir, nous entendimes frapper rudement à la première porte ſur l'eſcalier. Mon maître ouvrit l'autre, et regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur cavalier, je ſuis alguazil, et je viens ici pour vous dire que monſieur le Corrégidor ſouhaite de vous parler. Que me veut-il ? répondit mon patron ; C'eſt ce que j'ignore, ſeigneur, repliqua l'alguazil : mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, et vous en ſerez bientôt inſtruit. Je ſuis ſon ſerviteur, repartit mon maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il ferma bruſquement la ſeconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me ſembloit, le diſcours de l'alguazil donnoit beaucoup à penſer, il me mit en main mes ſix réaux, et me dit : Gil Blas, tu peux ſortir, mon ami, et aller paſſer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne ſortirai pas ſi-tôt, et je n'ai pas beſoin de toi ce matin. Il me fit juger par ſes paroles, qu'il avoit peur d'être arrêté, et que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans ſon appartement. Je l'y laiſſai ; et pour voir ſi je trompois dans mes ſoupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer s'il ſortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'aſſurance, qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai ; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je ſongeai que ſa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit reſté chez lui, que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, et que probablement

il

il alloit par une prompte fuite pourvoir à ſa ſûreté. Je n'eſpérai plus le revoir, et je doutai ſi j'irois le ſoir l'attendre à ſa porte, tant j'étois perſuadé que dès ce jour-là il ſortiroit de la ville, pour ſe ſauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me ſurprit, mon maître revint à ſon ordinaire. Il ſe coucha, ſans faire paroître la moindre inquiétude, et il ſe léva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnoit l'alguazil du jour précédent, et lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil; c'eſt monſieur le Corrégidor. A ce nom redoutable, mon ſang ſe glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces meſſieurs-là, depuis que j'avois paſſé par leurs mains; et j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, il fut moins effrayé que moi; il ouvrit la porte, et reçut le juge avec reſpect. Vous voyez, lui dit le Corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une groſſe ſuite. Je veux faire les choſes ſans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appellez, et ce que vous faites à Madrid? Seigneur, lui répondit mon maître, je ſuis de la Caſtille Nouvelle, et je me nomme Don Bernard de Caſtil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promène, je fréquente les ſpectacles, et me réjouis tous les jours avec un petit nombre de perſonnes d'un commerce agréable. Vous avez, ſans doute, reprit le juge, un gros revenu? Non, ſeigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maiſons. Hé! de quoi vivez-vous donc? repliqua le Corrégidor. De ce que je vais vous faire voir, repartit Don Bernard. En même tems, il leva une tapiſſerie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derriere, et fit entrer le juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or qu'il lui montra.

Seigneur,

Seigneur, lui dit-il enſuite, vous ſçavez que les Eſpagnols ſont ennemis du travail ; cependant quelque averſion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'encheris ſur eux là-deſſus. J'ai un fond de pareſſe, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma pareſſe une indolence philoſophique : je dirois que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit revenu de tout ce qu'on cherche dans le monde avec ardeur : mais j'avouerai de bonne foi, que je ſuis pareſſeux par tempérament ; et ſi pareſſeux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laiſſerois mourir de faim. Ainſi, pour mener une vie convenable à mon humeur : pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, et plus encore pour me paſſer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui conſiſtoit en pluſieurs héritages conſidérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'eſt plus qu'il ne m'en faut pour le reſte de mes jours, quand je vivrois au-delà d'un ſiècle, puiſque je n'en dépenſe pas mille chaque année, et que j'ai déja paſſé mon dixième luſtre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne ſuis adonné, graces au ciel, à aucune des trois choſes qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère ; je ne joue que pour m'amuſer, et je ſuis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vieilleſſe, on me compte parmi ces barbons voluptueux, à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le Corregidor ! On vous ſoupçonne bien mál à propos d'être un eſpion. Ce perſonnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, Don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenſeur. Je vous demande votre amitié, et vous offre la mienne. Ah ! ſeigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de reſpect, l'offre précieuſe que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richeſſes, et mettez le comble à mon bonheur.

heur. Après cette conversation, que l'alguazil et moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le Corrégidor prit congé de Don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon maître, et l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes, quoique dans le fond de mon ame, je sentisse pour lui le mépris et l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.

CHAPITRE II.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando : des choses curieuses que ce voleur lui raconta.

DON Bernard de Castil Blazo après avoir conduit le Corrégidor jusque dans la rue, revint vîte sur ses pas fermer son coffre fort, et toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis nous sortîmes l'un et l'autre très-satisfaits ; lui, de s'être acquis un ami puissant, et moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Mélendez, me fit prendre le chemin de sa maison ; mais comme j'étois prêt d'y arriver, j'apperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le trouver là, et je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, et conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même : Hélas, il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois ! Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste ! si je le croyois, je lui ferois voir tout-à-l'heure que je n'ai pas la goute aux pieds. Je marchois donc derrière lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de

de m'en éloigner à toutes jambes pour peu qu'il me parût ſuſpect.

Rolando diſſipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret ; je l'y ſuivis. Il demanda du meilleur vin, et dit à l'hôte de nous préparer à diner. Pendant ce tems-là nous paſſames dans une chambre, où le capitaine ſe voyant ſeul avec moi, me tint ce diſcours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, et tu le ſeras bien davantage encore, quand tu ſçauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laiſſai dans le ſouterrain, et que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Manſilla les mules et les chevaux que nous avions pris le ſoir précédent, nous rencontrâmes le fils du Corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés, qui ſuivoient ſon caroſſe. Nous fîmes mordre la pouſſière à deux de ſes gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour ſon maître, nous cria d'une voix ſuppliante : Hé ! mes chers ſeigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de monſieur le Corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers. Au contraire, ils leurs inſpirerent une eſpèce de fureur. Meſſieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laiſſons point échapper le fils du plus grand ennemi de nos pareils. Combien ſon père a-t-il fait mourir de gens de notre profeſſion ? Vengeons-les. Immolons cette victime à leurs manes, qui ſemblent en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce ſentiment, et mon lieutenant même ſe préparoit à ſervir de grand-prêtre dans ce ſacrifice, lorſque je lui retins le bras : Arrêtez, lui dis-je ? pourquoi ſans néceſſité vouloir répandre du ſang : contentons-nous de la bourſe de ce jeune homme. Puiſqu'il ne réſiſte point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'eſt point reſponſable des actions de ſon père, et ſon père ne fait que ſon devoir, lorſqu'il nous condamne à la mort, comme nous faiſons le nôtre en détrouſſant le voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du Corrégidor, et mon interceſſion ne lui fut pas inutile. Nous prîmes ſeulement

ment tout l'argent qu'il avoit ; et nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduiſions à Manſilla ; nous nous en retournâmes enſuite au ſouterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu ſurpris de trouver la trape levée, et notre ſurpriſe devint encore plus grande, lorſque nous vîmes dans la cuiſine Leonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le ſouvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper. Nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un ſi bon tour, et nous te le pardonnâmes à cauſe de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuiſinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes ſoigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avoit reçu aucun ſecours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrêmité. Nous ſouhaitions de le ſoulager, mais il avoit perdu connoiſſance ; et il nous parut ſi bas, que malgré notre bonne volonté, nous laiſſâmes ce pauvre diable entre la vie et la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table ; et après avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous repoſâmes toute la journée. A notre reveil, Leonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te ſouvenir d'avoir couché, et là nous lui fîmes des funerailles, comme s'il eut eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou ſix jours après, il arriva que voulant faire une courſe, nous rencontrâmes un matin à la ſortie du bois, trois brigades d'archers de la ſainte Hermandad, qui ſembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la mépriſâmes, bien que ſupérieure en nombre à notre troupe, et nous l'attaquâmes ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de ſe tenir cachées, vinrent tout-à-coup fondre ſur nous, de ſorte que notre valeur ne nous ſervit de rien. Il fallut céder à tant d'enne-

mis. Notre lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occaſion. Les deux autres et moi nous fûmes enveloppés, et ſerrés de ſi près, que les archers nous prirent; et tandis que deux brigades nous conduiſoient à Léon, la troiſième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire : Un payſan de Lucéno en traverſant la forêt pour s'en retourner chez lui, apperçut par hazard la trape de notre ſouterrain que tu n'avois pas abattue; car c'étoit juſtement le jour que tu en ſortis avec la dame. Il ſe douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il ſe contenta d'obſerver les environs, et pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec ſon coûteau quelques arbres voiſins, et d'autres encore de diſtance en diſtance, juſqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il ſe rendit enſuite à Léon, pour faire part de cette découverte au Corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que ſon fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit aſſembler trois brigades pour nous arrêter, et le payſan leur ſervit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un ſpectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un général Portugais fait priſonnier de guerre, le peuple ne ſe ſeroit pas plus empreſſé de me voir. Le voilà, diſoit-on, le voilà ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ſes deux camarades. On nous mena devant le Corrégidor, qui commença de m'inſulter. Hé bien, me dit-il, ſcelérat, le Ciel, las des déſordres de ta vie, t'abandonne à ma juſtice. Seigneur, lui répondis-je, ſi j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conſervé ſes jours. Vous m'en devez quelque reconnoiſſance. Ah! miſérable, s'écria-t-il, c'eſt bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te ſauver, le devoir de ma charge ne le permettroit pas. Lorſqu'il eut parlé de cette ſorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne

laiſſa pas languir mes compagnons. Ils en ſortirent au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les priſons trois ſemaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon ſupplice que pour le rendre plus terrible, et je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le Corrégidor m'ayant fait ramener en ſa préſence, me dit : Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été aſſaſſiné ſur les grands chemins. Comme père, j'ai voulu reconnoître ce ſervice, et comme juge, ne pouvant t'abſoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace, et je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux évènement. Rentre en toi-même, et quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la réſolution de faire une fin, et de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur ſucceſſion entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerois rien à le chicanner. Pour éviter l'oiſiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme ſi toute ma vie je n'euſſe fait autre choſe. Mes confrères ſe ſeroient, par bienſéance, oppoſés à ma réception, s'ils euſſent ſçu mon hiſtoire. Heureuſement, ils l'ignorent, ou feignent de l'ignorer, ce qui eſt la même choſe. Car dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ſes faits et geſtes. On n'a, Dieu merci, rien à ſe reprocher les uns aux autres. Au diable ſoit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon ame. La profeſſion que j'ai embraſſée n'eſt guère de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate et trop myſtérieuſe. On n'y ſçauroit faire que des tromperies ſecrettes et ſubtiles. Oh! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de ſûreté dans

dans le nouveau; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, et j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui ſont aux ſources du Tage. Je ſçais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuſe, et remplie de ſujets Catalans. C'eſt faire ſon éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons groſſir le nombre de ces grands hommes. Je ſerai dans leur compagnie capitaine en ſecond, et pour t'y faire recevoir avec agrément, j'aſſurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur juſqu'aux nues. Je dirai plus de bien de toi, qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la ſupercherie que tu as faite. Cela te rendroit ſuſpect. Je tairai l'aventure. Hé bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me ſuivre? J'attends ta réponſe.

Chacun a ſes inclinations, dis-je alors à Rolando; vous êtes né pour les entrepriſes hardies, et moi pour une vie douce et tranquille. Je vous entends, interrompit-il, la dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur, et ſans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monſieur Gil Blas, que vous l'avez miſe dans ſes meubles, et que vous mangez enſemble les piſtoles que vous avez emportées au ſoutèrrain? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, et que pour le déſabuſer, je voulois en dînant lui conter l'hiſtoire de la dame. Ce que je fis effectivement, et je lui appris auſſi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit ſur les ſujets Catalans. Il m'avoua même qu'il avoit réſolu de les aller joindre, et fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me perſuader, il changea tout-à-coup de contenance et de ton. Il me regarda d'un air fier, et me dit fort ſérieuſement: Puiſque tu as le cœur aſſez bas pour préférer ta condition ſervile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la baſſeſſe de tes inclinations. Mais écoute bien

bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire ; oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec perſonne ; car ſi j'apprends que tu me mêles dans tes diſcours . . . tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appella l'hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller.

CHAPITRE III.

Il ſort de chez Don Bernard de Caſtil Blazo, et va ſervir un petit-maître.

COmme nous ſortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître paſſa dans la rue. Il me vit, et je m'apperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit ſurpris de me rencontrer avec un ſemblable perſonnage. Il eſt certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ſes mœurs. C'étoit un homme fort grand. Il avoit le viſage long, avec un nez de perroquet, et quoiqu'il n'eût pas mauvaiſe mine, il ne laiſſoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le ſoir je trouvai Don Bernard occupé de la figure du capitaine, et très diſpoſé à croire toutes les belles choſes que je lui en aurois pu dire, ſi j'euſſe oſé parler. Gil Blas, me dit-il, qui eſt ce grand eſcogriffe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un alguazil, et je m'imaginai que ſatisfait de cette réponſe, il en demeureroit-là ; mais il me fit bien d'autres queſtions ; et comme je lui parus embarraſſé, parce que je me ſouvenois des menaces de Rolando, il rompit tout-à-coup la converſation, et ſe coucha. Le lendemain matin, lorſque je lui eus rendu mes ſervices ordinaires, il me compta ſix ducats au lieu de ſix réaux, et me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour

pour m'avoir ſervi juſqu'à ce jour. Va chercher une autre maiſon. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de ſi belles connoiſſances. Je m'aviſai de lui repréſenter pour ma juſtification, que je connoiſſois cet alguazil, pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid dans le tems que j'y exerçois la médecine. Fort bien, reprit mon maître, la défaite eſt ingénieuſe. Tu devois me répondre cela hier au ſoir, et non pas te troubler. Monſieur, lui repartis-je, en vérité, je n'oſois vous le dire par diſcrétion. C'eſt ce qui a cauſé mon embarras. Certes, repliqua-t-il, en me frappant doucement ſur l'épaule, c'eſt être bien diſcret. Je ne te croyois pas ſi ruſé. Va, mon enfant, je te donne ton congé. Un garçon qui fraye avec des alguazils n'eſt point du tout mon fait.

J'allai ſur le champ apprendre cette mauvaiſe nouvelle à Mélendez, qui me dit pour me conſoler, qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maiſon. En effet, quelques jours après, il me dit ; Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poſte du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Don Mathias de Silva. C'eſt un homme de la première qualité : un de ces jeunes ſeigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être ſon marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces ſeigneurs. Ils épouſent ſouvent de riches héritières qui payent leurs dettes, et quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend ſon metier leur vend toujours ſi cher, qu'il ſe ſauve en ne touchant même que le quart de ſes parties. L'intendant de Don Mathias, pourſuivit-il, eſt mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous préſenter lui-même à ſon maître, et vous pouvez compter qu'à ma conſidération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de Don Mathias, le marchand me dit : Il eſt à propos, ce me ſemble, que je vous apprenne de quel caractère eſt l'intendant, afin que vous vous régliez là-deſſus. Il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre

nous, c'eſt un homme de rien, qui ſe ſentant né pour les affaires, a ſuivi ſon génie, et s'eſt enrichi dans deux maiſons ruinées dont il a été l'intendant. Je vous avertis qu'il eſt fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domeſtiques. C'eſt à lui, qu'ils doivent d'abord s'adreſſer, quand ils ont la moindre grace à demander à leur maître; car s'il arrive qu'ils l'ayent obtenue ſans ſa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de cela, Gil Blas. Faites votre cour au ſeigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, et mettez tout en uſage pour lui plaire. Son amitié vous ſera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement; et ſi vous êtes aſſez adroit pour gagner ſa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant. Don Mathias eſt un jeune ſeigneur qui ne ſonge qu'a ſes plaiſirs, et qui ne veut prendre aucune connoiſſance de ſes propres affaires. Quelle maiſon pour un intendant!

Lorſque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au ſeigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans ſon appartement. Il y étoit en effet, et nous vîmes avec lui une manière de payſan qui tenoit un ſac de toile bleue rempli d'eſpèces. L'intendant, qui me parut plus pâle et plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint ou devant de Mélendez, en lui tendant les bras; le marchand de ſon côté ouvrit les ſiens, et ils s'embraſſerent tous deux avec des démonſtrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut queſtion de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds juſqu'à la tête; puis il me dit fort poliment, que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Don Mathias, et qu'il ſe chargeoit avec plaiſir de me préſenter à ce ſeigneur. Là deſſus Mélendez fit connoître juſqu'à quel point il s'intéreſſoit pour moi. Il pria l'intendant de m'accorder ſa protection, et me laiſſant avec lui, après force complimens, il ſe retira. Dès qu'il fut ſorti, Rodriguez me dit: Je vous conduirai à mon maître

maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Auſſi-tôt il s'approcha du payſan, et lui prenant ſon ſac : Talégo, lui dit-il, voyons ſi les cinq cens piſtoles ſont là-dedans. Il compta lui-même les pièces. Il trouva le compte juſte, donna quittance de la ſomme au laboureur, et le renvoya. Il remit énſuite les eſpèces dans le ſac. Alors s'adreſſant à moi, Nous pouvons préſentement, me dit-il, aller au lever de mon maître. Il ſort du lit ordinairement ſur le midi. Il eſt près d'une heure. Il doit être jour dans ſon appartement.

Don Mathias venoit en effet de ſe lever. Il étoit encore en robe de chambre, et renverſé dans un fauteuil, ſur un bras duquel il avoit une jambe étendue, il ſe balançoit en rapant du tabac, s'entretenoit avec un laquais, qui rempliſſant par *interim* l'emploi de valet de chambre, ſe tenoit-là tout prêt à le ſervir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous préſenter pour remplacer celui que vous chaſſâtes avant-heir. Mélendez votre marchand en répond : il aſſure que c'eſt un garçon de mérite, et je crois que vous en ſerez fort ſatisfait. C'eſt aſſez, répondit le jeune ſeigneur, puiſque c'eſt vous qui le produiſez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon ſervice. Je le fais mon valet de chambre. C'eſt une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choſes : vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaiſe nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent piſtoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens ſur ma parole. Vous ſçavez de quelle conſéquence il eſt pour des perſonnes de condition, de s'acquitter de cette ſorte de dette. C'eſt proprement la ſeule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude : auſſi ne payons-nous pas les autres religieuſement. Il faut donc trouver deux cens piſtoles tout-à-l'heure, et les envoyer à la comteſſe de Pédroſa. Monſieur, dit l'intendant, cela n'eſt pas ſi difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette ſomme?

ſomme? Je ne touche pas un maravédi de vos fermiers, quelque menace que je puiſſe leur faire, cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domeſtique, et que je ſue ſang et eau pour fournir à votre dépenſe. Il eſt vrai que juſqu'ici, graces au Ciel, j'en ſuis venu à bout: mais je ne ſçais plus à quel ſaint me vouer, je ſuis reduit à l'extrémité. Tous ces diſcours ſont inutiles, interrompit Don Mathias, et ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, et que je m'amuſe à prendre ſoin de mon bien? l'agréable amuſement pour un homme de plaiſir comme moi! Patience, répliqua l'intendant, au train que vont les choſes, je prévois que vous ſerez bientôt débarraſſé pour toujours de ce ſoin-là. Vous me fatiguez, repartit bruſquement le jeune ſeigneur. Vous m'aſſaſſinez. Laiſſez-moi me ruiner ſans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens piſtoles. Il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à groſſe uſure? Ayez recours, ſi vous voulez, au diable, répondit Don Mathias; pourvu que j'aye deux cens piſtoles, je ne me ſoucie pas du reſte.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air bruſque et chagrin, l'intendant ſortit, et un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio de Centellés, entra: Qu'as-tu, mon ami? dit ce dernier à mon maître. Je te trouve l'air nébuleux. Je vois ſur ton viſage une impreſſion de colère! qui peut t'avoir mis de mauvaiſe humeur? Je vais parier que c'eſt ce marouffle qui ſort. Oui, répondit Don Mathias, c'eſt mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait paſſer quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fonds de mes revenus. . . L'animal! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui? Mon enfant, reprit Don Antonio, je ſuis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'eſt pas plus raiſonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du ſien.

Il me fait toujours de grands raiſonnemens : Monſieur, me dit-il, vous vous abîmez. Vos revenus ſont ſaiſis. Je ſuis obligé de lui couper la parole, pour abréger ſes ſots diſcours. Le malheur, dit Don Mathias, c'eſt que nous ne ſçaurions nous paſſer de ces gens-là. C'eſt un mal néceſſaire. J'en conviens, répliqua Centellés... mais attends, pourſuivit-il, en riant de toute ſa force, il me vient une idée aſſez plaiſante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les ſcènes ſérieuſes que nous avons avec eux, et nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce ſoit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras beſoin. Tu en uſeras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raiſonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira ; nous les écouterons de ſang froid. Ton intendant viendra me rendre ſes comptes : mon homme d'affaires ira te rendre les ſiens. Je n'entendrai parler que de tes diſſipations : tu ne verras que les miennes : cela nous réjouira.

Mille traits brillans ſuivirent cette ſaillie, et mirent en joie les jeunes ſeigneurs, qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur converſation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra ſuivi d'un petit vieillard qui n'avoit preſque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut ſortir : Adieu, Don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laiſſe avec ces meſſieurs. Vous avez ſans doute quelque affaire ſérieuſe à démêler enſemble. Hé non, non, lui répondit mon maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce diſcret vieillard que tu vois, eſt un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq ! s'écria Centellés d'un air étonné. Vive Dieu ! je te félicite d'être en ſi bonne main. Je ne ſuis pas traité ſi doucement, moi. J'achete l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois : Quelle uſure ! dit alors le vieil uſurier. Les fripons ! ſongent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne ſuis plus ſurpris ſi l'on déclame tant contre les perſonnes qui prêtent à intérêt. C'eſt le profit exorbitant que quelques-uns tirent

tirent de leurs eſpéces qui nous perd d'honneur et de réputation. Si tous nos confrères me reſſembloient, nous ne ſerions pas ſi décriés ; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaiſir au prochain. Ah ! ſi le tems étoit auſſi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirois ma bourſe ſans intérêts ; et peu s'en faut même, quelle que ſoit aujourd'hui la misère, que je ne me faſſe un ſcrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent eſt rentré dans le ſein de la terre. On n'en trouve plus, et ſa rareté oblige enfin ma morale à ſe relâcher.

De combien avez-vous beſoin ? pourſuivit-il, en s'addreſſant à mon maître. Il me faut deux cens piſtoles, répondit Don Mathias. J'en ai quatre cens dans un ſac, repliqua l'uſurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de deſſous ſon manteau un ſac de toile bleue, qui me parut être le même que le payſan Talégo venoit de laiſſer avec cinq cens piſtoles à Rodriguez. Je ſçus bientôt ce qu'il en falloit penſer ; et je vis bien que Mélendez ne m'avoit pas vanté ſans raiſon le ſçavoir-faire de cet intendant. Le vieillard vuida le ſac, étala les eſpèces ſur une table, et ſe mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître. Il fut frappé de la totalité de la ſomme : Seigneur Deſcomulgado, dit-il à l'uſurier, je fais une réflexion judicieuſe, je ſuis un grand ſot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, ſans ſonger que je n'ai pas le ſol. Je ſerai obligé demain de recourir encore à vous. Je ſuis d'avis de rafler les quatre cens piſtoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je deſtinois une partie de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages, qu'il employe charitablement à retirer du monde de petites filles, et à meubler leurs retraites ; mais puiſque vous avez beſoin de la ſomme entière, elle eſt à votre ſervice ; vous n'avez ſeulement qu'à ſonger aux aſſurances. Oh ! pour des aſſurances, interrompit Rodriguez en tirant de ſa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le ſeigneur Don Mathias n'a qu'à ſigner.

Il

Il vous donne cinq cens piſtoles à prendre ſur un de ſes fermiers, ſur Talégo, riche laboureur de Mondejar. Cela eſt bon, répliqua l'uſurier. Je ne fais point le difficultueux, moi, pour peu que les propoſitions qu'on me fait ſoient raiſonnables, je les accepte ſans façon dans le moment. Alors l'intendant préſenta une plume à mon maître, qui, ſans lire le billet, écrivit, en ſifflant, ſon nom au bas.

Cette affaire conſommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embraſſer en lui diſant, Juſqu'au revoir, ſeigneur uſurier, je ſuis tout à vous. Je ne ſçais pas pourquoi vous paſſez, vous autres, pour des fripons. Je vous trouve très-néceſſaires à l'état; vous êtes la conſolation de mille enfans de famille, et la reſſource de tous les ſeigneurs dont la dépenſe excède les revenus. Tu as raiſon, s'écria Centellés. Les uſuriers ſont d'honnêtes gens qu'on ne peut aſſez honorer, et je veux à mon tour embraſſer celui-ci à cauſe du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoler, et ces deux petits-maîtres, pour ſe divertir, commencerent à ſe le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laiſſerent ſortir avec l'intendant, qui méritoit mieux que lui ces embraſſades, et même quelque choſe de plus.

Lorſque Rodriguez et ſon ame damnée furent ſortis, Don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ſes piſtoles à la comteſſe de Pédroſa, et ſerra l'autre dans une longue bourſe brochée d'or et de ſoie, qu'il portoit ordinairement dans ſa poche. Fort ſatisfait de ſe revoir en fonds, il dit d'un air gai à Don Antonio: Que ferons-nous aujourd'hui? Tenons conſeil là-deſſus. C'eſt parler en homme de bon ſens, répondit Centellés. Je le veux bien: Délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres ſeigneurs arriverent. C'étoit Don Alexo Segiar, et Don Fernand de Gamboa; l'un et l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'eſt-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débuterent par de vives

vives accolades qu'ils ſe firent : on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela Don Fernand, qui étoit un gros réjoui, adreſſa la parole à Don Mathias et à Don Antonio : Meſſieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des dieux. J'y ai ſoupé, et j'en ſuis ſorti ce matin entre cinq et ſix heures. Plût au Ciel, s'écria mon maître, que j'euſſe paſſé la nuit auſſi ſagement ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me ſuis donné hier au ſoir un divertiſſement nouveau ; car j'aime à changer de plaiſirs. Auſſi n'y a-t-il que la variété des amuſemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces ſeigneurs qui levent les impôts, et font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, et le repas me parut aſſez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partiſan, quoique des plus roturiers de ſa compagnie, tranchoit du grand : et ſa femme, bien qu'horriblement laide, faiſoit l'adorable, et diſoit mille ſottiſes, aſſaiſonnées d'un accent Biſcayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez ſi ce ſouper de famille me divertit.

Et moi, meſſieurs, dit Don Alexo Segiar, j'ai ſoupé chez une comédienne, chez Arſenie. Nous étions ſix à table. Arſenie, Florimonde avec une coquette de ſes amies, le Marquis de Zénète, Don Juan de Moncade, et votre ſerviteur. Nous avons paſſé la nuit à boire, et à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il eſt vrai qu'Arſenie et Florimonde ne ſont pas de grands génies ; mais elles ont un uſage de débauche qui leur tient lieu d'eſprit. Ce ſont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raiſonnables ?

CHA-

CHAPITRE IV.

De quelle manière Gil Blas fit connoiſſance avec les valets des petits-maîtres ; du ſecret admirable qu'ils lui enſeignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'eſprit, et du ſerment ſingulier qu'ils lui firent faire.

CES ſeigneurs continuerent à s'entretenir de cette ſorte, juſqu'à ce que Don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fut en état de ſortir. Alors il me dit de le ſuivre, et tous ces petits-maîtres prirent enſemble le chemin du cabaret où Don Fernand de Gamboa ſe propoſoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets, car chacun de ces cavaliers avoit le ſien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domeſtiques copioient leurs maîtres, et ſe donnoient les mêmes airs. Je les ſaluai comme leur nouveau camarade. Ils me ſaluerent auſſi, et l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques momens, me dit : Frère, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore ſervi de jeune ſeigneur. Hélas ! non, lui répondis-je, il n'y a pas long-tems que je ſuis à Madrid. C'eſt ce qu'il me ſemble, répliqua-t-il. Vous ſentez la province. Vous paroiſſez timide et embarraſſé. Il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi ſur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je. Non, répartit-il, non. Il n'y a point de ſot que nous ne puiſſions façonner. Comptez là-deſſus.

Il n'eut pas beſoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confrères de bons enfans, et que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le ſeigneur Don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner

dès le matin. Nos maîtres ſe mirent à table, et nous nous diſpoſâmes à les ſervir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois une extrême plaiſir à les entendre. Leur caractère, leurs penſées, leurs expreſſions, me divertiſſoient. Que de feu ! que de ſaillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une eſpèce nouvelle. Lorſqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuſe quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Eſpagne, et nous les quittâmes pour aller dîner dans une petit ſalle, où l'on nous avoit dreſſé une table.

Je ne tardai guère à m'appercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne ſe contentoient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, et ces marauds les rendoient ſi bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même choſe. J'admirois leur air libre et aiſé. J'étois encore plus charmé de leur eſprit, et je déſeſpérois d'être jamais auſſi agréable qu'eux. Le valet de Don Fernand, attendu que c'étoit ſon maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, et voulant que rien n'y manquât, il appella l'hôte, et lui dit : Monſieur le maître, donnez nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, et comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos meſſieurs auront bues. Très volontiers, répondit l'hôte ; mais, Monſieur Gaſpard, vous ſçavez que le ſeigneur Don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques eſpéces . . . Oh ! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous eſt dû. Je vous en réponds, moi, c'eſt de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il eſt vrai que quelques diſcourtois créanciers ont fait ſaiſir nos revenus, mais nous obtiendrons main-levée au premier jour, et nous vous payerons ſans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les ſaiſies ; et nous en bûmes en attendant la main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des ſantés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres

autres les ſurnoms de nos maîtres. Le valet de Don Antonio appelloit Gamboa celui de Don Fernand, et le valet de Don Fernand appelloit Centellés celui de Don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, et nous nous enyvrions peu à peu ſous ces noms empruntés, tout auſſi bien que les ſeigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fuſſe moins brillant que mes convives, ils ne laiſſerent pas de me témoigner qu'ils étoient aſſez contens de moi. Silva, me dit un des plus deſſalés, nous ferons quelque choſe de toi, mon ami. Je m'apperçois que tu as un fonds de génie, mais tu ne ſçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, et toutefois ce n'eſt qu'en hazardant des diſcours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux-eſprits. Veux-tu briller? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité, et riſquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie paſſera pour une noble hardieſſe. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe ſeulement un bon-mot, on oubliera les ſottiſes, on retiendra le trait, et l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'eſt ce que pratiquent ſi heureuſement nos maîtres, et c'eſt ainſi qu'en doit uſer tout homme qui viſe à la réputation d'un eſprit diſtingué.

Outre que je ne ſouhaitois que trop de paſſer pour un beau génie, le ſecret qu'on m'enſeignoit pour y réuſſir, me paroiſſoit ſi facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai ſur le champ, et le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuſe. C'eſt à dire, que je parlai à tort et à travers, et que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'eſprit qui m'attirerent des applaudiſſemens. Ce coup d'eſſai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne ſaillie, et le hazard voulut encore que mes efforts ne fuſſent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adreſſé la parole dans la rue, ne commences-tu

pas à te décraſſer? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, et te voilà déjà tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil, Vois ce que c'eſt que de ſervir des perſonnes de qualité. Cela élève l'eſprit. Les conditions bourgeoiſes ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je; auſſi je veux déſormais conſacrer mes ſervices à la nobleſſe. C'eſt fort bien dit, s'écria le valet de Don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de poſſéder des génies ſupérieurs comme nous. Allons, meſſieurs, ajouta-t-il, faiſons ſerment que nous ne ſervirons jamais ces gredins-là: Jurons en par le Styx. Nous lui applaudîmes, et le verre à la main, nous fîmes tous ce burleſque ſerment.

Nous demeurâmes à table juſqu'à ce qu'il plût à nos maîtres de ſe retirer. Ce fut à minuit. Ce qui parut à mes camarades un excès de ſobriété. Il eſt vrai que ces ſeigneurs ne ſortoient de ſi bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuſe coquette qui logeoit dans le quartier de la cour, et dont la maiſon étoit nuit et jour ouverte aux gens de plaiſir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amuſante, et ſi conſommé dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, diſoit-on, plus cher les reſtes de ſa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de ſeigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après dînée. Ils ſoupoient enſuite, et paſſoient la nuit à boire et à ſe réjouir. Nos maîtres demeurerent là juſqu'au jour, et nous auſſi, ſans nous ennuyer; car tandis qu'ils étoient avec leurs maîtreſſes, nous nous amuſions avec les ſoubrettes. Enfin nous nous ſeparâmes tous au lever de l'aurore, et nous allâmes nous repoſer chacun de ſon côté.

Mon maître, s'étant levé à ſon ordinaire ſur le midi, s'habilla. Il ſortit. Je le ſuivis, et nous entrâmes chez Don Antonio Centellés, où nous trouvâmes un certain Don Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux gentilhomme, un profeſſeur de débauche. Tous les

jeunes

jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde, et à dissiper leur patrimoine. Il n'apprehendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon maître : Parbleu, Don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos ; Don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au Marquis de Zénète, et à Don Juan de Moncade. Je veux que tu sois de la partie. Hé comment, dit Don Mathias, nomme-t-on ce bourgeois ? Il s'appelle Gregorio de Noriéga, dit alors Don Alvar, et je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son père, qui est un riche jouaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, et lui a laissé en partant la jouissance d'un gros revenu. Gregorio est un sot, qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maître, et veut passer pour homme d'esprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne ; et je puis vous assurer, messieurs, que je le mene bon train. Le fonds de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, Don Mathias, continua-t-il, faisons connoissance avec cet homme-là, et contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon maître. Aussi-bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que le disgrace de ce fils de publicain, à qui le jeu et la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh pour celui-là, reprit Don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellés et mon maître se rendirent avec Don Alvar chez Gregorio de Noriéga. Nous y allâmes aussi Mogicon et moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée, et de contribuer de notre part à la

ruine du bourgeois. En entrant nous apperçûmes pluſieurs hommes occupés à préparer le dîner, et il ſortit des ragoûts qu'ils faiſoient, une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le Marquis de Zénète et Don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des petit-maîtres. C'étoit une très-mauvaiſe copie de ces excellens originaux; ou, pour mieux dire, un imbécile qui vouloit ſe donner un air délibéré. Repréſentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs, qui avoient tous pour but de ſe moquer de lui, et de l'engager dans de grandes dépenſes. Meſſieurs, dit Don Alvar, après les premiers complimens, je vous donne le ſeigneur Grégorio de Noriéga pour un cavalier des plus parfaits. Il poſſède mille belles qualités. Sçavez-vous qu'il a l'eſprit très-cultivé? Vous n'avez qu'à choiſir. Il eſt également fort ſur toutes les matières; depuis la logique la plus fine et la plus ſerrée, juſqu'à l'orthographe. Oh! cela eſt trop flatteur, interrompit le bourgeois, en riant de fort mauvaiſe grace. Je pourrois, ſeigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'eſt vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas deſſein, reprit Don Alvar, de m'attirer une louange ſi ſpirituelle; mais en vérité, meſſieurs, pourſuivit-il, le ſeigneur Gregorio ne ſçauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit Don Antonio, ce qui me charme en lui, et ce que je mets même au deſſus de l'orthographe, c'eſt le choix judicieux qu'il fait des perſonnes qu'il fréquente. Au lieu de ſe borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes ſeigneurs, ſans s'embarraſſer de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de ſentimens qui m'enchante, et voilà ce qu'on appelle dépenſer avec goût et avec diſcernement.

Ces diſcours ironiques ne firent que précéder mille autres ſemblables. Le pauvre Grégorio fut accommodé de toutes pièces. Les petits-maîtres lui lançoient tour-à-tour des traits, dont le ſot ne ſentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la

la lettre tout ce qu'on lui diſoit, et il paroiſſoit fort content de ſes convives. Il lui ſembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faiſoient encore grace. Enfin, il leur ſervit de jouet pendant qu'ils furent à table, et ils y demeurerent le reſte du jour et la nuit toute entière. Nous bûmes à diſcrétion, de même que nos maîtres; et nous étions bien conditionnés, les uns et les autres, quand nous ſortîmes de chez le bourgeois.

CHAPITRE V.

Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoiſſance avec une jolie perſonne.

APrès quelques heures de ſommeil, je me levai en bonne humeur, et me ſouvenant des avis que Mélendez m'avoit donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes reſpects. Il me reçut d'un air gracieux, et me demanda ſi je m'accommodois du genre de vie des jeunes ſeigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne déſeſpérois pas de m'y accoûtumer dans la ſuite.

Je m'y accoûtumai effectivement, et bientôt même. Je changeai d'humeur et d'eſprit. De ſage et poſé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de Don Antonio me fit compliment ſur ma métamorphoſe, et me dit que pour être un illuſtre il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me repréſenta que c'étoit une choſe abſolument néceſſaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle perſonne, et que lui, pour ſa part, poſſédoit les bonnes graces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monſieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes, ſans doute, un garçon bien fait et fort ſpirituel, vous

avez du mérîte ; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pu ſe laiſſer charmer d'un homme de votre condition. Oh vraiment, me répondit-il, elles ne ſçavent pas qui je ſuis. C'eſt ſous les habits de mon maître, et même ſous ſon nom, que je fais ces conquêtes. Voici comment : Je m'habille en jeune ſeigneur. J'en prends les manières. Je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, juſqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je ſuis celle-là, et fais ſi bien que je lui parle. Je me dis Don Antonio Centellés. Je demande un rendezvous. La dame fait des façons. Je la preſſe. Elle me l'accorde, *et cætera*. C'eſt ainſi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, et je te conſeille de ſuivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illuſtre pour n'écouter pas ce conſeil ; outre cela je ne me ſentois point de répugnance pour une intrigue amoureuſe. Je formai donc le deſſein de me traveſtir en jeune ſeigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'oſai me déguiſer dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garderobe de mon maître, et j'en fis un paquet, que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller et me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut poſſible. Le barbier mit auſſi la main à mon ajuſtement, et quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le Pré de Saint Jerôme, d'où j'étois bien perſuadé que je ne reviendrois pas ſans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir ſi loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traverſois une rue détournée, je vis ſortir d'une petite maiſon, et monter dans une caroſſe de louage qui étoit à la porte, une dame richement habillée et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la conſidérer, et je la ſaluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaiſoit pas. De ſon côté,

côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne penſois mon attention, elle leva pour un moment ſon voile, et offrit à ma vue un viſage des plus agréables. Cependant le caroſſe partit, et je demeurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venois de voir. La jolie figure! diſois-je en moi-même: peſte! il faudroit cela pour m'achever! Si les deux dames qui aiment Mogicon ſont auſſi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je ſerois charmé de mon ſort, ſi j'avois une pareille maîtreſſe. En faiſant cette réflexion, je jettai les yeux par hazard ſur la maiſon d'où j'avois vu ſortir cette aimable perſonne, et j'apperçus à la fenêtre d'une ſalle baſſe une vieille femme qui me fit ſigne d'entrer.

Je volai auſſitôt dans la maiſon, et je trouvai dans une ſalle aſſez propre cette venérable et diſcrette vieille, qui me prenant pour un marquis, tout au moins, me ſalua reſpectueuſement et me dit: Je ne doute pas, ſeigneur, que vous n'ayez mauvaiſe opinion d'une femme qui, ſans vous connoître, vous fait ſigne d'entrer chez elle; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous ſçaurez que je n'en uſe pas de cette ſorte avec tout le monde. Vous me paroiſſez un ſeigneur de la cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite, et penchant le corps ſur la hanche gauche. Je ſuis, ſans vanité, d'une des plus grandes maiſons d'Eſpagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, et je vous avouerai que j'aime à faire plaiſir aux perſonnes de qualité. C'eſt mon foible. Je vous ai obſervé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me ſemble, une dame qui vient de me quitter. Vous ſentiriez-vous du goût pour elle? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé. Je n'ai j'amais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous enſemble, ma bonne, et comptez ſur ma reconnoiſſance. Il fait bon rendre ces ſortes de ſervice à nous autres grands ſeigneurs; ce ne ſont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je

Je vous l'ai déjà dit, répliqua la vieille, je ſuis toute dévouée aux perſonnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maiſon pour concilier leur tempérament avec la bienſéance. Fort bien, lui dis-je, et vous venez apparemment de faire ce plaiſir à la dame dont il s'agit. Non, répondit-elle, c'eſt une jeune veuve de qualité qui cherche un amant; mais elle eſt ſi difficile là-deſſus, que je ne ſçais ſi vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà préſenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh! parbleu, ma chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ſes trouſſes; je t'en rendrai bon compte, ſur ma parole. Je ſuis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une beauté difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. Eh bien, me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure. Vous ſatisferez votre curioſité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je. Nous verrons ſi un jeune ſeigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, ſans vouloir chercher d'autres aventures, et fort impatient de la ſuite de celle-là. Ainſi, le jour ſuivant, après m'être encore bien ajuſté, je me rendis chez la vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, et je vous en ſçais bon gré. Il eſt vrai que la choſe en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune veuve, et nous nous ſommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler: mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, et vous allez devenir un heureux ſeigneur. Entre-nous, la dame eſt un morceau tout appétiſſant. Son mari n'a pas vêcu long-tems avec elle. Il n'a fait que paſſer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille ſans doute vouloit dire d'une de ces filles d'eſprit, qui ſçavent vivre ſans ennui dans le celibat.

L'héroïne

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en caroſſe de louage, comme le jour précédent, et vêtue de ſuperbes habits. D'abord qu'elle parut dans la ſalle, je débutai par cinq ou ſix révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuſes contorſions. Après quoi, je m'approchai d'elle d'un air très-familier, et lui dis, Ma princeſſe, vous voyez un ſeigneur qui en a dans l'aîle. Votre image depuis hier s'offre inceſſamment à mon eſprit, et vous avez expulſé de mon cœur une ducheſſe, qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe eſt trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant ſon voile; mais je n'en reſſens pas une joie pure. Un jeune ſeigneur aime le changement; et ſon cœur eſt, dit-on, plus difficile à garder que la piſtole volante. Eh, ma reine! repris-je, laiſſons-la, s'il vous plait, l'avenir. Ne ſongeons qu'au préſent. Vous êtes belle. Je ſuis amoureux. Si mon amour vous eſt agréable, engageons-nous ſans réflexion; embarquons-nous comme les matelots, n'enviſageons point les périls de la navigation. N'en regardons que le plaiſirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec tranſport aux genoux de ma nymphe, et pour mieux imiter les petits-maîtres, je la preſſai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes inſtances; mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore; et me repouſſant, Arrêtez-vous, me dit-elle, vous êtes trop vif; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne ſoyez un petit débauché. Fi donc, madame, m'écriai-je, pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun? Il n'y a plus que quelques burgeoiſes qui ſe révoltent contre la débauche. C'en eſt trop, reprit-elle, je me rends à une raiſon ſi forte. Je vois bien qu'avec vous autres ſeigneurs les grimaces ſont inutiles. Il faut qu'une femme faſſe la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confuſion, comme ſi ſa pudeur eût ſouffert de cet aveu; vous m'avez inſpiré des ſentimens que je n'ai jamais eûs pour perſonne, et je n'ai plus beſoin que de ſçavoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choiſir pour mon amant.

amant. Je vous crois un jeune ſeigneur, et même un honnête homme. Cependant je n'en ſuis point aſſurée; et quelque prévenue que je ſois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendreſſe à un inconnu.

Je me ſouvins alors de quelle façon le valet de Don Antonio m'avoit dit qu'il ſortit d'un pareil embarras; et voulant à ſon exemple paſſer pour mon maître: Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il eſt aſſez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de Don Mathias de Silva? Oui, répondit-elle; je vous dirai même que je l'ai vu chez une perſonne de ma connoiſſance. Quoique, déjà effronté, je fûs un peu troublé de cette réponſe. Je me raſſurai toutefois dans le moment; et faiſant force de génie pour me tirer de-là: Eh bien, mon ange, repris-je, vous connoiſſez un ſeigneur . . . que . . . je connois auſſi. . . . Je ſuis de ſa maiſon, puiſqu'il faut vous le dire. Son ayeul épouſa la belle ſœur d'un oncle de mon père. Nous ſommes, comme vous voyez, aſſez proches parens. Je m'appelle Don Céſar. Je ſuis fils unique de l'illuſtre Don Fernand de Ribéra, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui ſe donna ſur les frontières de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut diablement vive; mais ce ſeroit perdre des momens précieux que l'amour veut que j'employe plus agréablement.

Je devins preſſant et paſſionné après ce diſcours. Ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déeſſe me laiſſa prendre, ne ſervirent qu'à me faire ſoupirer après celles qu'elle me refuſa. La cruelle regagna ſon caroſſe, qui l'attendoit à la porte. Je ne laiſſai pas néanmoins de me retirer très-ſatisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fuſſe pas encore parfaitement heureux. Si, diſois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'eſt que ma dame eſt une perſonne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes tranſports dans une première entrevue. La fierté de ſa naiſſance a rétardé mon bonheur. Mais il n'eſt dif-

féré

féré que de quelques jours. Il eſt bien vrai que je me repréſentai auſſi que ce pouvoit être une matoiſe des plus rafinées. Cependant j'aimai mieux regarder la choſe du bon côté que du mauvais, et je conſervai l'avantageuſe opinion que j'avois conçue de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le ſur-lendemain, et l'eſpérance de parvenir au comble de mes vœux, me donnoit un avant-goût des plaiſirs dont je me flattois.

L'eſprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon maître dans un tripot où je ſçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'apperçus qu'il gagnoit; car il ne reſſembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichiſſent ou ſe ruinent ſans changer de viſage. Il étoit railleur et inſolent dans la proſpérité, et fort bourru dans la mauvaiſe fortune. Il ſortit fort gai du tripot, et prit le chemin du *théâtre du Prince*. Je le ſuivis juſqu'à la porte de la comédie. Là, me mettant un ducat dans la main: Tiens, Gil Blas, me dit-il, puiſque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en reſſentes. Va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arſenie, où je dois ſouper avec Don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra, et je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenſer mon ducat, ſelon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin valet de Don Alexo ſe préſenta tout-à-coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amuſâmes juſqu'à minuit. Delà nous nous rendîmes à la maiſon d'Arſenie, où Clarin avoit ordre auſſi de ſe trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, et nous fit entrer dans une ſalle baſſe, où la femme de chambre d'Arſenie et celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant enſemble, tandis que leurs maîtreſſes étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien ſouper, ne pouvoit pas être déſagréable à des ſoubrettes, et à des ſoubrettes de comédiennes encore; mais quel fut mon étonnement, lorſque dans une de ces ſuivantes

je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois comteſſe ou marquiſe. Elle ne parut pas moins étonnée de voir ſon cher Don Céſar de Ribéra changé en valet de petit-maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre ſans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de ſatisfaire. Après quoi Laure, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à ſa compagne, me tendit gracieuſement la main, et me dit tout bas : Touchez là, ſeigneur Don Céſar ; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faiſons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, et je ne me ſuis point non plus mal acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avouez que vous m'avez priſe pour une de ces jolies femmes de qualité, qui ſe plaiſent à faire des équippées. Il eſt vrai, lui répondis-je ; mais qui que vous ſoyez, ma reine, je n'ai point changé de ſentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes ſervices, et permettez que le valet de chambre de Don Mathias achève ce que Don Céſar a ſi heureuſement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je ſuis en femme. C'eſt la plus grande louange que je puiſſe te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus beſoin du miniſtère de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres dames de théâtre, nous vivons ſans contrainte, et pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroit quelquefois ; mais le public en rit, et nous ſommes faites, comme tu ſçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas ſeuls. La converſation devint générale, vive, enjouée, et pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du ſien. La ſuivante d'Arſenie ſur-tout, mon aimable Laure, brilla fort, et fit paroître beaucoup plus d'eſprit que de vertu. D'un autre côté nos maîtres et les comédiennes pouſſoient ſouvent de longs éclats de rire que nous entendions : Ce qui ſuppoſe que leur entretien

tien étoit auſſi raiſonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choſes qui ſe dirent chez Arſenie, on en auroit, je crois, compoſé un livre très-inſtructif pour la jeuneſſe. Cependant l'heure de la retraite, c'eſt-à-dire le jour, arriva; il fallut ſe ſéparer. Clarin ſuivit Don Alexo, et je me retirai avec Don Mathias.

CHAPITRE VI.

De l'entretien de quelques ſeigneurs ſur les comédiens de la troupe du Prince.

CE jour-là mon maître à ſon levé reçut un billet de Don Alexo Segiar, qui lui mandoit de ſe rendre chez lui. Nous y allâmes, et nous trouvâmes avec lui le Marquis de Zénète, et un autre jeune ſeigneur de bonne mine que je n'avois jamais vu. Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui préſentant ce cavalier que je ne connoiſſois point, vous voyez Don Pompéyo de Caſtro, mon parent. Il eſt preſque dès ſon enfance à la cour de Pologne. Il arriva hier au ſoir à Madrid, et il s'en retourne dès demain à Warſovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems ſi précieux, et j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois beſoin de vous et du Marquis de Zénète. Là-deſſus mon maître et le parent de Don Alexo s'embraſſerent, et ſe firent l'un à l'autre force complimens. Je fus très-ſatisfait de ce que dit Don Pompéyo. Il me parut avoir l'eſprit ſolide et délié.

On dîna chez Segiar, et ces ſeigneurs après le repas jouerent pour s'amuſer juſqu'à l'heure de la comédie. Alors ils allerent tous enſemble au théâtre du Prince, voir repréſenter une tragédie nouvelle, qui avoit pour titre, *La Reine de Carthage*. La pièce finie, ils revinrent ſouper au même endroit où ils avoient dîné, et leur converſation roula d'abord ſur le poëme qu'ils ve-

noient d'entendre ; enſuite ſur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria Don Mathias, je l'eſtime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéïde ; mais il faut convenir que la pièce a été jouée divinement. Qu'en penſe le Seigneur Pompéyo ? Il n'eſt pas, ce me ſemble, de mon ſentiment. Meſſieurs, dit ce cavalier, en ſoûriant, je vous ai vu tantôt ſi charmés de vos acteurs, et particulièrement de vos actrices, que je n'oſerois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'eſt fort bien fait, interrompit Don Alexo en plaiſantant, vos cenſures ſeroient ici fort mal reçues. Reſpectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles ; nous les garantiſſons parfaites. Nous en donnerons ſi l'on veut des certificats. Je n'en doute point, lui répondit ſon parent ; vous en donneriez même de leurs vies et mœurs, tant vous me paroiſſez amis.

Vos comédiennes Polonoiſes, dit en riant le Marquis de Zénète, ſont ſans doute beaucoup meilleures. Oui, certainement, répliqua Don Pompéyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le Marquis, peuvent compter ſur vos certificats. Je n'ai point de liaiſon avec elles, repartit Don Pompéyo. Je ne ſuis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mérite ſans prévention. En bonne foi, pourſuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente ? Non, parbleu, dit le Marquis, je ne le crois pas, et je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs. J'abandonne tout le reſte. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon eſt admirable ? N'a-t-elle pas repréſenté cette reine avec toute la nobleſſe et tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons ? Et n'avez vous pas admiré avec quel art elle attache un ſpectateur, et lui fait ſentir les mouvemens de toutes les paſſions qu'elle exprime ? On peut dire qu'elle eſt conſommée dans les rafinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompéyo, qu'elle ſçait émouvoir et toucher : Jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'eſt une belle répréſentation.

Mais

Mais ce n'eſt point une actrice ſans défaut. Deux ou trois choſes m'ont choqué dans ſon jeu. Veut-elle marquer de la ſurpriſe? elle roule les yeux d'une manière outrée; ce qui ſied mal à une princeſſe. Ajoutez à cela qu'en groſſiſſant le ſon de ſa voix, qui eſt naturellement doux, elle en corrompt la douceur, et forme un creux aſſez déſagréable. D'ailleurs, il m'a ſemblé dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvoit la ſoupçonner de ne pas trop entendre ce qu'elle diſoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit diſtraite, que de l'accuſer de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors don Mathias au cenſeur, vous ne ſeriez pas homme à faire des vers à la louange de nos comédiennes? Pardonnez-moi, répondit Don Pompéyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je ſuis enchanté de l'actrice qui a fait la ſuivante dans les intermèdes. Le beau naturel! avec quelle grace elle occupe la ſcène! A-t-elle quelque bon mot à débiter: elle l'aſſaiſonne d'un ſouris malin et plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle ſe livre quelquefois un peu trop à ſon feu, et paſſe les bornes d'une honnête hardieſſe; mais il ne faut pas être ſi ſévère. Je voudrois ſeulement qu'elle ſe corrigeât d'une mauvaiſe habitude. Souvent au milieu d'une ſcène, dans un endroit ſérieux, elle interrompt tout-à-coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela eſt heureux.

Eh! que penſez-vous des hommes? interrompit le marquis. Vous devez tirer ſur eux à cartouches, puiſque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Pompéyo, j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, et je ſuis ſurtout aſſez content de ce gros comédien qui a joué le rôle de premier miniſtre de Didon. Il récite très-naturellement, et c'eſt ainſi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes ſatisfait de ceux-là, dit Segiar, vous devez être charmé de celui qui a fait le perſonnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand

comédien ? un acteur original? Fort original, répondit le cenſeur ; il a des tons qui lui ſont particuliers, et il en a de bien aigus. Preſque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le ſentiment, et appuye ſur les autres. Il fait même des éclats ſur des conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorſqu'il exprimoit à ſon confident la violence qu'il ſe faiſoit pour abandonner ſa princeſſe. On ne ſçauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, couſin, répliqua Don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'eſt pas de trop bon goût à la cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons eſt un ſujet rare? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités? Cela prouve qu'il n'eſt pas ſi mauvais. Cela ne prove rien, repartit Don Pompéyo. Meſſieurs, ajouta-t-il, laiſſons-là, je vous prie, les applaudiſſemens du parterre. Il en donne ſouvent aux acteurs fort mal-à-propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuſe. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

Tout le peuple d'une ville s'étoit aſſemblé dans une grande place, pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudiſſoit à chaque moment. Ce bouffon ſur la fin du jeu voulut fermer le théâtre par un ſpectacle nouveau. Il parut ſeul ſur la ſcène, ſe baiſſa, ſe couvrit la tête de ſon manteau, et ſe mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière, qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement ſous ſes habits. On lui cria de ſecouer ſon manteau et ſa robe; ce qu'il fit. Et comme il ne ſe trouva rien deſſous, les applaudiſſemens ſe renouvellerent avec plus de fureur dans l'aſſemblée. Un payſan, qui étoit du nombre des ſpectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Meſſieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon. Il n'eſt pas ſi bon acteur que vous le croyez. Je ſçais mieux faire que lui le cochon de lait: et ſi vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur

du

du pantomime, ſe raſſembla le jour ſuivant en plus grand nombre, et plutôt pour ſiffler le payſan, que pour voir ce qu'il ſçavoit faire. Les deux rivaux parurent ſur le théâtre. Le bouffon commença, et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baiſſé à ſon tour, et enveloppé de ſon manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit ſous ſon bras, et lui fit pouſſer des cris perçans. Cependant l'aſſiſtance ne laiſſa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le payſan; qui montrant tout-à-coup le cochon de lait aux ſpectateurs: Meſſieurs, leur dit-il, ce n'eſt pas moi que vous ſifflez, c'eſt le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes.

Couſin, dit Don Alexo, ta fable eſt un peu vive. Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, pourſuivit-il, celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aye de te poſſéder plus long-tems? Je voudrois, répondit ſon parent, pouvoir faire ici un plus long ſéjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déjà dit, je ſuis venu à la cour d'Eſpagne pour une affaire d'état. Je parlai hier en arrivant au premier miniſtre. Je dois le voir encore demain matin, et je partirai un moment après pour m'en retourner à Warſovie. Te voilà devenu Polonois, répliqua Segiar, et ſelon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit Don Pompéyo; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Pologne. J'ai beaucop d'agrément à ſa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été ſur le point de ſortir de ſes états? Eh! par quelle aventure? dit le Marquis. Contez-nous cela, je vous prie. Très-volontiers, répondit Don Pompéyo; et c'eſt en même tems mon hiſtoire, dont je vais vous faire le récit.

CHA-

CHAPITRE VII.

Hiſtoire de Don Pompéyo de Caſtro.

DON Alexo, pourſuivit-il, ſçait qu'au ſortir de mon enfance je voulus prendre le parti des armes, et que voyant notre pays tranquille, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis préſenter au roi, qui me donna de l'emploi dans ſon armée. J'étois un cadet des moins riches d'Eſpagne. Ce qui m'impoſoit la néceſſité de me ſignaler par des exploits qui m'attiraſſent l'attention du général. Je fis ſi bien mon devoir, qu'après une aſſez longue guerre la paix ayant été faite, le roi, ſur les bons témoignages que les officiers-généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une penſion conſidérable. Senſible à la généroſité de ce monarque, je ne perdois pas une occaſion de lui en témoigner ma réconnoiſſance par mon aſſiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il eſt permis de ſe préſenter à ſes regards. Par cette conduite, je me fis inſenſiblement aimer de ce prince, et j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me diſtinguai dans une courſe de bague, et dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la cour loua ma force et mon adreſſe ; et lorſque, comblé d'applaudiſſemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet, par lequel on me mandoit qu'une dame, dont la conquête devoit plus me flatter que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, ſouhaitoit de m'entretenir, et que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaiſir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, et je m'imaginai que la perſonne qui m'écrivoit, devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une vieille qui m'y attendoit pour me ſervir de guide, m'introduiſit par une petite porte du jardin

jardin dans une grande maiſon, et m'enferma dans un riche cabinet, en me diſant : Demeurez-ici. Je vais avertir ma maîtreſſe de votre arrivée. J'apperçus bien des choſes précieuſes dans ce cabinet, qu'éclairoit une grande quantité de bougies ; mais je n'en conſidérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la nobleſſe de la dame. Si tout ce que je voyois ſembloit m'aſſurer que ce ne pouvoit être qu'une perſonne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le perſuader, par ſon air noble et majeſtueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je penſois.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il ſeroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres ſentimens pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la cour, ne me les a point inſpirés. Il en précipite ſeulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois. Je me ſuis informée de vous, et le bien qu'on m'en a dit, m'a déterminée à ſuivre mon penchant. Ne croyez-pas, pourſuivit-elle, avoir fait la conquête d'une alteſſe. Je ne ſuis que la veuve d'un ſimple officier des gardes du roi : mais ce qui rend votre victoire glorieuſe, c'eſt la préférence que je vous donne ſur un des plus grands ſeigneurs du royaume. Le prince de Radzivil m'aime, et n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réuſſir, et je ne ſouffre ſes empreſſemens que par vanité.

Quoique je viſſe bien, à ce diſcours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laiſſai pas de ſçavoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortenſia, c'eſt ainſi que ſe nommoit la dame, étoit encore dans ſa première jeuneſſe, et ſa beauté m'éblouit. De plus, on m'offroit la poſſeſſion d'un cœur qui ſe refuſoit aux ſoins d'un prince. Quel triomphe pour un cavalier Eſpagnol ! Je me proſternai aux pieds d'Hortenſe, pour la remercier de ſes bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, et elle eut lieu d'être ſatisfaite des tranſports de reconnoiſſance que je fis éclater. Auſſi nous ſéparâmes-nous tous deux les meilleurs

meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les ſoirs, que le prince ne pourroit venir chez elle. Ce qu'on promit de me faire ſçavoir très-exactement. On n'y manqua pas, et je devins enfin l'adorateur de cette nouvelle Venus.

Mais les plaiſirs de la vie ne ſont pas d'éternelle durée. Quelques meſures que prît la dame pour dérober la connoiſſance de notre commerce à mon rival, il ne laiſſa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une ſervante mécontente le mit au fait. Ce ſeigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux et violent, fut indigné de mon audace. La colère et la jalouſie lui troublerent l'eſprit; et ne conſultant que ſa fureur, il réſolut de ſe venger de moi d'une manière infame. Une nuit que j'étois chez Hortenſe, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ſes valets armés de bâtons. Dès que je ſortis, il me fit ſaiſir par ces miſérables, et leur ordonna de m'aſſommer. Frappez, leur dit-il, que le téméraire périſſe ſous vos coups. C'eſt ainſi que je veux punir ſon inſolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'aſſaillirent tous enſemble, et me donnerent tant de coups de bâtons, qu'ils m'étendirent ſur la place. Après quoi ils ſe retirent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un ſpectacle bien doux. Je demeurai le reſte de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il paſſa près de moi quelques perſonnes, qui s'appercevant que je reſpirois encore, eurent la charité de me porter chez un chirurgien. Par bonheur mes bleſſures ne ſe trouverent pas mortelles, et je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la cour, et repris mes premières briſées, excepté que je ne retournai plus chez Hortenſe, qui de ſon côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné ſon infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de perſonne, et que je ne paſſois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir auſſi tranquille, que ſi je n'euſſe pas

pas reçu un affront. Car je ne disois pas ce que je pensois, et je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne sçavoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect, et m'obligeoit à devorer l'offense ; les autres, avec plus de raison, se défioient de mon silence, et regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissois être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, et que je ne manquerois pas de me venger, si-tôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour sçavoir s'il devinoit ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet, où il me dit : Don Pompéyo, je sçais l'accident qui vous est arrivé, et je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le roi ; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère. On m'a tout dit. Le prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble et Castillan. Je sçais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien, en est comptable à sa race. Vous sçavez l'indigne traitement que j'ai reçu, et je me propose d'assassiner le prince pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet, et me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein. Il est violent, dit le roi ; néanmoins je ne sçaurois le condamner, après le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il est digne du châtiment que vous

lui

lui réſervez. Mais n'exécutez pas ſi-tôt votre entrepriſe. Laiſſez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah! ſeigneur, m'ecriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez vous obligé de vous révéler mon ſecret? Quel tempérament peut .... Si je n'en trouve pas qui vous ſatisfaſſe, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez réſolu. Je ne prétends point abuſer de la confidence que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur. Soyez ſans inquiétude là-deſſus.

J'étois aſſez en peine de ſçavoir par quel moyen le roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon rival. Prince, lui-dit-il, vous avez offenſé Don Pompéyo de Caſtro. Vous n'ignorez pas que c'eſt un homme d'une naiſſance illuſtre, un cavalier que j'aime, qui m'a bien ſervi. Vous lui devez une ſatisfaction. Je ne ſuis pas d'humeur à la lui refuſer, répondit le prince; s'il ſe plaint de mon emportement, je ſuis prêt à lui en faire raiſon par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi. Un gentilhomme Eſpagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir ſe battre noblement avec un lâche aſſaſſin. Je ne puis vous appeller autrement, et vous ne ſçauriez expier l'indignité de votre action, qu'en préſentant vous même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ſes coups. O Ciel! s'écria mon rival; quoi, ſire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaiſſe? qu'il s'humilie devant un ſimple cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton? Non, repartit le monarque, j'obligerai Don Pompéyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez lui ſeulement pardon de votre violence, en lui préſentant un bâton. C'eſt tout ce que j'exige de vous. Et c'eſt trop attendre de moi, ſire, interrompit bruſquement Radzivil. J'aime mieux demeurer expoſé aux traits cachés que ſon reſſentiment me prépare. Vos jours me ſont chers, dit le roi, et je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaiſes ſuites. Pour la finir avec moins de déſagrément pour vous, je ſerai ſeul témoin de

cette ſatisfaction que je vous ordonne de faire à l'Eſpagnol.

Le roi eut beſoin de tout le pouvoir qu'il avoit ſur le prince, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche ſi mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout. Enſuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, et me demanda ſi je ſerois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, et je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenſeur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me préſenteroit. Cela étant réglé de cette ſorte, le prince et moi nous nous trouvâmes un jour chez le roi, qui s'enferma dans ſon cabinet avec nous. Allons, dit-il à Radzivil, reconnoiſſez votre faute, et méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuſes, et me préſenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompéyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, et que ma préſence ne vous empêche pas de ſatisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, ſeigneur, lui répondis-je, il ſuffit qu'il ſe mette en état de recevoir des coups be bâton. Un Eſpagnol offenſé n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le roi, puiſque vous êtes content de cette ſatisfaction, vous pouvez préſentement tous deux ſuivre la franchiſe d'un procédé régulier. Meſurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'eſt ce que je déſire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton bruſque, et cela ſeul eſt capable de me conſoler de la honteuſe démarche que je viens de faire.

A ces mots, il ſortit plein de rage et de confuſion ; et deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce ſeigneur diſpoſé à ſe bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adreſſe. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, Don Pompéyo, me dit-il, finiſſons ici notre différend. Nous devons l'un et l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, et moi

de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit ſi bruſquement l'épée à la main, que je n'eûs pas le tems de lui répondre. Il me pouſſa d'abord très-vivement : mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le pouſſai à mon tour. Je ſentis que j'avois affaire à un homme qui ſçavoit auſſi bien ſe défendre, qu'attaquer ; et je ne ſçais ce qu'il en ſeroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, et ne fût tombé à la renverſe. Je m'arrêtai auſſitôt, et dis au prince : Relevez vous. Pourquoi m'épargner ? répondit-il. Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, et continuons notre combat.

Don Pompéyo, dit-il en ſe relevant, après ce trait de généroſité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, ſi je vous perçois le cœur ? Je paſſerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, et je ſens que la reconnoiſſance fait ſuccéder de doux tranſports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompéyo, continua-t-il, ceſſons de nous haïr l'un l'autre. Paſſons même plus avant. Soyons amis. Ah ! ſeigneur, m'écriai-je, j'accepte avec joie une propoſition ſi agréable. Je vous voue une amitié ſincère ; et pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez Dona Hortenſia, quand elle voudroit me revoir. C'eſt moi, dit-il, qui vous cède cette dame. Il eſt plus juſte que je vous l'abandonne, puiſqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi, pourroient vous faire de la peine. Je les ſacrifie à votre repos. Ah ! trop généreux Caſtillan, reprit Radzivil, en me ſerrant entre ſes bras, vos ſentimens me charment. Qu'ils produiſent de remords dans mon ame ! Avec quelle douleur, avec quelle honte, je me rappelle l'outrage que vous avez reçu. La ſatisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi, me paroît trop légère en

ce

ce moment. Je veux mieux réparer cette injure ; et pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes niéces, dont je puis diſpoſer. C'eſt une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, et qui eſt encore plus belle que jeune.

Je fis là-deſſus au prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans ſon alliance me put inſpirer, et j'épouſai ſa nièce peu de jours après. Toute la cour félicita ce ſeigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avoit couverte d'ignominie ; et mes amis ſe rejouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triſte fin. Depuis ce tems, meſſieurs, je vis agréablement à Warſovie. Je ſuis aimé de mon épouſe, et j'en ſuis encore amoureux. Le Prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, et j'oſe me vanter d'être aſſez bien dans l'eſprit du roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par ſon ordre à Madrid, m'aſſure de ſon eſtime.

CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.

TElle fut l'hiſtoire que Don Pompéyo raconta, et que nous entendîmes le valet de Don Alexo et moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençat le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laiſſée entr'ouverte, et de-là nous n'en avions pas perdu un mot. Après cela, ces ſeigneurs continuerent de boire : mais ils ne pouſſerent pas la débauche juſqu'au jour, attendu que Don Pompéyo, qui devoit parler le matin au premier miniſtre, étoit bien aiſe auparavant de ſe repoſer un peu. Le Marquis de Zénète et mon maître embraſſerent ce cavalier, lui dirent adieu, et le laiſſerent avec ſon parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, et Don Mathias à ſon réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter. Je te fais mon ſecrétaire. Bon, dis-je en moi-même, ſurcroît de fonctions. Comme laquais, je ſuis mon maître partout ; comme valet de chambre, je l'habille, et j'écrirai ſous lui comme ſécretaire. Le Ciel en ſoit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois perſonnages différens. Tu ne ſçais pas, continua-t-il, quel eſt mon deſſein. Le voici. Mais ſois diſcret. Il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fauſſes lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment, et plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des coquêtes que pour avoir le plaiſir des les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguiſe ton écriture, de manière que les billets ne paroiſſent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume et de l'encre, et je me mis en devoir d'obéir à Don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : *Vous ne vous êtes point trouvé au rendez-vous. Ah ! Don Mathias, que direz vous pour vous juſtifier ? Quelle étoit mon erreur ? et que vous me puniſſez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amuſemens, et toutes les affaires du monde, devoient céder au plaiſir de voir Dona Clara de Mendoce.* Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui ſacrifioit un prince ; et un autre enfin, par lequel une dame lui mandoit, que ſi elle étoit aſſurée qu'il fût diſcret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne ſe contentoit pas de me dicter de ſi belles lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de perſonnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat : mais il me pria de ne lui donner des avis, que lorſqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, et d'expédier ſes commandemens.

mens. Cela fait, il ſe leva, et je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ſes poches. Il ſortit enſuite. Je le ſuivis, et nous allâmes dîner chez Don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou ſix cavaliers de ſes amis.

On y fit grand' chère, et la joie, qui eſt le meilleur aſſaiſonnement des feſtins, regna dans le repas. Tous les convives contribuerent à égayer la converſation ; les uns par des plaiſanteries, et les autres en racontant des hiſtoires, dont ils ſe diſoient les héros. Mon maître ne perdit pas une ſi belle occaſion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, et d'un air ſi impoſant, qu'à l'exception de ſon ſecrétaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui ſe faiſoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit Don Lope de Velaſco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de ſe réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement ſi la conquête de Dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit Don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade. Je lui plais. On me ſuit par ſon ordre. On apprend qui je ſuis. Elle m'écrit, et me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit, où tout repoſoit dans ſa maiſon. Je m'y trouvai. On m'introduiſit dans ſon appartement. . . . Je ſuis trop diſcret pour vous dire le reſte.

A ce recit laconique, le ſeigneur de Velaſco fit paroître une grande altération ſur ſon viſage. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en queſtion. Tous ces billets, dit-il à mon maître, en le regardant d'un œil furieux, ſont abſolument faux, et ſur tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de Dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Eſpagne de fille plus réſervée qu'elle. Depuis deux ans un cavalier, qui ne vous cède, ni en naiſſance, ni en mérite perſonnel, met tout en uſage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs : mais il peut ſe flatter que ſi elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne ſeroit qu'à

lui ſeul. Hé ! qui vous dit le contraire? interrompit Don Mathias d'un air railleur. Je conviens avec vous que c'eſt une fille très-honnête. De mon côté, je ſuis un fort honnête garçon. Par conſéquent, vous devez être perſuadé qu'il ne s'eſt rien paſſé entre nous que de très-honnête. Ah ! c'en eſt trop, interrompit Don Lope à ſon tour. Vous êtes un impoſteur. Jamais Dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis ſouffrir que vous oſiez noircir ſa réputation. Je ſuis auſſi trop diſcret pour vous dire le reſte. En achevant ces mots, il rompit en viſiére à toute la compagnie, et ſe retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaiſes ſuites. Mon maître, qui étoit aſſez brave pour un ſeigneur de ſon caractère, mépriſa les menaces de Don Lope. Le fat ! s'écria t-il, en faiſant un éclat de rire ; les chevaliers errans ſoutenoient la beauté de leurs maîtreſſes ; il veut, lui, ſoutenir la ſageſſe de la ſienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velaſco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'oppoſer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, ſans y faire beaucoup d'attention, continuerent de ſe réjouir, et ne ſe ſéparerent qu'à la pointe du jour ſuivant. Nous nous couchâmes, mon maître et moi, ſur les cinq heures du matin. Le ſommeil m'accabloit, et je comptois de bien dormir : mais je comptois ſans mon hôte, ou plutôt ſans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! maudit portier, m'écriai-je en bâillant, ſongez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure? Dites à ce garçon que je repoſe, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment. Il aſſure que la choſe preſſe. A ces mots, je me levai. Je mis ſeulement mon haut-de-chauſſes et mon pourpoint, et j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi s'il vous plaît, quelle affaire preſſante me procure l'honneur de vous voir de ſi grand matin? J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au ſeigneur Don Mathias, et il

il faut qu'il la liſe tout préſentement. Cela eſt de la dernière conſéquence pour lui. Je vous prie de m'introduire dans ſa chambre. Comme je crus qu'il s'agiſſoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, ſi j'interromps votre repos : mais l'importance . . . Que me veux-tu ? interrompit-il bruſquement. Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'eſt une lettre que j'ai à vous rendre de la part de Don Lope de Velaſco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, et après l'avoir lu, dit au valet de Don Lope : Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaiſir qu'on me pût propoſer ; juge ſi je me leverai à ſix heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que s'il eſt encore à midi et demi, dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette réponſe. A ces mots, il s'enfonça dans ſon lit, et ne tarda guère à ſe rendormir.

Il ſe leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi. Puis il ſortit, en me diſant qu'il me diſpenſoit de le ſuivre ; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit pour lui obéir. Je marchai ſur ſes pas juſqu'au Pré de Saint Jerôme, où j'apperçus Don Lope de Velaſco, qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les obſerver tous deux, et voici ce que je remarquai de loin. Ils ſe joignirent, et commencerent à ſe battre un moment après. Leur combat fut long. Ils ſe pouſſerent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adreſſe et de vigueur. Cependant la victoire ſe déclara pour Don Lope. Il perça mon maître, l'étendit par terre, et s'enfuit fort ſatisfait de s'être ſi bien vengé. Je courus au malheureux Don Mathias. Je le trouvai ſans connoiſſance, et preſque déjà ſans vie. Ce ſpectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, ſans y penſer, j'avois ſervi d'inſtrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laiſſai pas de ſonger à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel ſans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon maître ; et quand j'eus porté cela chez le barbier, où mon habit d'homme

à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeſte dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et ſurtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des meſures qu'il avoit à prendre là-deſſus. Il aſſembla ſes domeſtiques, leur ordonna de le ſuivre, et nous nous rendîmes tous au Pré de Saint Jerôme. Nous enlevâmes Don Mathias, qui reſpiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eut tranſporté chez lui. Ainſi périt le ſeigneur Don Mathias de Silva, pour s'être aviſé de lire mal-à-propos des billets-doux ſuppoſés.

CHAPITRE IX.

Quelle perſonne il alla ſervir après la mort de Don Mathias de Silva.

QUelques jours après les funérailles de Don Mathias, tous ſes domeſtiques furent payés et congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaiſon. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Mélendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile ſur cela. Je ne voulois plus ſervir que des perſonnes hors du commun ; encore avois-je réſolu de bien examiner les poſtes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune ſeigneur me paroiſſoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me préſentât une maiſon telle que je m'imaginois la mériter, je penſai que je ne pouvois mieux faire que de conſacrer mon oiſiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions ſi plaiſamment détrompés. Je n'oſai m'habiller en Don Céſar de Ribéra. Je ne pouvois, ſans paſſer pour un extravagant, mettre cet habit

habit que pour me déguiſer. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chauſſé et bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre Don Céſar et Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maiſon d'Arſénie. Je trouvai Laure ſeule dans la même ſalle où je lui avois déjà parlé. Ah! c'eſt vous, s'écria-t-elle, auſſi-tôt qu'elle m'apperçut. Je vous croyois perdu. Il y a ſept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abuſez point, à ce que je vois, des libertés que les dames vous donnent.

Je m'excuſai ſur la mort de mon maître, ſur les occupations que j'avois eues; et j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été préſente à ma penſée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, et je vous avouerai que j'ai auſſi ſongé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de Don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma maîtreſſe qu'elle veut avoir chez elle une eſpèce d'homme d'affaires; un garçon qui entende bien l'œconomie, et qui tienne un regiſtre exact des ſommes qu'on lui donnera pour faire la dépenſe de la maiſon. J'ai jetté les yeux ſur votre ſeigneurie. Il me ſemble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je ſens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai lu les Oeconomiques d'Ariſtote, et pour tenir des regiſtres, c'eſt mon fort.... Mais, mon infante, pourſuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au ſervice d'Arſénie. Quelle difficulté? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus ſervir de bourgeois. J'en ai même juré par le Styx. Si Jupiter n'oſoit violer ce ſerment, jugez ſi un valet doit le reſpecter? Qu'appelles-tu des bourgeois? repartit froidement la ſoubrette. Pour qui prends-tu les comediennes? Les prends-tu pour des avocates, ou pour des procureuſes? Oh! ſçache, mon ami, que les comédiennes ſont nobles, archi-nobles, par les alliances qu'elles contractent avec les grands ſeigneurs.

Sur

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon infante, je puis accepter la place que vous me deſtinez. Je ne dérogerai point. Non, ſans doute, répondit-elle ; paſſer de chez un petit-maître au ſervice d'une héroïne de théâtre, c'eſt être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faiſons auſſi bonne chère ; et dans le fonds, on doit nous confondre enſemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à conſidérer un Marquis et un comédien dans le cours d'une journée, c'eſt preſque la même choſe. Si le Marquis pendant les trois quarts du jour eſt par ſon rang au-deſſus du comédien, le comédien pendant l'autre quart s'élève encore davantage au-deſſus du Marquis, par un rôle d'empereur ou de roi qu'il repréſente. Cela fait, ce me ſemble, une compenſation de nobleſſe et de grandeur qui nous égale aux perſonnes de la cour. Oui, vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, ſans contredit, les uns aux autres. Peſte ! les comédiens ne ſont pas de maroufles, comme je le croyois, et vous me donnez une forte envie de ſervir de ſi honnêtes gens. Eh bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour diſpoſer ma maîtreſſe à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque aſcendant ſur ſon eſprit. Je ſuis perſuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de ſa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoiſſance, et je l'en aſſurai avec des tranſports, qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un aſſez long entretien, qui auroit encore duré, ſi un petit laquais ne fût venu dire à ma princeſſe, qu'Arſénie la demandoit. Nous nous ſeparâmes. Je ſortis de chez la comédienne, dans la douce eſpérance d'y avoir bientôt bouche à cour ; et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la ſuivante, pour t'aſſurer que tu es commenſal dans cette maiſon. Viens, ſuis-moi : Je vais te préſenter à ma maîtreſſe. A ces paroles, elle me mena dans un appartement compoſé

compoſé de cinq à ſix pièces de plein-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crus chez une vice-reine : ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richeſſes du monde amaſſées dans un même lieu. Il eſt vrai qu'il y en avoit de pluſieurs nations, et qu'on pouvoit définir cet appartement, Le temple d'une déeſſe, où chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de ſon pays. J'apperçus la divinité aſſiſe ſur un gros carreau de ſatin. Je la trouvai charmante, et graſſe de la fumée des ſacrifices. Elle étoit dans un déshabillé galant, et ſes belles mains s'occupoient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer ſon rôle ce jour-là. Madame, lui dit la ſoubrette, voici l'œconome en queſtion. Je puis vous aſſurer que vous ne ſçauriez avoir un meilleur ſujet. Arſénie me regarda très-attentivement, et j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure ! s'écria-t-elle, mais voilà un fort joli garçon. Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Enſuite m'adreſſant la parole : Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous ſerez content de moi, ſi je le ſuis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la ſervir à ſon gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je ſortis ſur le champ pour aller chercher mes hardes, et je revins m'inſtaller dans cette maiſon.

CHAPITRE X.

Qui n'eſt pas plus long que le précédent.

IL étoit à peu près l'heure de la comédie. Ma maîtreſſe me dit de la ſuivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans ſa loge, où elle ôta ſon habit de ville, et en prit un autre plus magnifique pour paroître ſur la ſcène. Quand le ſpectacle commença, Laure me conduiſit, et ſe plaça près de moi dans un endroit d'où

d'où je pouvois voir et entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plûpart, à cauſe ſans doute que Don Pompéyo m'avoit prévenu contr'eux. On ne laiſſoit pas d'en applaudir pluſieurs, et quelques uns de ceux-là me firent ſouvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des comédiens et des comédiennes, à meſure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne ſe contentoit pas de les nommer, la médiſante en faiſoit de jolis portraits. Celui-ci, diſoit-elle, a le cerveau creux, celui-là eſt un inſolent. Cette mignonne que vous voyez, et qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Roſarda. Mauvaiſe acquiſition pour la compagnie. On devroit mettre cela dans la troupe qu'on lève par ordre du Vice-roi de la Nouvelle Eſpagne, et qu'on va faire inceſſamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet aſtre lumineux qui s'avance: ce beau ſoleil couchant; c'eſt Caſilda. Si depuis qu'elle a des amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une princeſſe d'Egypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit juſqu'au troiſième ciel. Enfin, Laure déchira tout le monde par des médiſances. Ah la méchante langue! Elle n'épargna pas même ſa maîtreſſe.

Cependant, j'avouerai mon foible, j'étois charmé de ma ſoubrette, quoique ſon caractère ne fût pas moralement bon. Elle médiſoit avec un agrément qui me faiſoit aimer juſqu'à ſa malignité. Elle ſe levoit dans les entre-acts, pour aller voir ſi Arſénie n'avoit pas beſoin de ſes ſervices; mais au lieu de venir promptement reprendre ſa place, elle s'amuſoit derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la ſuivis une fois pour l'obſerver, et je remarquai qu'elle avoit bien des connoiſſances. Je comptai juſqu'à trois comédiens qui l'arrêterent, l'un après l'autre, pour lui parler, et ils me parurent s'entretenir avec elle très-familièrement. Cela ne me plut point, et pour la première fois de ma vie, je ſentis ce que c'eſt que d'être jaloux. Je retournai à ma place

ſi rêveur et ſi triſte, que Laure s'en apperçut auſſi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas? me dit-elle avec étonnement. Quelle humeur noire s'eſt emparée de toi, depuis que je t'ai quitté? Tu as l'air ſombre et chagrin. Ma princeſſe, lui répondis-je, ce n'eſt pas ſans raiſon. Vos allures ſont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens. . . . Ah le plaiſant ſujet de triſteſſe! interrompit-elle en riant. Quoi, cela te fait de la peine? Oh vraiment tu n'es pas au bout. Tu verras bien d'autres choſes parmi nous. Il faut que tu t'accoûtumes à nos manières aiſées. Point de jalouſie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, paſſent pour des ridicules. Auſſi n'y en a-t-il preſque point. Les pères, les maris, les frères, les oncles, et les couſins, ſont les gens du monde les plus commodes; et ſouvent même c'eſt eux qui établiſſent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de perſonne, et à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de ſon cœur. Puis elle m'aſſura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette aſſurance, dont je pouvois douter ſans paſſer pour un eſprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'allarmer, et je lui tins parole. Je la vis, dès le ſoir même, s'entretenir en particulier et rire avec des hommes. A l'iſſue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtreſſe au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux ſeigneurs et un comédien, qui y venoient ſouper. Outre Laure et moi, il y avoit pour domeſtiques dans cette maiſon une cuiſinière, un cocher, et un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuiſinière, qui n'étoit pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre et le petit laquais mirent le couvert, et je dreſſai le buffet, compoſé de la plus belle vaiſſelle d'argent, et de pluſieurs vaſes d'or; autres offrandes que la déeſſe du temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, et je ſervis d'échanſon, pour montrer à ma maîtreſſe que j'étois un

homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas. Elles faiſoient les dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*excellence* les ſeigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *ſeigneurie :* elles les appelloient ſimplement par leur nom. Il eſt vrai que c'étoit eux qui les gâtoient, et qui les rendoient ſi vaines en ſe familiariſant un peu trop avec elles. Le comédien de ſon côté, comme un acteur accoûtumé à faire le héros, vivoit avec eux ſans façon : il buvoit à leur ſanté, et tenoit, pour ainſi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis et le comédien ſont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le ſont encore davantage pendant la nuit, puiſqu'ils la paſſent toute entière à boire enſemble.

Arſénie et Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échappa mille diſcours hardis, entremêlés de menues faveurs, et de minauderies qui furent bien ſavourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtreſſe en amuſoit un par un badinage innocent, ſon amie, qui ſe trouvoit entre les deux autres, ne faiſoit point avec eux la Suzanne. Dans le tems que je conſidérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adoleſcent, on apporta le fruit. Alors je mis ſur la table des bouteilles de liqueurs et des verres, et je diſparus pour aller ſouper avec Laure, qui m'attendoit. Eh bien, Gil Blas, me dit-elle, que penſes-tu de ces ſeigneurs que tu viens de voir ? Ce ſont ſans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arſénie et de Florimonde. Non, reprit-elle, ce ſont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes ſans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaiſance, et ils ſont aſſez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au ciel ! Florimonde et ma maîtreſſe ſont à préſent ſans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, et veulent faire tous les plaiſirs d'une maiſon, parce qu'ils en ſont toute la dépenſe. Pour moi, j'en ſuis bien aiſe, et je ſoutiens qu'une coquette

ſenſée

ſenſée doit fuir ces ſortes d'engagemens. Pourquoi ſe donner un maître? Il vaut mieux gagner ſol à ſol un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix là.

Lorſque Laure étoit en train de parler, et elle y étoit preſque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du Prince; et je conclus de tous ſes diſcours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureuſement j'étois dans un âge où ils ne font guère d'horreur, et il faut ajouter que la ſoubrette ſçavoit ſi bien peindre les dérèglemens, que je n'y enviſageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre ſeulement la dixième partie des exploits des comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les ſeigneurs et le comédien ſe retirerent avec Florimonde, qu'ils conduiſirent chez elle.

Après qu'ils furent ſortis, ma maîtreſſe me dit, en me mettant de l'argent entre les mains, Tenez, Gil Blas, voilà dix piſtoles pour aller demain à la proviſion. Cinq ou ſix de nos meſſieurs et de nos dames doivent dîner ici. Ayez ſoin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette ſomme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arſénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expreſſions. Sçachez qu'il ne faut point dire la troupe: il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens. Les acteurs de Madrid ſur tout méritent bien qu'on appelle leur corps compagnie. Je demandai pardon à ma maîtreſſe de m'être ſervi d'un terme ſi peu reſpectueux. Je la ſuppliai très-humblement d'excuſer mon ignorance. Je lui proteſtai que dans la ſuite, quand je parlerois de meſſieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la compagnie.

CHAPITRE XI.

Comment les comédiens vivoient enſemble, et de quelle manière ils traitoient les auteurs.

JE me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'œconome. C'étoit un jour maigre ; j'achetai, par ordre de ma maîtreſſe, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux et d'autres petits-pieds. Comme meſſieurs les comédiens ne ſont pas contens des manières de l'égliſe à leur égard, ils n'en obſervent pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien paſſer les trois jours du carnaval. La cuiſinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arſénie ſe leva, et demeura juſqu'à midi à ſa toilette. Alors les ſeigneurs Roſimiro et Ricardo comédiens arriverent. Il ſurvint enſuite deux comédiennes, Conſtance et Celinaura, et un moment après, parut Florimonde accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus leſtes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut de-chauſſes bien étroit, et l'on voyoit aux ouvertures de ſon pourpoint une chemiſe fine avec une fort belle dentelle. Ses gants et ſon mouchoir étoient dans la concavité de la garde de ſon épée, et il portoit ſon manteau avec une grace toute particulière.

Néanmoins quoiqu'il eut bonne mine et fut très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque choſe de ſingulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là ſoit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arſénie, il courut, les bras ouverts, embraſſer les actrices et les acteurs, l'un après l'autre, avec des démonſtrations plus outrées que celles des petits-maîtres. Je ne changeai point de ſentiment, lorſque

lorſque je l'entendis parler. Il appuyoit ſur toutes les ſyllabes, et prononçoit ſes paroles d'un ton emphatique, avec des geſtes et des yeux accommodés au ſujet. J'eus la curioſité de demander à Laure ce que c'étoit que ce cavalier : Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il eſt impoſſible de voir et d'entendre pour la première fois le ſeigneur Carlos Alonſo de la Ventoléria, ſans avoir l'envie qui te preſſe. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'eſt un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaiſie, et s'en eſt depuis repenti par raiſon. As-tu remarqué ſes cheveux noirs ? Ils ſont teints, auſſi-bien que ſes ſourcils et ſa mouſtache. Il eſt plus vieux que Saturne. Cependant, comme au tems de ſa naiſſance ſes parens ont negligé de faire écrire ſon nom ſur les regiſtres de ſa paroiſſe, il profite de leur négligence, et ſe dit plus jeune qu'il n'eſt de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'eſt le perſonnage d'Eſpagne le plus rempli de lui-même. Il a paſſé les douze premiers luſtres de ſa vie dans une ignorance craſſe ; mais pour devenir ſçavant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en Grec et en Latin. De plus, il ſçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de ſon cru, qu'il eſt parvenu à ſe figurer qu'ils en ſont effectivement. Il les fait venir dans la converſation, et on peut dire que ſon eſprit brille aux dépens de ſa ménroire. Au reſte, on dit que c'eſt un grand acteur. Je veux le croire pieuſement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, et je lui trouve entr'autres défauts une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante, qui donne un air antique et ridicule à ſa déclamation.

Tel fut le portrait que ma ſoubrette me fit de cet hiſtrion honoraire, et véritablement, je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faiſoit auſſi le beau parleur ; il ne manqua pas de tirer de ſon ſac deux ou trois contes, qu'il débita d'un air impoſant et bien étudié. D'une autre part, les comédiennes et les comédiens, qui n'étoient point venus là pour ſe

taire, ne furent pas muets. Ils commencerent à s'entretenir de leurs camarades abſens d'une manière peu charitable à la vérité; mais c'eſt une choſe qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La converſation s'échauffa donc contre le prochain: Vous ne ſçavez pas, meſdames, dit Roſimiro, un nouveau trait de Céſarino, notre cher confrère? Il a ce matin acheté des bas de ſoie, des rubans et des dentelles, qu'il s'eſt fait apporter à l'aſſemblée par un petit page, comme de la part d'une comteſſe. Quelle friponnerie! dit le ſeigneur de la Ventoléria en ſouriant d'un air fat et vain. De mon tems on étoit de meilleure foi. Nous ne ſongions point à compoſer de pareilles fables. Il eſt vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faiſoient elles-mêmes les emplettes. Elles avoient cette fantaiſie-là. Parbleu, dit Ricardo, du même ton, cette fantaiſie les tient bien encore; et s'il étoit permis de s'expliquer là-deſſus . . . mais il faut taire ces ſortes d'aventures, ſur-tout quand les perſonnes d'un certain rang y ſont intéreſſées.

Meſſieurs, interrompit Florimonde, laiſſez-là de grace vos bonnes fortunes, elles ſont connues de toute la terre. Parlons d'Iſménie. On dit que ce ſeigneur, qui a fait tant de dépenſes pour elle, vient de lui échapper. Oui vraiment, s'écria Conſtance, et je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je ſçais la choſe d'original. Son Mercure a fait un *qui pro quo*: il a porté au ſeigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, et a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adreſſoit au ſeigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh! pour celle du ſeigneur, reprit Conſtance, elle eſt peu conſidérable. Le cavalier a mangé preſque tout ſon bien: mais le petit homme d'affaires ne faiſoit que d'entrer ſur les rangs. Il n'a point encore paſſé par les mains des coquettes. C'eſt un ſujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette ſorte avant le dîner, et leur entretien roula ſur la même matière, lorſqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point,

ſi j'entreprenois de rapporter tous les autres diſcours pleins de médiſance ou de fatuité que j'entendis ; le lecteur trouvera bon que je les ſupprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur, qui arriva chez Arſénie ſur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtreſſe : Madame, un homme en linge ſale, crotté juſqu'à l'échine, et qui, ſauf votre reſpect, a tout l'air d'un poëte, demande à vous parler. Qu'on le faſſe monter, répondit Arſénie. Ne bougeons, meſſieurs, c'eſt un auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une tragédie, et qui apportoit un rôle à ma maîtreſſe. Il s'appelloit Pédro de Moya. Il fit en entrant cinq ou ſix profondes révérences à la compagnie, qui ne ſe leva, ni même ne le ſalua point. Arſénie répondit ſeulement par une ſimple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarraſſé. Il laiſſa tomber ſes gants et ſon chapeau. Il les ramaſſa, s'approcha de ma maîtreſſe ; et lui préſentant un papier plus reſpectueuſement qu'un plaideur ne préſente un placet à ſon juge : Madame, lui dit-il, agréez, de grace, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide et mépriſante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui ſe ſervant de l'occaſion pour diſtribuer d'autres perſonnages, en donna un à Roſimiro, et un autre à Florimonde, qui n'en uſerent pas plus honnêtement avec lui qu'Arſénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de ſon naturel, comme ces meſſieurs le ſont pour la plûpart, l'inſulta par de piquantes railleries. Pédro de Moya les ſentit. Il n'oſa toutefois les relever, de peur que ſa pièce n'en pâtit. Il ſe retira ſans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans ſon dépit, il ne manqua pas d'apoſtropher en lui-même les comédiens comme ils le méritoient ; et les comédiens de leur côté, quand il fut ſorti, commencerent à parler des auteurs avec beaucoup de reſpect : Il me ſemble, dit

dit Florimonde, que le ſeigneur Pédro de Moya ne s'en va pas fort ſatisfait.

Eh! madame, s'écria Roſimiro, de quoi vous inquiêtez-vous? Les auteurs ſont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce ſeroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits meſſieurs; je les connois; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toûjours en eſclaves, et ne craignons point de laſſer leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils ſont encore trop heureux, que nous voulions bien jouer leurs pièces. Vous avez raiſon, dit Arſénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faiſons la fortune. Pour ceux-là, ſi-tôt que nous les avons bien placés, l'aiſe les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureuſement la compagnie s'en conſole, et le public n'en ſouffre point.

On applaudit à ces beaux diſcours, et il ſe trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des comédiens, leur en devoient encore de reſte. Ces hiſtrions les mettoient au-deſſous d'eux, et certes ils ne pouvoient les mépriſer davantage.

CHAPITRE XII.

Gil Blas ſe met dans le goût du théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de tems après.

LES convives demeurerent à table, juſqu'à ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les ſuivis, et je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaiſir, que je réſolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, et inſenſiblement je m'accoûtumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulièrement charmé de ceux qui brailloient et geſticuloient le plus ſur la ſcène, et je n'étois pas ſeul dans ce goût-là.

La beauté des pièces ne me touchoit pas moins que la manière dont on les repréſentoit. Il y en avoit quelques-

quelques-uns qui m'enlevoient, et j'aimois entr' autres celles où l'on faiſoit paroître tous les cardinaux, ou les douze pairs de France. Je retenois des morceaux de ces poëmes incomparables. Je me ſouviens que j'appris par cœur, en deux jours, une comédie entière, qui avoit pour titre, *La Reine des Fleurs*. La Roſe, qui étoit la reine, avoit pour confidente la Violette, et pour écuyer le Jaſmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me ſembloient faire beaucoup d'honneur à l'eſprit de notre nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût; et pour y parvenir ſûrement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que diſoient les comédiens. S'ils louoient une pièce, je l'eſtimois. Leur paroiſſoit-elle mauvaiſe, je la mépriſois. Je m'imaginois qu'ils ſe connoiſſoient en pièces de théâtre, comme les jouailliers en diamans. Néanmoins la tragédie de Pedro de Moya eut un très grand ſuccès, quoiqu'ils euſſent jugé qu'elle ne réuſſiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens ſuſpects; et j'aimai mieux penſer que le public n'avoit pas le ſens commun, que de douter de l'infaillibilité de la compagnie. Mais on m'aſſura de toutes parts qu'on applaudiſſoit ordinairement les pièces nouvelles, dont les comédiens n'avoient pas bonne opinion; et qu'au contraire, celles qu'ils recevoient avec applaudiſſement, étoient preſque toujours ſifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger ſi mal des ouvrages; et là-deſſus on me cita mille ſuccès de pièces qui avoient démenti leurs déciſions. J'eus beſoin de toutes ces preuves pour me déſabuſer.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on repréſentoit pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvé froide et ennuyeuſe. Ils avoient même juré qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette penſée, ils en jouerent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le ſecond acte; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés. Comment diable, dit

Roſimiro,

Roſimiro, cette comédie prend! Enfin, ils jouent le troiſième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprens rien, dit Ricardo : nous avons cru que cette pièce ne ſeroit pas goûtée ; voyez le plaiſir qu'elle fait à tout le monde. Meſſieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'eſt qu'il y a dedans mille traits d'eſprit que nous n'avons pas remarqués.

Je ceſſai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, et je devins un juſte appréciateur de leur mérite. Ils juſtifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices et des acteurs que les applaudiſſemens avoient gâtés, et qui ſe conſidérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public, lorſqu'ils jouoient. J'étois choqué de leur défauts : mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, et je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre? Tous les diſcours que j'entendois parmi eux, étoient pernicieux pour la jeuneſſe, et je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas ſçu ce qui ſe paſſoit chez Caſilda, chez Conſiance, et chez les autres comédiennes, la maiſon d'Arſénie toute ſeule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux ſeigneurs dont j'ai parlé, il y venoit de petits-maîtres, des enfans de famille, que les uſuriers mettoient en état de faire de la dépenſe, et quelquefois on y recevoit auſſi des traitans, qui bien loin d'être payés comme dans leur aſſemblées pour leur droit de préſence, payoient là pour avoir droit d'être préſens.

Florimonde qui demeuroit dans une maiſon voiſine, dînoit et ſoupoit tous les jours avec Arſénie. Elles paroiſſoient toutes deux dans une union qui ſurprenoit bien des gens. On étoit étonné que des coquettes fuſſent en ſi bonne intelligence, et l'on s'imaginoit qu'elles ſe brouilleroient tôt ou tard pour quelque cavalier: mais on connoiſſoit mal ces amies parfaites. Une ſolide amitié les uniſſoit. Au lieu d'être jalouſes comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de s'en diſputer ſottement les ſoupirs.

Laure,

Laure, à l'exemple de ces deux illuſtres aſſociées, profitoit auſſi de ſes beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choſes. Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avois promis de prendre là-deſſus l'eſprit de la compagnie. Je diſſimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en converſation particulière. Elle me répondit toujours que c'étoit un oncle, ou un couſin. Qu'elle avoit de parens ! Il falloit que ſa famille fût plus nombreuſe que celle du roi Priam. La ſoubrette ne s'en tenoit pas même à ſes oncles et à ſes couſins, elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers, et faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juſte et préciſe, étoit auſſi jeune, auſſi jolie, et auſſi coquette que ſa maîtreſſe, qui n'avoit point d'autre avantage ſur elle, que celui de divertir publiquement le public. Je cédai au torrent pendant trois ſemaines. Je me livrai à toute ſorte de voluptés. Mais je dirai, en même-tems, qu'au milieu des plaiſirs, je ſentois ſouvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, et qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à meſure que je devenois plus débauché : et par un effet de mon heureux naturel, les déſordres de la vie comique commencerent à me faire horreur. Ah ! miſérable, me dis-je à moi-même, eſt-ce ainſi que tu remplis l'attente de ta famille ? N'eſt-ce pas aſſez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de précepteur ? Ta condition ſervile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec des gens ſi vicieux ? L'envie, la colère, et l'avarice, regnent chez les uns ; la pudeur eſt bannie de chez les autres : ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance et à la pareſſe ; l'orgueil de ceux-là va juſqu'à l'inſolence. C'en eſt fait, je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les ſept péchés mortels.

FIN du TROISIEME LIVRE.

LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiens, quitte le ſervice d'Arſénie, et trouve une plus honnête maiſon.

UN reſte d'honneur et de religion, que je ne laiſſois pas de conſerver parmi des mœurs ſi corrompues, me fit réſoudre, non ſeulement à quitter Arſénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant ceſſer d'aimer, quoique je ſçuſſe bien qu'elle me faiſoit mille infidélités. Heureux qui peut ainſi profiter des momens de raiſon qui viennent troubler les plaiſirs dont il eſt trop occupé ! Un beau matin je fis mon paquet, et ſans compter avec Arſénie, qui ne me devoit, à la vérité, preſque rien, ſans prendre congé de ma chère Laure, je ſortis de cette maiſon où l'on ne reſpiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plutôt fait cette bonne action, que le ciel m'en récompenſa. Je rencontrai l'intendant de feu Don Mathias mon maître. Je le ſaluai, il me reconnut, et s'arrêta pour me demander qui je ſervois. Je lui répondis que depuis un inſtant j'étois hors de condition: qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arſénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en ſortir de mon propre mouvement, pour ſauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été ſcrupuleux de ſon naturel, approuva ma délicateſſe, et me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageuſement, puiſque j'étois un garçon ſi plein d'honneur. Il accomplit ſa promeſſe, et me mit dès ce jour-là chez Don Vincent de Guſman, dont il connoiſſoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maiſon. Auſſi ne me ſuis-je point repenti dans la ſuite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux ſeigneur fort riche, qui vivoit heureux depuis pluſieurs années ſans procès et ſans femme ; les médecins lui ayant ôté la ſienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conſerver longtems, ſi elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de ſonger à ſe remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, ſa fille unique, qui entroit alors dans ſa vingt-ſixième année, et pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un eſprit excellent et très-cultivé. Son père étoit un petit génie ; mais il avoit le talent de bien gouverner ſes affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimoit à parler, et principalement de guerre et de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en ſa préſence, il embouchoit dans le moment la trompette héroïque, et ſes auditeurs ſe trouvoient trop heureux, quand ils en étoient quittes pour la rélation de deux ſièges et de trois batailles. Comme il avoit conſumé les deux tiers de ſa vie dans le ſervice, ſa mémoire étoit une ſource inépuiſable de faits divers qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaiſir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bégue et diffus : ce qui ne rendoit pas ſa manière de conter fort agréable. Au reſte, je n'ai point vu de ſeigneur d'un ſi bon caractère. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté ni capricieux ; j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de ſon bien, il vivoit honorablement. Son domeſtique étoit compoſé de pluſieurs valets, et de trois femmes qui ſervoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de Don Mathias m'avoit procuré un bon poſte, et je ne ſongeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrein ; j'étudiai les inclinations des uns et des autres ; puis réglant ma conduite là-deſſus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître et tous les domeſtiques.

Il y avoit déjà plus d'un mois que j'étois chez Don Vincent, lorſque je crus m'appercevoir que ſa fille me diſtinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ſes yeux venoient à s'arrêter ſur moi, il me ſembloit y remarquer une ſorte de complaiſance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laſſoit tomber ſur les autres. Si je n'euſſe pas fréquenté des petits-maîtres et des comédiens, je ne me ſerois jamais aviſé de m'imaginer qu'Aurore penſât à moi ; mais je m'étois un peu gâté parmi ces meſſieurs, chez qui les dames, même les plus qualifiées, ne ſont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, diſois je, on en croit quelques uns de ces hiſtrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaiſies dont ils profitent. Que ſçais-je ſi ma maîtreſſe n'eſt point ſujette à ces fantaiſies-là ? Mais non, ajoutois-je un moment après, je ne puis me le perſuader. Ce n'eſt point une de ces Meſſalines qui démentant la fierté de leur naiſſance, abaiſſent indignement leurs regards juſques dans la pouſſière, et ſe deſhonorent ſans rougir. C'eſt plutôt une de ces filles vertueuſes, mais tendres, qui ſatisfaites des bornes que leur vertu preſcrit à leur tendreſſe, ne ſe font pas un ſcrupule d'inſpirer et de ſentir une paſſion délicate, qui les amuſe ſans péril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtreſſe, ſans ſçavoir préciſément à quoi je devois m'arrêter. Cependant lorſqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me ſoûrire et de témoigner de la joie. On pouvoit ſans paſſer pour fat donner dans de ſi belles apparences. Auſſi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement épriſe de mon mérite, et je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domeſtiques à qui l'amour rend la ſervitude ſi douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de ſoin de ma perſonne, que je n'en avois eu juſqu'alors ; je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelqu'agrément ; je dépenſai en linges, en pommades et en eſſences tout ce que j'avois d'argent. La première choſe que je faiſois le matin, c'étoit de me

me parer et de me parfumer, pour n'être point en négligé, s'il falloit me préſenter devant ma maîtreſſe. Avec cette attention que j'apportois à m'ajuſter, et les autres mouvemens que je me donnois pour plaire, je me flattois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille perſonne qui demeuroit depuis plus de vingt années chez Don Vincent. Elle avoit élevé ſa fille, et conſervoit encore la qualité de duègne ; mais elle n'en rempliſſoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Enfin elle poſſédoit toute la confiance de ſa maîtreſſe. Un ſoir la dame Ortiz ayant trouvé l'occaſion de me parler, ſans qu'on pût nous entendre, me dit tous bas, que ſi j'étois ſage et diſcret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendroit là des choſes que je ne ſerois pas fâché de ſçavoir. Je répondis à la duègne, en lui ſerrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, et nous nous ſéparâmes vîte, de peur d'être ſurpris. Je ne doutai plus que je n'euſſe fait une tendre impreſſion ſur la fille de Don Vincent, et j'en reſſentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le tems me dura depuis ce moment juſqu'au ſouper, quoiqu'on ſoupât de fort bonne heure, et depuis le ſouper juſqu'au coucher de mon maître ! Il me ſembloit que tout ſe faiſoit ce ſoir-là dans la maiſon avec une lenteur extraordinaire. Pour ſurcroît d'ennui, lorſque Don Vincent fut retiré dans ſon appartement, au lieu de ſonger à ſe repoſer, il ſe mit à rebattre ſes campagnes de Portugal, dont il m'avoit ſouvent étourdi. Mais ce qu'il n'avoit point encore fait, et ce qu'il me gardoit pour ce ſoir-là, il me nomma tous les officiers qui s'étoient diſtingués de ſon tems. Il me raconta même leurs exploits. Que je ſouffris à l'écouter juſqu'au bout ! Il acheva pourtant de parler, et ſe coucha. Je paſſai auſſi-tôt dans une petite chambre où étoit mon lit, et d'où l'on deſcendoit dans le jardin par un eſcalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pom-

made. Je pris une chemiſe blanche, après l'avoir bien parfumée, et quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtreſſe, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre elle avoit regagné ſon appartement et que l'heure du berger étoit paſſée. Je m'en pris à Don Vincent; mais comme je maudiſſois ſes campagnes, j'entendis ſonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, et qu'il étoit impoſſible qu'il ne fût pas au moins une heure après minuit. Cependant je me trompois ſi bien, qu'un gros quart-heure après, je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne ſe plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir juſqu'à minuit? Promenons nous dans ce jardin, et ſongeons au rôle que je dois jouer. Il eſt aſſez nouveau pour moi. Je ne ſuis point encore fait aux fantaiſies des femmes de qualité. Je ſais de quelle manière on en uſe avec les griſettes et les comédiennes. Vous les abordez d'un air familier et vous bruſquez ſans façon l'aventure; mais il faut une autre manœuvre avec une perſonne de condition. Il faut, ce me ſemble, que le galant ſoit poli, complaiſant, tendre et reſpectueux, ſans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter ſon bonheur par ſes emportemens, il doit l'attendre d'un moment de foibleſſe.

C'eſt ainſi que je raiſonnois, et je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me repréſentois qu'en peu de tems j'aurois le plaiſir de me voir aux pieds de cette aimable dame, et de lui dire mille choſes paſſionnées, Je rappellai même dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvois me ſervir dans notre tête-à-tête et me faire honneur. Je comptois de les bien appliquer et j'eſpérois qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connoiſſance, je paſſerois pour avoir de l'eſprit, quoique je n'euſſe que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces penſées, qui amuſoient plus agréablement

mon

mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis ſonner onze heures. Bon, dis-je alors, je n'ai plus que ſoixante minutes à attendre. Armons-nous de patience. Je pris courage, et me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, et tantôt aſſis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin, que j'attendois depuis ſi long-tems, minuit, ſonna. Quelques inſtans après Ortiz, auſſi ponctuelle, mais moins impatiente que moi, parut: Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici: Deux heures, lui répondis je. Ah vraiment, reprit-elle en faiſant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact. C'eſt un plaiſir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il eſt vrai, continua-t-elle d'un air ſérieux, que vous ne ſçauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtreſſe veut avoir un entretien particulier avec vous, et elle m'a ordonné de vous introduire dans ſon appartement où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage. Le reſte eſt un ſecret que vous ne devez apprendre que de ſa propre bouche. Suivez-moi. Je vais vous conduire. A ces mots, la duègne me prit la main, et par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena myſtérieuſement dans la chambre de ſa maîtreſſe.

CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent enſemble.

JE trouvai Aurore en déſhabillé. Cela me fit plaiſir. Je la ſaluai fort reſpectueuſement, et de la meilleur grace qu'il me fut poſſible. Elle me reçut d'un air riant, me fit aſſeoir auprès d'elle malgré moi, et ce qui acheva de me ravir, elle dit à ſon ambaſſadrice de paſſer dans une autre chambre, et de nous laiſſer ſeuls. Après cela, m'adreſſant la parole: Gil

Blas, me dit-elle, vous avez dû vous appercevoir que je vous regarde favorablement, et vous diſtingue de tous les autres domeſtiques de mon père : et quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous ; la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli je devois épargner à ſa pudeur la peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec tranſport, et me jettant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui ſe met à genoux devant ſa princeſſe, je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah! madame, l'ai-je bien entendu? Eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe? Seroit-il poſſible que Gil Blas, juſqu'ici le jouet de la fortune, et le rebut de la nature entière, eût le bonheur de vous avoir inſpiré des ſentimens. . . . . Ne parlez pas ſi haut, interrompit en riant ma maîtreſſe ; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez vous. Reprenez votre place, et m'écoutez juſqu'au bout ſans me couper la parole. Oui, Gil Blas, pourſuivit-elle, en reprenant ſon ſérieux, je vous veux du bien ; et pour vous prouver que je vous eſtime, je vais vous faire confidence d'un ſecret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier, beau, bien fait, et d'une naiſſance illuſtre. Il ſe nomme Don Luis Pachéco. Je le vois quelquefois à la promenade et aux ſpectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il eſt, et s'il n'a point de mauvaiſes qualités. C'eſt de quoi pourtant je voudrois bien être inſtruite. J'aurois beſoin d'un homme qui s'enquît ſoigneuſement de ſes mœurs, et m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous préférablement à tous nos autres domeſtiques. Je crois que je ne riſque rien à vous charger de cette commiſſion. J'eſpère que vous vous en acquitterez avec tant d'adreſſe et de diſcrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtreſſe ceſſa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-deſſus. J'avois d'abord

d'abord été déconcerté d'avoir pris ſi déſagréablement le change ; mais je me remis promptement l'eſprit, et ſurmontant la honte que cauſe toujours la témérité quand elle eſt malheureuſe, je témoignai à la dame tant de zèle pour ſes intérêts : je me dévouai avec tant d'ardeur à ſon ſervice, que ſi je ne lui ôtai pas la penſée que je m'étois follement flatté de lui avoir plu, du moins je lui fis connoître que je ſçavois bien réparer une ſottiſe. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de Don Luis. Après quoi la dame Ortiz, que ſa maîtreſſe rappella, me remena dans le jardin, et me dit d'un air railleur, en me quittant : Bon ſoir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-deſſus, pour en être en peine.

Je retournai dans ma chambre, non ſans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins aſſez raiſonnable pour m'en conſoler. Je fis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtreſſe, que ſon amant. Je ſongeai même que cela pourroit me mener à quelque choſe : que les couriers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines ; et je me couchai dans la réſolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je ſortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que Don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voiſinage ; mais les perſonnes à qui je m'adreſſai ne purent pleinement ſatisfaire ma curioſité. Ce qui m'obligea le jour ſuivant à recommencer mes perquiſitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hazard dans la rue un garçon de ma connoiſſance. Nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il paſſa dans ce moment un de ſes amis qui nous aborda, et nous dit qu'il venoit d'être chaſſé : de chez Don Joſeph Pachéco, père de Don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accuſoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une ſi belle occaſion de m'informer de tout ce que je ſouhaitois d'apprendre ; et je fis tant mes queſtions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en

état

état de tenir parole à ma maîtreſſe. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure et de la même manière que la première fois. Je n'eus pas ce ſoir-là tant d'inquiétude, et bien loin de ſouffrir impatiemment les diſcours de mon vieux patron, je le remis ſur ſes compagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, et ce ne fut qu'après l'avoir entendu ſonner à pluſieurs horloges, que je deſcendis dans le jardin, ſans me pommader et me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle duègne, qui me reprocha malicieuſement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, et je me laiſſai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda dès que je parus, ſi je m'étois bien informé de Don Luis, et ſi j'avois appris bien des choſes. Oui, madame, lui dis-je, et j'ai dequoi ſatisfaire votre curioſité. Je vous dirai premièrement qu'il eſt ſur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ſes études. C'eſt, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur et de probité. Pour du courage il n'en ſçauroit manquer, puiſqu'il eſt gentilhomme et Caſtillan. De plus il a beaucoup d'eſprit, et les manières fort agréables : mais, ce qui peut-être ne ſera guère de votre goût, et que je ne puis pourtant me diſpenſer de vous dire, c'eſt qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes ſeigneurs ; il eſt diablement libertin. Sçavez-vous qu'à ſon âge, il a déjà eu à bail deux comédiennes ? Que m'apprenez-vous ? reprit Aurore. Quelles mœurs ! Mais êtes-vous bien aſſuré, Gil Blas, qu'il mène une vie ſi licentieuſe ? Oh ! je n'en doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet, qu'on a chaſſé de chez lui ce matin, me l'a dit, et les valets ſont fort ſincères, quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente Don Alexo Ségiar, Don Antonia Centellés, Don Fernand de Gamboa. Cela ſeul prouve démonſtrativement ſon libertinage. C'eſt aſſez, Gil Blas, dit alors ma maîtreſſe en ſoupirant ; je vais ſur votre rapport combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes

profondes racines dans mon cœur, je ne déſeſpere pas de l'en arracher. Allez, pourſuivit-elle, en me mettant entre les mains une petite bourſe qui n'étoit pas vuide ; voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous de revéler mon ſecret. Songez que je vous l'ai confié à votre ſilence.

J'aſſurai ma maîtreſſe que j'étois l'Harpocrate * des valets confidens, et qu'elle pouvoit demeurer tranquille là-deſſus. Après cette aſſurance, je me retirai fort impatient de ſçavoir ce qu'il y avoit dans la bourſe. J'y trouvai vingt piſtoles. Auſſi-tot je penſai qu'Aurore m'en auroit ſans doute donné davantage, ſi je lui euſſe annoncé une nouvelle agréable, puiſqu'elle en payoit ſi bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de juſtice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans ſa naiſſance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la ſuite, ſi je ne me fuſſe pas ſottement piqué d'être ſincère. J'avois pourtant la conſolation de me voir dédommagé de la dépenſe que j'avois faite ſi mal-a-propos en pommades et en parfums.

CHAPITRE III.

Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, et de l'étrange réſolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.

IL arriva peu de tems après cette aventure, que le ſeigneur Don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas éte dans une âge fort avancé, les ſymptômes de ſa maladie parurent ſi violens, qu'on eut craint un évènement funeſte. Dès le commencement du mal on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appelloit le docteur Andros, et l'autre le docteur Oquétos. Ils examinerent attentivement le malade,

* C'étoit chez les anciens le dieu du ſilence.

lade, et convinrent tous deux après une exacte obſervation, que les humeurs étoient en fougue: mais ils ne s'accorderent qu'en cela l'un et l'autre. L'un vouloit qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, et l'autre étoit d'avis qu'on différât la purgation. Il faut, dit Andros, ſe hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles ſont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne ſe fixent ſur quelques parties nobles. Oquétos ſoutint au contraire qu'il falloit attendre que les humeurs fuſſent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, eſt directement oppoſée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre, dès les premiers jours, et dit en termes formels, qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs ſont en *orgaſme*, c'eſt-à-dire, en fougue. Oh! c'eſt ce qui vous trompe, repartit Oquétos. Hippocrate par le mot d'*orgaſme* n'entend pas la fougue, il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-deſſus nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte Grec, et cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui; l'autre s'en fiant à une traduction Latine, le prend ſur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la queſtion. Cependant ſe voyant obligé d'opter, il donna ſa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Auſſi-tot Andros, qui étoit le plus jeune, ſe retira, non ſans lancer à ſon ancien quelques traits railleurs ſur *l'orgaſme*. Voilà donc Oquétos triomphant. Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il commença par faire ſaigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs fuſſent cuites: mais la Mort, qui craignoit ſans doute qu'une purgation ſi ſagement différée ne lui enlevât ſa proie, prévint la coction, et emporta mon maître. Telle fut la fin du ſeigneur Don Vincent, qui perdit la vie, parce que ſon médecin ne ſçavoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à ſon père des funerailles dignes d'un homme de ſa naiſſance, entra dans l'adminiſtration

niſtration de ſon bien. Devenue maîtreſſe de ſes volontés elle congédia quelques domeſtiques, en leur donnant des récompenſes proportionnées à leurs ſervices, et ſe retira bien-tôt à un château qu'elle avoit ſur les bords du Tage, entre Sacedon et Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, et qui la ſuivirent à la campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir néceſſaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de Don Luis, elle aimoit encore ce cavalier ; ou plutôt n'ayant pu vaincre ſon amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus beſoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en ſoupirant, je ne puis oublier Don Luis ; quelque effort que je faſſe pour le bannir de ma penſée, il s'y préſente ſans ceſſe, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes ſortes de déſordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, conſtant. Elle s'attendrit en diſant ces paroles, et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleuraſſe auſſi, tant je fus touché de ſes pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître ſi ſenſible à ſes peines. Mon ami, continua-t elle, après avoir eſſuyé ſes beaux yeux, je vois que tu es d'un très-bon naturel, et je ſuis ſi ſatisfaite de ton zèle, que je te promets de le bien récompenſer. Ton ſecours, mon cher Gil Blas, m'eſt plus néceſſaire que jamais. Il faut que je te découvre un deſſein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort biſarre. Apprends que je veux partir au plutôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiſer en cavalier, et ſous le nom de Don Felix faire connoiſſance avec Pachéco. Je tâcherai de gagner ſa confiance et ſon amitié. Je lui parlerai ſouvent d'Aurore de Guſman, dont je paſſerai pour couſin. Il ſouhaitera peut-être de la voir ; et c'eſt où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un je ferai Don Felix, dans l'autre Aurore : et m'offrant aux yeux de Don Luis, tantôt traveſtie en homme, tantôt ſous mes habits naturels, je me flatte que je pourrai peu-à-peu l'amener à la fin que je me propoſe. Je demeure d'accord, ajouta t-elle, que mon projet eſt extravagant : mais

mais ma paſſion m'entraîne, et l'innocence de mes intentions achève de m'étourdir ſur la démarche que je veux hazarder.

J'étois fort du ſentiment d'Aurore ſur la nature de ſon deſſein. Il me paroiſſoit inſenſé. Cependant quelque déraiſonnable que je le trouvaſſe, je me gardi bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pilule, et j'entrepris de prouver, que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'eſprit agréable et ſans conſéquence. Je ne me ſouviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela; mais elle ſe rendit à mes raiſons: les amans étant bien-aiſes qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes donc plus cette entrepriſe téméraire, que comme une comédie, dont il ne falloit ſonger qu'à bien concerter la repréſentation. Nous choiſîmes nos acteurs dans le domeſtique; puis nous diſtribuâmes les rôles; ce qui ſe paſſa ſans clameurs et ſans querelle, parce que nous n'étions pas des comédiens de profeſſion. Il fut réſolu que la dame Ortiz feroit la tante d'Aurore, ſous le nom de Donna Kiména de Guſman; qu'on lui donneroit un valet et une ſuivante; et qu'Aurore traveſtie en cavalier m'auroit pour valet de chambre, avec une de ſes femmes déguiſée en page, pour la ſervir en particulier. Les perſonnages ainſi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que Don Luis étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions beſoin. Lorſqu'ils furent achevés, ma maîtreſſe les fit emballer promptement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en tems et lieu. Puis laiſſant le ſoin de ſa maiſon à ſon homme d'affaires, elle partit dans un carroſſe à quatre mules, et prit le chemin du royaume de Léon, avec tous ceux de ſes domeſtiques qui avoient quelques rôles à jouer dans cette pièce.

Nous avions déjà traverſé la Caſtille Vieille, quand l'eſſieu du carroſſe ſe rompit. C'étoit entre Avila et Villaflor, à trois ou quatre cens pas d'un château qu'on appercevoit au pied d'une montagne. La nuit approchoit,

choit, et nous étions fort embarraſſés. Mais il paſſa par hazard auprès de nous un payſan, qui nous tira d'embarras, ſans qu'il y mit beaucoup du ſien. Il nous apprit, que le château qui s'offroit à notre vue, appartenoit à Donna Elvira, veuve de Don Pédro de Pinarés, et il nous dit tant de bien de cette dame, que ma maîtreſſe m'envoya au château demander de ſa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du payſan. Il eſt vrai que je m'acquittai de ma commiſſion d'une manière qui l'auroit déterminée à nous recevoir dans ſon château quand elle n'auroit pas été la perſonne du monde la plus polie. Elle me reçut d'un air gracieux, et fit à mon compliment la réponſe que je déſirois là-deſſus. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînerent doucement le carroſſe. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de Don Pédre, qui venoit au devant de ma maîtreſſe. Je paſſerai ſous ſilence les diſcours que la civilité obligea de tenir de part et d'autre en cette occaſion. Je dirai ſeulement qu'Elvire étoit une vieille dame qui ſçavoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hoſpitalité. Elle conduiſit Aurore dans un appartement ſuperbe, où la laiſſant repoſer quelques momens, elle vint donner ſon attention juſqu'aux moindres choſes qui nous regardoient. Enſuite, quand le ſouper fut prêt, elle ordonna qu'on ſervît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles ſe mirent à table. La veuve de Don Pédre n'étoit pas de ces perſonnes qui font mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, et ſoutenoit agréablement la converſation. Elle s'exprimoit noblement, et en beaux termes. J'admirois ſon eſprit, et le tour fin qu'elle donnoit à ſes penſées. Aurore en paroiſſoit auſſi charmée que moi. Elles lierent amitié l'une avec l'autre, et ſe promirent réciproquement d'avoir enſemble un commerce de lettres. Comme notre carroſſe ne pouvoit être racommodé que le jour ſuivant, et que nous courions riſque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous ſer-

vit à notre tour des viandes avec profuſion, et nous ne fumes pas plus mal couchés que nous avions été régalés.

Le jour d'après, ma maîtreſſe trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînerent dans une grande ſalle où il y avoit pluſieurs tableaux. On en remarquoit un, entr'autres, dont les figures étoient merveilleuſement bien repréſentées; mais il offroit aux yeux un ſpectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverſe, et noyé dans ſon ſang, y étoit peint, et tout mort qu'il paroiſſoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût auſſi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans ſon ſein, et rendoit les derniers ſoupirs, en attachant ſes regards mourans ſur un jeune homme qui ſembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avoit encore chargé ſon tableau d'une figure qui n'échappa point à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frappoient ſa vue, ne s'y montroit pas moins ſenſible que le jeune homme. On eût dit que ces images ſanglantes leur faiſoient ſentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impreſſions. Le vieillard plongé dans une profonde triſteſſe, en paroiſſoit comme accablé; au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choſes étoient peintes avec des expreſſions ſi fortes, que nous ne pouvions nous laſſer de les regarder. Ma maîtreſſe demanda quelle triſte hiſtoire ce tableau repréſentoit. Madame, lui dit Elvire, c'eſt une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponſe piqua la curioſité d'Aurore, qui témoigna un ſi grand deſir d'en ſçavoir davantage, que la veuve de Don Pédre ne put ſe diſpenſer de lui promettre la ſatisfaction qu'elle ſouhaitoit. Cette promeſſe qui ſe fit devant Ortiz, ſes deux compagnes et moi, nous arrêta tous quatre dans la ſalle après le repas. Ma maîtreſſe voulut nous renvoyer; mais Elvire qui s'apperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre

d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença son récit dans ces termes.

CHAPITRE IV.

Le mariage de vengeance.

NOUVELLE.

ROGER roi de Sicile avoit un frère et une sœur. Ce frère appellé Mainfroy, se révolta contre lui, et alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse et sanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles, et de tomber entre les mains du roi, qui se contenta de lui ôter la liberté pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé la vie à son frère que pour exercer sur lui une vengeance lente et inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroy souffroit dans sa prison qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avoit en effet toujours haï ce prince, et elle ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, et l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentimens dénaturés.

Mainfroy laissa deux fils. Ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le désir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas si bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au sénateur Léontio Siffrédi son ministre, qui ne l'approuva point ; et qui pour l'en détourner se chargea de l'éducation du prince Enrique qui étoit

l'aîné, et lui conſeilla de confier au connêtable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit Don Pédre. Roger perſuadé que ſes neveux ſeroient élevés par ces deux hommes dans la ſoumiſſion qu'ils lui devoient, les leur abandonna, et prit ſoin lui-même de Conſtance ſa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, et fille unique de la princeſſe Mathilde. Il lui donna des femmes et des maîtres, et n'épargna rien pour ſon éducation.

Léontio Siffrédi avoit un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce miniſtre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour ſur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités ſi aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'avoit point eu d'enfant. Il avoit pourtant deux filles. L'aînnée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; et la cadette, appellée Porcie, après avoir, en naiſſant, cauſé la mort de ſa mère, étoit encore au berceau. Blanche et le prince Enrique ſentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laiſſa pas quelquefois d'en trouver l'occaſion. Il ſçut même ſi bien profiter de ces momens précieux, qu'il engagea la fille de Siffrédi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva juſtement dans ce tems-là, que Léontio fut obligé, par ordre du roi, de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'iſle. Pendant ſon abſence, Enrique fit faire une ouverture au mur de ſon appartement qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une couliſſe de bois, qui ſe fermoit et s'ouvroit ſans qu'elle parût, parce qu'elle étoit ſi étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient appercevoir l'artifice. Un habile architecte, que le prince avoit mis dans ſes intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de ſecret.

L'amoureux Enrique s'introduiſoit par là quelquefois dans la chambre de ſa maîtreſſe; mais il n'abuſoit point

point de ſes bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée ſecrette dans ſon appartement, du moins ce n'avoit été que ſur les aſſurances qu'il lui avoit données qu'il n'exigeoit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiète. Elle avoit appris que Roger étoit très-malade, et qu'il venoit demander Siffrédi comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépoſitaire de ſes dernières volontés. Elle ſe repréſentoit déjà ſur le trône ſon cher Enrique, et craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui cauſoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux, lorſqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il, que dois-je penſer de la triſteſſe où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes allarmes. Le roi votre oncle ceſſera bientôt de vivre, et vous allez remplir ſa placé. Quand j'enviſage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choſes d'un autre œil qu'un amant; et ce qui faiſoit tous ſes deſirs, quand il reconnoiſſoit un pouvoir au-deſſus du ſien, ne le touche plus que foiblement ſur le trône. Soit preſſentiment, ſoit raiſon, je ſens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, et que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos ſentimens; je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos craintes ſont obligeantes, et juſtifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offenſe mon amour, et, ſi je l'oſe dire, l'eſtime que vous me devez. Non, non, ne penſez pas que ma deſtinée puiſſe être ſéparée de la votre. Croyez plutôt que vous ſeule ferez toujours ma joie et mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens ſi doux? Ah! Seigneur, reprit la fille de Léontio, dès que vous ſerez couronné, vos ſujets pourront vous demander pour reine une princeſſe deſcendue d'une longue ſuite de rois, et dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres, et peut-être, hélas! répondrez-vous à leur at-

tente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le Ciel diſpoſe du roi mon oncle, et me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en préſence de toute ma cour. J'en atteſte tout ce qu'on reconnoît de plus ſacré parmi nous.

Les proteſtations d'Enrique raſſurerent un peu la fille de Siffrédi. Le reſte de leur entretien roula ſur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de ſon naturel. Il plaignit le ſort de ſon oncle, quoiqu'il n'eût pas ſujet d'en être fort touché, et la force du ſang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne ſçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le connêtable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle ſortoit de l'appartement de ſon père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffrédi, qui agréa ſa recherche; mais la maladie de Roger étant ſurvenue dans ce tems-là, ce mariage demeura ſuſpendu, et Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut ſurpris de voir entrer dans ſon appartement Léontio ſuivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce miniſtre, la nouvelle que je vous apporte, aura de quoi vous affliger; mais la conſolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir. Il vous laiſſe par ſa mort héritier de ſon ſceptre. La Sicile vous eſt ſoumiſe. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme. Ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche; et je viens, ſeigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers et les plus ſincères hommages que vous doivent vos nouveaux ſujets. Le prince, qui ſçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruiſoit peu-à-peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant frappé du changement ſubit de ſa condition, il ſentit naître

dans

dans ſon cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le ſilence, il adreſſa ces paroles à Léontio. Sage Siffrédi, je vous regarde toujours comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conſeils, et vous regnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots s'approchant d'une table ſur laquelle étoit une écritoire, et prenant une feuille blanche, il écrivit ſon nom au-bas de la page. Que voulez-vous faire, ſeigneur, lui dit Siffrédi; vous marquer ma reconnoiſſance et mon eſtime, répondit Enrique. Enſuite ce prince préſenta la feuille à Blanche, et lui dit; Recevez, madame, ce gage de ma foi, et de l'empire que je vous donne ſur mes volontés. Blanche la prit en rougiſſant, et fit cette réponſe au prince: Seigneur, je reçois avec reſpect les graces de mon roi; mais je dépends d'un père, et vous trouverez bon, s'il vous plait, que je remette votre billet entre ſes mains, pour en faire l'uſage que ſa prudence lui conſeillera.

Elle donna effectivement à ſon père la ſignature d'Enrique. Alors Siffrédi remarqua ce qui juſqu'à ce moment étoit échappé à ſa pénétration. Il démêla les ſentimens du prince, et lui dit: Votre majeſté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuſerai point de la confiance . . . . . Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuſer. Quelque uſage que vous faſſiez de mon billet, j'en approuverai la diſpoſition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les apprêts de mon couronnement, et dites à mes ſujets que je vais ſur vos pas recevoir le ſerment de leur fidélité, et les aſſurer de mon affection. Ce miniſtre obéit aux ordres de ſon nouveau maître, et prit avec ſa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit auſſi de Belmonte, plus occupé de ſon amour, que du haut rang où il alloit monter. Lorſqu'on le vit arriver dans la ville, on pouſſa mille cris de joie; il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais où tout étoit déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princeſſe Conſtance, vêtue de longs habillemens de deuil.

deuil. Elle paroiſſoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils ſe devoient un compliment réciproque ſur la mort de ce monarque, ils s'en acquitterent l'un et l'autre avec eſprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique, que de celle de Conſtance, qui malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pu haïr ce prince. Il ſe plaça ſur le trône, et la princeſſe s'aſſit à ſes côtés ſur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leurs places chacun ſelon ſon rang. La cérémonie commença, et Léontio, comme grand chancelier de l'état, et dépoſitaire du teſtament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, ſe mit à le lire à haute voix; Cet acte contenoit en ſubſtance, que Roger ſe voyant ſans enfant nommoit pour ſon ſucceſſeur le fils aîné de Mainfroy, à condition qu'il épouſeroit la princeſſe Conſtance, et que s'il refuſoit ſa main, la couronne de Sicile, à ſon excluſion, tomberoit ſur la tête de l'infant Don Pédro ſon frère, à la même condition.

Ces paroles ſurprirent étrangement Enrique. Il en ſentit une peine inconcevable, et cette peine devint encore plus vive, lorſque Léontio, après avoir achevé la lecture du teſtament, dit à toute l'aſſemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque ; ce généreux prince conſent d'honorer de ſa main la princeſſe Conſtance ſa couſine. A ces mots Enrique interrompit le chancelier : Léontio, lui dit-il, ſouvenez-vous de l'écrit que Blanche vous .... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffrédi, ſans donner le tems au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, pourſuivit-il, en montrant le billet à l'aſſemblée, y verront par l'auguſte ſeing de votre majeſté, l'eſtime que vous faites de la princeſſe, et la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il ſe mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau roi y faiſoit à ſes peuples dans la forme la plus autentique une promeſſe d'épouſer Conſtance, conformément aux intentions de Roger. La ſalle retentit de

de longs cris de joie : Vive notre magnanime roi Enrique, s'écrierent tous ceux qui étoient préſens. Comme on n'ignoroit pas l'averſion que ce prince avoit toujours marquée pour la princeſſe, on avoit craint avec raiſon qu'il ne ſe révoltât contre la condition du teſtament, et ne cauſât des mouvemens dans le royaume : mais la lecture du billet, en raſſurant là-deſſus les grands et le peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en ſecret le cœur du monarque.

Conſtance, qui par l'intérêt de ſa gloire, et par un ſentiment de tendreſſe y prenoit plus de part que perſonne, choiſit ce tems pour l'aſſurer de ſa reconnoiſſance. Le prince eut beau vouloir ſe contraindre, il reçut le compliment de la princeſſe avec tant de trouble ; il étoit dans un ſi grand déſordre, qu'il ne put lui-même répondre ce que la bienſéance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il ſe faiſoit il s'approcha de Siffrédi, que le devoir de ſa charge obligeoit de ſe tenir aſſez près de ſa perſonne, et lui dit tout bas. Que faites-vous, Léontio ? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille, n'étoit point deſtiné pour cet uſage. Vous trahiſſez .... Seigneur, interrompit encore Siffrédi d'un ton ferme, ſongez à votre gloire. Si vous refuſez de ſuivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainſi, qu'il s'éloigna du roi, pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il ſe ſentoit agité de mille mouvemens contraires. Il étoit irrité contre Siffrédi. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter Blanche : et, partagé entr'elle et l'intérêt de ſa gloire, il fut aſſez long tems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il ſe détermina pourtant, et crut avoir trouvé le moyen de conſerver la fille de Siffrédi, ſans renoncer au trône. Il feignit de vouloir ſe ſoumettre aux volontés de Roger, ſe propoſant, tandis qu'on ſolliciteroit à Rome la diſpenſe de ſon mariage avec ſa couſine, de gagner par ſes bienfaits les grands du royaume, et d'établir ſi

bien

bien ſa puiſſance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du teſtament.

Dès qu'il eut formé ce deſſein, il devint plus tranquille; et ſe tournant vers Conſtance, il lui confirma ce que le grand chancelier avoit lu devant toute l'aſſemblée. Mais au moment même qu'il ſe trahiſſoit, juſqu'à lui offrir ſa foi, Blanche arriva dans la ſalle du conſeil. Elle y venoit par ordre de ſon père rendre ſes devoirs à la princeſſe, et ſes oreilles en entrant furent frappées des paroles d'Enrique. Outre cela, Léontio ne voulant pas qu'elle pût douter de ſon malheur, lui dit en la préſentant à Conſtance: Ma fille, rendez vos hommages à votre reine. Souhaitez-lui les douceurs d'un regne floriſſant, et d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher ſa douleur. Son viſage rougit et pâlit ſucceſſivement, et tout ſon corps friſſonna. Cependant la princeſſe n'en eut aucun ſoupçon. Elle attribua le déſordre de ſon compliment à l'embarras d'une jeune perſonne élevée dans un déſert, et peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainſi du jeune roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, et le déſeſpoir qu'il remarquoit dans ſes yeux, le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que jugeant ſur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pu lui parler; mais comment en trouver les moyens, lorſque toute la Sicile, pour ainſi dire, avoit les yeux ſur lui? D'ailleurs le cruel Siffrédi lui en ôta l'eſpérance. Ce miniſtre, qui liſoit dans le cœur de ces deux amans, et vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit cauſer dans l'état, fit adroitement ſortir ſa fille de l'aſſemblée, et reprit avec elle le chemin de Belmonte, réſolu, pour plus d'une raiſon, de la marier au plutôt.

Lorſqu'ils y furent arrivées, il lui fit connoître toute l'horreur de ſa deſtinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promiſe au connêtable. Juſte Ciel! s'écria-t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la préſence de ſon père ne put réprimer, à quels affreux ſupplices réſerviez-

réſerviez-vous la malheureuſe Blanche ? Son tranſport même fut ſi violent, que toutes les puiſſances de ſon ame en furent ſuſpendues. Son corps ſe glaça, et devenant froide et pâle, elle tomba évanouie entre les bras de ſon père. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins quoiqu'il reſſentît vivement ſes peines, ſa prémière réſolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ſes eſprits, plus par le vif reſſentiment de ſa douleur, que par l'eau que Siffrédi lui jetta ſur le viſage ; et lorſqu'en ouvrant ſes yeux languiſſans, elle l'apperçut qui s'empreſſoit à la ſécourir : Seigneur, lui dit-elle, d'une voix preſque êteinte, j'ai honte de vous laiſſer voir ma foibleſſe : mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuſe fille, qui a pu diſpoſer de ſon cœur ſans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, et votre vertu reprendra ſur vous ſon empire. La recherche du connêtable vous fait honneur. C'eſt le parti le plus conſidérable de l'état . . . J'eſtime ſa perſonne et ſon mérite, interrompit Blanche : mais, ſeigneur, le roi m'avoit fait eſpérer . . . Ma fille, interrompit à ſon tour Siffrédi, je ſçais tout ce que vous pouvez dire là-deſſus. Je n'ignore pas votre tendreſſe pour ce prince, et je ne la déſapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous aſſurer la main d'Enrique, ſi l'intérêt de ſa gloire et celui de l'état ne l'obligeoient pas à la donner à Conſtance. C'eſt à la condition ſeule d'épouſer cette princeſſe, que le feu roi l'a déſigné ſon ſucceſſeur. Voulez-vous qu'il vous préfere à la couronne de Sicile ? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puiſque nous ne pouvons aller contre les deſtinées, faites un effort généreux Il y va de votre gloire, de ne pas laiſſer voir à tout le royaume que vous vous êtes flattée d'une eſpérance frivole. Votre ſenſibilité pour le roi donneroit même lieu à des bruits déſavantageux pour vous : et le ſeul moyen de vous en préſerver, c'eſt d'épouſer le connêtable. Enfin, Blanche, il n'eſt plus tems de délibérer.

bérer. Le roi vous cede pour un trône. Il épouſe Conſtance. Le connêtable a ma parole. Dégagez-la, je vous en prie; et s'il eſt néceſſaire, pour vous y réſoudre, que je me ſerve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laiſſer faire ſes reflexions ſur ce qu'il venoit de lui dire. Il eſpéroit qu'après avoir peſé les raiſons dont il s'étoit ſervi pour ſoutenir ſa vertu contre le penchant de ſon cœur, elle ſe détermineroit d'elle-même à ſe donner au connêtable. Il ne ſe trompa point: mais combien en coûta-t-il à la triſte Blanche pour prendre cette réſolution? Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ſes preſſentimens ſur l'infidélité d'Enrique, tournés en certitude, et d'être contrainte en le perdant, de ſe livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui cauſoit des tranſports d'affliction ſi violens, que tous ſes momens devenoient pour elle des ſupplices nouveaux. Si mon malheur eſt certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je réſiſter ſans mourir? Impitoyable déſtinée, pourquoi me repaiſſois-tu des plus douces eſpérances, ſi tu devois me précipiter dans un abîme de maux: Et toi, perfide amant, tu te donnes à une autre quand tu me promets une éternelle fidélité! As-tu donc pu ſi-tôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée? Pour te punir de m'avoir ſi cruellement trompé, faſſe le Ciel que le lit conjugal que tu vas ſouiller par un parjure, ſoit moins le théâtre de tes plaiſirs, que de tes remords! Que les careſſes de Conſtance verſent un poiſon dans ton cœur infidèle! Puiſſe ton hymen devenir auſſi affreux que le mien! Oui, traître, je vais épouſer le connêtable que je n'aime point, pour me venger de toi-même; pour me punir d'avoir ſi mal choiſi l'objet de ma folle paſſion. Puiſque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me reſtent à vivre ne ſoient qu'un tiſſu malheureux de peines et d'ennuis. Si tu conſerves encore pour moi quelque ſentiment d'amour, ce ſera me venger auſſi de toi, que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre; et ſi tu

m'as

m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra ſe vanter d'avoir produit une femme, qui s'eſt punie elle-même d'avoir trop légèrement diſpoſé de ſon cœur.

Ce fut dans une pareille ſituation que cette triſte victime de l'amour et du devoir paſſa la nuit qui précéda ſon mariage avec le connêtable. Siffrédi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il ſouhaitoit, ſe hâta de profiter de cette diſpoſition favorable. Il fit venir le connêtable à Belmonte le jour même, et le maria ſecrettement avec ſa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche! Ce n'étoit point aſſez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, et de ſe donner à un objet haï: il falloit encore qu'elle contraignît ſes ſentimens devant un mari prévenu pour elle de la paſſion la plus ardente, et naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la poſſéder, étoit ſans ceſſe à ſes génoux. Il ne lui laiſſoit pas ſeulement la triſte conſolation de pleurer en ſecret ſes malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio ſentit redoubler ſon affliction. Mais que devint-elle, lorſque ſes femmes, après l'avoir déſhabillée, la laiſſerent ſeule avec le connêtable? Il lui demanda reſpectueuſement la cauſe de l'abattement où elle ſembloit être. Cette queſtion embarraſſa Blanche, qui feignit de ſe trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé: mais il ne demeura pas longtems dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, et qu'il la preſſoit de ſe mettre au lit, ſes inſtances, qu'elle expliqua mal, préſenterent à ſon eſprit une image ſi cruelle, que ne pouvant plus ſe contraindre, elle donna un libre cours à ſes ſoupirs et à ſes larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ſes vœux! Il ne douta plus que l'affliction de ſa femme ne renfermât quelque choſe de finiſtre pour ſon amour. Neanmoins, quoique cette connoiſſance le mît dans une ſituation preſque auſſi déplorable que celle de Blanche, il eut aſſez de force ſur lui pour cacher ſes ſoupçons. Il redoubla ſes empreſſemens, et continua de preſſer ſon épouſe de ſe coucher, l'aſſurant qu'il lui laiſſeroit prendre tout le repos dont

elle avoit beſoin. Il s'offrit même d'appeller ſes femmes, ſi elle jugeoit que leur ſecours pût apporter quelque ſoulagement à ſon mal. Blanche s'étant raſſurée ſur cette promeſſe, lui dit que le ſommeil ſeul lui étoit néceſſaire dans la foibleſſe où elle ſe ſentoit. Il feignit de la croire. Ils ſe mirent tous deux au lit, et paſſerent une nuit bien différente de celle que l'amour, et l'hyménée accordent à deux amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffrédi ſe livroit à ſa douleur, le connêtable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre ſon mariage ſi rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival : mais quand il vouloit le découvrir, il ſe perdoit dans ſes idées. Il ſçavoit ſeulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà paſſé les deux tiers de la nuit dans ſes agitations, lorqu'un bruit ſourd frappa ſes oreilles. Il fut ſurpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ſes pas dans la chambre. Il crut ſe tromper ; car il ſe ſouvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent ſorties. Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ſes propres yeux de la cauſe du bruit qu'il entendoit, mais la lumière, qu'on avoit laiſſée dans la cheminée, s'étoit éteinte, et bien-tôt il ouït une voix foible et languiſſante qui appella Blanche à pluſieurs repriſes. Alors ſes ſoupçons jaloux le tranſporterent de fureur, et ſon honneur allarmé l'obligeant à ſe lever, pour prévenir un affront, ou pour en tirer vengeance, il prit ſon épée, il marcha du côté que la voix lui ſembloit partir. Il ſent une épée nue qui s'oppoſe à la ſienne. Il avance, on ſe retire. Il pourſuit, on ſe dérobe à ſa pourſuite. Il cherche celui qui ſemble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obſcurité le peut permettre, et ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute, et n'entend plus rien. Quel enchantement ! Il s'approche de la porte, dans la penſée qu'elle avoit favoriſé la fuite de ce ſecret ennemi de ſon honneur, mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il appella ceux de ſes gens qui étoient

étoient le plus à portée d'entendre ſa voix, et comme il ouvrit la porte pour cela, il enferma le paſſage, et ſe tint ſur ſes gardes, craignant de laiſſer échapper ce qu'il cherchoit.

A ſes cris redoublés, quelques domeſtiques accoururent avec des flambeaux ; il prend une bougie, et fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant ſon épée nue. Il n'y trouva toutefois perſonne, ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'apperçut point de porte ſecrette, ni d'ouverture par où l'on eût pu paſſer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même ſur les circonſtances de ſon malheur. Il demeura dans une étrange confuſion de penſées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguiſer la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclairciſſement. Il prit le parti d'aller ouvrir ſon cœur à Léontio, après avoir renvoyé ſes gens en leur diſant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, et qu'il s'étoit trompé. Il rencontra ſon beau-père, qui ſortoit de ſon appartement au bruit qu'il avoit ouï, et lui racontant ce qui venoit de ſe paſſer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation et d'une profonde douleur.

Siffrédi fut ſurpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laiſſa pas de la croire véritable ; et jugeant tout poſſible à l'amour du roi, cette penſée l'affligea vivement. Mais bien loin de flatter les ſoupçons jaloux de ſon gendre, il lui repréſenta d'un air d'aſſurance que cette voix qu'ils s'imaginoit avoir entendue, et cette épée qui s'étoit oppoſée à la ſienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination ſéduite par la jalouſie : qu'il étoit impoſſible que quelqu'un fût entré dans la chambre de ſa fille : qu'à l'égard de la triſteſſe qu'il avoit remarquée dans ſon épouſe, quelque indiſpoſition l'avoit peut-être cauſée : que l'honneur ne devoit point être reſponſable des altérations du tempérament : que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un deſert, et qui ſe voit bruſquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître et d'aimer, pouvoit

bien être la cauſe de ces pleurs, de ces ſoupirs, et de cette vive affliction dont il ſe plaignoit : que l'amour dans le cœur des filles d'un ſang noble ne s'allumoit que par le tems et par les ſervices : qu'il l'exhortoit à calmer ſes inquiétudes, à redoubler ſa tendreſſe et ſes empreſſemens pour diſpoſer Blanche à devenir plus ſenſible ; et qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, perſuadé que ſes défiances et ſon trouble offenſoient ſa vertu.

Le connêtable ne répondit rien aux raiſons de ſon beau-père, ſoit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le déſordre où étoit ſon eſprit, ſoit qu'il jugeât plus à-propos de diſſimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un évènement ſi denué de vraiſemblance. Il retourna dans l'appartement de ſa femme, ſe remit auprès d'elle, et tâche d'obtenir du ſommeil quelque relâche à ſes inquiétudes. Blanche de ſon côté, la triſte Blanche, n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choſes que ſon époux, et ne pouvoit prendre pour illuſion une aventure dont elle ſçavoit le ſecret et les motifs. Elle étoit ſurpriſe qu'Enrique cherchât à s'introduire dans ſon appartement, après avoir donné ſi ſolemnellement ſa foi à la princeſſe Conſtance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche, et d'en ſentir quelque joie, elle la regardoit comme un nouvel outrage, et ſon cœur en étoit tout enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffrédi, prévenue contre le jeune roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux prince plus épris que jamais de Blanche, ſouhaitoit de l'entretenir pour la raſſurer contre les apparences qui le condamnoient. Il ſeroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, ſi tous les ſoins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui euſſent permis, mais il n'avoit pu avant cette nuit ſe dérober à ſa cour. Il connoiſſoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de ſe gliſſer dans le château de Siffrédi, et même il conſervoit encore la clef d'une porte ſecrette, par où l'on entroit dans les jardins.

dins. Ce fut par là qu'il gagna ſon ancien appartement, et qu'enſuite il paſſa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dût être l'étonnement de ce prince d'y trouver un homme, et de ſentir une épée oppoſée à la ſienne. Peu s'en fallut qu'il n'eclatât, et ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui oſoit lever ſa main ſacrilege ſur ſon propre roi : mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio ſuſpendit ſon reſſentiment. Il ſe retira de la même manière qu'il étoit venu ; et plus troublé qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens devant le jour, et s'enferma dans ſon appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne ſongeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa ſureté, ſon honneur, et ſur tout ſon amour, ne lui permettoit pas de différer l'éclairciſſement de toutes les circonſtances d'une ſi cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda ſon équipage de chaſſe, et ſous prétexte de prendre ce divertiſſement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ſes piqueurs, et quelques uns de ſes courtiſans. Il ſuivit quelque tems la chaſſe pour cacher ſon deſſein : et lorſqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, et prit ſeul le chemin du château de Léontio. Il connoiſſoit trop les routes de la forêt, pour pouvoir s'y égarer ; et ſon impatience ne lui permettant pas de ménager ſon cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'eſpace qui le ſéparoit de l'objet de ſon amour. Il cherchoit dans ſon eſprit quelque prétexte plauſible pour ſe procurer un entretien ſecret avec la fille de Siffrédi, quand traverſant une petite route qui aboutiſſoit à une des portes du parc, il apperçut auprès de lui deux femmes aſſiſes, qui s'entretenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces perſonnes ne fuſſent du château, et cette vue lui cauſa de l'émotion : mais il fut bien plus agité, lorſque ces femmes s'étant tournées de ſon côté au bruit que ſon cheval faiſoit en courant, il reconnut ſa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Niſe, celle de ſes femmes qui avoit le plus de part à

ſa confiance, pour pleurer du moins ſon malheur en liberté.

Il vola ; il ſe précipita, pour ainſi dire, à ſes pieds, et voyant dans ſes yeux tous les ſignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, ſuſpendez les mouvemens de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux ; mais quand vous ſerez inſtruite du deſſein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence, et de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne ſervirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les ſanglots étouffèrent ſa voix. Le prince, étonné de ſon ſaiſiſſement, lui dit : Quoi, madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne et même ma vie, pour me conſerver à vous ? Alors la fille de Léontio, faiſant un effort ſur elle pour s'expliquer, lui dit, Seigneur, vos promeſſes ne ſont plus de ſaiſon. Rien déſormais ne peut lier ma deſtinée à la vôtre. Ah ! Blanche, interrompit bruſquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? Qui voudra s'oppoſer à la fureur d'un roi, qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laiſſer ravir à ſes eſpérances ? Tout votre pouvoir, ſeigneur, reprit languiſſamment la fille de Siffrédi, devient inutile contre les obſtacles qui nous ſéparent. Je ſuis femme du connêtable.

Femme du connêtable ! s'écria le prince, en reculant de quelques pas : Il ne put continuer, tant il fut ſaiſi, accablé de ce coup imprévu. Ses forces l'abandonnerent. Il ſe laiſſa tomber au pied d'un arbre qui ſe trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, et n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha ſur Blanche, d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit ſenſible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle regardoit de ſon côté d'un air qui lui faiſoit aſſez connoître que ces mouvemens étoient peu différens des

ſiens,

ſiens, et ces deux amans infortunés gardoient entr'eux un ſilence qui avoit quelque choſe d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de ſon déſordre par un effort de courage, reprit la parole, et dit à Blanche en ſoupirant : Madame, qu'avez-vous fait ? Vous m'avez perdu, et vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince ſembloit lui faire des reproches, lorſqu'elle croyoit avoir les plus fortes raiſons de ſe plaindre de lui : Quoi ! ſeigneur, répondit-elle, vous ajoutez la diſſimulation à l'infidélité ? Vouliez-vous que je démentiſſe mes yeux et mes oreilles, et que malgré leur rapport, je vous cruſſe innocent ? Non, ſeigneur, je vous l'avoue, je ne ſuis point capable de cet effort de raiſon. Cependant, madame, répliqua le roi, ces témoins, qui vous paroiſſent ſi fidèles, vous en ont impoſé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir ; et il n'eſt pas moins vrai que je ſuis innocent et fidèle, qu'il eſt vrai que vous êtes l'épouſe du connêtable. Eh ! quoi, ſeigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Conſtance le don de votre main et de votre cœur ? Vous n'avez point aſſuré les grands de l'état que vous rempliriez les volontés du feu roi, et la princeſſe n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux ſujets, en qualité de reine et d'épouſe du prince Enrique ? Mes yeux étoient-ils donc faſcinés ? Dites, dites plutôt, infidèle, que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône ; et ſans vous abaiſſer à feindre ce que vous ne ſentez plus, et ce que vous n'avez peut-être jamais ſenti, avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus aſſurée avec Conſtance, qu'avec la fille de Léontio. Vous avez raiſon, ſeigneur : un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oſer prétendre à l'un et à l'autre : mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous ſçavez les allarmes que je vous ai témoignées ſur votre perte, qui me ſembloit preſque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous raſſurée ? Falloit-il diſſiper mes craintes ? J'au-

rois

rois accuſé le ſort plutôt que vous, et du moins vous auriez conſervé mon cœur au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'eſt plus tems préſentement de vous juſtifier. Je ſuis l'épouſe du connêtable, et pour m'épargner la ſuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, ſouffrez, ſeigneur, que ſans manquer au reſpect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'eſt plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle ſe trouvoit. Arrêtez, madame, s'écria-t-il. Ne déſeſpérez point un prince plus diſpoſé à renverſer un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ſes nouveaux ſujets. Ce ſacrifice eſt préſentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au connêtable, avant que de faire éclater des tranſports ſi généreux, puiſque je ne ſuis plus libre, il m'importe peu que la Sicile ſoit réduite en cendre, et à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foibleſſe de laiſſer ſurprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, et de faire voir au nouveau roi de Sicile que l'épouſe du connêtable n'eſt plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette forte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra bruſquement avec Niſe; et fermant après elle cette porte, elle laiſſa le prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de ſon mariage. Injuſte Blanche! s'écritoit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement. Malgré mes ſermens et les vôtres, nous ſommes ſéparés. L'idée que je m'étois faite de poſſéder vos charmes, n'étoit donc qu'une vaine illuſion! Ah! cruelle, que j'achete chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour.

Alors l'image du bonheur de ſon rival vint s'offrir à ſon eſprit avec toutes les horreurs de la jalouſie; et cette paſſion prit ſur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fût ſur le point d'immoler à ſon reſſentiment le connêtable et Siffredi même. La raiſon toutefois calma peu à peu la violence de ſes tranſ-

ports.

ports. Cependant l'impoſſibilité où il ſe voyoit d'ôter à Blanche les impreſſions qu'elle avoit de ſon infidélité, le mettoit au déſeſpoir. Il ſe flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le connêtable, et il ſe réſolut à le faire arrêter comme un homme ſuſpect dans les conjonctures où l'état ſe trouvoit. Il en donna l'ordre au capitaine de ſes gardes qui ſe rendit à Belmonte, s'aſſura de ſa perſonne à l'entrée de la nuit, et le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la conſternation. Siffrédi partit ſur le champ pour aller répondre au roi de l'innocence de ſon gendre, et lui repréſenter les ſuites fâcheuſes d'un pareil empriſonnement. Ce prince, qui s'étoit bien attendu à cette démarche de ſon miniſtre, et qui vouloit au moins ſe ménager une libre entrevue avec Blanche, avant que de relâcher le connêtable, avoit expreſſément défendu que perſonne lui parlât juſqu'au lendemain; mais Léontio, malgré cette défenſe, fit ſi bien qu'il entra dans la chambre du roi: Seigneur, dit-il, en ſe préſentant devant lui, s'il eſt permis à un ſujet reſpectueux et fidèle de ſe plaindre de ſon maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre majeſté a-t-elle bien réfléchi ſur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, et ſur les ſuites d'un empriſonnement qui peut aliéner de votre ſervice les perſonnes qui rempliſſent les poſtes de l'état les plus importans? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connêtable a des intelligences criminelles avec l'infant Don Pédre. Des intelligences criminelles? interrompit avec ſurpriſe Léontio. Ah! ſeigneur, ne le croyez pas. L'on abuſe votre majeſté. La trahiſon n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffrédi; et il ſuffit au connêtable qu'il ſoit mon gendre, pour être à couvert de tout ſoupçon. Le connêtable eſt innocent; mais des vues ſecrettes vous ont porté à le faire arrêter.

Puiſque vous me parlez ſi ouvertement, repartit le roi, je vais vous parler de la même manière. Vous

vous

vous plaignez de l'empriſonnement du connêtable: Eh! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté? C'eſt vous, barbare Siffrédi, qui m'avez ravi mon repos, et réduit par vos ſoins officieux à envier le ſort des plus vils mortels. Car ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Conſtance eſt vainement réſolu.... Quoi, ſeigneur, interrompit en frémiſſant Léontio, vous pourriez ne point épouſer la princeſſe, après l'avoir flattée de cette eſpérance aux yeux de tous vos peuples? Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la néceſſité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Conſtance un billet que j'avois fait à votre fille? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniſer le cœur de Blanche, en lui faiſant épouſer un homme qu'elle n'aimoit pas? et quel droit avez vous ſur le mien pour en diſpoſer en faveur d'une princeſſe que je hais? Avez-vous oublié qu'elle eſt fille de cette cruelle Mathilde, qui foulant aux pieds les droits du ſang et de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité? Et je l'épouſerois! Non, Siffrédi. Perdez cette eſpérance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes et ſes ſillons inondés de ſang.

L'ai-je-bien entendus? s'écria Léontio. Ah! ſeigneur, que me faites-vous enviſager? Quelles terribles menaces! Mais je m'allarme mal-à-propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous cheriſſez trop vos ſujets, pour leur procurer une ſi triſte deſtinée. Vous ne vous laiſſerez point ſurmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foibleſſes des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connêtable, je ne l'ai fait, ſeigneur, que pour acquérir à votre majeſté un ſujet vaillant, qui pût appuyer de ſon bras, et de l'armée dont il diſpoſe, vos intérêts contre ceux du prince Don Pédre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds, ſi étroits.... Hé! ce ſont ces nœuds s'écria le prince Enrique,

Enrique, ce ſont ces funeſtes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup ſi ſenſible? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur? Que ne me laiſſez-vous ſoutenir mes droits moi-même? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes ſujets qui voudront s'y oppoſer? J'aurois bien ſu punir le connêtable, s'il m'eût déſobéi. Je ſçais que les rois ne ſont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples eſt leur premier devoir; mais doivent-ils être les eſclaves de leurs ſujets? et du moment que le Ciel les choiſit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes, de diſpoſer de leurs affections? Ah! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffrédi, cette ſouveraine puiſſance que vous m'avez voulu aſſurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, ſeigneur, répliqua le miniſtre, que c'eſt au mariage de la princeſſe que le feu roi votre oncle attache la ſucceſſion de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui même d'établir cette diſpoſition? Avoit-il reçue cette indigne loi du roi Charles ſon frère, lorſqu'il lui ſuccéda? Deviez-vous avoir la foibleſſe de vous ſoumettre à une condition ſi injuſte? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal inſtruit de nos uſages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Conſtance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promeſſe; et ſi Don Pédre fonde ſur mon refus l'eſpérance de monter au trône, ſans engager les peuples dans un demêlé qui coûteroit trop de ſang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux ſera le plus digne de regner. Léontio n'oſa le preſſer davantage, et ſe contenta de lui demander à genoux la liberté de ſon gendre; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le roi, retournez à Belmonte. Le connêtable vous y ſuivra bientôt. Le miniſtre ſortit, et regagna Belmonte, perſuadé que ſon gendre marcheroit inceſſamment ſur ſes pas. Il ſe trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, et pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargiſſement de ſon époux.

Pendant

Pendant ce tems-là le connêtable faiſoit de cruelles réflexions. Son empriſonnement lui avoit ouvert les yeux ſur la véritable cauſe de ſon malheur. Il s'abandonna tout entier à ſa jalouſie, et démentant la fidélité qui l'avoit juſqu'alors rendu ſi recommandable, il ne reſpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche; pour les ſurprendre enſemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de le laiſſer ſortir de priſon, l'aſſurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y conſentit d'autant plus facilement qu'il avoit déjà ſu que Siffrédi avoit obtenu ſa liberté, et même il lui fit donner un cheval pour ſe rendre à Belmonte. Le connêtable y étant arrivé, attacha ſon cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, et fut aſſez heureux pour ſe gliſſer dans le château, ſans rencontrer perſonne. Il gagna l'appartement de ſa femme, et ſe cacha dans l'antichambre derrière un paravant qu'il y trouva ſous ſa main. Il ſe propoſoit d'obſerver delà tout ce qui ſe paſſeroit, et de paroître ſubitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit ſortir Niſe qui venoit de quitter ſa maîtreſſe pour ſe retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffrédi, qui avoit pénétré ſans peine le motif de l'empriſonnement de ſon mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique ſon père lui eût dit que le roi l'avoit aſſuré que le connêtable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir et l'entretenir en liberté. Dans cette penſée, elle attendoit ce prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles ſuites pour elle. Effectivement, peu de tems après la retraite de Niſe, la couliſſe s'ouvrit, et le roi vint ſe jetter aux genoux de Blanche: Madame, lui dit il, ne me condamnez point ſans m'entendre. Si j'ai fait empriſonner le connêtable, ſongez que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour me juſtifier. N'imputez donc qu'à vous

ſeule

ſeule cet artifice. Pourquoi ce matin refuſiez-vous de m'entendre? Hélas! demain votre époux ſera libre, et je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre père rend mon ſort déplorable, accordez-moi du moins la triſte conſolation de vous apprendre que je ne me ſuis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Conſtance le don de ma main, c'eſt que je ne pouvois m'en diſpenſer dans la ſituation où votre père avoit réduit les choſes. Il falloit tromper la princeſſe pour votre intérêt et pour le mien; pour vous aſſurer la couronne et la main de votre amant. Je me promettois d'y réuſſir. J'avois déjà pris des meſures pour rompre cet engagement; mais vous avez détruit mon ouvrage, et diſpoſant de vous trop légèrement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contens.

Il acheva ce diſcours avec des ſignes ſi viſibles d'un véritable déſeſpoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de ſon innocence. Elle en eut d'abord de la joie. Enſuite le ſentiment de ſon infortune en devint plus vif. Ah! ſeigneur, dit-elle au prince, après la diſpoſition que le deſtin a fait de nous, vous me cauſez une peine nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuſe? Mon reſſentiment m'a ſéduite. Je me ſuis cru abandonnée, et dans mon dépit j'ai reçu la main du connêtable, que mon père m'a préſentée. J'ai fait le crime et nos malheurs. Hélas, dans le tems que je vous accuſois de me tromper, c'étoit donc moi trop crédule amante qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels? Vengez-vous, ſeigneur, à votre tour. Haïſſez l'ingrate Blanche .... Oubliez .... Eh! le puis-je, madame, interrompit triſtement Enrique? Le moyen d'arracher de mon cœur une paſſion que votre injuſtice même ne ſçauroit éteindre. Il faut pourtant vous faire cet effort, ſeigneur, reprit en ſoupirant la fille de Siffrédi .. Eh! ſerez-vous capable de cet effort, vous même? répliqua le roi. Je ne me promets pas d'y réuſſir, repartit-elle; mais je n'épargnerai

pargnerai rien pour en venir à bout. Ah ! cruelle, dit le prince, vous oublierez facilement Enrique, puiſque vous pouvez en former le deſſein. Quelle eſt donc votre penſée, dit Blanche d'un ton ferme? Vous flattez vous que je puiſſe vous petmettre de continuer à me rendre des ſoins? Non, ſeigneur. Renoncez à cette eſpérance. Si je n'étois pas née pour être reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux eſt comme vous, ſeigneur, de la noble maiſon d'Anjou, et quand ce que je lui dois n'oppoſeroit pas un obſtacle inſurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les ſouffrir. Je vous conjure de vous retirer. Il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie, s'écria le roi : Ah ! Blanche, eſt-il poſſible que vous me traitiez avec tant de rigueur : Ce n'eſt donc point aſſez pour m'accabler, que vous ſoyez entre les bras du connêtable? Vous voulez encore m'interdire votre vue, la ſeule conſolation qui me reſte. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffrédi en verſant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'eſt plus un bien, lorſqu'on a perdu l'eſpérance de le poſſéder. Adieu, ſeigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire et à ma réputation. Je vous le demande auſſi pour mon repos ; car enfin, quoique ma vertu ne ſoit point allarmée des mouvemens de mon cœur, le ſouvenir de votre tendreſſe me livre des combats ſi cruels, qu'il m'en coûte trop pour les ſoutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renverſa, ſans y penſer, un flambeau qui étoit ſur une table derrière elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramaſſe, et pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, et gagne le cabinet de Niſe qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revient avec de la lumière. Le roi, qui attendoit ſon retour, ne la vit pas plutôt qu'il ſe remit à la preſſer de ſouffrir ſon attachement. A la voix de ce prince, le connêtable, l'épée à la main, entra bruſquement dans la chambre preſque en même tems que ſon épouſe, et s'avançant vers Enrique avec tout le reſſentiment que

ſa

ſa rage lui inſpiroit : C'en eſt trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je ſois aſſez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah ! traitre, lui repondit le roi, en ſe mettant en défenſe, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton deſſein. A ces mots, ils commencerent un combat qui fut trop vif pour durer long-tems. Le connêtable, craignant que Siffrédi et ſes domeſtiques n'accouruſſent trop vite aux cris que pouſſoit Blanche, et ne s'oppoſaſſent à ſa vengeance, ne ſe menagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit ſi mal ſes meſures, qu'il s'énferra lui-même dans l'épée de ſon ennemi. Elle lui entra dans le corps juſqu'à la garde. Il tomba, et le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio, touchée de l'état où elle voyoit ſon époux, et ſurmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, ſe jetta à terre, et s'empreſſa de le ſecourir. Mais ce malheureux epoux étoit trop prévenu contre elle, pour ſe laiſſer attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de ſa douleur et de ſa compaſſion. La mort dont il ſentoit les approches, ne put étouffer les tranſports de ſa jalouſie. Il n'enviſagea dans ces derniers momens que le bonheur de ſon rival ; et cette idée lui parut ſi affreuſe, que rappellant tout ce qui lui reſtoit de force, il leva ſon épée qu'il tenoit encore, et la plongea dans le ſein de Blanche : Meurs, lui dit-il, en la perçant, meurs, infidèle épouſe, puiſque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conſerver une foi que tu m'avois jurée ſur les autels. Et toi, pourſuivit-il, Enrique, ne t'applaudis point de ta deſtinée. Tu ne ſçaurois jouir de mon malheur. Je meurs content. En achevant de parler de cette ſorte, il expira, et ſon viſage, tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque choſe de fier et de terrible. Celui de Blanche offroit un ſpectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappé étoit mortel. Elle tomba ſur le corps mourant de ſon époux ; et le ſang de l'innocente victime ſe confondoit avec celui de ſon meurtrier, qui avoit ſi bruſquement exé-

cuté ſa cruelle réſolution, que le roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri, en voyant tomber Blanche; et plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il ſe mit en devoir de lui rendre les mêmes ſoins qu'elle avoit voulu prendre, et dont elle avoit été ſi mal récompenſée. Mais elle lui dit d'une voix mourante: Seigneur, votre peine eſt inutile. Je ſuis la victime que le ſort impitoyable demandoit. Puiſſe-t-elle appaiſer ſa colère, et aſſurer le bonheur de votre règne. Comme elle achevoit ces paroles, Léontio, attiré par les cris qu'elle avoit pouſſés, arriva dans la chambre; et ſaiſi des objets qui ſe préſentoient à ſes yeux, il demeura immobile. Blanche, ſans l'appercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle; conſervez chèrement ma mémoire. Ma tendreſſe et mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de reſſentiment contre mon père. Ménagez ſes jours et ſa douleur, et rendez juſtice à ſon zèle. Surtout, faites lui connoître mon innocence. C'eſt ce que je vous recommande plus que tout autre choſe. Adieu, mon cher Enrique .... je meurs ... recevez mon dernier ſoupir.

A ces mots elle mourut. Le roi garda quelque tems un morne ſilence. Enſuite il dit à Siffrédi, qui paroiſſoit dans un accablement mortel: Voyez, Léontio, contemplez votre ouvrage. Conſidérez dans ce tragique évènement le fruit de vos ſoins officieux, et de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choſes qu'aucuns termes ne peuvent exprimer? Il ſuffit de dire qu'ils firent l'un et l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le roi conſerva toute ſa vie un tendre ſouvenir de ſon amante. Il ne put ſe réſoudre à épouſer Conſtance. L'infant Don Pédre ſe joignit à cette princeſſe, et tous deux ils n'épargnerent rien pour faire valoir la diſpoſition du teſtament de Roger: mais ils furent enfin obligés de céder au roi Enrique, qui vint à bout de ſes ennemis.

ennemis. Pour Siffrédi, le chagrin qu'il eût d'avoir causé tant de malheurs, le détacha du monde, et lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile; et passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit, il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze annés, après la mort de Blanche, et il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcié. Elle épousa Don Jerôme de Silva, et je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de Don Pédro de Pinarés, l'histoire de ma famille, et un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontio mon ayeul fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.

CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle fut à Salamanque.

ORTIZ, ses compagnes et moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la salle, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passerent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, et le lendemain, quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter, que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin, nous arrivâmes sans accident à Salamanque. Nous y louâmes d'abord une maison toute meublée; et la dame Ortiz, ainsi que nous en étions convenus, prit le nom de Dona Kiména de Guzman. Elle avoit été trop longtems duègne pour n'être pas une bonne actrice. Elle sortit un matin avec Aurore, une femme de chambre et un valet, et se rendit à un hôtel garni où nous avions appris que Pachéco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelque appartement à louer. On lui répondit qu'oui, et on lui en montra un assez propre, qu'elle arrêta. Elle don-

na même de l'argent d'avance à l'hôteſſe, en lui diſant que c'étoit pour un de ſes neveux, qui venoit de Tolède étudier à Salamanque, et qui devoit arriver ce jour-là.

La duègne et ma maîtreſſe, après s'être aſſurées de ce logement, revinrent ſur leurs pas, et la belle Aurore ſans perdre de tems ſe traveſtit en cavalier: elle couvrit ſes cheveux noirs d'une fauſſe chevelure blonde, ſe teignit les ſourcils de la même couleur, et s'ajuſta de ſorte qu'elle pouvoit fort bien paſſer pour un jeune ſeigneur. Elle avoit l'action libre et aiſée, et à la réſerve de ſon viſage, qui étoit un peu trop beau pour un homme, rien ne trahiſſoit ſon déguiſement. La ſuivante qui devoit lui ſervir de page, s'habilla auſſi, et nous n'apprehendions point qu'elle fît mal ſon perſonnage: outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à ſon rôle. L'après-dînée, ces deux actrices ſe trouvant en état de paroître ſur la ſcène, c'eſt-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en caroſſe, et nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions beſoin.

L'hôteſſe, appellée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, et nous conduiſit à notre appartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convînmes de la nourriture qu'elle auroit ſoin de nous fournir, et de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes enſuite ſi elle avoit bien des penſionnaires. Je n'en ai pas préſentement, nous répondit-elle; je n'en manquerois point ſi j'étois d'humeur à prendre toute ſorte de perſonnes; mais je ne veux que de jeunes ſeigneurs. J'en attends ce ſoir un qui vient de Madrid achever ici ſes études. C'eſt Don Luis Pachéco, un cavalier de vingt ans tout au plus. Si vous ne le connoiſſez pas perſonnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore: je n'ignore pas qu'il eſt d'une illuſtre famille; mais je ne ſçais quel homme c'eſt, et vous me ferez plaiſir de me l'apprendre, puiſque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'hôteſſe,

teſſe, en regardant ce faux cavalier, c'eſt une figure toute brillante; il eſt fait à peu près comme vous. Ah! que vous ſerez bien enſemble l'un et l'autre! Par ſaint Jacques! je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils ſeigneurs d'Eſpagne. Ce Don Luis, répliqua ma maîtreſſe, a ſans doute en ce pays-ci de bonnes fortunes? Oh! je vous en aſſure, repartit la vieille; c'eſt un vert galant, ſur ma parole. Il n'a qu'à ſe montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entre autres une dame qui a de la jeuneſſe et de la beauté. On la nomme Iſabelle. C'eſt la fille d'un vieux docteur en droit. Elle eſt ſi entêtée qu'elle en perdra l'eſprit aſſurément. Et dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, eſt-il de ſon côté fort amoureux d'elle? Il l'aimoit, répondit Bernarda Ramirez, avant ſon départ pour Madrid. Mais je ne ſçais s'il l'aime encore; car il eſt un peu ſujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes auſſitôt par la fenêtre, et nous apperçûmes deux hommes qui deſcendoient de cheval. C'étoit Don Luis Pachéco lui-même, qui arrivoit de Madrid, avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir, et ma maîtreſſe ſe diſpoſa, non ſans émotion, à jouer le rôle de Don Felix. Nous vîmes bien-tôt entrer dans notre appartement Don Luis, encore tout botté: Je viens d'apprendre, dit-il en ſaluant Aurore, qu'un jeune ſeigneur Tolédan eſt logé dans cet hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui. Pendant que ma maîtreſſe répondoit à ce compliment, Pachéco me parut ſurpris de trouver un cavalier ſi aimable. Auſſi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vu de ſi beau, ni de ſi bien fait. Après force diſcours pleins de politeſſe de part et d'autre, Don Luis ſe retira dans l'appartement qui lui étoit deſtiné.

Tandis qu'il y faiſoit ôter ſes bottes, et changeoit d'habit et de linge, un eſpèce de page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par haſard Aurore

rore ſur l'eſcalier. Il la prit pour Don Luis ; et lui remettant le billet dont il étoit chargé : Tenez, ſeigneur cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoiſſe pas le ſeigneur Pachéco, je ne crois pas avoir beſoin de vous demander ſi vous l'êtes. Sur le portrait qu'on m'a fait de ce ſeigneur, je ſuis perſuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma maîtreſſe avec une préſence d'eſprit admirable ; vous ne vous trompez pas aſſurément. Vous vous acquittez de vos commiſſions à merveilles. Vous avez fort bien deviné que je ſuis Don Luis Pachéco. Allez. J'aurai ſoin de faire tenir ma réponſe. Le page diſparut, et Aurore s'enfermant avec ſa ſuivante et moi, ouvrit la lettre, et nous lut ces paroles : *Je viens d'apprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle ! J'en ai penſé devenir folle. Mais aimez-vous encore Iſabelle ? Hâtez-vous de l'aſſurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaiſir, ſi elle vous retrouve fidèle.*

Le billet eſt paſſionné, dit Aurore ; il marque une ame bien épriſe. Cette dame eſt une rivale qui doit m'allarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en detacher Don Luis, et pour empêcher même qu'il ne la revoye. L'enterpriſe, je l'avoue, eſt difficile. Cependant je ne déſeſpere pas d'en venir à bout. Ma maîtreſſe ſe mit à rêver là-deſſus ; et un moment après, elle ajouta : Je vous les garantis brouillés, en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pachéco s'étant un peu repoſé dans ſon appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, et renoua l'entretien avec Aurore avant le ſouper. Seigneur cavalier, lui dit-il en plaiſantant, je crois que les maris et les amans ne doivent pas ſe rejouir de votre arrivée à Salamanque ; vous allez leur cauſer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma maîtreſſe ſur le même ton, votre crainte n'eſt pas mal fondée. Don Felix de Mendoce eſt un peu redoutable, je vous en avertis. Je ſuis déjà venu dans ce pays-ci. Je ſçais que les femmes n'y ſont pas inſenſibles. Quelle preuve en avez-vous, interrompit Don Luis avec vivacité ?

vacité? Une preuve demonſtrative, repartit la fille de Don Vincent. Il y a un mois que je paſſai par cette ville. Je m'y arrêtai huit jours, et je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux docteur en droit.

Je m'apperçus, à ces paroles, que Don Luis ſe troubla: Peut-on ſans indiſcrétion, reprit-il, vous demander le nom de la dame? Comment ſans indiſcrétion, s'écria le faux Don Felix? Pourquoi vous ferois-je un myſtère de cela? Me croyez-vous plus diſcret que les autres ſeigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injuſtice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de menagement; ce n'eſt qu'une petite bourgeoiſe. Vous ſçavez bien qu'un homme de qualité ne s'occupe pas ſérieuſement d'une griſette, et qu'il croit même lui faire honneur en la déſhonorant. Je vous apprendrai donc ſans façon que la fille du docteur ſe nomme Iſabelle. Et le docteur, interrompit impatiemment Pachéco, s'appelleroit-il le ſeigneur Murcia de la Llana? Juſtement, répliqua ma maîtreſſe. Voici une lettre qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Liſez-là, et vous verrez ſi la dame me veut du bien. Don Luis jetta les yeux ſur le billet; et reconnoiſſant l'écriture, il demeura confus et interdit. Que vois-je? pourſuivit alors Aurore, d'un air étonné. Vous changez de couleur. Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette perſonne! Ah! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchiſe.

Je vous en ſçais très bon gré, moi, dit Don Luis avec un tranſport mêlé de dépit, et de colère. La perfide, la volage! Don Felix, que ne vous dois-je point? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conſervée encore long-tems. Je m'imaginois être aimé; que dis-je, aimé? Je croyois être adoré d'Iſabelle. J'avois quelque eſtime pour cette créature-là, et je vois bien que ce n'eſt qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'approuve votre reſſentiment, dit Aurore, en marquant à ſon tour de l'indignation. La fille d'un docteur en droit devroit bien ſe contenter d'avoir

d'avoir pour amant un jeune ſeigneur auſſi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuſer ſon inconſtance; et bien loin d'agréer le ſacrifice qu'elle me fait de vous, je prétends pour la punir, dédaigner déſormais ſes bontés. Pour moi, reprit Pachéco, je ne la reverrai de ma vie. C'eſt la ſeule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raiſon, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins pour lui faire connoître juſqu'à quel point nous la mépriſons tous deux, je ſuis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet inſultant. J'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponſe à ſa lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrémité, conſultez votre cœur: le ſentez-vous aſſez détaché de votre infidèle pour ne craindre pas de vous repentir un jour de lui avoir rompu en viſière? Non, non, interrompit Don Luis, je n'aurai jamais cette foibleſſe, et je conſens que, pour mortifier l'ingrate, nous faſſions ce que vous me propoſez.

Auſſi-tôt j'allai chercher du papier et de l'encre, et ils ſe mirent à compoſer l'un et l'autre des billets fort obligeans pour la fille du docteur Murcia de la Llana. Pachéco ſur tout ne pouvoit trouver des termes aſſez forts à ſon gré pour exprimer ſes ſentimens, et il déchira cinq ou ſix lettres commencées, parce qu'elles ne lui parurent pas aſſez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, et dont il avoit ſujet de l'être. Elle contenoit ces paroles: *Apprenez à vous connoître, ma reine, et n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite que le vôtre pour m'attacher, vous n'êtes pas même aſſez agreable pour m'amuſer quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amuſement des derniers écoliers de l'Univerſité.* Il écrivit donc ce billet gracieux; et lorſqu'Aurore eut achevé le ſien, qui n'étoit guères moins offenſant, elle les cacheta tous deux, y mit une enveloppe, et me donnant le paquet: Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais enſorte qu'Iſabelle reçoive cela ce ſoir. Tu m'entends bien, ajouta-t-elle, en me faiſant des yeux un ſigne que je compris parfaitement. Oui, ſeigneur, lui répondis-je, vous ſerez ſervi comme vous le ſouhaitez.

Je

Je ſortis en même tems, et quand je fus dans la rue, je me dis: Oh çà, monſieur Gil Blas, on met votre génie à l'épreuve. Vous faites donc le valet dans cette comédie? Eh bien, mon ami, montrez que vous avez aſſez d'eſprit pour remplir un rôle qui en demande beaucoup. Le ſeigneur Don Felix s'eſt contenté de vous faire un ſigne. Il compte, comme vous voyez ſur votre intelligence. A-t-il tort? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je faſſe tenir ſeulement le billet de Don Luis. C'eſt ce que ſignifie ce ſigne-là. Rien n'eſt plus intelligible. Perſuadé que je ne me trompois pas, je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pachéco, et je la portai chez le docteur Murcia, dont j'eus bientôt appris la demeure. Je trouvai à la porte de ſa maiſon le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni: Frère, lui dis-je, ne ſeriez vous point par hazard domeſtique de la fille de monſieur le docteur Murcia? Il me répondit qu'oui, d'un air qui marquoit aſſez qu'il étoit dans l'habitude de porter et de recevoir des lettres galantes. Vous avez, lui répliquai-je, la phiſionomie ſi officieuſe, que j'oſe vous prier de rendre ce billet-doux à votre maîtreſſe.

Le petit page me demanda de quelle part je l'apportois, et je ne lui eus pas ſi-tôt réparti que c'étoit de celle de Don Luis Pachéco, qu'il me dit: Cela étant, ſuivez-moi. J'ai ordre de vous faire entrer. Iſabelle veut vous entretenir. Je me laiſſai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guère à voir paroître la ſegnora. Je fus frappé de la beauté de ſon viſage. Je n'ai point vu de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon et enfantin, mais cela n'empêchoit pas que depuis trente bonnes années pour le moins elle ne marchât ſans liſière: Mon ami, me dit-elle d'un air riant, appartenez-vous à Don Luis Pachéco? Je lui répondis que j'étois ſon valet de chambre depuis trois ſemaines. Enſuite, je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois. Il ſembloit qu'elle ſe défiât du rapport de ſes yeux. Effectivement, elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponſe.

ponſe. Elle éleva ſes regards vers le ciel, ſe mordit les lèvres, et pendant quelque tems ſa contenance rendit témoignage des peines de ſon cœur. Puis tout-à-coup m'adreſſant la parole: Mon ami, me dit-elle, Don Luis eſt-il devenu fou depuis notre ſéparation? Je ne comprends rien à ſon procédé. Apprenez-moi, ſi vous le ſçavez, pourquoi il m'écrit ſi galamment. Quel démon peut l'agiter? S'il veut rompre avec moi, ne ſçauroit-il le faire ſans m'outrager par des lettres ſi brutales?

Madame, lui dis-je en affectant un air plein de ſincérité, mon maître a tort aſſurément. Mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le ſecret, je vous découvrirois tout le myſtère. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette. Expliquez-vous hardiment. Eh bien, repris-je, voici le fait en deux mots: Un moment après votre lettre reçue, il eſt entré dans notre hôtel une dame couverte d'une mante des plus épaiſſes. Elle a demandé le ſeigneur Pachéco, lui a parlé quelque tems en particulier, et ſur la fin de la converſation j'ai entendu qu'elle lui a dit: Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'eſt pas tout. Il faut pour ma ſatisfaction que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle deſiroit; puis me mettant le papier entre les mains: Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le docteur Murcia de la Llana, et fais adroitement tenir ce poulet à ſa fille Iſabelle.

Vous voyez bien, madame, pourſuivis-je, que cette lettre déſobligeante eſt l'ouvrage d'une rivale, et que par conſéquent mon maître n'eſt pas ſi coupable. O Ciel! s'écria-t-elle, il l'eſt encore plus que je ne penſois. Son infidélité m'offenſe plus que les mots piquans que ſa main a tracés. Ah l'infidèle! il a pu former d'autres nœuds... Mais, ajouta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne ſans contrainte à ſon nouvel amour. Je ne prétends point le traverſer. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'avoit pas beſoin de m'inſulter,

ſulter, pour m'obliger à laiſſer le champ libre à ma rivale ; et que je mépriſe trop un amant volage, pour avoir la moindre envie de le rappeller. A ce diſcours, elle me congédia, et ſe retira fort irritée contre Don Luis.

Je ſortis de chez le docteur Murcia de la Llana fort ſatisfait de moi, et je compris que ſi je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les ſeigneurs Mendoce et Pachéco, qui ſoupoient enſemble, et s'entretenoient comme s'ils ſe fuſſent connus de longue main. Aurore s'apperçut à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commiſſion. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle, rends-nous compte de ton meſſage. Il fallut encore payer d'eſprit. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre ; et qu'Iſabelle, après avoir lu les deux billets-doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit miſe à rire comme un folle, en diſant : Par ma foi, les jeunes ſeigneurs ont un joli ſtile. Il faut avouer que les autres perſonnes n'écrivent pas ſi agréablement. C'eſt fort bien ſe tirer d'embarras, s'écria ma maîtreſſe ; et voilà certainement une coquette des plus conſommées dans ſon art. Pour moi, dit Don Luis, je ne reconnois point Iſabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractère pendant mon abſence. J'aurois jugé d'elle auſſi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui ſçavent prendre toutes ſortes de forme. J'en ai aimé une de celles-là, et j'en ai été long-tems la dupe. Gil Blas vous le dira, elle avoit un air de ſageſſe à tromper toute la terre. Il eſt vrai, dis-je, en me mêlant à la converſation, que c'étoit un minois à piper le plus fins. J'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce et Pachéco firent de grands éclats de rire, en m'entendant parler ainſi ; et loin de trouver mauvais que je priſſe la liberté de me joindre à leur entretien, ils m'adreſſerent ſouvent la parole, pour ſe réjouir de mes réponſes. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de ſe maſquer ; et

le réſultat de tous nos diſcours fut, qu'Iſabelle demeura dûment atteinte et convaincue d'être une franche coquette. Don Luis proteſta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, et Don Felix à ſon exemple jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Enſuite de ces proteſtations, ils ſe lierent d'amitié tous deux, et ſe promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils paſſerent l'après ſouper à ſe dire des choſes gracieuſes, et enfin ils ſe ſéparerent pour s'aller repoſer chacun dans ſon appartement. Je ſuivis Aurore dans le ſien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du docteur; je n'oubliai pas la moindre circonſtance. J'en dis même plus qu'il n'y en avoit pour mieux faire ma cour à ma maîtreſſe qui fut charmée de mon rapport. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embraſſât de joie : Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je ſuis enchantée de ton eſprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une paſſion qui nous oblige de recourir à des ſtratagêmes, quel avantage d'avoir dans ſes intérêts un garçon auſſi ſpirituel que toi! Courage, mon ami : Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarraſſer. Cela ne va pas mal. Mais comme les amans ſont ſujets à d'étranges retours, je ſuis d'avis de bruſquer l'aventure, et de mettre en jeu dès demain Aurore de Guzman. J'approuvai cette penſée, et laiſſant le ſeigneur Don Felix avec ſon page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.

CHAPITRE VI.

Quelles ruſes Aurore mit en uſage pour ſe faire aimer de Don Luis Pachéco.

LES deux nouveaux amis ſe raſſemblerent le lendemain matin. Ce fut leur premier ſoin. Ils commencerent la journée par des embraſſades qu'Aurore fut obligée de donner et de recevoir, pour bien jouer

jouer le rôle de Don Felix. Ils allerent enſemble ſe promener dans la ville, et je les accompagnai avec Chilindron, valet de Don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'univerſité pour regarder quelques affiches de livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Pluſieurs perſonnes s'amuſoient auſſi à les lire; et j'apperçus parmi ceux-là un petit homme qui diſoit ſon ſentiment ſur ces ouvrages affichées. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, et je jugeai en même tems qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroiſſoit vain, et il avoit l'eſprit déciſif, comme l'ont la plûpart des petits hommes. Cette *nouvelle traduction d'Horace*, diſoit-il, que vous voyez annoncée au public en ſi gros caractères, eſt un ouvrage en proſe compoſé par un vieil auteur du collège. C'eſt un livre fort eſtimé des écoliers. Ils en ont conſumé eux ſeuls quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres livres. Il les frondoit tous ſans charité. C'étoit apparemment quelque auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre juſqu'au bout: mais il me fallut ſuivre Don Luis et Don Felix, qui ne prenant pas plus de plaiſir à ſes diſcours que d'intérêt au livre qu'il critiquoit, s'éloignerent de lui et de l'univerſité.

Nous revînmes à notre hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtreſſe ſe mit à table avec Pachéco, et fit adroitement tomber la converſation ſur ſa famille: Mon père, dit-elle, eſt un cadet de la maiſon de Mendoce, qui s'eſt établi à Toledo; et ma mère eſt propre ſœur de Dona Kiména de Guzman, qui depuis quelques jours eſt venue à Salamanque pour une affaire importante avec ſa nièce Aurore, fille unique de Don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit Don Luis, mais on m'en a ſouvent parlé, ainſi que d'Aurore votre couſine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune dame? On aſſure que rien n'égale ſon eſprit et ſa beauté. Pour de l'eſprit, reprit Don Felix, elle n'en manque pas. Elle l'a même aſſez cultivé. Mais ce n'eſt point une ſi belle per-

ſonne. On trouve que nous nous reſſemblons beaucoup. Si cela eſt, s'écria Pachéco, elle juſtifie ſa réputation. Vos traits ſont réguliers ; votre teint eſt parfaitement beau ; votre couſine doit être charmante. Je voudrois bien la voir et l'entretenir. Je m'offre à ſatisfaire votre curioſité, repartit le faux Mendoce, et même dès ce jour. Je vous mène cette après-dînée chez ma tante.

Ma maîtreſſe changea tout à coup de matière, et parla de choſes indifférentes. L'après midi, pendant qu'ils ſe diſpoſoient tous deux à ſortir pour aller chez Dona Kiména, je pris les devans, et courus avertir la duègne de ſe préparer à cette viſite. Je revins enſuite ſur mes pas, pour accompagner Don Felix, qui conduiſit enfin chez ſa tante le ſeigneur Don Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maiſon, qu'ils rencontrerent la dame Kiména, qui leur fit ſigne de ne point faire de bruit : Paix, paix, leur dit-elle d'une voix baſſe, vous réveillerez ma nièce. Elle a depuis hier une migraine effroyable, qui ne fait que de la quitter, et la pauvre enfant repoſe depuis un quart d'heure. Je ſuis fâché de ce contretems, dit Mendoce, en affectant un air mortifié. J'eſpérois que nous verrions ma couſine. J'avois fait fête de ce plaiſir à mon ami Pachéco. Ce n'eſt pas une affaire ſi preſſée, répondit en ſouriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les cavaliers eurent une converſation fort courte avec la vieille, et ſe retirerent.

Don Luis nous mena chez un jeune gentilhomme de ſes amis qu'on appelloit Don Gabriel de Pédros. Nous y paſſâmes le reſte de la journée ; nous y ſoupâmes même, et nous n'en ſortîmes que ſur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorſque nous rencontrâmes ſous nos pieds dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoit des malheureux qu'on venoit d'aſſaſſiner, et nous nous arrêtâmes pour les ſecourir, s'il en étoit encore tems. Comme nous cherchions à nous inſtruire, autant que l'obſcurité de la nuit nous le pouvoit permettre,

mettre, de l'état où ils ſe trouvoient, la patrouille arriva. Le commandant nous prit d'abord pour des aſſaſſins, et nous fit environner par ſes gens : mais il eut meilleure opinion de nous, lorſqu'il nous eut entendu parler, et qu'à la faveur d'une lanterne ſourde, il vit les traits de Mendoce et de Pachéco. Ses archers, par ſon ordre, examinerent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, et il ſe trouva que c'étoit un gros licencié avec ſon valet, tous deux pris de vin, ou plutôt yvres morts. Meſſieurs, s'écria un des archers, je reconnois ce gros vivant. Eh ! c'eſt le ſeigneur licencié Guyomar, recteur de notre univerſité. Tel que vous le voyez, c'eſt un grand perſonnage, un génie ſupérieur. Il n'y a point de philoſophe qu'il ne terraſſe dans une diſpute. Il a un flux de bouche ſans pareil. C'eſt dommage qu'il aime un peu trop le vin, les procès, et la griſette. Il revient de ſouper de chez ſon Iſabeau, où, par malheur, ſon guide s'eſt enyvré comme lui. Ils ſont tombés l'un et l'autre dans le ruiſſeau. Avant que le bon licencié fût recteur, cela lui arrivoit aſſez ſouvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laiſſâmes ces yvrognes entre les mains de la patrouille, qui eut ſoin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre hôtel, et chacun ne ſongea qu'à ſe repoſer.

Don Felix et Don Luis ſe leverent ſur le midi ; et s'étant tous deux rejoints, Aurore de Guzman fut la première choſe dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma maîtreſſe, va chez ma tante Dona Kiména, et lui demande de ma part ſi nous pouvons aujourd'hui, le ſeigneur Pachéco et moi, voir ma couſine. Je ſortis pour m'acquitter de cette commiſſion, ou plutôt pour concerter avec la duègne ce que nous avions à faire ; et quand nous eûmes pris enſemble de juſtes meſures, je vins rejoindre le faux Mendoce : Seigneur, lui dis-je, votre couſine Aurore ſe porte à merveilles. Elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de ſa part que votre viſite ne lui ſçauroit être que très-agréable ; et Dona Kiména m'a dit d'aſſurer le ſeigneur Pachéco

co qu'il ſera toujours parfaitement bien reçu chez elle ſous vos auſpices.

Je m'apperçus que ces dernières paroles firent plaiſir à Don Luis Ma maîtreſſe le remarqua de même, et en conçut un heureux préſage. Un moment avant le dîner, le valet de la ſenora Kiména parut, et dit à Don Felix: Seigneur, un homme de Tolède eſt venu vous demander chez madame votre tant, et y a laiſſé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, et y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix: *Si vous avez envie d'apprendre des nouvelles de votre père, et des choſes de conſéquence pour vous, ne manquez pas auſſi-tôt la préſente reçue, de vous rendre au Cheval Noir auprès de l'univerſité.* Je ſuis, dit-il, trop curieux de ſçavoir ces choſes importantes, pour ne pas ſatisfaire ma curioſité tout à l'heure. Sans adieu, Pachéco, continua-t-il, ſi je ne ſuis point de retour ici dans deux heures, vous pourrez aller ſeul chez ma tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dînée. Vous ſçavez ce que Gil Blas vous a dit de la part de Dona Kiména; vous êtes en droit de faire cette viſite. Il ſortit en parlant de cette ſorte, et m'ordonna de le ſuivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du Cheval Noir, nous enfilâmes celle de la maiſon où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, nous nous préparâmes à repréſenter notre pièce: Aurore ôta ſa chevelure blonde, lava et frotta ſes ſourcils, mit un habit de femme, et devint une belle brune, telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que ſon déguiſement la changeoit à un point, qu'Aurore et Don Felix paroiſſoient deux perſonnes différentes. Il ſembloit même qu'elle fut beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Il eſt vrai que ſes chappins, (car elle en avoit d'une hauteur exceſſive), n'y contribuoient pas peu. Lorſqu'elle eut ajouté à ſes charmes tous les ſecours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit Don Luis avec une agitation mêlée de crainte et d'eſpérance. Tantôt elle ſe fioit à ſon eſprit et à ſa beauté, et tantôt elle appréhendoit de n'en faire qu'un eſſai malheureux. Ortiz de ſon côté ſe prépara de ſon mieux

mieux à ſeconder ma maîtreſſe. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pachéco me vît dans cette maiſon, et que ſemblable aux acteurs qui ne paroiſſent qu'au dernier acte d'une pièce, je ne devois me montrer que ſur la fin de la viſite, je ſortis auſſi-tôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état, quand Don Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la dame Kiména, et il eut avec Aurore une converſation de deux ou trois heures; après quoi, j'entrai dans la chambre où ils étoient; et m'adreſſant au cavalier: Seigneur, lui dis-je, Don Felix mon maître ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuſer. Il eſt avec trois hommes de Tolède, dont il ne peut ſe débarraſſer. Ah! le petit libertin! s'écria Dona Kiména. Il eſt ſans doute en débauche. Non, madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort ſérieuſes. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir ſe rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire auſſi-bien qu'à Dona Aurore. Oh! je ne reçois point ſes excuſes, dit ma maîtreſſe en plaiſantant. Il ſçait que j'ai été indiſpoſée, il devoit marquer un peu plus d'empreſſement pour les perſonnes à qui le ſang le lie. Pour le punir, je ne veux le voir de quinze jours. Eh, madame! dit alors Don Luis, ne formez point une ſi cruelle réſolution, Don Felix eſt aſſez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaiſanterent quelque tems là-deſſus. Enſuite Pachéco ſe retira. La belle Aurore change auſſi-tôt de forme, et reprend ſon habit de cavalier; elle retourne à l'hôtel garni le plus promptement qu'il lui eſt poſſible: Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle à Don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante; mais je n'ai pu me défaire des perſonnes avec qui j'étois. Ce qui me conſole, c'eſt que vous avez eu du moins tout le loiſir de ſatisfaire vos deſirs curieux. Eh bien, que penſez-vous de ma couſine? Dites-le moi ſans complaiſance. J'en ſuis enchanté, répondit Pachéco. Vous aviez raiſon de dire que vous vous reſſemblez tous deux. Je n'ai jamais vu de traits plus ſemblables. C'eſt le même tour de viſage.

Vous

Vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même ſon de voix. Il y a pourtant quelque différence : Aurore eſt plus grande que vous ; elle eſt brune, et vous êtes blond : vous êtes enjoué, elle eſt ſérieuſe. Voilà tout ce qui vous diſtingue l'un de l'autre. Pour de l'eſprit, continua-t-il, je ne crois pas qu'une ſubſtance céleſte puiſſe en avoir plus que votre couſine. En un mot, c'eſt une perſonne d'un mérite infini.

Le ſeigneur Pachéco prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, que Don Felix lui dit en ſouriant : Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoiſſance avec Dona Kiména, et ſi vous m'en croyez, vous n'irez plus chez elle. Je vous le conſeille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays, et vous inſpirer une paſſion . . . Je n'ai pas beſoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux. L'affaire en eſt faite. J'en ſuis fâché pour vous, répliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, et ma couſine n'eſt pas une Iſabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes ? repartit Don Luis. Peut-on en avoir d'autres ſur une fille de ſon ſang ? C'eſt me faire une offenſe que de me croire capable de jetter ſur elle un œil profane. Connoiſſez-moi mieux, mon cher Mendoce : hélas, je m'eſtimerois les plus heureux de tous les hommes, ſi elle approuvoit ma recherche, et vouloit lier ſa deſtinée à la mienne.

En le prenant ſur ce ton-là reprit, Don Felix, vous m'intéreſſez à vous ſervir. Oui, j'entre dans vos ſentimens. Je vous offre mes bons ſervices auprès d'Aurore, et je veux dès demain eſſayer de gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit ſur ſon eſprit. Pachéco rendit mille graces au cavalier qui lui faiſoit de ſi belles promeſſes, et nous nous apperçûmes avec joie que notre ſtratagême ne pouvoit aller mieux. Le jour ſuivant nous augmentâmes encore l'amour de Don Luis par une nouvelle invention. Ma maîtreſſe, après avoir été trouver Dona Kiména, comme pour la rendre favorable à ce cavalier, vint le rejoindre : J'ai parlé à ma

ma tante, lui dit-elle, et je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts ; elle étoit furieuſement prévenu contre vous. Je ne ſçais qui vous a fait paſſer dans ſon eſprit pour un libertin : mais il eſt conſtant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait déſavantageux. Heureuſement j'ai entrepris votre apologie, et j'ai pris ſi vivement votre parti, que j'ai détruit enfin la mauvaiſe impreſſion qu'on lui avoit donnée de vos mœurs.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Aurore, je veux que vous ayez en ma préſence un entretien avec ma tante ; nous acheverons de vous aſſurer ſon appui. Pachéco témoigna une extrême impatience d'entretenir Dona Kiména, et cette ſatisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduiſit à la dame Ortiz, et ils eurent tous trois une converſation, où Don Luis fit voir qu'en peu de tems il s'etoit laiſſé fort enflammer. L'adroite Kiména feignit d'être touchée de toute la tendreſſe qu'il faiſoit paroître, et promit au cavalier de faire tous ſes efforts pour engager ſa nièce à l'epouſer. Pachéco ſe jetta aux pieds d'une ſi bonne tante, pour la remercier de ſes bontés. Ladeſſus Don Felix demanda ſi ſa couſine étoit levée ? Non, répondit la duègne, elle repoſe encore, et vous ne ſçauriez la voir préſentement : mais revenez cette après-dînée, et vous lui parlerez à loiſir. Cette réponſe de la dame Kiména redoubla, comme vous pouvez croire, la joie de Don Luis, qui trouva le reſte de la matinée bien long. Il regagna l'hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaiſir à l'obſerver, et à remarquer en lui toutes les apparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore ; et lorſqu'ils eurent dîné, Don Felix dit à Pachéco : Il me vient une idée. Je ſuis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma couſine, et découvrir, s'il eſt poſſible, dans quelle diſpoſition ſon cœur eſt à votre égard. Don Luis approuva cette penſée. Il laiſſa ſortir ſon ami, et ne partit qu'une heure après lui. Ma maîtreſſe profita ſi bien

bien de ce tems-là, qu'elle étoit habillée en femme, quand ſon amant arriva. Je croyois, dit ce cavalier, après avoir ſalué Aurore et la duègne, je croyois trouver ici Don Felix. Vous le verrez dans un inſtant, répondit Dona Kiména; il écrit dans mon cabinet. Pachéco parut ſe payer de cette défaite, et lia converſation avec les dames. Cependant, malgré la préſence de l'objet aimé, il s'apperçut que les heures s'écouloient ſans que Mendoce ſe montrât; et comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſurpriſe, Aurore changea tout-à-coup de contenance, ſe mit à rire, et dit à Don Luis: Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas encore le moindre ſoupçon de la ſupercherie qu'on vous fait? Une fauſſe chevelure blonde, et des ſourcils teints, me rendent-ils ſi différente de moi-même, qu'on puiſſe juſques-là s'y tromper? Déſabuſez-vous donc, Pachéco, continua-t-elle, en reprenant ſon ſérieux, apprenez que Don Felix de Mendoce et Aurore de Guzman ne ſont qu'une même perſonne.

Elle ne ſe contenta pas de le tirer de cette erreur, elle avoua la foibleſſe qu'elle avoit pour lui, et toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre; il ſe jetta aux pieds de ma maîtreſſe, et lui dit avec tranſport: Ah! belle Aurore, croirai-je en effet que je ſuis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés? Que puis-je faire pour les reconnoître? Un éternel amour ne ſçauroit aſſez les payer. Ces paroles furent ſuivies de mille autres diſcours tendres et paſſionnés; après quoi les amans parlerent des meſures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accompliſſement de leurs deſirs. Il fut réſolu que nous partirions tous inceſſamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce deſſein fut preſque auſſitôt exécuté que conçu; Don Luis, quinze jours après, épouſa ma maîtreſſe, et leurs nôces donnerent lieu à des fêtes et à des réjouiſſances infinies.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition ; il paſſe au ſervice de Don Gonzale Pachéco.

TROIS ſemaines après ce mariage, ma maîtreſſe voulut récompenſer les ſervices que je lui avois rendus ; elle me fit préſent de cent piſtoles, et me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chaſſe point de chez moi ; je vous laiſſe la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira : mais un oncle de mon mari, Don Gonzale Pachéco, ſouhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé ſi avantageuſement de vous, qu'il m'a temoigné que je lui ferois plaiſir de vous donner à lui. C'eſt un ſeigneur de la vieille cour, ajouta-t-elle, un homme d'un très-bon caractère ; vous ſerez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ſes bontés ; et comme elle n'avoit plus beſoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poſte qui ſe préſentoit, que je ne ſortois point de la famille. J'allai donc un matin de la part de la nouvelle mariée chez le ſeigneur Don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorſque j'entrai dans ſa chambre, je le trouvai qui prenoit un bouillon qu'un page venoit de lui apporter. Le vieillard avoit la mouſtache en papillotes, les yeux preſque éteints, avec un viſage pâle et décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeuneſſe, et qui ne ſont guère plus ſages dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, et me dit, que ſi je le voulois ſervir avec autant de zèle que j'avois ſervi ſa nièce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux ſort. Sur cette aſſurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, et dès ce moment il me retint à ſon ſervice.

Me voilà donc à un nouveau maître, et Dieu ſçait quel homme c'étoit. Quand il ſe leva, je crus voir la reſurrection

reſurrection du Lazare. Imaginez-vous un grand corps ſi ſec qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pu apprendre l'oſtéologie. Il avoit les jambes ſi menues, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une ſur l'autre. Outre cela cette momie vivante étoit aſthmatique, et touſſoit à chaque parole qui lui ſortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda enſuite du papier et de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, et fit porter à ſon adreſſe par le page qui lui avoit donné un bouillon; puis ſe tournant de mon côté: Mon ami, me dit-il, c'eſt toi que je prétends déſormais charger de mes commiſſions, et particulièrement de celles qui regarderont Dona Eufraſia. Cette dame eſt une jeune perſonne que j'aime, et dont je ſuis tendrement aimé.

Bon Dieu! dis-je auſſi-tôt en moi-même: Eh! comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puiſque ce vieux pénard s'imagine qu'on les l'idolâtre. Gil Blas, pourſuivit-il, je te menerai chez elle dès aujourd'hui: j'y ſoupe preſque tous les ſoirs. Tu verras une perſonne toute aimable. Tu ſeras charmé de ſon air ſage et retenu. Bien-loin de reſſembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeuneſſe, et s'engagent ſur les apparences, elle a l'eſprit déjà mûr et judicieux; elle veut des ſentimens dans un homme, et préfère aux figures les plus brillantes un amant qui ſçait aimer. Le ſeigneur Don Gonzale ne borna point là l'eloge de ſa maîtreſſe: il entreprit de la faire paſſer pour l'abrégé de toutes les perfections; mais il avoit un auditeur aſſez difficile à perſuader là-deſſus. Après toutes les manœuvres que j'avois vu faire aux comédiennes, je ne croyois pas les vieux ſeigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant par complaiſance d'ajouter foi à tout ce que me dit mon maître. Je fis plus, je vantai le diſcernement et le bon goût d'Eufraſie. Je fus même aſſez impudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne ſentit point que je lui donnois de l'encenſoir par le nez; au contraire, il s'applaudit de mes paroles, tant il eſt vrai qu'un

qu'un flatteur peut tout riſquer avec les grands. Ils ſe prêtent juſqu'aux flatteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes, puis il ſe lava les yeux, pour ôter une épaiſſe chaſſie dont ils étoient pleins. Il lava auſſi ſes oreilles, enſuite ſes mains; et quand il eut fait toutes ſes ablutions, il teignit en noir ſa mouſtache, ſes ſourcils et ſes cheveux. Il fut plus long-tems à ſa toilette qu'une vieille douairière qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il acheva de s'ajuſter, il entra un autre vieillard de ſes amis, qu'on nommoit le comte de Aſumar. Quelle différence il y avoit entre eux! Celui-ci laiſſoit voir ſes cheveux blancs, s'appuyoit ſur un bâton, et ſembloit ſe faire honneur de ſa vieilleſſe, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pachéco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, comte, répondit mon maître. En même tems, ils s'embraſſerent l'un l'autre, s'aſſirent, et commencerent à s'entretenir en attendant qu'on ſervît.

Leur converſation roula d'abord ſur une courſe de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlerent des cavaliers qui y avoient montré le plus d'adreſſe et de vigueur; et là-deſſus le vieux comte, tel que Neſtor à qui toutes les choſes préſentes donnoient occaſion de louer les choſes paſſées, dit en ſoupirant: Hélas! je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne ſe font pas avec autant de magnificence qu'on les faiſoit dans ma jeuneſſe. Je riois en moi-même de la prévention du bon ſeigneur de Aſumar, qui ne s'en tint pas aux tournois; je me ſouviens, quand il fut à table, et qu'on apporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches, qu'on avoit ſervies: De mon tems les pêches étoient bien plus groſſes qu'elles ne le ſont à préſent. La nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moi-même en ſouriant, les pêches du tems d'Adam devoient être d'une groſſeur merveilleuſe.

Le comte de Aſumar demeura preſque juſqu'au ſoir avec mon maître, qui ne ſe vit pas plutôt débarraſſé de lui, qu'il ſortit en me diſant de le ſuivre. Nous allâmes chez Eufraſie, qui logeoit à cent pas de notre maiſon, et nous la trouvâmes dans un appartement des plus propres. Elle étoit galamment habillée, et avoit un air de jeuneſſe qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit paſſer pour jolie, et j'admirai bientôt ſon eſprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes, qui n'ont qu'un babil brillant, avec des manières libres; elle avoit de la modeſtie dans ſon action, comme dans ſes diſcours, elle parloit le plus ſpirituellement du monde, ſans paroître ſe donner pour ſpirituelle. Je la conſidérois avec un extrême étonnement. O Ciel! diſois-je, eſt-il poſſible qu'une perſonne qui ſe montre ſi reſervée ſoit capable de vivre dans le libertinage? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois ſurpris d'en voir une modeſte en apparence, ſans faire réflexion que ces créatures ſçavent ſe compoſer, et ſe conformer au caractère des gens riches, et des ſeigneurs qui tombent entre leurs mains. Ces payeurs veulent-ils de l'emportement? elles ſont vives et pétulantes. Aiment-ils la retenue? elles ſe parent d'un extérieur ſage et vertueux. Ce ſont de vrais caméléons, qui changent de couleur ſuivant l'humeur et le génie des hommes qui les approchent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des ſeigneurs qui demandent des beautés hardies; il ne pouvoit ſouffrir celles-là; et il falloit pour le piquer qu'une femme eût un air de veſtale. Auſſi Eufraſie ſe réglant là-deſſus, faiſoit voir que les bonnes comédiennes n'étoient pas toutes à la comédie. Je laiſſai mon maître avec ſa nymphe, et je deſcendis dans une ſalle, où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une ſoubrette qui avoit été ſuivante d'une comédienne. De ſon côté, elle me remit, et nous fîmes une ſcène de reconnoiſſance digne d'être employée dans une pièce de théâtre: Eh, vous voilà, ſeigneur

gneur Gil Blas, me dit cette ſoubrette tranſportée de joie! Vous êtes donc ſorti de chez Arſénie, comme moi de chez Conſtance? Oh vraiment! lui répondis-je, il y a long tems que je l'ai quittée. J'ai même ſervi depuis une fille de condition. La vie des perſonnes de théâtre n'eſt guère de mon goût. Je me ſuis donné mon congé moi-même, ſans daigner avoir le moindre éclairciſſement avec Arſénie. Vous avez bien fait, reprit la ſoubrette nommée Beatrix, j'en ai uſé à peu près de la même manière avec Conſtance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elles les reçut ſans me dire une ſyllable; et nous nous ſéparâmes aſſez cavalièrement.

Je ſuis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maiſon plus honorable. Dona Eufraſia me paroît une façon de femme de qualité, et je la crois d'un très-bon caractère. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille ſuivante, elle a de la naiſſance, ce qui ſe voit aſſez par ſes manières; et pour ſon humeur, je puis vous aſſurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'eſt point de ces maîtreſſes emportées et difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient ſans ceſſe, tourmentent leurs domeſtiques, et dont le ſervice, en un mot, eſt un enfer. Je ne l'ai pas encore entendue gronder une ſeule fois, tant elle aime la douceur. Quand il m'arrive de ne pas faire les choſes à ſa fantaiſie, elle me reprend ſans colère, et jamais il ne lui échappe de ces épithètes dont les dames violentes ſont ſi libérales. Mon maître, repris-je, eſt auſſi fort doux. Il ſe familiariſe avec moi, et me traite comme ſon égal plutôt que comme ſon laquais. En un mot, c'eſt le meilleur de tous les humains; et ſur ce pied-là, nous ſommes vous et moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos comédiennes. Mille fois mieux, repartit Beatrix, je menois une vie tumultueuſe, au lieu que je vis préſentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le ſeigneur Don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma ſolitude, et j'en ſuis bien aiſe. Il y a long-tems que j'ai de l'affection pour vous; et j'ai plus

d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour ami ; mais enfin j'eſpere que je ne ſerai pas moins heureuſe qu'elle. Si je n'ai pas ſa jeuneſſe et ſa beauté, en recompenſe je hais la coquetterie : ce que les hommes ne ſçauroient aſſez payer, je ſuis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Beatrix étoit une de ces perſonnes qui ſont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leurs demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ſes avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'apperçut que je la mépriſois, et même j'eus la politeſſe de lui parler de manière qu'elle ne perdit pas toute eſpérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille ſuivante, et je me trompai encore dans cette occaſion. La ſoubrette n'en uſoit pas ainſi avec moi ſeulement pour mes beaux yeux : ſon deſſein étoit de m'inſpirer de l'amour pour me mettre dans les intérêts de ſa maîtreſſe, pour qui elle ſe ſentoit ſi zélée, qu'elle ne s'embarraſſoit point de ce qui lui en coûteroit pour la ſervir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin que je portai de la part de mon maître un billet-doux à Eufraſie. Cette dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choſes obligeantes, et la femme de chambre auſſi s'en mêla. L'une admiroit ma phiſionomie ; l'autre me trouvoit un air de ſageſſe et de prudence. A les entendre, le ſeigneur Don Gonzale poſſédoit en moi un tréſor. En un mot, elles me louerent tant que je me défiai des louanges qu'elles me donnerent. J'en pénétrai le motif ; mais je les reçus en apparence avec toute la ſimplicité d'un ſot, et par cette contreruſe je trompai les fripponnes qui leverent enfin le maſque.

Ecoute, Gil Blas, me dit Eufraſie ; il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agiſſons de concert, mon ami. Don Gonzale eſt vieux, et d'une ſanté ſi délicate, que la moindre fièvre, aidée d'un bon medecin, l'emportera. Ménageons les momens qui lui reſtent, et faiſons en ſorte qu'il me laiſſe la meilleure partie de ſon bien. Je t'en ferai bonne part. Je te

le promets, et tu peux compter ſur cette promeſſe, comme ſi je te la faiſois par devant tous les notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, diſpoſez de votre ſerviteur. Vous n'avez qu'à me preſcrire la conduite que je dois tenir, et vous ſerez ſatisfaite. Ah bien, reprit-elle, il faut obſerver ton maître, et me rendre compte de tous ſes pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la converſation ſur les femmes, et de-là prends, mais avec art, occaſion de lui dire du bien de moi. Occupe-le d'Eufraſie, autant qu'il te ſera poſſible. Ce n'eſt pas tout ce que j'exige de toi, mon ami. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui ſe paſſe dans la famille de Pachéco. Si tu t'appercois que quelque parent de Don Gonzale ait de grandes aſſiduités auprès de lui, et couche en joue ſa ſucceſſion, tu m'en avertiras auſſi-tôt. Je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caractères des parens de ton maître : Je ſçais quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, et j'ai déjà mis aſſez mal dans ſon eſprit tous ſes neveux et ſes couſins.

Je jugeai par ſes inſtructions, et par d'autres qu'y joignit Eufraſie, que cette dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé Don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nippes, et de plus elle eſpéroit qu'il ne l'oublieroit pas dans ſon teſtament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi ; et pour ne rien diſſimuler, je doutai en m'en retournant au logis, ſi je contribuerois à tromper mon maître, ou ſi j'entreprendrois de le détacher de ſa maîtreſſe. Ce dernier parti me paroiſſoit plus honnête que l'autre, et je me ſentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eufraſie ne m'avoit rien promis de poſitif, et cela peut être étoit cauſe qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me réſolus donc à ſervir Don Gonzale avec zèle ; et je me perſuadai que ſi j'étois aſſez heureux pour

l'arracher à ſon idole, je ſerois mieux payé de cette bonne action que des mauvaiſes que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me propoſois, je me montrai tout dévoué au ſervice de Dona Eufraſia. Je lui fis accroire que je parlois d'elle inceſſamment à mon maître, et là-deſſus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'inſinuai ſi bien dans ſon eſprit, qu'elle me crut entièrement dans ſes intérêts. Pour mieux lui en impoſer encore, j'affectai de paroître amoureux de Beatrix, qui ravie, à ſon âge, de voir un jeune homme à ſes trouſſes, ne ſe ſoucioit guère d'être trompée, pourvu que je la trompaſſe bien. Lorſque nous étions auprès de nos princeſſes, mon maître et moi, cela faiſoit deux tableux différens dans le même goût. Don Gonzale ſec et pâle, comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agoniſant, quand il vouloit faire les doux yeux; et mon infante, à meſure que je me montrois plus paſſionné, prenoit des manières enfantines, et faiſoit tout le manège d'une vieille coquette. Auſſi avoit-elle quarante ans d'école, pour le moins. Elle s'étoit raffinée au ſervice de quelques unes de ces héroïnes de galanterie, qui ſçavent plaire juſques dans leur vieilleſſe, et qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les ſoirs avec mon maître chez Eufraſie, j'y allois quelquefois tout ſeul pendant le jour, et je m'attendois toujours à trouver dans cette maiſon quelque jeune galant caché; mais à quelque heure que j'y entraſſe je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y decouvrois pas la moindre trace d'infidélité. Ce qui ne m'étonnoit pas peu; car quoique Beatrix m'eût aſſuré que ſa maîtreſſe ne recevoit aucune viſite maſculine, je ne pouvois penſer qu'une ſi jolie dame fût exactement fidèle à Don Gonzale. En quoi certes je ne faiſois pas un jugement téméraire, et la belle Eufraſie, comme vous le verrez bientôt, pour attendre plus patiemment la ſucceſſion de mon maître, s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de ſon âge.

Un

Un matin je portois à mon ordinaire un billet-doux à la princeſſe. J'apperçus, tandis que j'étois dans ſa chambre, les pieds d'un homme derrière une tapiſſerie. Je me gardai bien de faire connoître que je les voyois, et ſi-tôt que j'eus fait ma commiſſion, je ſortis ſans faire ſemblant de les avoir remarqués ; mais quoique cet objet dût peu me ſurprendre, et que la choſe ne roulât pas ſur mon compte, je ne laiſſai pas d'en être fort ému : Ah ! perfide, diſois-je avec indignation, ſcélérate Eufraſie ! Tu n'es pas ſatisfaite d'impoſer à un bon vieillard en lui perſuadant que tu l'aimes ; il faut que tu te livres à un autre pour mettre le comble à ta trahiſſon ! Que j'étois fat, quand j'y penſe, de raiſonner de la ſorte ! Il falloit plutôt rire de cette aventure, et la regarder comme une compenſation des ennuis et des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me ſervir de cette occaſion pour faire le bon valet. Mais au lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur dans les intérêts de Don Gonzale, et lui fis un fidèle rapport de ce que j'avois vu. J'ajoutai même à cela qu'Eufraſie m'avoit voulu ſéduire. Je ne diſſimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, et il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement ſa maîtreſſe. Il me fit quelques queſtions, comme s'il n'eut pas entièrement ajouté foi à ce que je venois de lui rapporter ; mais telles furent mes réponſes, qu'elles lui ôterent la ſatisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frappé malgré le ſang froid qu'il conſervoit dans toute autre choſe ; et une petite émotion de colère qui parut ſur ſon viſage, ſembla préſager que la dame ne lui ſeroit point impunément infidèle. C'eſt aſſez, Gil Blas, me dit-il, je ſuis très-ſenſible à l'attachement que je te vois à mon ſervice, et ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufraſie. Je veux l'accabler de reproches, et rompre avec l'ingrate. A ces mots, il ſortit effectivement pour ſe rendre chez elle, et il me diſpenſa de le ſuivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclairciſſement,

J'attendis

J'attendis le plus patiemment du monde que mon maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un auſſi grand ſujet qu'il en avoit de ſe plaindre de ſa nymphe, il ne revînt détaché de ſes attraits, ou tout au moins réſolu d'y renoncer. Dans cette penſée, je m'applaudiſſois de mon ouvrage. Je me repréſentois le plaiſir qu'auroient les héritiers naturels de Don Gonzale, quand ils apprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une paſſion ſi contraire à leurs intérêts. Je me flattois qu'ils m'en tiendroient compte, et qu'enfin j'allois me diſtinguer des autres valets de chambre, qui ſont ordinairement plus diſpoſés à maintenir leurs maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, et je penſois avec plaiſir que je paſſerois pour le Coriphée des domeſtiques : mais une idée ſi agréable s'évanouit quelques heures après. Mon patron arriva : Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufraſie. Je l'ai traitée d'ingrate et de perfide. Je l'ai accablée de reproches. Sçais-tu bien ce qu'elle m'a répondu ? que j'avois tort d'écouter des valets. Elle ſoutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, ſi on l'en croit, qu'un impoſteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vu couler de ſes yeux des pleurs véritables ; elle m'a juré par ce qu'il y a de plus ſacré qu'elle ne t'a fait aucune propoſition, et qu'elle ne voit pas un homme. Beatrix, qui me paroit une bonne fille, incapable de mentir, m'a proteſté la même choſe ; de ſorte que malgré moi ma colère s'eſt appaiſée.

Eh ! quoi, monſieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma ſincérité ? Vous défiez-vous .... Non, mon enfant, interrompit-il à ſon tour, je te rends juſtice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je ſuis perſuadé que mon intérêt ſeul te touche, et je t'en ſçais bon gré ; mais après tout, les apparences ſont trompeuſes, peut-être n'as-tu pas vu effectivement ce que tu t'imaginois voir ; et dans ce cas juge juſqu'à quel point ton accuſation doit être déſagréable à Eufraſie,

frasie. Quoiqu'il en soit, c'est une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; c'est mon sort. Il faut même que je lui fasse le sacrifice qu'elle exige de mon amour, et ce sacrifice est de te donner ton congé. J'en suis fâché, mon pauvre Gil Blas, poursuivit-il, et je t'assure que je n'y ai consenti qu'à regret: mais je ne sçaurois faire autrement. Compatis à ma foiblesse. Ce qui doit te consoler, c'est que je ne te renverrai pas sans récompense. De plus, je prétends te placer chez une dame des mes amies, où tu seras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainsi mon zèle contre moi. Je maudis Eufrasie, et déplorai la foiblesse de Don Gonzale de s'en être laissé posséder. Le bon vieillard sentoit assez qu'en me congédiant, pour plaire seulement à sa maîtresse, il ne faisoit pas une action des plus viriles; aussi pour compenser sa molesse, et me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, et me mena le jour suivant chez la Marquise de Chaves, à laquelle il dit en ma présence que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités; qu'il m'aimoit, et que des raisons de famille ne lui permettant pas de me retenir à son service, il la prioit de me prendre au sien. Elle me reçut dès ce moment au nombre de ses domestiques. Si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maison.

CHAPITRE VIII.

De quel caractère étoit la Marquise de Chaves, et quelles personnes alloient ordinairement chez elle.

LA Marquise de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande, et bien faite. Elle jouissoit d'un revenu de dix mille ducats, et n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vu de femme plus sérieuse, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de pas-

ser

ſer pour la dame de Madrid la plus ſpirituelle. Le grand concours de perſonnes de qualité, et de gens de lettres, qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que ſon mérite à lui donner cette réputation. C'eſt une choſe que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que ſon nom emportoit une idée de génie ſupérieur, et que ſa maiſon étoit appellée par excellence dans la ville, *Le bureau des ouvrages d'eſprit.*

Effectivement, on y liſoit chaque jour tantôt des poëmes dramatiques, et tantôt d'autre poëſies. Mais on n'y faiſoit guère que des lectures ſérieuſes. Les pièces comiques y étoient mépriſées. On n'y regardoit la meilleure comédie, ou le roman le plus ingénieux et le plus égayé, que comme une foible production qui ne méritoit aucune louange; au lieu que le moindre ouvrage ſérieux, une ode, une églogue, un ſonnet, y paſſoit pour le plus grand effort de l'eſprit humain. Il arrivoit ſouvent que le public ne confirmoit pas les jugemens de bureau, et que même il ſifflioit quelquefois impoliment les pièces qu'on y avoit fort applaudies.

J'étois maître de ſalle dans cette maiſon, c'eſt-à-dire, que mon emploi conſiſtoit à tout préparer dans l'appartement de ma maîtreſſe, pour recevoir la compagnie, à ranger des chaiſes pour les hommes, et des carreaux pour les femmes; après quoi je me tenois à la porte de la chambre, pour annoncer et introduire les perſonnes qui arrivoient. Le premier jour, à meſure que je les faiſois entrer, le gouverneur des pages, qui par hazard étoit alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignoit agréablement; il ſe nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid et railleur, et ne manquoit pas d'eſprit. D'abord un évêque ſe préſenta; je l'annonçai; et quand il fut entré, le gouverneur me dit: Ce prélat eſt d'un caractère aſſez plaiſant: il a quelque crédit à la cour; mais il voudroit bien perſuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de ſervices à tout le monde, et ne ſert perſonne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le ſalue; il

il l'arrête, l'accable de civilité et lui ſerrant la main : Je ſuis, lui dit-il, tout acquis à votre ſeigneurie. Mettez-moi de grace à l'épreuve ; je ne mourrai point content, ſi je ne trouve une occaſion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnoiſſance ; et quand ils furent tous deux ſéparés, le prélat dit à un de ſes officiers qui le ſuivoit : Je crois connoître cet homme-là. J'ai une idée confuſe de l'avoir vu quelque part.

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut ; et lorſque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtreſſe : Ce ſeigneur, me dit Molina, eſt encore un original. Imaginez-vous qu'il entre ſouvent dans une maiſon pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte ſans ſe ſouvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici Dona Angéla de Pénafiel et Dona Margarita de Montalvan. Ce ſont deux dames qui ne ſe reſſemblent nullement. Dona Margarita ſe pique d'être philoſophe ; elle va tenir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, et jamais ſes raiſonnemens ne céderont à leurs raiſons. Pour Dona Angéla, elle ne fait point la ſçavante, quoiqu'elle ait l'eſprit cultivé. Ses diſcours ont de la juſteſſe ; ſes penſées ſont fines, ſes expreſſions délicates, nobles et naturelles. Ce dernier caractère eſt aimable, dis-je à Molina : mais l'autre ne convient guère, ce me ſemble, au beau ſexe. Pas trop, répondit-il, en ſouriant ; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la Marquiſe notre maîtreſſe, continua-t-il, eſt auſſi un peu grippée de philoſophie. Qu'on va diſputer ici aujourd'hui ! Dieu veuille que la religion ne ſoit pas intéreſſée dans la diſpute.

Comme il achevoit ces mots, nous vîmes entrer un homme ſec, qui avoit l'air grave, et refrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit il, eſt un de ces eſprits ſérieux qui veulent paſſer pour de grands génies, à la faveur de leur ſilence, ou de quelques ſentences tirées de Sénèque, et qui ne ſont que de ſots perſonnages, à les examiner fort ſérieuſement. Il

vint

vint enſuite un cavalier d'aſſez belle taille, qui avoit la mine Grècque, c'eſt-à-dire, le maintien plein de ſuffiſance. Je demandai qui c'étoit. C'eſt un poëte dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en ſa vie, qui ne lui ont point rapporté quatre ſols: mais en récompenſe, il vient avec ſix lignes de proſe de ſe faire un établiſſement conſidérable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à ſi peu de frais, quand j'entendis un grand bruit ſur l'eſcalier. Bon, s'écria le gouverneur, voici le licentié Campanario: il s'annonce lui-même avant qu'il paroiſſe; il ſe met à parler dès la porte de la rue, et en voilà juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti de la maiſon. En effet, tout retentiſſoit de la voix du bruyant licentié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un bachelier de ſes amis, et qui ne déparla point, tant que dura ſa viſite. Le ſeigneur Campanario, dis-je à Molina, eſt apparemment un beau génie. Oui, répondit mon gouverneur, c'eſt un homme qui a des ſaillies brillantes, des expreſſions détournées. Il eſt réjouiſſant: mais outre que c'eſt un parleur impitoyable, il ne laiſſe pas de ſe répéter; et pour n'eſtimer les choſes qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable et comique dont il aſſaiſonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ſes traits ne feroient pas grand honneur à un recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres perſonnes, dont Molina me fit de plaiſans portraits. Il n'oublia pas de me peindre auſſi la Marquiſe, et ſa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre patrone pour un eſprit aſſez uni, malgré ſa philoſophie; elle n'eſt point d'une humeur difficile, et on a peu de caprices à eſſuyer en la ſervant. C'eſt une femme de qualité des plus raiſonnables que je connoiſſe; elle n'a même aucune paſſion; elle eſt ſans goût pour le jeu, comme pour la galanterie, et n'aime que la converſation. Sa vie ſeroit bien ennuyeuſe pour la plûpart des dames. Le gouverneur par cet éloge me prévint en faveur de ma maîtreſſe. Cependant quelques jour après, je ne pus m'empêcher de la ſoupçonner de n'être pas ſi ennemie

de

de l'amour. Je vais dire ſur quel fondement je conçus ce ſoupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à ſa toilete, il ſe préſenta devant moi un petit homme de quarante ans, déſagréable de ſa figure, plus craſſeux que l'auteur Pédro de Moya, et fort boſſu par deſſus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à madame la Marquiſe. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fièrement. Dites-lui que je ſuis le cavalier dont elle s'entretint hier avec Dona Anna de Velaſco. Je l'introduiſis dans l'appartement de ma maîtreſſe, et je l'annonçai. La Marquiſe fit auſſi-tôt une exclamation; et dit, avec un tranſport de joie, qu'il pouvoit entrer. Elle ne ſe contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ſes femmes à ſortir de la chambre, de ſorte que le petit boſſu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura ſeul avec elle. Les ſoubrettes et moi, nous rîmes un peu de ce beau tête-à-tête, qui dura près d'une heure; après quoi ma matrone congédia le boſſu, en lui faiſant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de plaiſir à ſon entretien, qu'elle me dit le ſoir en particulier: Gil Blas, quand le boſſu viendra, faites-le entrer dans mon appartement le plus ſecrettement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges ſoupçons. Néanmoins, ſuivant l'ordre de la Marquiſe, dès que le petit homme revint, et ce fut le lendemain matin, je le conduiſis par un eſcalier dérobé, juſques dans la chambre de madame. Je fis pieuſement la même choſe deux ou trois fois, et je conclus de là que la Marquiſe avoit des inclinations bizarres, ou que le boſſu faiſoit le perſonnage d'un entremetteur.

Ma foi, diſois-je, prévenu de cette opinion: Si ma maîtreſſe aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne, mais ſi elle eſt entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuſer cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la patronne! Le petit boſſu ſe mêloit de la magie, et comme on avoit vanté ſon ſçavoir à la Marquiſe, qui ſe prêtoit volontiers aux preſtiges

ſtiges des charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faiſoit voir dans le verre, montroit à tourner le ſas, et révéloit pour de l'argent tous les myſtères de la cabale ; ou bien, pour parler plus juſte, c'étoit un fripon qui ſubſiſtoit aux dépens des perſonnes trop crédules, et l'on diſoit qu'il avoit ſous contribution pluſieurs femmes de qualité.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas ſortit de chez la Marquiſe de Chaves, et ce qu'il devint.

IL y avoit déjà ſix mois que je demeurois chez la Marquiſe de Chaves, et j'étois fort content de ma condition. Mais la deſtinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de faire un plus long ſéjour dans la maiſon de cette dame, ni même à Madrid. Voici l'aventure qui m'obligea de m'en éloigner. Parmi les femmes de ma maîtreſſe, il y en avoit une qu'on appelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune et belle, je la trouvai d'un ſi bon caractère, que je m'y attachai, ſans ſçavoir qu'il me faudroit diſputer ſon cœur. Le ſécretaire de la Marquiſe, homme fier et jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'apperçut pas plutôt de mon amour, que ſans chercher à s'éclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il réſolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qui m'arrivoit à peine aux épaules, et qui me paroiſſoit très-foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit appellé. Je comptois bien de remporter une victoire aiſée, et de m'en faire un mérite auprès de Porcie ; mais l'évènement ne répondit point à mon attente ; le petit ſécretaire, qui avoit deux ou trois ans de ſalle, me déſarma comme un enfant, et me préſentant la pointe de ſon épée : Prépare-toi, me dit il, à recevoir

le

le coup de la mort, ou bien donne moi ta parole d'honneur que tu ſortiras aujourd'hui de chez la Marquiſe de Chaves, et que tu ne penſeras plus à Porcie. Je lui fis volontiers cette promeſſe, et je la tins ſans répugnance. Je me faiſois une peine de paroître devant les domeſtiques de notre hôtel, après avoir été vaincu, et ſur tout devant la belle Hélène qui avoit fait le ſujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nippes et d'argent; et dès le même jour je marchai vers Tolède, la bourſe aſſez bien garnie, et le dos chargé d'un paquet compoſé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fuſſe point engagé à quitter le ſéjour de Madrid, je jugeai à-propos de m'en écarter du moins pour quelques années. Je formai la réſolution de parcourir l'Eſpagne, et de m'arrêter de ville en ville. L'argent que j'ai, diſois-je, me menera loin. Je ne le dépenſerai pas indiſcrettement. Et quand je n'en aurai plus, je me remettrai à ſervir. Un garçon fait comme je ſuis, trouvera des conditions de reſte, quand il lui plaira d'en chercher, je n'aurai qu'à choiſir.

J'avois particulièrement envie de voir Tolède. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je paſſai pour un cavalier d'importance à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer, et par des airs de petit-maître que j'affectai de me donner, il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voiſinage; mais ayant appris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépenſe, cela brida mes deſirs; et me ſentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vu tout ce qu'on voit de curieux à Tolède, j'en partis un jour au lever de l'aurore, et prit le chemin de Cuença, dans le deſſein d'aller en Arragon. J'entrai la ſeconde journée dans une hôtellerie que je trouvai ſur la route, et dans le tems que je commençois à m'y rafraîchir, il ſurvint une troupe d'archers de la ſaint Hermandad. Ces meſſieurs demanderent du vin, ſe mirent à boire, et j'entendis qu'en buvant, ils faiſoient le portrait d'un

jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le cavalier, diſoit l'un d'entr'eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilin, et il eſt monté ſur un cheval bai-brun.

Je les écoutai ſans paroître faire aucune attention à ce qu'ils diſoient, et véritablement je ne m'en ſoucios guère. Je les laiſſai dans l'hôtellerie, et continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi-quart de lieue, que je rencontrai un jeune cavalier fort bien fait, et monté ſur un cheval châtain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent, ou je ſuis bien trompé. Il a une longue chevelure noir, et le nez aquilin. C'eſt aſſurément lui qu'on veut pincer. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ſi vous n'avez point ſur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme ſans me répondre jetta les yeux ſur moi, et parut ſurpris de ma queſtion. Je l'aſſurai que ce n'étoit pas par curioſité que je venois de lui adreſſer ces paroles. Il en fut bien perſuadé, quand je lui eus rapporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous diſſimulerai point que j'ai ſujet de croire qu'effectivement c'eſt à moi que ces archers en veulent. Ainſi je vais ſuivre une autre route pour les éviter. Je ſuis d'avis, lui répliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous ſoyez ſûrement, et où nous puiſſions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, et qui va bientôt tomber. En même temps nous découvrîmes et gagnâmes une allée d'arbres aſſez touffus qui nous conduiſit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un hermitage.

C'étoit une grande et profonde grotte, que le tems avoit percée dans la montagne, et la main des hommes y avoit ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages, et tout couvert de gazon. Les environs étoient parſemés de mille ſortes de fleurs qui parfumoient l'air, et l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne par où ſortoit avec bruit une ſource d'eau, qui couroit ſe répandre dans

dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maiſon ſolitaire un bon hermite, qui paroiſſoit accablé de vieilleſſe. Il s'appuyoit d'une main ſur un bâton, et de l'autre il tenoit un roſaire de gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune, à longues oreilles, et ſa barbe plus blanche que la neige, lui deſcendoit juſqu'à la ceinture. Nous nous approchâmes de lui : Mon père, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un aſyle contre l'orage qui nous menace. Venez, mes enfans, répondit l'anachorète, après m'avoir regardé avec attention : cet hermitage vous eſt ouvert, et vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajouta-t-il, en nous montrant l'avant-corps de logis, il ſera fort bien là. Le cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer ſon cheval, et nous ſuivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une groſſe pluie entremêlée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. L'hermite ſe mit à genoux devant une image de ſaint Pacôme qui étoit collée contre le mur, et nous en fîmes autant à ſon exemple. Cependant le tonnerre ceſſa. Nous nous levâmes ; mais comme la pluie continuoit, et que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit : Mes enfans, je ne vous conſeille pas de vous remettre en chemin par ce temps-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien preſſantes. Nous répondimes, le jeune homme et moi, que nous n'en avions point qui nous défendît de nous arrêter, et que ſi nous n'appréhendîons pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laiſſer paſſer la nuit dans ſon hermitage. Vous ne m'incommoderez point, répliqua l'hermite. C'eſt vous ſeuls qu'il faut plaindre. Vous ſerez fort mal couchés, et je n'ai à vous offrir qu'un repas d'anachorète.

Après avoir ainſi parlé, le ſaint homme nous fit aſſeoir à une petite table, et nous préſentant quelques ciboules avec un morceau de pain et une cruche d'eau. Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires; mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour

de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage, et deux poignées de noiſettes qu'il étala ſur la table. Le jeune homme, qui n'avoit pas grand appétit, ne fit guère d'honneur à ces mets. Je m'apperçois, lui dit l'hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la ſenſualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi; mais depuis que je vis dans la ſolitude, j'ai rendu à mon goût toute ſa pureté. Je n'aime préſentement que les racines, les fruits, le lait; en un mot, que ce qui faiſoit toute la nourriture de nos premiers pères.

Tandis qu'il parloit de la ſorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'hermite s'en apperçut: Mon fils, lui dit-il, vous-avez l'eſprit embarraſſé. Ne puis je ſçavoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'eſt point par curioſité que je vous en preſſe. C'eſt la ſeule charité qui m'anime. Je ſuis dans un âge à donner des conſeils, et vous êtes peut-être dans une ſituation à en avoir beſoin. Oui, mon père, répondit le cavalier en ſoupirant, j'en ai beſoin ſans doute, et je veux ſuivre les vôtres, puiſque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne riſque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre. On me peut faire toute ſorte de confidences. Alors le cavalier lui parla dans ces termes.

CHAPITRE X.

Hiſtoire de Don Alphonſe et de la belle Séraphine.

JE ne vous déguiſerai rien, mon père, non plus qu'à ce cavalier qui m'écoute. Après la généroſité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous apprendre mes malheurs. Je ſuis

ſuis de Madrid, et voici mon origine : Un officier de la garde Allemande, nommé le Baron de Steinbach, rentrant un ſoir dans ſa maiſon, apperçut au pied de l'eſcalier un paquet de linge blanc. Il le prit et l'emporta dans l'appartement de ſa femme, où il ſe trouva que c'étoit un enfant nouveau né enveloppé dans une toilette fort propre, avec un billet, par lequel on aſſuroit qu'il appartenoit à des perſonnes de qualité qui ſe feroient connoître un jour, et l'on ajoutoit qu'il avoit été baptiſé et nommé Alphonſe. Je ſuis cet enfant malheureux, et c'eſt tout ce que je ſçais. Victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore ſi ma mère ne m'a point expoſé ſeulement pour cacher de honteuſes amours, ou ſi, ſéduite par un amant parjure, elle s'eſt trouvée dans la cruelle néceſſité de me déſavouer.

Quoiqu'il en ſoit, le Baron et ſa femme furent touchés de mon ſort ; et comme ils n'avoient point d'enfans, ils ſe déterminerent à m'élever ſous le nom de Don Alphonſe. A meſure que j'avançois en âge, ils ſe ſentoient attacher à moi. Mes manières flatteuſes et complaiſantes excitoient à tous momens leurs careſſes. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnerent toute ſorte de maîtres. Mon éducation devint leur unique étude ; et loin d'attendre impatiemment que mes parens ſe découvriſſent, il ſembloit au contraire qu'ils ſouhaitaſſent que ma naiſſance demeurât toujours inconnue. Dès que le Baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le ſervice. Il obtint pour moi une enſeigne, me fit faire un petit équipage ; et pour mieux m'animer à chercher les occaſions d'acquérir de la gloire, il me repréſenta que la carrière de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, et que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux, que je ne le devrois qu'à moi ſeul. En même temps il me révéla le ſecret de ma naiſſance, qu'il m'avoit caché juſques-là. Comme je paſſois pour ſon fils dans Madrid, et que j'avois cru l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois, et ne puis encore y penſer ſans honte. Plus mes ſentimens

ſemblent

ſemblent m'aſſurer d'une noble origine, plus j'ai de confuſion de me voir abandonné des perſones à qui je dois le jour.

J'allai ſervir dans les Pays-Bas: mais la paix ſe fit fort peu de temps après; et l'Eſpagne ſe trouvant ſans ennemis, mais non ſans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du Baron et de ſa femme de nouvelles marques de tendreſſe. Il y avoit déjà deux mois que j'étois de retour, lorſqu'un petit page entra dans ma chambre un matin, et me préſenta un billet, à peu près conçu dans ces termes: *Je ne ſuis ni laide, ni mal faite, et cependant vous me voyez ſouvent à mes fenêtres, ſans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, et j'en ſuis ſi piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous inſpirer de l'amour.*

Après avoir lu ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve appellée Léonore, qui demeuroit vis-à-vis de notre maiſon, et qui avoit la reputation d'être fort coquette. Je queſtionnai là-deſſus le petit page qui voulut d'abord faire le diſcret: mais pour un ducat que je lui donnai, il ſatisfit ma curioſité. Il ſe chargea même d'une réponſe, par laquelle je mandois à ſa maîtreſſe que je reconnoiſſois mon crime, et que je ſentois déjà qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas inſenſible à cette façon de conquête. Je ne ſortis point le reſte de la journée, et j'eus grand ſoin de me tenir à mes fenêtres pour obſerver la dame, qui n'oublia pas de ſe montrer aux ſiennes. Je lui fis des mines; elle y répondit, et dès le lendemain elle me manda par ſon petit page, que ſi je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue, entre onze heures et minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une ſalle baſſe. Quoique je ne me ſentiſſe pas fort amoureux d'une veuve ſi vive, je ne laiſſai pas de lui faire une réponſe très-paſſionnée, et d'attendre la nuit avec autant d'impatience que ſi j'euſſe été bien touché. Lorſqu'elle fut venue, j'allai me promener au Prado, juſqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté ſur un beau cheval mit tout-à coup pied à terre auprès de moi, et m'abordant d'un

d'un air bruſque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du Baron de Steinbach? Oui, lui répondis-je. C'eſt donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonore à ſa fenêtre? J'ai vu ſes lettres et vos réponſes. Son page me les a montrées, et je vous ai ſuivi ce ſoir depuis votre maiſon juſqu'ici pour vous apprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à diſputer avec vous. Je crois qu'il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Nous ſommes dans un endroit écarté. Battons-nous, à moins que pour éviter le châtiment que je vous apprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonore. Sacrifiez-moi les eſpérances que vous avez conçues, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui-dis-je, demander ce ſacrifice, et non pas l'exiger. J'aurois pu l'accorder à vos prières; mais je le refuſe à vos menaces.

Eh bien, répliqua-t-il, après avoir attaché ſon cheval à un arbre, battons-nous donc. Il ne convient point à une perſonne de ma qualité de s'abaiſſer à prier un homme de la vôtre. La plûpart même de mes pareils à ma place ſe vengeroient de vous d'une manière moins honorable. Je me ſentis choqué de ces dernières paroles; et voyant qu'il avoit déjà tiré ſon epée, je tirai auſſi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas longtemps. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, ſoit que je fuſſe plus adroit que lui, je le perçai bien-tôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler et tomber. Alors ne ſongeant plus qu'à me ſauver, je montai ſur ſon propre cheval, et pris la route de Tolède. Je n'oſai pas retourner chez le Baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger; et quand je me repréſentois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir aſſez-tôt m'éloigner de Madrid.

En faiſant là-deſſus les plus triſtes réflexions, je marchai le reſte de la nuit, et toute la matinée : mais ſur le midi, il fallut m'arrêter pour faire repoſer mon cheval, et laiſſer paſſer la chaleur qui devenoit inſupportable. Je demeurai dans un village, juſqu'au coucher

cher du ſoleil, après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolède, je continuai mon chemin. J'avois déjà gagné Illeſcas, et deux lieues par delà, lorſqu'environ ſur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me ſurprendre au milieu de la campagne. Je m'approchai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi; et ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut poſſible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, et au-deſſus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'appuyois contre la porte, je ſentis qu'elle étoit ouverte. Ce que j'attribuai à la négligence des domeſtiques. Je mis pied à terre, et moins par curioſité, que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laiſſoit pas de m'incommoder ſous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval, que je tirois par la bride.

Je m'attachai pendant l'orage à obſerver les lieux où j'étois; et quoique je n'en puſſe guère juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maiſon qui ne devoit point appartenir à des perſonnes du commun. J'attendois toujours que la pluie ceſſat, pour me remettre en chemin: mais une grande lumière que j'apperçus de loin, me fit prendre une autre réſolution. Je laiſſai mon cheval dans le cabinet dont j'eus ſoin de fermer la porte; je m'avançai vers cette lumière, perſuadé que l'on étoit encore ſur pied dans cette maiſon, et réſolu d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traverſé quelques allées, j'arrivai près d'un ſalon, dont je trouvai auſſi la porte ouverte. J'y entrai; et quand j'en eus vu toute la magnificence à la faveur d'un beau luſtre de criſtal, où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fuſſe chez un grand ſeigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre et artiſtement doré, la corniche admirablement bien travaillée, et le platfond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particulièrement, ce fut une infinité de buſtes des héros Eſpagnols que ſoutenoient des ſcabellons de marbre jaſpé, qui reguoient autour

du

du ſalon. J'eus le loiſir de conſidérer toutes ces choſes; car j'avois beau de temps en temps prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit, ni ne voyois paroître perſonne.

Il y avoit à l'un des côtés du ſalon une porte qui n'étoit que pouſſée; je l'entrouvris, et j'apperçus une enfilade de chambres, dont la dernière ſeulement étoit éclairée. Que dois-je faire? dis-je alors en moi-même. M'en retournerai-je? ou ſerai-je aſſez hardi pour pénétrer juſqu'à cette chambre? Je penſois bien que le parti le plus judicieux, c'étoit de retourner ſur mes pas: mais je ne pus reſiſter à ma curioſité, ou pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverſe les chambres, et j'arrive à celle où il y avoit de la lumière, c'eſt-à-dire, une bougie qui brûloit ſur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très propre et très-galant: mais bien-tôt jettant les yeux ſur un lit dont les rideaux étoient à demi-ouverts, à cauſe de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entière. C'étoit une jeune dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit de ſe faire entendre, dormoit d'un profond ſommeil. Je m'approchai d'elle tout doucement; et à la clarté que la bougie me prêtoit, je démêlai un teint et des traits qui m'éblouirent. Mes eſprits tout-à-coup ſe troublerent à ſa vue. Je me ſentis ſaiſir, tranſporter: mais quelques mouvemens qui m'agitaſſent, l'opinion que j'avois de la nobleſſe de ſon ſang m'empêcha de former une penſée téméraire, et le reſpect l'emporta ſur le ſentiment. Pendant que je m'enyvrois du plaiſir de la contempler, elle ſe réveilla.

Imaginez-vous quelle fut ſa ſurpriſe de voir dans ſa chambre, et au milieu de la nuit, un homme qu'elle ne connoiſſoit point; elle frémit en m'appercevant, et fit un grand cri. Je m'efforçai de la raſſurer, et mettant un genoux à terre: Madame, lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer: mais elle étoit ſi effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle appelle ſes femmes à pluſieurs

ſieurs repriſes, et comme perſonne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre legère, qui étoit au pied de ſon lit, ſe lève bruſquement, et paſſe dans les chambres que j'avois traverſées, en appellant encore les filles qui la ſervoient, auſſi-bien qu'une ſœur cadette qu'elle avoit ſous ſa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous les valets, et j'avois lieu d'appréhender que ſans vouloir m'entendre, ils ne me fiſſent un mauvais traitement: mais par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ſes cris qu'un vieux domeſtique qui ne lui auroit pas été d'un grand ſecours, ſi elle eût eu quelque choſe à craindre. Néanmoins devenue un peu plus hardie par ſa préſence, elle me demanda fièrement qui j'étois, par où et pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans ſa maiſon. Je commençai alors à me juſtifier, et je ne lui eus pas ſi-tôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment: Juſte Ciel! quel ſoupçon me vient dans l'eſprit!

En diſant ces paroles, elle alla prendre la bougie ſur la table; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, et elle n'y vit ni ſes femmes ni ſa ſœur; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses ſoupçons ne lui paroiſſant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, et me dit: Perfide! n'ajoute pas la feinte à la trahiſon. Ce n'eſt point le hazard qui t'a fait entrer ici. Tu es de la ſuite de Don Fernand de Leyva, et tu as part à ſon crime. Mais n'eſpère pas m'échapper. Il me reſte encore aſſez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemies. Je ne connois point Don Fernand de Leyva. J'ignore même qui vous êtes. Je ſuis un malhereux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid, et je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que ſans l'orage qui m'a ſurpris, je ne ſerois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offenſe, croyez-moi plutôt diſpoſé à vous venger. Ces derniers mots, et le ton dont je les prononçai, appaiſerent

paiſerent la dame, qui ſembla ne plus me regarder comme ſon ennemi : mais ſi elle perdit ſa colère, ce ne fut que pour ſe livrer à ſa douleur. Elle ſe mit à pleurer amèrement. Ses larmes m'attendrirent, et je n'étois guère moins affligé qu'elle, bien que je ne ſçuſſe pas encore le ſujet de ſon affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger ſon injure, je me ſentis ſaiſir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je, quel outrage avez-vous reçu ? Parlez. J'épouſe votre reſſentiment. Voulez-vous que je coure après Don Fernand, et que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il vous faut immoler. Commandez. Quelque péril, quelques malheurs qui ſoient attachés à votre vengeance, cet inconnu que vous croyez d'accord avec vos ennemis, va s'y expoſer pour vous.

Ce tranſport ſurprit la dame, et arrêta le cours de ſes pleurs. Ah ! ſeigneur, me dit-elle, pardonnez ces ſoupçons à l'état cruel où je me vois. Ces ſentimens généreux détrompent Séraphine. Ils m'ôtent juſqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, et je ne rejette pas votre ſecours. Mais je ne demande point la mort de Don Fernand. Eh bien, madame, repris-je, quels ſervices pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains. Don Fernand de Leyva eſt amoureux de ma ſœur Julie, qu'il a vue par hazard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au Comte de Polan mon père, qui lui refuſa ſon aveu, à cauſe d'une vieille inimitié qui regne entre nos maiſons. Ma ſœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foibleſſe de ſuivre les mauvais conſeils de mes femmes, que Don Fernand a ſans doute gagnées ; et ce cavalier, averti que nous étions toutes ſeules en cette maiſon de campagne, a pris ce temps pour enlever Julie. Je voudrois du moins ſçavoir quelle retraite il lui a choiſi, afin que mon père et mon frère, qui ſont à Madrid depuis deux mois, puiſſent prendre des meſures là-deſſus.

Au nom de Dieu ! ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Tolède. Faites une exacte recherche de cet enlèvement. Que ma famille vous ait cette obligation-là.

La dame ne ſongeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guère à un homme qui ne pouvoit ſortir trop-tôt de Caſtille : mais comment y auroit-elle fait réflexion ? Je n'y penſai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir néceſſaire à la plus aimable perſonne du monde, j'acceptai la commiſſion avec tranſport, et promis de m'en acquitter avec autant de zèle que de diligence. En effet, je n'attendis pas qu'il fut jour, pour aller accomplir ma promeſſe ; je quittai ſur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois cauſée, et l'aſſurant qu'elle auroit bien-tôt de mes nouvelles. Je ſortis par où j'étois entré, mais ſi occupé de la dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déjà fort épris. Je m'en apperçus encore mieux à l'empreſſement que j'avois de courir pour elle, et aux amoureuſes chimères que je formai. Je me repréſentois que Séraphine, quoique poſſédée de ſa douleur, avoit remarqué mon amour naiſſant, et qu'elle ne l'avoit peut-être pas vu ſans plaiſir. Je m'imaginois même que ſi je pouvois lui porter des nouvelles certaines de ſa ſœur, et que l'affaire tournât au gré de ſes ſouhaits, j'en aurois tout l'honneur.

Don Alphonſe interrompit en cet endroit le fil de ſon hiſtoire, et dit au vieil hermite : Je vous demande pardon, mon père, ſi trop plein de ma paſſion, je m'étends ſur des circonſtances qui vous ennuyent ſans doute. Non, mon fils, répondit l'anachorète, elles ne m'ennuyent pas. Je ſuis même bien aiſe de ſçavoir juſqu'à quel point vous êtes épris de cette jeune dame dont vous m'entretenez. Je réglerai là-deſſus mes conſeils.

L'eſprit échauffé de ces flatteuſes images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le raviſſeur de Julie ; mais j'eus beau faire toutes les perquiſitions imaginables, il ne me fut pas poſſible d'en découvrir

couvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne penſois. Elle m'apprit qu'elle avoit été plus heureuſe que moi : qu'elle ſçavoit ce que ſa ſœur étoit devenue, qu'elle avoit reçu une lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir ſecrettement épouſé Julie, il l'avoit conduite dans un couvent de Tolède. J'ai envoyé ſa lettre à mon père, pourſuivit Séraphine. J'eſpère que la choſe pourra ſe terminer à l'aimable, et qu'un mariage ſolemnel éteindra bien-tôt la haine qui ſépare depuis ſi long-temps nos maiſons.

Lorſque la dame m'eût inſtruit du ſort de ſa ſœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit cauſée, et du péril où elle pouvoit m'avoir imprudemment jetté, en m'engageant à pourſuivre un raviſſeur, ſans ſe reſſouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faiſoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuſes dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois beſoin de repos, elle me mena dans le ſalon, où nous nous aſsîmes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à rayes noires, avec un petit chapeau de la même étoffe et des plumes noires ; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroiſſoit ſi jeune, que je ne ſçavois ce que j'en devois penſer.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de ſçavoir qui j'étois. Elle me pria de lui apprendre mon nom, ne doutant pas, diſoit-elle, à mon air noble, et encore plus à la pitié généreuſe qui m'avoit fait entrer ſi vivement dans ſes intérêts, que je ne fuſſe d'une famille conſidérable. La queſtion m'embarraſſa. Je rougis, je me troublai ; et j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du Baron de Steinbach, officier de la garde Allemande. Dites-moi encore, reprit la dame, pourquoi vous êtes ſorti de Madrid ? Je vous offre par avance tout le crédit de mon père, auſſi bien que celui de mon frère Don Gaſpard. C'eſt la moin-

dre marque de reconnoiſſance, que je puiſſe donner à un cavalier qui pour me ſervir a négligé juſqu'au ſoin de ſa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui rapporter toutes les circonſtances de mon combat. Elle donna le tort au cavalier que j'avois tué, et promit d'intéreſſer pour moi toute ſa maiſon.

Quand j'eus ſatisfait ſa curioſité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai ſi ſa foi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon père me fit épouſer Don Diégue de Lara, et je ſuis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a ſi-tôt enlevé votre époux? Je vais vous l'apprendre, ſeigneur, repartit la dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diégue de Lara, pourſuivit-elle, étoit un cavalier fort bien fait; mais quoiqu'il eût pour moi une paſſion violente, et que chaque jour il mît en uſage pour me plaire tout ce que l'amant le plus tendre et le plus vif fait pour ſe rendre agréable à ce qu'il aime, quoiqu'il eût mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'eſt pas toujours l'effet des empreſſemens, ni du mérite connu: hélas! ajouta-t-elle en ſoupirant, une perſonne que nous ne connoiſſons pas nous enchante ſouvent dès la première vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuſe que charmée des témoignages de ſa tendreſſe, et forcée d'y répondre ſans penchant, ſi je m'accuſois en ſecret d'ingratitude, je me trouvois auſſi fort à plaindre. Pour ſon malheur et pour le mien, il avoit encore plus de délicateſſe que d'amour. Il démêloit dans mes actions et dans mes diſcours mes mouvemens les plus cachés. Il liſoit au fond de mon ame. Il ſe plaignoit à tous momens de mon indifférence, et s'eſtimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il ſçavoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit; car j'avois à peine ſeize ans, et avant que de m'offrir ſa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient aſſuré que perſonne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me diſoit-il ſouvent, je voudrois que vous fuſſiez prévenue pour un autre, et que cela ſeul fût la cauſe

cauſe de votre inſenſibilité pour moi. Mes ſoins et votre vertu triompheroient de cet entêtement ; mais je déſeſpere de vaincre votre cœur, puiſqu'il ne s'eſt pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes diſcours, je lui diſois qu'au lieu de troubler ſon repos et le mien par trop de délicateſſe, il feroit mieux de s'en remettre au temps. Effectivement, à l'âge que j'avois, je n'étois guère propre à goûter les raffinemens d'une paſſion ſi délicate, et c'étoit le parti que Don Diégue devoit prendre ; mais voyant qu'une année entière s'étoit écoulée, ſans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raiſon ; et feignant d'avoir à la cour une affaire importante, il partit pour aller ſervir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire, et bientôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit, c'eſt-à-dire la fin de ſa vie et de ſes tourmens.

Après que la dame eut fait ce récit, le caractère ſingulier de ſon mari devint le ſujet de notre entretien. Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courier qui vint remettre à Séraphine une lettre du Comte de Polan. Elle me demanda permiſſion de la lire, et je remarquai qu'en la liſant, elle devenoit pâle et tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au ciel, pouſſa un long ſoupir, et ſon viſage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement ſa douleur. Je me troublai, et comme ſi j'euſſe preſſenti le coup qui m'alloit frapper, une crainte mortelle vint glacer mes eſprits. Madame, lui dis-je d'une voix preſque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet ? Tenez, ſeigneur, me répondit triſtement Séraphine, en me donnant la lettre ; liſez vous-même ce que mon père m'écrit. Helas ! vous n'y êtes que trop intéreſſé.

A ces mots, qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, et j'y trouvai ces paroles : *Don Gaſpard votre frère ſe battit hier au Prado. Il reçut un coup d'épée dont il eſt mort aujourd'hui ; et il a déclaré en mourant que le cavalier qui l'a tué eſt fils du Baron de*

Steinbach, officier de la garde Allemande. Pour ſurcroît de malheur, le meurtrier m'eſt échappé. Il a pris la fuite; mais en quelques lieux qu'il aille ſe cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques gouverneurs, qui ne manqueront pas de la faire arrêter, s'il paſſe par les villes de leur juriſdiction, et je vais par d'autres lettres achever de lui fermer tous les chemins. *Le Comte de Polan.*

Figurez-vous dans quel déſordre ce billet jetta tous mes ſens. Je demeurai quelques momens immobile, et ſans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'enviſage ce que la mort de Don Gaſpard a de cruel pour mon amour. J'entre tout-à-coup dans un vif déſeſpoir. Je me jettai aux pieds de Séraphine, et lui préſentant mon épée nue, Madame, lui dis-je, épargnez au Comte de Polan le ſoin de chercher un homme qui pourroit ſe dérober à ſes coups. Vengez vous-même votre frère. Immolez-lui ſon meurtrier de votre propre main. Frappez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne funeſte à ſon malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimois Don Gaſpard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, et qu'il ſe ſoit attiré lui-même ſon malheur, vous devez être perſuadé que j'entre dans le reſſentiment de mon père. Oui, Don Alphonſe, je ſuis votre ennemie, et je ferai contre vous tout ce que le ſang et l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuſera point de votre mauvaiſe fortune. Elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend auſſi de me venger lâchement. Les droits de l'hoſpitalité doivent être inviolable, et je ne veux point payer d'un aſſaſſinat le ſervice que vous m'avez rendu. Fuyez. Echappez, ſi vous pouvez, à nos pourſuites et à la rigueur des loix, et ſauvez votre tête du péril qui la menace.

Eh quoi, madame! repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, et vous vous en remettez à des loix qui tromperont peut-être votre reſſentiment? Ah! percez plutôt un miſérable qui ne mérite pas que vous l'épargniez.

l'épargniez. Non, madame, ne gardez point avec moi un procédé ſi noble et ſi généreux. Sçavez-vous qui je ſuis? Tout Madrid me croit fils du Baron de Steinbach, et je ne ſuis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels ſont les auteurs de ma naiſſance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme ſi mes dernières paroles lui euſſent fait une nouvelle peine, quand vous ſeriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me preſcrit. Eh bien, madame, lui dis-je, puiſque la mort d'un frère n'eſt pas capable de vous exciter à répandre mon ſang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime dont j'eſpère que vous n'excuſerez pas l'audace. Je vous adore. Je n'ai pu voir vos charmes ſans en être ébloui; et malgré l'obſcurité de mon ſort, j'avois formé l'eſpérance d'être à vous. J'étois aſſez amoureux, ou plutôt aſſez vain pour me flatter que le Ciel, qui peut-être me fait grace en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour; et que je pourrois ſans rougir vous apprendre mon nom. Après cet aveu, qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir?

Ce téméraire aveu, répliqua la dame, m'offenſeroit ſans doute dans un autre tems; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs dans la ſituation où je ſuis moi-même, je fais peu d'attention aux diſcours qui vous échappent. Encore une fois, Don Alphonſe, ajouta-t-elle, en verſant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'une maiſon que vous rempliſſez de douleur; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne réſiſte plus, madame, repartis-je, en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne penſez pas que ſoigneux de conſerver une vie qui vous eſt odieuſe, j'aille chercher un azile, où je puiſſe être en ſûreté. Non, non, je me dévoue à votre reſſentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolède le deſtin que vous me préparez, et me livrant à vos pourſuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna

na mon cheval, et je me rendis à Tolède, où je demeurai huit jours, et où véritablement je pris ſi peu de ſoin de me cacher, que je ne ſçais comment je n'ai point été arrêté ; car je ne puis croire que le Comte de Polan, qui ne ſonge qu'à me fermer tous les paſſages, n'ait pas jugé que je pouvois paſſer par Tolède. Enfin je ſortis hier de cette ville, où il ſembloit que je m'ennuyaſſe d'être en liberté, et ſans tenir de route aſſurée, je ſuis venu juſqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon pére, ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conſeils.

CHAPITRE XI.

Quel homme c'étoit que le vieil hermite, et comment Gil Blas s'apperçut qu'il étoit en pays de connoiſſance.

QUAND Don Alphonſe eut achevé le triſte récit de ſes malheurs, le vieil hermite lui dit : Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer ſi long-tems à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, et votre amour pour Séraphine me partoît une pure folie. Croyez-moi, ne vous aveuglez point. Il faut oublier cette jeune dame, qui ne ſçauroit être à vous. Cedez de bonne grace aux obſtacles qui vous ſéparent d'elle, et vous livrez à votre étoile qui, ſelon toutes les apparences, vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez ſans doute quelque jeune perſonne qui fera ſur vous la même impreſſion, et dont vous n'aurez pas tué le frère.

Il alloit ajouter à cela beaucoup d'autres choſes, pour exhorter Don Alphonſe à prendre patience, lorſque nous vîmes, entrer dans l'hermitage un autre hermite chargé d'une beſace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuſe quête dans la ville de Cuença. Il paroiſſoit plus jeune que ſon compagnon, et il avoit une

une barbe rouſſe et fort épaiſſe. Soyez le bien venu, frère Antoine ! lui dit le vieil anachorète ; quelles nouvelles apportez-vous de la ville ? D'aſſez mauvaiſes, répondit le frère Roſſeau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre ; ce billet va vous en inſtruire. Le vieillard l'ouvrit ; et après l'avoir lu avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria : Dieu ſoit loué ! puiſque la mèche eſt découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de ſtile : pourſuivit-il, ſeigneur Don Alphonſe, en adreſſant la parole au jeune cavalier, vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui eſt une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'eſprit de la juſtice dont tous les ſuppôts doivent dès demain ſe mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'aſſurer de ma perſonne. Mais ils ne trouveront point le lièvre au gîte. Ce n'eſt pas la première fois que je me ſuis vu dans de pareils embarras. Graces à Dieu ! je m'en ſuis preſque toujours tiré en homme d'eſprit. Je vais me montrer ſous une nouvelle forme, car tel que vous me voyez, je ne ſuis rien moins qu'un hermite et qu'un vieillard.

En parlant de cette manière, il ſe dépouilla de la longue robe qu'il portoit, et l'on vit deſſous un pourpoint de ſerge noire, avec des manches tailladées. Puis il ôta ſon bonnet, détacha un cordon qui tenoit ſa barbe poſtiche, et prit tout-à-coup la figure d'un homme de ving-huit à trente ans. Le frère Antoine, à ſon exemple, quitta ſon habit d'hermite, ſe défit de la même manière que ſon compagnon de ſa barbe rouſſe, et tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri, une méchante ſoutanelle dont il ſe revêtit. Mais repréſentez vous ma ſurpriſe, lorſque je reconnus dans le vieil anachorète le ſeigneur Don Raphaël, et dans le frère Antoine, mon très-cher et très-fidèle valet Ambroiſe de Laméla. Vive Dieu, m'écriai-je auſſitôt, je ſuis ici, à ce que je vois, en pays de connoiſſance ! Cela eſt vrai, ſeigneur Gil Blas, me dit Don Raphaël en riant, vous retrouvez deux de vos amis, lorſque vous

vous

vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque ſujet de vous plaindre de nous : mais oublions le paſſé, et rendons graces au Ciel qui nous raſſemble. Ambroiſe et moi, nous vous offrons nos ſervices ; ils ne ſont point à mépriſer. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'aſſaſſinons perſonne. Nous ne cherchons ſeulement qu'à vivre aux dépens d'autrui ; et ſi voler eſt une action injuſte, la néceſſité en corrige l'injuſtice. Aſſociez-vous avec nous, et vous menerez une vie errante. C'eſt un genre de vie fort agréable, quand on ſçait ſe conduire prudemment. Ce n'eſt pas que malgré toute notre prudence, l'enchaînement des cauſes ſecondes ne ſoit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaiſes aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous ſommes accoutumés à la variété des temps, aux alternatives de la fortune.

Seigneur-cavalier, pourſuivit le faux hermite, en parlant à Don Alphonſe, nous vous faiſons la même propoſition, et je ne crois pas que vous deviez la rejetter, dans la ſituation où vous paroiſſez être ; car ſans parler de l'affaire qui vous oblige à vous cacher, vous n'avez pas ſans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit Don Alphonſe, et cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Eh bien, reprit Don Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne ſçauriez mieux faire, que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, et nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoiſſons preſque toute l'Eſpagne, pour l'avoir parcourue. Nous ſçavons où ſont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à ſervir d'aſyle contre les brutalités de la juſtice. Don Alphonſe les remercia de leur bonne volonté ; et ſe trouvant effectivement ſans argent, ſans reſſource, il ſe réſolut à les accompagner. Je m'y déterminai auſſi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme ; pour qui je me ſentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convînmes tous quatre d'aller enſemble, et de ne point nous ſéparer. Cela étant arrêté entre nous, il fut mis en délibération ſi nous partirions à l'heure même,

même, ou ſi nous donnerions auparavant quelque atteinte à un outre plein d'un excellent vin, que le frère Antoine avoit apporté de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël, comme celui qui avoit le plus d'expérience, repréſenta qu'il falloit avant toutes choſes penſer à notre ſûreté, qu'il étoit d'avis que nous marchaſſions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardéſa et Almodabar: que nous ferions halte en cet endroit, où nous voyant ſans inquiétude, nous paſſerions la journée à nous repoſer. Cet avis fut approuvé. Alors les faux hermites firent deux paquets de toutes les hardes et proviſions qu'ils avoient, et les mirent en équilibre ſur le cheval de Don Alphonſe. Cela ſe fit avec une extrême diligence. Après quoi nous nous éloignâmes de l'hermitage, laiſſant en proie à la juſtice les deux robes d'hermite, avec la barbe blanche et la barbe rouſſe, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaiſes de paille, et l'image de ſaint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, et nous commençions à nous ſentir fort fatigués, lorſqu'à la pointe du jour nous apperçûmes le bois où tendoient nos pas. La vue du port donne une vigueur nouvelle aux matelots laſſés d'un longue navigation. Nous prîmes courage, et nous arrivâmes enfin au bout de notre carrière avant le lever du ſoleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, et nous nous arrêtâmes dans un endroit fort agréable, ſur un gazon entouré de pluſieurs gros chênes, dont les branches entrelaſſées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laiſſer paître, après l'avoir déchargé. Nous nous aſsîmes. Nous tirâmes de la beſace du frère Antoine quelques groſſes pièces de pain, avec pluſieurs morceaux de viandes rôties, et nous nous mîmes à nous en eſcrimer, comme à l'envie l'un de l'autre. Néanmoins quelque appétit que nous euſſions, nous ceſſions ſouvent de manger pour donner des accolades à l'outre qui ne faiſoit que paſſer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, Don Raphaël dit à Don Alphonſe:

phonſe : Seigneur cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il eſt juſte que je vous raconte auſſi l'hiſtoire de ma vie avec la même ſincérité. Vous me ferez plaiſir, répondit le jeune homme ; et à moi particulièrement, m'écriai-je ; j'ai une extrême curioſité d'entendre vos aventures. Je ne doute pas qu'elles ne ſoient dignes d'être écoutées. Je vous en réponds, répliqua Raphaël, et je prétends bien les écrire un jour. Ce ſera l'amuſement de ma vieilleſſe ; car je ſuis encore jeune, et je veux groſſir le volume. Mais nous ſommes fatigués. Délaſſons-nous par quelques heures de ſommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroiſe veillera de peur de ſurpriſe, et tantôt à ſon tour il dormira. Quoique nous ſoyons, ce me ſemble, ici fort en ſûreté, il eſt toujours bon de ſe tenir ſur ſes gardes. En achevant ces mots, il s'étendit ſur l'herbe. Don Alphonſe fit la même choſe. Je ſuivis leur exemple, et Laméla ſe mit en ſentinelle.

Don Alphonſe, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ſes malheurs, et je ne pus fermer l'œil. Pour Don Raphaël, il s'endormit bien-tôt : mais il ſe reveilla une heure après ; et nous voyant diſpoſés à l'écouter, il dit à Laméla : Mon ami Ambroiſe, tu peux préſentement goûter la douceur du ſommeil. Non, non, répondit Laméla, je n'ai point envie de dormir, et bien que je ſçache tous les évènemens de votre vie, ils ſont ſi inſtructifs pour les perſonnes de notre profeſſion, que je ſerai bien-aiſe de les entendre encore raconter. Auſſi-tôt Don Raphaël commença dans ces termes l'hiſtoire de ſa vie.

FIN DU QUATRIEME LIVRE.

LIVRE

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

Hiſtoire de Don Raphaël.

JE ſuis fils d'une comédienne de Madrid, fameuſe par ſa déclamation, et plus encore par ſes galanteries ; elle ſe nommoit Lucinde. Pour un père, je ne puis ſans témérité m'en donner un. Je dirois bien quel homme de qualité étoit amoureux de ma mère, lorſque je ſuis venu au monde : mais cette époque ne ſeroit pas une preuve convainquante qu'il fût l'auteur de ma naiſſance. Une perſonne de la profeſſion de ma mère eſt ſi ſujette à caution, que dans le tems même qu'elle paroit le plus attachée à un ſeigneur, elle lui donne preſque toujours un ſubſtitut pour ſon argent.

Rien n'eſt tel que de ſe mettre au-deſſus de la médiſance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obſcurité, me prenoit ſans façon par la main, et me menoit au théâtre fort honnêtement, ſans ſe ſoucier des diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin je faiſois ſes délices, et j'étois careſſé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le ſang parloit en eux en ma faveur.

On me laiſſa paſſer les douze premières années de ma vie dans toutes ſortes d'amuſemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire et à écrire. On s'attacha moins encore à m'enſeigner les principes de ma religion. J'appris ſeulement à danſer, à chanter, et à jouer de la guitarre. C'eſt tout ce que je ſçavois faire, lorſque le marquis de Leganez me demanda pour être auprès de ſon fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y conſentit volontiers ; et ce fut alors

que je commençai à m'occuper ſérieuſement. Le jeune Leganez n'étoit pas plus avancé que moi ; ce petit ſeigneur ne paroiſſoit pas né pour les ſciences. Il ne connoiſſoit preſque pas une lettre de ſon alphabet ; bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois, ſes autres maîtres n'en tiroient pas meilleur parti. Il pouſſoit à bout leur patience. Il eſt vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de rigueur à ſon égard ; ils avoient un ordre exprès de l'inſtruire ſans le tourmenter : et cet ordre, joint à la mauvaiſe diſpoſition du ſujet, rendoit les leçons aſſez inutiles.

Mais le précepteur, ainſi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune ſeigneur, ſans aller contre la défenſe de ſon père : il réſolut de me fouetter, quand le petit Leganez mériteroit d'être puni, et il ne manqua pas d'éxecuter ſa réſolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût. Je m'échappai, et m'allai plaindre à ma mère d'un traitement ſi injuſte. Cependant, quelque tendreſſe qu'elle ſe ſentît pour moi, elle eût la force de réſiſter à mes larmes ; et conſidérant que c'étoit un grand avantage pour ſon fils d'être chez le Marquis de Leganez, elle m'y fit remener ſur le champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'étoit apperçu que ſon invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit ſeigneur ; et pour faire plus d'impreſſion ſur lui, il m'étrilloit très-rudement. J'étois ſûr de payer tous les jours pour le jeune Leganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de ſon alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet. Jugez à combien me revint ſon rudiment.

Le fouet n'étoit pas le ſeul déſagrément que j'euſſe à eſſuyer dans cette maiſon : comme tout le monde m'y connoiſſoit, les moindres domeſtiques, juſques aux marmitons, me reprochoient ma naiſſance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me ſaiſir de tout ce que le précepteur avoit d'argent comptant. Ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance

que

que je tirai des coups de fouet qu'il m'avoit donnés ſi injuſtement; et je crois que je n'en pouvois prendre une plus affligeante pour lui. Je fis ce tour de main avec beaucoup de ſubtilité, quoique ce fût mon coup d'eſſai; et j'eus l'adreſſe de me dérober aux perquiſitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je ſortis de Madrid, et me rendis à Tolède ſans voir perſonne à mes trouſſes.

J'entrois alors dans me quinzième année. Quel plaiſir à cet âge, d'être indépendant, et maître de ſes volontés! J'eus bientôt fait connoiſſance avec de jeunes gens qui me dégourdirent, et m'aiderent à manger mes ducats. Je m'aſſociai enſuite avec des chevaliers d'induſtrie, qui cultiverent ſi bien mes heureuſes diſpoſitions, que je devins en peu de tems un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit: je quittai mes confrères: et voulant commencer mes voyages par l'Eſtremadure, je gagnai Alcantara: mais avant que d'y arriver, je trouvai une occaſion d'exercer mes talens, et je ne la laiſſai point échapper. Comme j'étois à pied, et de plus chargé d'un havreſac aſſez peſant, je m'arrêtois de tems en tems pour me repoſer ſous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelque pas du grand chemin. Je recontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gayeté ſur l'herbe, en prenant le frais. Je les ſaluai très-civilement, et ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur converſation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ingénus: Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous ſommes fils de deux riches bourgeois de Placentia. Nous avons une extrême envie de voir le royaume de Portugal, et pour ſatisfaire notre curioſité nous avons pris chacun cent piſtoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laiſſerons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en penſez-vous? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu ſçait où j'irois. Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Comment diable, deux cent piſtoles; c'eſt une ſomme immenſe. Vous n'en verrez jamais la fin. Si vous

l'avez pour agréable, meſſieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner juſqu'à la ville d'Almérin, où je vais recueillir la ſucceſſion d'un oncle qui depuis vingt années ou environ s'étoit établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignerent que ma compagnie leur feroit plaiſir. Ainſi, lorſque nous nous fûmes tous trois un peu délaſſés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-tems avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, et on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le ſouper, et pendant qu'on nous l'apprêtoit, je propoſai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils accepterent la propoſition. Nous ſerrâmes nos havreſacs dans l'armoire, dont un des bourgeois prit la clef, et nous ſortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes viſiter les égliſes, et dans le tems que nous étions dans la principale, je feignis tout-à-coup d'avoir une affaire importante: Meſſieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me ſouvenir qu'une perſonne de Tolède m'a chargé de dire de ſa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette égliſe. Attendez-moi, de grace, ici, je ſerai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie; je vole à l'armoire; j'en force la ſerrure, et fouillant dans les havreſacs de mes jeunes bourgeois, j'y trouve leurs piſtoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laiſſai pas ſeulement une pour payer leur gîte. Je les emportai toutes. Après cela, je ſortis promptement de la ville, et pris la route de Mérida, ſans m'embarraſſer de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure, dont je ne fis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me ſentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je réſolus d'acheter une mule; ce que je fis en effet au premier bourg. Je convertis même mon havreſac en valiſe, et je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troiſième journée, je rencontrai un homme

homme qui chantoit vêpres à pleine tête ſur le grand chemin. Je jugeai à ſon air que c'étoit un chantre, et je lui dis : Courage, ſeigneur Bachelier, cela va le mieux du monde : vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je ſuis chantre ; pour vous rendre mes très-humbles ſervices, et je ſuis bien aiſe de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en converſation. Je m'apperçus que j'étois avec un perſonnage des plus ſpirituels et des plus agréables ; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaiſir de l'entretenir. Nous parlâmes entr'autres choſes de Tolède. Je connois parfaitement cette ville, me dit le chantre ; j'y ai fait un aſſez long ſéjour, j'y ai même quelques amis. Eh! dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez vous à Tolède ? Dans la Rue Neuve, répondit-il. J'y demeurois avec Don Vincent de Buéna Garra, Don Mathias de Corpel, et deux ou trois autres honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions enſemble, nous paſſions fort bien le tems. Ces paroles me ſurprirent ; car il faut obſerver que les gentilshommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufilé à Tolède. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces meſſieurs que vous venez de nommer ſont de ma connoiſſance, et j'ai demeuré auſſi avec eux dans la Rue Neuve. Je vous entends, reprit-il en ſouriant, c'eſt-à dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en ſuis ſorti. Je viens, lui repartis-je, de quitter ces ſeigneurs, parce que je me ſuis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Eſpagne. J'en vaudrai mieux, quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il, pour ſe perfectionner l'eſprit, il faut voyager. C'eſt auſſi pour cette raiſon que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécuſſe fort agréablement. Je rendis graces au Ciel, pourſuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre, lorſque j'y penſois le moins. Uniſſons-nous ; voyageons enſemble ; attentons ſur la bourſe du prochain : profitons de toutes

les occaſions qui ſe préſenteront d'exercer notre ſçavoir-faire.

Il me fit cette propoſition ſi franchement et de ſi bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout-à-coup ma confiance en me donnant la ſienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon hiſtoire, et il ne me déguiſa point ſes aventures. Il m'apprit qu'il venoit de Portalègre, d'où une fourberie déconcertée par un contre-tems l'avoit obligé de ſe ſauver avec précipitation, et ſous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eût fait une entière confidence de ſes affaires, nous réſolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelque bon coup, ſi nous pouvions, et d'en décamper auſſi-tôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il eſt vrai que Moralés, ainſi ſe nommoit mon compagnon, ne ſe trouvoit pas dans une ſituation fort aiſée. Tout ce qu'il poſſédoit ne conſiſtant qu'en cinq ou ſix ducats, avec quelques hardes qu'il portoit dans un biſſac; mais ſi j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en récompenſe plus conſommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, et nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de ſon biſſac un habit, dont il ne fut pas ſi-tôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville pour reconnoître le terrein, et voir s'il ne s'offriroit point quelque occaſion de travailler. Nous conſidérions fort attentivement tous les objets qui ſe préſentoient à nos regards. Nous reſſemblions, comme auroit dit Homère, à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiſeaux dont ils puiſſent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque ſujet d'employer notre induſtrie, lorſque nous apperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, et qui ſe battoit contre trois hommes qui le pouſſoient vigoureuſement. L'inégalité de ce combat me choqua, et comme je ſuis naturellement

férrailleur

ferrailleur, je volai au ſecours du vieillard. Moralés, pour me montrer que je ne m'étois point aſſocié avec un lâche, ſuivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard ſe repandit en diſcours reconnoiſſans. Nous ſommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici ſi à propos pour vous ſecourir; mais que nous ſçachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre ſervice, et dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous aſſaſſiner? Meſſieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuſer de ſatisfaire votre curioſité. Je m'appelle Jerôme de Moyadas, et je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces aſſaſſins dont vous m'avez délivré eſt un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours paſſés; et comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Eh! peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raiſon vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avois un frère marchand dans cette ville, il ſe nommoit Auguſtin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava logé chez Juan Vélez de la Menbrilla ſon correſpondant. Ils étoient tous deux amis intimes; et mon frère, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de ſon correſpondant, ne doutant point qu'il n'eût aſſez de crédit ſur moi, pour l'obliger à dégager ſa promeſſe. Comme en effet, mon frère étant de retour à Mérida, ne m'eût pas plutôt parlé de ce mariage, que j'y conſentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava; mais hélas, il n'a pas eu la ſatisfaction d'achever ſon ouvrage; il eſt mort depuis trois ſemaines. En mourant il me conjura de ne diſpoſer de ma fille qu'en faveur du fils de ſon correſpondant. Je le lui promis, et voilà pourquoi j'ai refuſé Florentine au cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce ſoit un parti fort avantageux. Je ſuis éſclave de ma parole, et j'attends à

tout

tout moment le fils de Juan Vélez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aye jamais vu, non plus que ſon père. Je vous demande pardon, continua Jerôme de Moyadas, ſi je vous fais cette narration, mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention et m'arrêtant à une ſpercherie qui me vint tout-à-coup dans l'eſprit : j'affectai un grand étonnement, je levai les yeux au ciel. Enſuite me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique : Ah ! ſeigneur de Moyadas, eſt-il poſſible qu'en arrivant à Mérida, je ſois aſſez heureux pour ſauver la vie à mon beau-père : Ces paroles cauſerent une étrange ſurpriſe au vieux bourgeois, et n'étonnerent pas moins Moralés, qui me fit connoître par ſa contenance que je lui paroiſſois un grand fripon. Que m'apprenez vous ? me répondit le vieillard. Quoi ! vous ſeriez le fils du correſpondant de mon frère ? Oui, ſeigneur Jerôme de Moyadas, lui répliquai-je en payant d'audace, et en lui jettant les bras au cou, je ſuis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine eſt deſtinée. Mais avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre ſein les larmes que renouvelle ici le ſouvenir de votre frère Auguſtin. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'étois vivement touché de la mort d'une perſonne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embraſſai encore le bon homme Jerôme, et je paſſai enſuite la main ſur mes yeux, comme pour eſſuyer mes pleurs. Moralés, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me ſeconder. Il voulut paſſer pour mon valet, et il ſe mit à renchérir ſur le regret que je marquois de la mort du ſeigneur Auguſtin. Monſieur Jerôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère ! C'étoit un ſi honnête homme ! le phénix du commerce, un marchand déſintéreſſé, un marchand de bonne foi, un marchand, comme on m'en voit point.

Nous

Nous avions affaire à un homme ſimple et crédule ; bien loin d'avoir quelque ſoupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en ſommes, on ne doit point faire de façons. Monſieur, lui dit Moralés, en prenant la parole pour moi, mon maître eſt un peu cérémonieux. Il a ce défaut-là. Il me permettra de le lui reprocher. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, qu'il ne ſoit excuſable en quelque manière de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il eſt. Nous avons été volés ſur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon interrompis-je, vous dit la vérité, ſeigneur de Moyadas. Ce malheur a été cauſe que je ne ſuis point allé deſcendre chez vous. Je n'oſois me préſenter ſous cet habit aux yeux d'une maîtreſſe qui ne m'a point encore vu, et j'attendois pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, réprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maiſon, et je prétends que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette ſorte, il m'emmena chez lui ; mais avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, et je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le bourgeois là-deſſus, me dit en riant, qu'il falloit me conſoler de cette perte, et que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans ſa maiſon, il appella ſa fille, qui n'avoit pas plus de ſeize ans, et qui pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la dame que feu mon frère vous a promis. Ah ! ſeigneur, m'écriai-je d'un air paſſionné, il n'eſt pas beſoin de me dire que c'eſt l'aimable Florentine qui s'offre à mes yeux. Ces traits charmans ſont gravés dans ma mémoire, et encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, et qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraſer de mille feux, jugez quels tranſports doivent m'agiter en ce moment

ment. Ce diſcours eſt trop flatteur, me dit Florentine, et je ne ſuis pas aſſez vaine pour m'imaginer que je le juſtifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même tems, il me laiſſa ſeul avec ſa fille ; et prenant Moralés en particulier : Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes, et ſans doute votre argent ; car ils commencent toujours par-là. Oui, monſieur, répondit mon camarade, une nombreuſe troupe de bandits eſt venue fondre ſur nous auprès de Caſtil-Blazo. Ils ne nous ont laiſſée que les habits que nous avons ſur le corps : mais nous recevrons inceſſamment des lettres de change, et nous allons nous remettre ſur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard, en tirant de ſa poche une bourſe, voici cent piſtoles dont vous pouvez diſpoſer. Oh, monſieur, s'écria Moralés, mon maître ne voudra point les accepter ! Vous ne le connoiſſez pas. Tudieu ! c'eſt un homme délicat ſur cette matière. Ce n'eſt point un de ces enfans de famille qui ſont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il eſt. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un marvédi. Tant mieux, dit le bourgeois, je l'en eſtime davantage. Je ne puis ſouffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux perſonnes de qualité, parce que c'eſt une choſe dont ils ſont en poſſeſſion. Je ne veux pas, ajouta-t-il, contraindre ton maître ; et ſi c'eſt lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En diſant ces paroles, il voulut remettre la bourſe dans ſa poche ; mais mon compagnon lui retint le bras : Attendez, ſeigneur de Moyadas, lui dit-il, quelque averſion que mon maître ait pour les emprunts, je ne déſeſpere pas de lui faire agréer vos cent piſtoles. Il n'y a que manière de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'eſt que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'eſt pas ſi façonnier avec ſa famille. Il demande même fort bien à ſon père tout l'argent dont il a beſoin. Ce garçon, comme vous voyez, ſçait diſtinguer les perſonnes, et il doit vous regarder comme un ſecond père.

Moralés

Moralés par de ſemblables diſcours s'empara de la bourſe du vieillard, qui vint nous rejoindre, et qui nous trouva ſa fille et moi engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien ; il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit : et ſur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoiſſant. Je profitai d'une ſi favorable diſpoſition. Je dis au bourgeois, que la plus touchante marque de reconnoiſſance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec ſa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'aſſura que dans trois jours, au plus tard, je ſerois l'époux de Florentine. Il ajouta même, qu'au lieu de ſix mille ducats qu'il avoit promis pour ſa dot, il en donneroit dix mille, pour me temoigner juſqu'à quel point il étoit pénétré du ſervice que je lui avois rendu.

Nous étions donc, Moralés et moi, chez le bon homme Jerôme de Moyadas bien traités, et dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propoſions de nous éloigner promptement de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Vélez de la Menbrilla ne vint traverſer notre bonheur, ou plutôt le détruire en paroiſſant tout-à-coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une eſpèce de payſan chargé d'une valiſe arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors : mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le payſan au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava, qui doit être votre gendre, au ſeigneur Pédro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette ville. Il ſera ici dans un inſtant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots, que ſon maître parut ; ce qui ſurprit fort le vieillard, et déconcerta un peu Moralés.

Le jeune Pédro étoit un garçon des mieux faits. Il adreſſa la parole au père de Florentine : mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir ſon diſcours ; et ſe tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela ſignifioit. Alors Moralés, qui ne cédoit en effronterie

effronterie à perſonne du monde, prit un air d'aſſurance, et dit au vieillard, Monſieur, ces deux hommes que vous voyez ſont de la troupe des voleurs qui nous ont détrouſſés ſur le grand chemin. Je les reconnois, et particulièrement celui qui a l'audace de ſe dire fils du ſeigneur Juan Vélez de la Menbrilla. Le vieux bourgeois, ſans héſiter, crut Moralés; et perſuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit: Meſſieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pédro de la Menbrilla eſt chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. On vous trompe. Vous avez dans votre maiſon un impoſteur. Sçachez que Juan Vélez de la Menbrilla n'a point d'autres fils que moi. A d'autres, répliqua la vieillard; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon, et ne vous reſſouvenez-vous plus de ſon maître que vous avez volé ſur le chemin de Calatrava? Comment volé, repartit Pédro! Ah! ſi je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce fourbe qui a l'inſolence de me traiter de voleur. Qu'il rende graces à votre préſence, qui retient ma colère. Seigneur, pourſuivit-il, je vous le répete, on vous trompe. Je ſuis le jeune homme à qui votre frère Auguſtin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre, toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au ſujet de ce mariage? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque tems avant ſa mort?

Non, interrompit le vieux bourgeois, le portrait ne me perſuadera pas plus que les lettres. Je ſçais bien de quelle manière il eſt tombé entre vos mains; et je vous conſeille charitablement de ſortir au plutôt de Mérida, de peur d'éprouver le châtiment que meritent vos ſemblables. C'en eſt trop, interrompit à ſon tour le jeune cavalier. Je ne ſouffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me faſſe paſſer pour un brigand. Je connois quelques perſonnes dans cette ville. Je vais les chercher, et je reviendrai avec eux confondre l'impoſteur qui vous prévient contre moi. A ces mots, il ſe retira ſuivi de ſon valet, et Moralés demeura

demeura triomphant. Cette aventure même fut cauſe que Jerôme de Moyadas réſolut de me faire épouſer ſa fille dès ce jour-là, et ſur le champ il alla donner les ordres néceſſaires pour conſommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien-aiſe de voir le père de Florentine dans des diſpoſitions ſi favorables pour nous; il n'étoit pas ſans inquiétude. Il craignoit la ſuite des démarches qu'il jugeoit bien que Pédro ne manqueroit pas de faire, et il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui ſe paſſoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami! lui dis-je, tu me parois bien occupé. Ce n'eſt pas ſans raiſon, me répondit-il. En même tems il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il enſuite, ſi j'ai tort de rêver. C'eſt toi, téméraire, qui nous a jettés dans cet embarras. L'entrepriſe, je l'avoue, étoit brillante, et t'auroit comblé de gloire, ſi elle eût réuſſi; mais ſelon toutes les apparences, elle finira mal; et je ſerois d'avis, pour prévenir les éclairciſſemens, que nous priſſions la fuite avec la plume que nous avons tiré de l'aîle du bon homme.

Monſieur Moralés, répris-je à ce diſcours; n'allons pas ſi vîte, vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait ſon apprentiſſage ſous de ſi grands maîtres, on ne doit pas ſi facilement s'allarmer. Pour moi, qui veux marcher ſur les traces de ces héros, et prouver que j'en ſuis un digne élève, je me roidis contre l'obſtacle qui vous épouvante, et je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai audeſſus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralés achevoit de parler, Jerôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout diſpoſer pour votre mariage. Vous ſerez mon gendre dès ce ſoir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon, qui m'a voulu perſuader qu'il étoit fils du correſpondant de mon frère? Moralés étoit bien en peine

de ſçavoir comment je me tirerois de ce mauvais pas; et il ne fut pas peu ſurpris de m'entendre, lorſque, regardant triſtement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce bourgeois : Seigneur, il ne tiendroit qu'à moi de vous entretenir dans votre erreur, et d'en profiter ; mais je ſens que je ne ſuis pas né pour ſoûtenir un menſonge. Il faut vous faire un aveu ſincère. Je ne ſuis point fils de Juan Vélez de la Menbrilla. Qu'entends-je ? interrompit le vieillard, avec autant de précipitation que de ſurpriſe. Eh, quoi ! vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère. . . . . De grace, ſeigneur, interrompis-je auſſi, puiſque j'ai commencé un récit fidèle et ſincère, daignez m'écouter juſqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, et que l'amour m'arrête à Mérida. Hier, après vous avoir ſecouru, je me préparois à vous la demander en mariage : mais vous me fermâtes la bouche, en m'apprenant que vous la deſtiniez à un autre. Vous me dites que votre frère en mourant vous conjura de la donner à Pédro de la Menbrilla : que vous la lui promites, et qu'enfin vous étiez eſclave de votre parole. Ce diſcours, je l'avoue, m'accabla, et mon amour réduit au déſeſpoir, m'inſpira le ſtratagême dont je me ſuis ſervi. Je vous dirai pourtant que je me le ſuis ſecrettement reproché ; mais j'ai cru que vous me le pardonneriez, quand je vous le decouvrirois, et quand vous ſçauriez que je ſuis un prince Italien qui voyage *incognito*. Mon père eſt ſouverain de certaines vallées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois et la Savoye. Je m'imaginois même que vous ſeriez agréablement ſurpris, lorſque je vous révélerois ma naiſſance, et je me faiſois un plaiſir d'époux délicat et charmé de la déclarer à Florentine, après l'avoir épouſée. Le Ciel, pourſuivis-je, en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'euſſe tant de joie. Pédro de la Menbrilla paroît : Il faut lui reſtituer ſon nom, quelque choſe qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promeſſe vous engage à le choiſir pour votre gendre. Je ne puis qu'en gémir. Je ne puis m'en plaindre. Vous devez me le préférer, ſans avoir égard à mon rang,

rang, ſans avoir pitié de la ſituation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous repréſenterai pas que votre frère n'étoit que l'oncle de votre fille ; que vous en êtes le père, et qu'il ſeroit plus juſte de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, ſans doute cela eſt bien plus juſte, s'écria Jerôme de Moyadas. Auſſi je ne prétenda point balancer entre vous et Pédro de la Menbrilla. Si mon frère Auguſtin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnaſſe la préférence à un homme qui m'a ſauvé la vie, et qui plus eſt, à un prince qui ne dédaigne pas mon alliance, et veut bien deſcendre juſqu'à moi. Il faudroit que je fuſſe ennemi de mon bonheur, et que j'euſſe entièrement perdu l'eſprit, ſi je ne vous donnois pas ma fille, et ſi je ne preſſois pas même un mariage ſi avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agiſſez point par impétuoſité. Ne faites rien qu'après une mûre délibération. Ne conſultez que vos ſeuls intérêts, et malgré la nobleſſe de mon ſang .... Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je héſiter un moment? Non, mon prince ; et je vous ſupplie de vouloir bien dès ce ſoir honorer de votre main l'heureuſe Florentine. Eh bien, lui dis-je, ſoit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, et l'inſtruire de ſon deſtin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empreſſoit d'aller dire à ſa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un prince, Moralés, qui avoit entendu toute la converſation, ſe mit à genoux devant moi, et me dit : Monſieur le prince Italien, fils du ſouverain des vallées qui ſont entre les Suiſſes, les Milanois et la Savoye, ſouffrez que je me jette aux pieds de votre alteſſe, pour lui témoigner le raviſſement où je ſuis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde : mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude ! Oh ! pour cela non, répondit-il. Je ne

crains plus le ſeigneur Pédro. Qu'il vienne préſentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà Moralés et moi fermes ſur nos étriers. Nous commençâmes à regler la route que nous prendrions, avec la dot ſur laquelle nous comptions ſi bien que ſi nous l'euſſions déjà touchée, nous n'aurions pas cru être plus ſûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore; et le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava; il étoit accompagné de deux bourgeois et d'un alguazil, auſſi reſpectable par ſa mouſtache et ſa mine brune, que par ſa charge. Le père de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amene. Ils me connoiſſent, et peuvent vous dire qui je ſuis. Oui, certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connois. Vous vous appelez Pédro, et vous êtes fils unique de Juan Vélez de la Menbrilla. Quiconque oſe ſoutenir le contraire, eſt un impoſteur. Je vous crois, monſieur l'alguazil, dit alors le bon homme Jerôme de Moyadas. Votre témoignage eſt ſacré pour moi, auſſi-bien que celui des ſeigneurs marchands qui ſont avec vous. Je ſuis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici eſt le fils unique du correſpondant de mon frère: Mais que m'importe, je ne ſuis plus dans la réſolution de lui donner ma fille. J'ai changé de ſentiment.

Oh, c'eſt une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maiſon que pour vous aſſurer que ce jeune homme m'eſt connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, et l'on ne ſçauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volontés du ſeigneur Moyadas, qui peut diſpoſer de ſa fille comme bon lui ſemblera: mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de ſentiment. A-t-il quelque ſujet de ſe plaindre de moi? Ah! du moins qu'en perdant la douce eſpérance d'être ſon gendre, j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute.

Je

Je ne me plains pas de vous, répondit le bon vieillard; je vous le dirai même, c'eſt à regret que je me vois dans la néceſſité de vous manquer de parole, et je vous conjure de me le pardonner. Je ſuis perſuadé que vous êtes trop généreux pour me ſçavoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a ſauvé la vie. Vous le voyez, pourſuivit-il, en me montrant, c'eſt ce ſeigneur qui m'a tiré d'un grand péril; et pour m'excuſer encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'eſt un prince Italien, qui malgré l'inégalité de nos conditions, veut bien épouſer Florentine dont il eſt devenu amoureux.

A ces dernières paroles, Pédro demeura muet et confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, et parurent fort ſurpris: mais l'alguazil, accoutumé à regarder les choſes du mauvais côté, ſoupçonna cette merveilleuſe aventure d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'enviſagea fort attentivement; et comme mes traits qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut ſa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureuſement pour mon alteſſe, il reconnut Moralés; et ſe reſſouvenant de l'avoir vu dans les priſons de Ciudad-Réal: Ah! ah! s'écria-t-il: voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, et je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui ſoient dans les royaumes et principautés d'Eſpagne. Allons bride en main, monſieur l'alguazil, dit Jerôme de Moyadas; ce garçon dont vous nous faites un ſi mauvais portrait eſt un domeſtique du prince. Fort bien, répartit l'alguazil. Je n'en veux pas davantage pour ſçavoir à quoi m'en tenir. Je juge du maître par le valet. Je ne doute pas que ces galans ne ſoient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier; et pour vous faire voir que ces drôles ſont des aventuriers, je vais les mener en priſon tout-à-l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec monſieur le corrégidor, après quoi ils ſentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monſieur l'officier, reprit le vieillard. Ne pouſſons pas l'affaire ſi loin. Vous ne

craignez pas vous autres meſſieurs de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne ſçauroit-il être un fourbe, ſans que ſon maître le ſoit? Eſt-il nouveau de voir des fripons au ſervice des princes? Vous moquez-vous avec vos princes, interrompit l'alguazil. Ce jeune homme eſt un intriguant, ſur ma parole, et je l'arrête *de par le roi*, de même que ſon camarade. J'ai vingt archers à la porte qui les traîneront à la priſon, s'ils ne s'y laiſſent pas conduire de bonne grace. Allons, mon prince, me dit-il enſuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainſi que Moralés, et notre trouble nous rendit ſuſpects à Jerôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans ſon eſprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occaſion le parti que devoit prendre un galant homme: Monſieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos ſoupçons peuvent être faux; peut-être ne ſont-ils que trop veritables. Quoiqu'il en ſoit, n'approfondiſſons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers ſortent, et ſe retirent où ils voudront. Ne vous oppoſez point, je vous prie, à leur retraite. C'eſt une grace que je vous demande pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faiſois ce que je dois, répondit l'alguazil, j'empriſonnerois ces meſſieurs, ſans avoir égard à vos prières; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils ſortiront de cette ville; car ſi je les rencontre demain, vive Dieu, ils verront ce qui leur arrivera.

Lorſque nous entendîmes dire, Moralés et moi, qu'on nous laiſſoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, et ſoutenir que nous étions des perſonnes d'honneur; mais l'alguazil nous régarda de travers, et nous impoſa ſilence. Je ne ſçais pourquoi ces gens-là ont un aſcendant ſur nous. Il fallut donc abandonner Florentine, et la dot à Pédro de la Menbrilla, qui ſans doute devint gendre de Jerôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la conſolation d'avoir du moins gagné cent piſtoles à cette aventure. Une heure avant la nuit, nous paſſâmes par un petit

petit village, réſolus d'aller coucher plus loin. Nous apperçûmes une hôtellerie d'aſſez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte et l'hôteſſe étoient à la porte aſſis ſur de longues pierres. L'hôte, grand homme ſec et déjà ſuranné, racloit une mauvaiſe guitarre pour divertir ſa femme, qui paroiſſoit l'écouter avec plaiſir. Meſſieurs, nous cria l'hôte, lorſqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conſeille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, et vous n'y ſerez pas ſi bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maiſon. Je vous y ferai bonne chère et à juſte prix. Nous nous laiſſâmes perſuader. Nous nous approchâmes de l'hôte et de l'hôteſſe ; nous les ſaluâmes, et nous étant aſſis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choſes indifférentes. L'hôte ſe diſoit officier de la ſainte Hermandad, et l'hôteſſe étoit une groſſe réjouie qui avoit l'air de ſçavoir bien vendre ſes denrées.

Notre converſation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns ſur des mules, les autres ſur des chevaux, et ſuivis d'une trentaine de mulets chargés de balots. Ah ! que de princes, s'écria l'hôte, à la vue de tant de monde : où pourrai-je les loger tous. Dans un inſtant le village ſe trouva rempli d'hommes et d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaſte grange, où l'on mit les mulets et les balots. Les mules et les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils ſongerent moins à chercher des lits, qu'à ſe faire apprêter un bon repas. L'hôte et l'hôteſſe, et une jeune ſervante qu'ils avoient, ne s'y épargnerent point. Ils firent main baſſe ſur toute la volaille de leur baſſecour. Cela joint à quelques civés de lapins et de matoux, et à une copieuſe ſoupe aux choux faite avec du mouton, il y en eût pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralés et moi, ces cavaliers, qui de tems en tems nous enviſageoient auſſi. Enfin, nous liâmes converſation, et nous leur dîmes que, s'il le vouloient bien, nous ſouperions avec eux. Ils nous témoignerent

témoignerent que cela leur feroit plaiſir. Nous voilà donc tous à table enſemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, et pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en uſaſſent aſſez familièrement avec lui, ne laiſſoient pas de marquer des déférences. Il eſt vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contrediſoit même quelquefois d'un air cavalier les autres, qui bien loin de lui rendre la pareille, ſembloient reſpecter ſes opinions. L'entretien tomba par hazard ſur l'Andalouſie, et comme Moralés s'aviſa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit : Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naiſſance, ou du moins je ſuis né aux environs, puiſque le bourg de Mayréna m'a vu naître. Je vous dirai la même choſe, lui répondit mon compagnon. Je ſuis auſſi de Mayréna, et il n'eſt pas poſſible que je ne connoiſſe point vos parens, moi qui connois depuis l'Alcade, juſqu'aux dernières perſonnes du bourg. De qui êtes-vous fils? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralés. De Martin Moralés ! s'écria mon camarade avec autant de joie que de ſurpriſe : Par ma foi, l'aventure eſt fort ſingulière ! vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralés ? Juſtement, dit l'autre, et vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Luis, que je laiſſai au berceau, quand j'abandonnai la maiſon paternelle ? Vous m'avez nommé, repondit mon camarade. A ces mots, il ſe leverent de table tous deux, et s'embraſſerent à pluſieurs repriſes. Enſuite le ſeigneur Manuel dit à la compagnie : Meſſieurs, cet évènement eſt tout-à-fait merveilleux : le hazard veut que je rencontre et reconnoiſſe un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années pour le moins. Permettez que je vous le préſente. Alors tous les cavaliers, qui par bienſéance ſe tenoient debout, ſaluerent le cadet Moralés, et l'accablerent d'embraſſades. Après cela, on ſe remit à table, et l'on y demeura toute la nuit. On ne ſe coucha point. Les deux frères s'aſſirent l'un auprès de l'autre, et s'entretinrent tout

tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient et ſe réjouiſſoient.

Luis eut une longue converſation avec Manuel, et me prenant enſuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers ſont des domeſtiques du Comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la viceroyauté de Mayorque. Ils conduiſent l'équipage du viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frère, qui eſt devenu intendant de ce ſeigneur, m'a propoſé de m'emmener avec lui ; et ſur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que ſi vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, pourſuivit-il je te conſeille de ne pas dédaigner ce parti. Allons enſemble à l'iſle de Mayorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y reſterons, et ſi nous ne nous y plaiſons point, nous reviendrons en Eſpagne.

J'acceptai volontiers la propoſition. Nous nous joignîmes le jeune Moralés et moi aux officiers du Comte, et nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitarre, et me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne penſois plus à rien qu'à l'iſle de Mayorque, et Luis Moralés étoit dans la même diſpoſition. Il ſembloit que nous euſſions renoncé aux friponneries. Il faut dire la verité ; nous voulions paſſer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, et cela tenoit nos génies en reſpect. Enfin, nous nous embarquâmes gaiement, et nous nous flattions d'être bien-tôt à Mayorque ; mais à peine fûmes-nous hors du golf d'Alicante, qu'il ſurvint une bouraſque effroyable. J'aurois dans cet endroit de mon récit une occaſion de vous faire une belle deſcription de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, ſifler les vents, ſoulever les flots, *et cætera*. Mais laiſſant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'iſle de la Cabréra. C'eſt une iſle deſerte, où il y a un petit fort, qui étoit alors

alors gardé par cinq ou ſix ſoldats, et par un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit paſſer là pluſieurs jours à raccommoder nos voiles et nos cordages, nous cherchâmes diverſes ſortes d'amuſemens pour éviter l'ennui. Chacun ſuivoit ſes inclinations; les uns jouoient à la prime, les autres s'amuſoient autrement, et moi j'allois me promener dans l'iſle avec ceux de nos cavaliers qui aimoient la promenade. C'étoit-là mon plaiſir. Nous ſautions de rocher en rocher, car le terrein eſt inégal, plein de pierres par tout, et l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous conſidérions ces lieux ſecs et arides, et que nous admirions le caprice de la nature qui ſe montre féconde et ſtérile où il lui plaît, notre odorat fut ſaiſi tout-à-coup d'une ſenteur agréable. Nous nous tournâmes auſſi-tôt du côté de l'orient, d'où venoit cette odeur: et nous apperçumes avec étonnement entre des rochers un grand rond de verdure de chevrefeuilles plus beaux et plus odorans que ceux même qui croiſſent dans l'Andalouſie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbriſſeaux charmans qui parfumoient l'air aux environs; et il ſe trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large et peu ſombre. Nous deſcendîmes au fond en tournant par des dégrés de pierres dont les extrémités étoient parées de fleurs, et qui formoient naturellement un eſcalier en limaçon. Lorſque nous fûmes en bas, nous vîmes ſerpenter, ſur un ſable plus jaune que l'or, pluſieurs petits ruiſſeaux, qui tiroient de leurs ſources des goutes d'eau, que les rochers diſtilloient ſans ceſſe en dedans, et qui ſe perdoient ſous la terre. L'eau nous parut ſi belle, que nous en voulûmes boire, et nous la trouvâmes ſi fraîche, que nous réſolûmes de revenir le jour ſuivant dans cet endroit, et d'y apporter quelques bouteilles de vin, perſuadés qu'on ne les boiroit point là ſans plaiſir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu ſi agréable, et lorſque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une ſi belle découverte; mais le commandant de la fortereſſe nous dit qu'il

qu'il nous avertiſſoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions ſi charmés. Eh pourquoi cela, lui-dis-je, y a-t-il quelque choſe à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corſaires d'Alger et de Tripoli deſcendent quelquefois dans cette iſle, et viennent faire proviſion d'eau à cette fontaine. Ils y ſurprirent un jour deux ſoldats de ma garniſon qu'ils firent eſclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-ſerieux, il ne put nous perſuader. Nous crûmes qu'il plaiſantoit, et dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même ſans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralés ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, auſſi-bien que ſon frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous deſcendimes au fond de l'antre comme le jour précedent, et nous fimes rafraîchir dans les ruiſſeaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieuſement, en jouant de la guitarre, et en nous entretenant avec gaieté, nous vîmes paroître au haut de la caverne pluſieurs hommes qui avoient des mouſtaches épaiſſes, des turbans, et des habits à la Turque. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage et le commandant du fort, qui s'étoient ainſi déguiſés pour nous faire peur. Prévenus de cette penſée, nous nous mîmes à rire, et nous en laiſſâmes deſcendre juſqu'à dix, ſans ſonger à notre défenſe. Nous fûmes bien-tôt triſtement déſabuſés, et nous connûmes que c'étoit un corſaire qui venoit avec ſes gens nous enlever: *Rendez vous, chiens*, nous cria-t-il en langue Caſtillane, *ou bien vous allez tous mourir*. En même tems, les hommes qui l'accompagnoient nous coucherent en joue avec des carabines qu'ils portoient, et nous aurions eſſuyé une belle décharge, ſi nous euſſions fait la moindre réſiſtance; mais nous fûmes aſſez ſages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'eſclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes et conduire à ſon vaiſſeau, qui n'étoit pas loin de-là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'eſt

C'eſt de cette manière que nous fûmes juſtement punis d'avoir négligé l'avertiſſement de l'officier de la garniſon. La première choſe que fit le corſaire, fut de nous fouiller, et de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui. Les deux cens piſtoles des bourgeois de Placentia, les cent que Moralés avoit reçues de Jerôme de Moyadas, et dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé ſans miſéricorde. Mes compagnons avoient auſſi la bourſe bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le pirate en paroiſſoit tout réjoui, et le bourreau ne ſe contentoit pas de nous enlever nos eſpèces, il nous inſultoit par des railleries que nous ſentions beaucoup moins que la néceſſité de les ſouffrir. Après mille plaiſanteries, et pour ſe moquer de nous d'une autre façon, il ſe fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, et que ſes gens avoient eu ſoin d'emporter. Il ſe mit à les vuider avec eux, et à boire à notre ſanté par dériſion.

Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui ſe paſſoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur eſclavage qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'iſle de Mayorque, où ils avoient compté qu'ils méneroient une vie délicieuſe. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, et moins conſterné que les autres, je liai converſation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ſes plaiſanteries. Ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton eſprit. Et dans le fond, au lieu de gémir et de ſoupirer, il vaut mieux s'armer de patience, et s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t il, en voyant que je portois une guitarre. Voyons ce que tu ſçais faire. Je lui obéis, dès qu'il m'eut fait délier les bras; et je commencai à jouer de la guitarre d'une manière qui m'attira ſes applaudiſſemens. Il eſt vrai que je jouois aſſez bien de cet inſtrument. Je chantai auſſi, et l'on ne fut pas moins ſatisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaiſſeau témoignerent par des geſtes admiratifs le plaiſir qu'ils avoient

voient eu à m'entendre ; ce qui me fit juger qu'en matière de muſique ils n'étoient pas ſans goût. Le pirate me dit à l'oreille, que je ne ſerois pas un eſclave malheureux, et qu'avec mes talens je pouvois compter ſur un emploi qui rendroit ma captivité très-ſupportable.

Je ſentis quelque joie à ces paroles ; mais toutes flatteuſes qu'elles étoient, je ne laiſſois pas d'avoir des inquiétudes ſur l'occupation dont le corſaire me faiſoit fête. J'apprehendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de perſonnes aſſemblées pour nous voir : et nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils pouſſerent mille cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentiſſoit du ſon confus des trompettes, des flûtes moreſques, et d'autres inſtrumens dont on ſe ſert en ce pays-là. Ce qui formoit une ſymphonie plus bruyante qu'agréable. La cauſe de ces réjouiſſances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la ville. On avoit oui dire que le renégat Méhémet, ainſi ſe nommoit notre pirate, avoit péri en attaquant un gros vaiſſeau Genois ; de ſorte que tous ſes parens et ſes amis, informés de ſon retour, s'empreſſoient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduiſit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman, où un écrivain Chrétien nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion, et nos talens. Alors Méhémet me montrant au bacha, lui vanta ma voix, et lui dit qu'avec cela je jouois de la guitarre à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choiſir pour ſon ſervice. Je fus donc reſervé pour ſon ſerrail, où l'on me conduiſit pour m'inſtaller dans l'emploi qui m'étoit deſtiné. Les autres captifs furent menés dans une place publique, et vendus ſuivant la coûtume. Ce que Méhémet m'avoit prédit dans le vaiſſeau, m'arriva. J'éprouvai un heureux ſort. Je ne fus point livré aux gardes des priſons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman bacha, par diſtinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec

cinq ou ſix eſclaves de qualité, qui devoient inceſſamment être rachetés, et à qui l'on ne donnoit que de légers travaux. On me chargea du ſoin d'arroſer dans les jardins les orangers et les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation. Auſſi j'en rendis grace à mon étoile, et je preſſentis, ſans ſçavoir pourquoi, que je ne ſerois pas malheureux chez Soliman.

Ce bacha, il faut que j'en faſſe le portrait, étoit un homme de quarante ans, bien fait de ſa perſonne, fort poli et fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite un Cachemirienne, qui par ſon eſprit, et par ſa beauté, s'étoit acquis un empire abſolu ſur lui. Il l'aimoit juſqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les jours de quelque fête nouvelle : tantôt d'un concert de voix et d'inſtrumens, et tantôt d'une comédie à la manière des Turcs, ce qui ſuppoſe des poëmes dramatiques où la pudeur et la bienſéance n'étoient pas plus reſpectées que les règles d'Ariſtote. La favorite, qui s'appelloit Farrukhnaz, aimoit paſſionnément ces ſpectacles. Elle faiſoit même quelquefois repréſenter par ſes femmes des pièces Arabes devant le bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même, et charmoit tous les ſpectateurs par la grace et la vivacité qu'il y avoit dans ſon action. Un jour que j'étois parmi les muſiciens à une de ces repréſentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitarre, et de chanter tout ſeul dans un entre acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman. Il m'applaudit non-ſeulement par des battemens de mains, mais même de vive voix; et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arroſois des orangers dans les jardins, il paſſa près de moi un eunuque, qui, ſans s'arrêter ni me rien dire, jetta un billet à mes pieds. Je le ramaſſai avec un trouble mêlé de plaiſir et de crainte. Je me couchai par terre, de peur d'être apperçu des fenêtres du ſerrail; et, me cachant derrière des caiſſes d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un aſſez grand prix, et ces paroles en bon Caſtillan : *Jeune Chrétien, rends graces au Ciel de ta captivité. L'amour et la fortune la*

rendront

rendront heureuſe ; l'amour, ſi tu es ſenſible aux charmes d'une belle perſonne ; et la fortune, ſi tu as le courage de mépriſer toutes ſortes de périls.

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la ſultane favorite ; le ſtile et le diamant me le perſuaderent. Outre que je ne ſuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtreſſe d'un grand ſeigneur, et plus encore l'eſpérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le deſſein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins : car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, et qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas : le même eunuque qui avoit paſſé près de moi, repaſſa une heure après, et me dit : Chrétien, as-tu fait tes réflexions, et auras-tu la hardieſſe de me ſuivre ? Je répondis qu'oui. Eh bien, réprit-il, le Ciel te conſerve. Tu me reverras demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laiſſer conduire. En parlant de cette ſorte, il ſe retira. Le jour ſuivant, je le vis en effet reparoître ſur les huit heures du matin. Il me fit ſigne d'aller à lui. Je le joignis, et il me mena dans une ſalle, où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque et lui venoient d'apporter là, et qu'ils devoient porter chez la ſultane pour ſervir à la décoration d'une pièce Arabe qu'elle préparoit pour le bacha.

Les deux eunuques me voyant diſpoſé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdirent point de tems. Ils déroulerent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long ; puis au hazard de m'étouffer, ils la roulerent de nouveau, et m'enveloppperent dedans ; enſuite la prenant chacun par un bout, ils me porterent ainſi impunément juſques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit ſeule avec une vieille eſclave dévouée à ſes volontés. Elles déroulerent toutes deux la toile, et Farrukhnaz à ma vue fit éclater

ter des tranſports de joie qui découvroient bien le gênie des femmes de ſon pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup tranſporté dans l'appartement ſecret des femmes, ſans ſentir un peu de frayeur. La dame s'en apperçut bien, et pour diſſiper ma crainte, Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman vient de partir pour ſa maiſon de campagne. Il y ſera toute la journée, Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me raſſurerent, et me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, pourſuivit-elle, et je prétends adoucir la rigueur de votre eſclavage. Je vous crois digne des ſentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique ſous les habits d'un eſclave, vous avez un air noble et galant, qui fait connoître que vous n'êtes point une perſonne du commun. Parlez-moi confidemment. Dites-moi qui vous êtes. Je ſçais bien que les captifs qui ont de la naiſſance, déguiſent leur condition pour être rachetés à meilleur marché. Mais vous êtes diſpenſé d'en uſer de la ſorte avec moi, et même ce ſeroit une précaution qui m'offenſeroit, puiſque je vous promets votre liberté. Soyez donc ſincère, et m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maiſon. Effectivement, madame, lui répondis je, il me ſiéroit mal de payer vos bontés de diſſimulation. Vous voulez abſolument que je vous découvre ma qualité. Il faut vous ſatisfaire. Je ſuis fils d'un grand d'Eſpagne. Je diſois peut-être la vérité. Du moins la ſultane le crut, et s'applaudiſſant d'avoir jetté les yeux ſur un cavalier d'importance, elle m'aſſura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous viſſions ſouvent en particulier. Nous eûmes enſemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amuſante. Elle ſçavoit pluſieurs langues, et ſur-tout la Caſtillane, qu'elle parloit aſſez bien. Lorſqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous ſéparer, je me mis par ſon ordre dans une grande corbeille d'oſier couverte d'un ouvrage de ſoye fait de ſa main. Puis les deux éſclaves, qui m'avoient apporté, furent appellés ; et ils me remporterent

porterent comme un préſent que la favorite envoyoit au bacha. Ce qui eſt ſacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnaz et moi d'autres moyens encore de nous parler, et cette aimable captive m'inſpira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut ſecrette pendant deux mois, quoiqu'il ſoit fort difficile que dans un ſerrail les myſtères amoureux échappent long-tems aux argus. Mais un contre-tems dérangea nos petites affaires, et ma fortune changea de face entièrement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un ſpectacle, j'avois été introduit chez la ſultane, et que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la ville, ſurvint. Il entra ſi bruſquement dans l'appartement de ſa favorite, que la vieille eſclave eut à peine le tems de nous avertir de ſon arrivée. J'eus encore moins le loiſir de me cacher. Ainſi, je fus le premier qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, et ſes yeux tout-à-coup s'allumerent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchoit à ſon dernier moment, et je m'imaginois être déjà dans les ſupplices. Pour Farrukhnaz, je m'apperçus à la vérité qu'elle étoit effrayée ; mais au lieu d'avouer ſon crime, et d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez, m'écouter. Les apparences ſans doute me condamnent, et je ſemble vous faire une trahiſon digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif : et pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me ſerois ſervie, ſi j'euſſe eu pour lui un amour bien violent. Cependant, et j'en atteſte notre grand prophète, malgré ces démarches, je ne vous ſuis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet eſclave Chrétien pour le détacher de ſa ſecte, et l'engager à ſuivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une réſiſtance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai

toutefois vaincu ſes préjugés, et il vient de me promettre qu'il embraſſera le Mahométiſme.

Je conviens que je devois démentir la favorite, ſans avoir égard à la conjoncture dangereuſe où je me trouvois : mais dans l'accablement où j'avois l'eſprit, touché du péril où je voyois une femme que j'aimois; et tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit, et confus. Je ne pus proférer une parole : et le bacha, perſuadée par mon ſilence que ſa maîtreſſe ne diſoit rien qui ne fût véritable, ſe laiſſa déſarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offenſé ; et que l'envie de faire une choſe agréable au prophête a pu vous engager à hazarder une action ſi délicate. J'excuſe donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout-à-l'heure le turban. Auſſi-tôt il fit venir un marabou. On me revêtit d'un habit à la Turque. Je fis tout ce qu'on voulut, ſans que j'euſſe la force de m'en défendre ; ou, pour mieux dire, je ne ſçavois ce que je faiſois dans le déſordre où étoient mes ſens. Que de Chrétiens auroient été auſſi lâches que moi dans cette occaſion !

Après la cérémonie, je ſortis du ſerrail, pour aller ſous le nom de Sidy Hamy, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la ſultane : mais un de ſes eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta de ſa part des pierreries pour deux mille ſultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'aſſuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuſe complaiſance que j'avois eue de me faire Mahométan pour lui ſauver la vie. Véritablement, outre les préſens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par ſon canal un emploi plus conſidérable que le premier, et je devins en moins de ſix à ſept années un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que ſi j'aſſiſtois aux prières que les Muſſulmans font dans leurs moſquées, et rempliſſois les autres devoirs de leur religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conſervois une volonté déterminée de rentrer dans le ſein de l'égliſe ; et pour cet effet, je me propoſois de me retirer un jour en

Eſpagne

Eſpagne ou en Italie avec les richeſſes que j'aurois amaſſées. En attendant je vivois fort agréablement. J'étois logé dans une belle maiſon ; j'avois des jardins ſuperbes, un grand nombre d'eſclaves, et de fort jolies femmes dans mon ſerrail. Quoique l'uſage du vin ſoit défendu en ce pays-là aux Mahométans, il ne laiſſent pas, pour la plûpart, d'en boire en ſecret. Pour moi, j'en buvois ſans façon, comme font tous le renégats. Je me ſouviens que j'avois deux compagnons de débauche avec qui je paſſois ſouvent la nuit à table. L'un étoit Juif, et l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens ; et dans cette opinion je vivois avec eux ſans contrainte. Un ſoir, je les invitai à ſouper chez moi. Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois paſſionnément ; nous lavâmes ſon corps, et l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'obſerve aux funerailles des Mahométans. Ce que nous en faiſions n'étoit pas pour tourner en ridicule la religion Muſulmane ; c'étoit ſeulement pour nous réjouir, et ſatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me penſa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme, qui me dit : Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amene chez vous. Monſieur le cadi veut vous parler. Prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout-à-l'heure. Apprenez-moi, de grace, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un marchand Arabe qui ſoupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commiſe à l'occaſion d'un chien que vous avez enterré. Vous ſçavez bien de quoi il s'agit. C'eſt pour cela que je vous ſomme de comparoître aujourd'hui devant ce juge. Faute dequoi je vous avertis qu'il ſera procédé criminellement contre vous. Il ſortit en achevant ces paroles, et me laiſſa fort étourdi de cette ſommation. L'Arabe n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, et je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La choſe néanmoins méritoit quelque

attention.

attention. Je connoiſſois le cadi pour un homme ſévère en apparence, mais au fond peu ſcrupuleux et de plus, avare. Je mis deux cens ſultanins d'or dans ma bourſe, et j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans ſon cabinet, et me dit d'un air rébarbatif : Vous êtes un impie, un ſacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Muſulman ! quelle profanation ! Eſt-ce donc ainſi que vous reſpectez nos cérémonies les plus ſaintes ; et ne vous êtes-vous fait Mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monſieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un mauvais rapport, ce faux ami eſt complice de mon crime, ſi c'en eſt un d'accorder les honneurs de la ſépulture à un fidèle domeſtique, à un animal qui poſſédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les perſonnes de mérite et de diſtinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de ſon amitié. Il leur laiſſe tous ſes biens par un teſtament qu'il a fait, et dont je ſuis l'exécuteur. Il legue à un vingt écus, trente à l'autre, et il ne vous a point oublié, monſeigneur, pourſuivis-je, en tirant ma bourſe : Voilà deux cens ſultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le cadi à ce diſcours perdit ſa gravité. Il ne put s'empêcher de rire ; et comme nous étions ſeuls, il prit ſans façon la bourſe, et me dit en me renvoyant : Allez, ſeigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe et avec honneur un chien qui avoit tant de conſideration pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen ; et ſi cela ne me rendit pas plus ſage, j'en devins du moins plus circonſpect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choiſis pour boire avec moi un jeune gentilhomme de Livourne qui étoit mon eſclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne reſſemblois point aux autres renégats, qui font ſouffrir plus de maux aux eſclaves Chrétiens, que les Turcs mêmes. Tous mes captifs attendoient aſſez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois, à la vérité, ſi doucement, que quelquefois ils me diſoient, qu'ils appréhendoient plus

de

de changer de patron, qu'ils ne ſoupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les perſonnes qui ſont dans l'eſclavage.

Un jour les vaiſſeaux du bacha revinrent avec des priſes conſidérables. Ils amenoient plus de cent eſclaves de l'un et de l'autre ſexe, qu'ils avoient enlevé ſur les côtes d'Eſpagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, et tout le reſte fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faiſoit, et j'achetai une fille Eſpagnole de dix à douze ans; elle pleuroit à chaudes larmes, et ſe déſeſpéroit. J'étois ſurpris de la voir à ſon âge ſi ſenſible à ſa captivité. Je lui dis en Caſtillan de modérer ſon affliction, et je l'aſſurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût le turban. La petite perſonne, toujours occupée du ſujet de ſa douleur, ne m'écoutoit pas. Elle ne faiſoit que gémir, que ſe plaindre du ſort, et de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri : Oh! ma mère, pourquoi ſommes-nous ſéparées! Je prendrois patience, ſi nous étions toutes deux enſemble. En prononçant ces-mots, elle tournoit ſa vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, et qui les yeux baiſſés attendoit dans un morne ſilence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille ſi la perſonne qu'elle regardoit étoit ſa mère. Hélas! oui, ſeigneur, me répondit-elle, au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point. Eh bien, mon enfant, lui dis-je, ſi pour vous conſoler, il ne faut que vous réunir l'une et l'autre, vous ſerez bientôt ſatisfaite. En même-tems je m'approchai de la mère, pour la marchander : mais je ne l'eûs pas ſitôt enviſagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penſer, les traits, les propres traits de Lucinde. Juſte Ciel! dis-je en moi-même, c'eſt ma mère! je n'en ſçaurois douter. Pour elle, ſoit qu'un vif reſſentiment de ſes malheurs ne lui fit voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, ſoit que mon habit me déguisât, ou bien que je fuſſe changé depuis douze années que je ne

l'avois

l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir auſſi achetée, je la menai avec ſa fille à ma maiſon.

Là, je voulus leur donner le plaiſir d'apprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, eſt-il poſſible que mon viſage ne vous frappe point? Ma mouſtache et mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils? Ma mère treſſaillit à ces paroles, me conſidéra, et me reconnut, et nous nous embraſſâmes tendrement. J'embraſſai enſuite ſa fille, qui ne ſçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frère, que je ſçavois que j'avois une ſœur. Avouez, dis-je à ma mère, que dans toutes vos pièces de théâtre, vous n'avez pas une reconnoiſſance auſſi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle, en ſoupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir : mais ma joie ſe convertit en douleur. Dans quel état, hélas! vous retrouvé-je? Mon eſclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux . . . . Ah! parbleu, madame, interrompit-je en riant, j'admire votre délicateſſe. J'aime cela dans une comédienne. Eh, bon Dieu, ma mère, vous êtes donc bien changée, ſi ma métamorphoſe vous bleſſe ſi fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez moi plutôt comme un acteur qui repréſente ſur la ſcêne un rôle de Turc. Quoique renégat, je ne ſuis pas plus Muſſulman que je l'étois en Eſpagne; et dans le fond je me ſens toujours attaché à ma religion. Quand vous ſçaurez toutes les aventures qui me ſont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuſerez. L'amour a fait mon crime. Je ſacrifie à ce Dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raiſon, encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaiſir de me voir dans la ſituation où je ſuis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuſe, et vous trouvez dans votre patron un fils tendre, reſpectueux, et aſſez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, juſqu'à ce que nous ſaiſiſſions l'occaſion de retourner ſûrement en Eſpagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe, qui dit qu'à *quelque choſe malheur eſt bon.*

Mon

Mon fils, me dit Lucinde, puiſque vous avez deſſein de repaſſer un jour dans votre pays, et d'y abjurer le Mahométiſme, je ſuis toute conſolée. Graces au Ciel! continua-t-elle, je pourrai ramener ſaine et ſauve en Caſtille votre ſœur Béatrix. Oui, madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plutôt qu'il nous ſera poſſible, rejoindre le reſte de notre famille; car vous avez apparemment encore en Eſpagne d'autres marques de votre fécondité? Non, dit ma mère, je n'ai que vous deux d'enfans, et vous ſçaurez que Béatrix eſt le fruit d'un mariage des plus légitimes. Eh pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite ſœur cet avantage-là ſur moi? Comment avez-vous pu vous réſoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres tems, d'autres ſoins, mon fils, repartit-elle; les hommes les plus fermes dans leurs réſolutions ſont ſujets à changer, et vous voulez qu'une femme ſoit inébranlable dans les ſiennes? Je vais, pourſuivit-elle, vous conter mon hiſtoire depuis votre ſortie de Madrid. Alors elle me fit le récit ſuivant que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration ſi curieuſe.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en ſouvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Léganez. Dans ce temps-là le duc de Médina Céli me dit qu'il vouloit un ſoir ſouper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce ſeigneur. Il vint, et je lui plus. Il me demanda le ſacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je le lui accordai, dans l'eſpérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas; dès le lendemain, je reçus de lui des préſens qui furent ſuivis de pluſieurs autres qu'il me fit dans la ſuite. Je craignois de ne pouvoir retenir longtems dans mes chaînes un homme d'un ſi haut rang; et j'appréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échappé à des beautés fameuſes, dont il avoit auſſi-tôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaiſances,

complaiſances, il ſembloit plutôt y trouver un plaiſir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amuſer, et d'empêcher ſon cœur naturellement volage de ſe laiſſer aller à ſon penchant.

Il y avoit déjà trois mois qu'il m'aimoit; et j'avois lieu de me flatter que ſon amour ſeroit de longue durée, lorſqu'une femme de mes amies et moi, nous nous rendîmes à une aſſemblée où il étoit avec la ducheſſe ſon épouſe. Nous y allions pour entendre un concert de voix et d'inſtrumens qu'on y faiſoit. Nous nous plaçâmes par hazard aſſez près de la ducheſſe, qui s'aviſa de trouver mauvais que j'oſaſſe paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ſes femmes, qu'elle me prioit de ſortir promptement. Je fis une réponſe brutale à la meſſagère. La ducheſſe irritée s'en plaignit à ſon époux, qui vint à moi lui-même, et me dit: Sortez, Lucinde. Quand de grands ſeigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous; et toutes les fois que vous ſerez aſſez inſolentes pour vouloir vous mettre en compariſon avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureuſement le duc me tint ce cruel diſcours d'un ton de voix ſi bas, qu'il ne fut point entendu des perſonnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuſe, et je pleurai de dépit d'avoir eſſuyé cet affront. Pour ſurcroît de chagrin, les comédiens et les comédiennes apprirent cette aventure dès le ſoir même. On diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui ſe plait à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante: une comédienne vient-elle de paſſer bail avec un riche galant? La troupe en eſt auſſi-tôt informée. Tous mes camarades ſçûrent donc ce qui s'étoit paſſé au concert, et Dieu ſçait s'ils ſe réjouirent bien à mes dépens. Il regne parmi eux un eſprit de charité qui ſe manifeſte dans ces ſortes d'occaſions. Je me mis pourtant au-deſſus de leurs

caquets

caquets, et je me conſolai de la perte du Duc de Médina Céli ; car je ne le revis plus chez moi, et j'appris même peu de jours après qu'une chanteuſe en avoit fait la conquête.

Lorſqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne ſçauroient lui manquer ; et l'amour d'un grand ſeigneur ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveaux prix. Je me vis obſédée d'adorateurs, ſitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avoit ceſſé de me voir. Les rivaux que je lui avois ſacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule ſur les rangs ; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand gentilhomme du Duc d'Oſſune me parut un des plus empreſſés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable : mais il s'attira mon attention par un millier de piſtoles qu'il avoit amaſſés au ſervice de ſon maître, et qu'il prodigua pour mériter d'être ſur la liſte de mes amans fortunés. Ce bon ſujet ſe nommoit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépenſe, je le reçus favorablement ; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le ſpectacle. J'étois derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris au nez. Il ſe mit en colère, et me donna un ſoufflet en franc Allemand. Je pouſſai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus ſur le théâtre, et m'adreſſant au Duc d'Oſſune qui étoit ce jour-là à la comédie avec la ducheſſe ſa femme ; je lui demandai juſtice des manières Germaniques de ſon gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, et dit qu'il entendroit les parties, quand on auroit achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me préſentai fort émue devant le duc, et j'expoſai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour ſa défenſe ; il dit qu'au lieu de ſe repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouies, le Duc d'Oſſune dit au Germain : Brutandorf, je vous chaſſe de chez moi, et

vous défends de paroître à mes yeux, non pour avoir donné un ſoufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de reſpect à votre maître et à votre maîtreſſe, et avoir oſé trouble le ſpectacle en leur préſence.

Ce jugement me demeura ſur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chaſſoit pas l'Allemand pour m'avoir inſultée. Je m'imaginois qu'une pareille offenſe faite à une comédienne, devoit être auſſi ſevèrement punie qu'un crime de leze majeſté, et j'avois compté que le gentilhomme ſubiroit une peine afflictive. Ce déſagréable évènement me trompa, et me fit connnoître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils repréſentent. Cela me dégoûta du théâtre. Je réſolus de l'abandonner et d'aller vivre loin de Madrid. Je choiſis la ville de Valence pour lieu de ma retraite, et je m'y rendis *incognito*, avec la valeur de vingt mille ducats que j'avois tant en argent qu'en pierreries ; ce qui me parut plus que ſuffiſant pour m'entretenir le reſte de mes jours, puiſque j'avois deſſein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maiſon, et pris pour mes domeſtiques une femme et un page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, et je dis que je venois m'établir à Valence, ſur la réputation que ce ſéjour avoit d'être un des plus agréables d'Eſpagne. Je ne voyois que très-peu de monde ; et je tenois une conduite ſi régulière, qu'on ne me ſoupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le ſoin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avoit un château près de Paterna. C'étoit un cavalier aſſez bien fait, de trente-cinq à quarante ans ; mais un noble fort endetté. Ce qui n'eſt pas plus rare dans le royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres pays.

Ce ſeigneur *Hidalgo* trouvant ma perſonne à ſon gré, voulut ſçavoir ſi d'ailleurs j'étois ſon fait. Il découpla des griſons pour courir aux enquêtes, et il eu le plaiſir d'apprendre par leur rapport qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une doûairière aſſez opulente,

lente. Là-deſſus, jugeant que je lui convenois, il envoya bien-tôt chez moi une bonne vieille, qui me dit de ſa part que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit ſa foi, et qu'il étoit prêt à me conduire à l'autel, ſi je voulois bien devenir ſa femme. Je demandai trois jours pour me conſulter là-deſſus. Je m'informai du gentilhomme ; et le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ſes affaires, me détermina ſans peine à l'épouſer peu de tems après.

Don Manuel de Xérica (c'eſt ainſi que mon époux s'appelloit) me mena d'abord à ſon château, qui avoit un air antique, dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ſes ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir ; et il concluoit de-là qu'il n'y avoit point de maiſon plus ancienne en Eſpagne, que celle de Xérica. Mais un ſi beau titre de nobleſſe alloit être détruit par le tems ; le château, étayé en pluſieurs endroits, menaçoit ruine. Quel bonheur pour Don Manuel de m'avoir épouſée ! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, et le reſte ſervit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainſi dire, dans un nouveau monde. Changée en nymphe de château, en dame de paroiſſe. Quelle métamorphoſe ! J'étois trop bonne actrice, pour ne pas ſoutenir la ſplendeur que mon rang répandoit ſur moi. Je prenois de grands airs, des airs de théâtre, qui faiſoient concevoir dans le village une haute opinion de ma naiſſance. Qu'on ſe ſeroit égayé à mes dépens, ſi l'on eût été au fait ſur mon compte ! La nobleſſe des environs m'auroit donné mille brocards, et les payſans auroient bien rabattu des reſpects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déjà près de ſix années que je vivois fort heureuſe avec Don Manuel, lorſqu'il mourut. Il me laiſſa des affaires à débrouiller, et votre ſœur Béatrix qui avoit quatre ans paſſés. Le château qui étoit notre unique bien, ſe trouva par malheur engagé à pluſieurs créanciers, dont le principal ſe nommoit Bernard Aſtuto. Qu'il ſoûtenoit bien ſon nom ! Il exer-

çoit à Valence une charge de procureur, qu'il rempliſſoit en homme conſommé dans la procédure, et qui même avoit étudié en droit pour apprendre à mieux faire des injuſtices. Le terrible créancier! Un château ſous la griffe d'un ſemblable procureur, eſt comme une colombe dans les ſerres d'un milan. Auſſi le ſeigneur Aſtuto, dès qu'il ſçut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le ſiège du château. Il l'auroit indubitablement fait ſauter par les mines que la chicane commençoit à faire, ſi mon étoile ne s'en fût mêlée: mais mon bonheur voulut que l'aſſiégeant devint mon eſclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au ſujet de ſes pourſuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour; et l'envie de ſauver ma terre, me fit eſſayer ſur lui tous les airs de viſage qui m'avoient tant de fois ſi bien réuſſi. Avec tout mon ſçavoir-faire, je craignois de rater le procureur. Il étoit ſi enfoncé dans ſon métier, qu'il ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion. Cependant ce ſournois, ce grimaud, ce gratte-papier, prenoit plus de plaiſir que je ne penſois à me regarder: Madame, me dit-il, je ne ſçais point faire l'amour. Je me ſuis toujours tellement appliqué à ma profeſſion, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us et coûtumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'eſſentiel; et pour venir au fait, je vous dirai que ſi vous voulez m'épouſer, nous brûlerons toute la procédure: j'écarterai les créanciers qui ſe ſont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, et votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix et le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la propoſition. Le procurer tint ſa promeſſe. Il tourna ſes armes contre les autres créanciers, et m'aſſura la poſſeſſion de mon château. C'étoit peut-être la première fois de ſa vie qu'il eût bien ſervi la veuve et l'orphelin.

Je devins donc procureuſe, ſans toutefois ceſſer d'être dame de paroiſſe: mais ce nouveau mariage me perdit dans l'eſprit de la nobleſſe de Valence. Les femmes de qualité me regarderent comme une perſonne

perſonne qui avoit dérogé, et ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeoiſes. Ce qui ne laiſſa par d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée depuis ſix ans à ne fréquenter que des dames de diſtinction ; je m'en conſolai pourtant bien-tôt. Je fis connoiſſance avec une greffière, et deux procureuſes, dont les caractères étoient fort plaiſans. Il y avoit dans leurs manières un ridicule qui me réjouiſſoit. Ces petites demoiſelles ſe croyoient des femmes hors du commun. Hélas ! diſois-je quelquefois en moi même, quand je les voyois s'oublier ; voilà le monde. Chacun s'imagine être au-deſſus de ſon voiſin. Je penſois qu'il n'y avoit que les comédiennes qui ſe méconnuſſent. Les bourgeoiſes, à ce que je vois, ne ſont pas plus raiſonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maiſons les portraits de leurs ayeux. Mort de ma vie, elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le ſeigneur Bernard Aſſuto tomba malade, et mourut ſans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épouſant, et celui qui je poſſédois déjà, je me vis une riche douairière. Auſſi j'en avois la réputation ; et ſur ce bruit un gentilhomme Sicilien nommé Colifichini réſolut de s'attacher à moi pour me ruiner, ou pour m'épouſer. Il me laiſſa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Eſpagne ; et après avoir ſatisfait ſa curioſité, il attendoit, diſoit-il, à Valence l'occaſion de repaſſer en Sicile. Le cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait, quoique petit, et ſa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, et je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De ſon côté, le petit fripon ſe montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous ſerions mariés ſur le champ, ſi la mort du procureur encore toute recente m'eût permis de contracter ſi-tôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois

miſe dans le goût des hyménées, je gardois des meſures avec le monde.

Nous convînmes donc de différer notre mariage de quelque-tems par bienſéance. Cependant Colifichini me rendoit des ſoins : et ſon amour, loin de ſe rallentir, ſembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en apperçus, et il ne manqua plus d'eſpèces. Outre que j'avois preſque deux fois ſon âge, je me ſouvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeuneſſe, et je regardois ce que je donnois comme un ſorte de reſtitution qui acquittoit ma conſcience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut poſſible, le tems que le reſpect humain preſcrit aux veuves pour ſe remarier. Lorſqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes enſuite dans mon château, où je puis dire que nous y vécûmes pendant deux années, moins en époux qu'en tendres amans : mais, helas ! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-tems ſi heureux ! une pleureſie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère. Eh quoi, madame ! lui dis je, votre troiſième époux mourut encore ? il faut que vous ſoyez une place bien meurtrière. Que voulez-vous, mon fils ? me répondit-elle. Puis-je prolonger des jours que le Ciel a comptés ? Si j'ai perdu trois maris, je n'y ſçaurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'eſt le procureur. Comme je ne l'avois épouſée que par intérêt, je me conſolai facilement de ſa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après ſa mort, je voulus aller voir par moi même auprès de Palerme une maiſon de campagne qu'il m'avoit aſſignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour paſſer en Sicile ; mais nous avons été priſes ſur la route par les vaiſſeaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureuſement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit

vouloit nous vendre. Sans cela nous ſerions tombés entre les mains de quelque patron barbare, qui nous auroit maltraités, et chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en eſclavage, ſans que vous euſſiez entendu parler de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère. Après quoi, meſſieurs, je lui donnai le plus bel appartement de ma maiſon, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit ; ce qui ſe trouva fort de ſon goût. Elle avoit une habitude d'aimer, formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit abſolument un amant ou un mari ; elle jetta d'abord les yeux ſur quelques-uns de mes eſclaves ; mais Hally Pégelin, renégat Grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bien-tôt toute ſon attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini ; et elle étoit ſi ſtilée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le ſecret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas ſemblant de m'appercevoir de leur intelligence. Je ne ſongeois alors qu'à m'en retourner en Eſpagne. Le bacha m'avoit déjà permis d'armer un vaiſſeau, pour aller en courſe faire le pirate. Cet armement m'occupoit, et huit jours devant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger inceſſamment ; nous allons perdre de vue ce ſéjour que vous déteſtez.

Ma mère pâlit à ces paroles, et garda un ſilence glacé. J'en fus étrangement ſurpris. Que vois-je ? lui dis-je ; d'où vient que vous m'offrez un viſage épouvanté ? Il ſemble que je vous afflige, au lieu de vous cauſer de la joie. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous apprenant que j'ai tout diſpoſé pour notre départ. Eſt-ce que vous ne ſouhaiteriez pas de repaſſer en Eſpagne ? Non, mon fils, je ne le ſouhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je ? m'écriai-je avec douleur. Ah ! dites plutôt que c'eſt l'amour qui vous en détache. Quel changement ! ô Ciel. Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui ſe préſentoit à vos regards vous étoit odieux ; mais Hally Pégelin vous a miſe dans une autre diſpoſition.

ſition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde; j'aime ce renégat, et j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet ! interrompis-je avec horreur. Vous épouſer un Muſulman ! Vous oubliez que vous êtes Chrétienne ; ou plutôt vous ne l'avez été juſqu'ici que de nom. Ah ! ma mère, que me faites-vous enviſager. Vous avez réſolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par néceſſité.

Je lui tins bien d'autres diſcours encore pour la détourner de ſon deſſein : mais je la haranguai fort inutilement ; elle avoit pris ſon parti. Elle ne ſe contenta pas même de ſuivre ſon mauvais penchant, et de me quitter pour aller vivre avec ce renégat ; elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y oppoſai. Ah ! malheureuſe Lucinde, lui dis-je, ſi rien n'eſt capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute ſeule à la fureur qui vous poſſede. N'entrainez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jetter. Lucinde s'en alla ſans répliquer. Je crus qu'un reſte de raiſon l'éclairoit, et l'empêchoit de s'obſtiner à demander ſa fille. Que je connoiſſois mal ma mère ! Un de mes eſclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pégelin vient de me faire une confidence dont vous ne ſçauriez trop-tôt profiter. Votre mère a changé de religion ; et pour vous punir de lui avoir refuſé Béatrix, elle a formé la réſolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon eſclave me diſoit. J'avois eu le tems d'étudier la dame ; et je m'étois apperçu qu'à force de jouer des rôles ſanguinaires dans les tragédies, elle s'étoit familiariſée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait bruler tout vif, et je ne crois pas qu'elle eût été plus ſenſible à ma mort, qu'à la cataſtrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc point négliger l'avis que me donnoit mon eſclave. Je preſſai mon embarquement. Je pris des Turcs ſelon la coûtume des corſaires d'Alger qui vont en courſe ; mais je n'en pris ſeulement que

ce

ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre ſuſpect, et je ſortis du port le plutôt qu'il me fut poſſible avec tous mes eſclaves et ma ſœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même tems ce que j'avois d'argent et de pierreries. Ce qui pouvoit monter à la valeur de ſix mille ducats. Lorſque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous aſſurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes eſclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent ſi favorable, que nous gagnâmes en peu de tems les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureuſement du monde au port de Livourne, où je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon eſclave Azarini ſe trouva par hazard ou par curioſité parmi les ſpectateurs. Il conſidéroit attentivement tous mes captifs, à meſure qu'ils mettoient pied à terre ; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de ſon fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de tranſport ! que d'embraſſemens ſuivirent leur reconnoiſſance, quand ils vinrent tous deux à ſe reconnoître !

Si tôt qu'Azarini eut appris à ſon père qui j'étois, et ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea de même que Béatrix à prendre un logement chez lui. Je paſſerai ſous ſilence le détail de mille choſes qu'il me fallut faire pour rentrer dans le ſein de l'égliſe ; je dirai ſeulement que j'abjurai le Mahométiſme de meilleure foi que je ne l'avois embraſſé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaiſſeau, et donnai la liberté à tous mes eſclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les priſons de Livourne pour les échanger contre des Chrétiens. Je reçus de l'un et de l'autre Azarini toutes ſortes de bon traitemens ; le fils épouſa même ma ſœur Béatrix, qui n'étoit pas, à la vérité, un mauvais parti pour lui, puiſqu'elle étoit fille d'un gentilhomme, et qu'elle avoit le château de Xérica, que ma mère avoit pris ſoin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorſqu'elle voulut paſſer en Sicile.

De

De Livourne, après y avoir demeuré quelque tems, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas ſans lettres de recommendation. Azarini le père avoit des amis à la cour du Grand-Duc, et il me recommandoit à eux comme un gentilhomme Eſpagnol qui étoit ſon allié. J'ajoutai le *Don* à mon nom ; imitant en cela bien des Eſpagnols roturiers qui prennent ſans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faiſois donc appeller effrontément Don Raphaël, et comme j'avois apporté d'Alger de quoi ſoutenir dignement ma nobleſſe, je parus à la cour avec éclat. Les cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur, y publierent que j'étois une perſonne de qualité ; ſi bien que leur témoignage et les airs que je me donnois me firent paſſer ſans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux ſeigneurs, qui me préſenterent au Grand-Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince, et à l'étudier. J'écoutai attentivement ce que les plus vieux courtiſans lui diſoient : et, par leurs diſcours, je démêlai ſes inclinations. Je remarquai entre autres choſes qu'il aimoit les plaiſanteries, les bons contes et les bons mots. Je me reglai là-deſſus. J'écrivois tous les matins ſur mes tablettes les hiſtoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en ſçavois une grande quantité ; j'en avois, pour ainſi dire, un ſac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon ſac ſe vuida peu à peu, de ſorte que j'aurois été obligé de répéter, ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophthègmes, ſi mon génie, fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fournies ; mais je compoſai des contes galans et comiques qui divertirent fort le Grand-Duc, et ce qui arrive ſouvent aux beaux eſprits de profeſſion, je mettois le matin ſur mon agenda des bons mots, que je donnois l'après-dînée pour des impromptus.

Je m'érigeai même en poëte, et je conſacrai ma muſe aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Auſſi ne furent-ils pas critiqués ; mais quand ils auroient été meilleurs,

meilleurs, je doute qu'ils euſſent été mieux reçus du Grand-Duc. Il en paroiſſoit très-content. La matière peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoiqu'il en ſoit, ce prince prit inſenſiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtiſans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réuſſirent point. Ils apprirent ſeulement que j'avois été renégat. Ils ne manquerent pas de le dire au prince, dans l'eſpérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand-Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, et mes aventures, que je ne lui déguiſai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il, après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, et je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépoſitaire de mes ſecrets ; et pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes miniſtres. C'eſt la dame de ma cour la plus aimable, mais en même-tems la plus vertueuſe. Renfermée dans ſon domeſtique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle ſemble ignorer le bruit que ſes charmes font dans Florence. Jugez ſi cette conquête eſt difficile. Cependant cette beauté, toute inacceſſible qu'elle eſt aux amans, a quelquefois entendu mes ſoupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler ſans témoins. Elle connoît mes ſentimens. Je ne me flatte point de lui avoir inſpiré de l'amour. Elle ne m'a point donné ſujet de former une auſſi agréable penſée. Je ne déſeſpere pas toutefois de lui plaire par ma conſtance, et par la conduite myſtérieuſe que je prends ſoin de tenir.

La paſſion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'eſt connue que d'elle ſeule. Au lieu de ſuivre mon penchant ſans contrainte, et d'agir en ſouverain, je dérobe à tout le monde la connoiſſance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Maſcarini, c'eſt l'époux de la perſonne que j'aime. Le zèle et l'attachement qu'il a pour moi, ſes ſervices et ſa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de ſecret et de circonſpection.

circonſpection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le ſein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de ſa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il eſt poſſible, l'ardeur dont je me ſens brûler: car je ſuis perſuadé qu'il mourroit de douleur s'il ſçavoit la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, et j'ai réſolu de me ſervir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait ſouffrir la contrainte que je m'impoſe. Vous ſerez l'interprète de mes ſentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveilles de cette commiſſion. Liez commerce avec Maſcarini. Attachez-vous à gagner ſon amitié. Introduiſez-vous chez lui, et vous ménagez la liberté de parler à ſa femme. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je ſuis aſſuré que vous ferez avec toute l'adreſſe et la diſcrétion que demande un emploi ſi délicat.

Je promis au Grand-Duc de faire tout mon poſſible pour répondre à ſa confiance, et contribuer au bonheur de ſes feux. Je lui tins bien-tôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Maſcarini, et j'en vins à bout ſans peine. Charmé de voir ſon amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maiſon me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de ſon épouſe, et j'oſe dire que je me compoſai ſi bien, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il eſt vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien; il ſe repoſoit ſur la vertu de ſa Lucrèce, et s'enfermant dans ſon cabinet, il me laiſſoit ſeul avec elle, Je fis d'abord les choſes rondement. J'entretins la dame de l'amour du Grand-Duc, et lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne me parut pas épriſe de lui, et je m'apperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ſes ſoupirs. Elle prenoit plaiſir à les entendre ſans vouloir y répondre. Elle avoit de la ſageſſe, mais elle étoit femme; et je remarquois que ſa vertu cédoit inſenſiblement à l'image ſuperbe de voir un ſouverain dans ſes fers. Enfin le prince pouvoit juſtement ſe flatter que ſans employer la violence de l'ar-

quin,

quin, il verroit Lucrèce rendue à ſon amour. Un incident toutefois auquel il ſe ſeroit le moins attendu, détruiſit ſes eſpérances, comme vous l'allez apprendre.

Je ſuis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude bonne ou mauvaiſe chez les Turcs. Lucrèce étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le perſonnage d'ambaſſadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes ſervices à la dame le plus galamment qu'il me fut poſſible. Au lieu de paroître choquée de mon audace, et de me répondre avec colère, elle me dit en ſoûriant : Avouez, Don Raphaël, que le Grand-Duc a fait choix d'un agent fort fidèle et fort zélé. Vous le ſervez avec une intégrité qu'on ne peut aſſez louer. Madame, dis-je ſur le même ton, n'examinons point les choſes ſcrupuleuſement. Laiſſons, je vous prie, les réflexions ; je ſçais bien qu'elles ne me ſont pas favorables ; mais je m'abandonne au ſentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier confident de prince qui ait trahi ſon maître en matière de galanterie. Les grands ſeigneurs ont ſouvent dans leurs Mercures des rivaux dangereux. Cela ſe peut, reprit Lucrèce ; pour moi, je ſuis fière, et tout autre qu'un prince ne ſçauroit me toucher. Réglez-vous là-deſſus, pourſuivit-elle, en prenant ſon ſérieux, et changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos ; autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, et que je duſſe en profiter, je ne ceſſai pas d'entretenir de ma paſſion la femme de Maſcarini. Je la preſſai même avec plus d'ardeur qu'auparavant, de répondre à ma tendreſſe, et je fus aſſez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors s'offenſant de mes diſcours et de mes manières Muſulmanes, me rompit en viſière. Elle me menaça de faire ſçavoir au Grand-Duc mon inſolence, en m'aſſurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour ſe changea en haine. Je réſolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avoit

témoigné. J'allai trouver ſon mari, et après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que ſa femme avoit avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuſe, pour rendre la ſcène plus intereſſante. Le miniſtre, pour prévenir tout accident, renferma, ſans autre forme de procès, ſon épouſe dans un appartement ſecret, où il la fit étroitement garder par des perſonnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'Argus qui l'obſervoient et l'empêchoient de donner de ſes nouvelles au Grand-Duc, j'annonçai d'un air triſte à ce prince qu'il ne devoit plus penſer à Lucrèce : je lui dis que Maſcarini avoit ſans doute découvert tout, puiſqu'il s'aviſoit de veiller ſur ſa femme : que je ne ſçavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me ſoupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adreſſe : que la dame peut-être avoit elle même avoué tout à ſon époux, et que de concert avec lui, elle s'étoit laiſſée renfermer pour ſe dérober à des pourſuites qui allarmoient ſa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de ſa douleur, et je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois fait ; mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le confeſſe, je ſentois une maligne joie, quand je me repréſentois la ſituation où j'avois réduit l'orgueilleuſe qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaiſir de la vengeance qui eſt ſi doux à tout le monde, et principalement aux Eſpagnols, lorſqu'un jour le Grand-Duc étant avec cinq ou ſix ſeigneurs de ſa cour et moi, nous dit : De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abuſé de la confidence de ſon prince, et voulu lui ravir ſa maîtreſſe ? Il faudroit, dit un des courtiſans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'aſſommât, et le fît mourir ſous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, et celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il ſe contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand-Duc, de

de quelle opinion eſt-il? Je ſuis perſuadé que les Eſpagnols ne ſont pas moins ſévères que les Italiens dans de ſemblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penſer, que Maſcarini n'avoit pas gardé ſon ſerment, ou que ſa femme avoit trouvé moyen d'inſtruire le prince de ce qui s'étoit paſſé entre elle et moi. On remarquoit ſur mon viſage le trouble qui m'agitoit. Cependant, tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand-Duc: Seigneur, les Eſpagnols ſont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occaſion au confident, et feroient naître par cette bonté dans ſon ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien! me dit le prince, je me ſens capable de cette généroſité. Je pardonne au traître. Auſſi-bien, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoiſſois point, et dont j'avois ſujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajoûta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez inceſſamment de mes états, et ne paroiſſez plus devant moi. Je me retirai ſur le champ, moins affligé de ma diſgrace que ravi d'en être quitte à ſi bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaiſſeau de Barcelone, qui ſortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis Don Raphaël dans cet endroit de ſon hiſtoire. Pour un homme d'eſprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me ſemble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Maſcarini l'amour du prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand-Duc ne tarderoit pas à ſçavoir votre trahiſon. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde. Auſſi, malgré l'aſſurance que le miniſtre m'avoit donnée de ne me pas expoſer au reſſentiment du prince, je me propoſois de diſparoître au plutôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reſte des richeſſes que j'avois apportées d'Alger, et dont j'avois diſſipé la meilleure partie à Florence, en faiſant le gentilhomme Eſpagnol. Je ne demeurai pas long-tems

en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naiſſance, et je ſatisfis le plutôt qu'il me fut poſſible le déſir qui me preſſoit. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni, où demeuroit une dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante. J'en atteſte le ſeigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid preſque dans le même tems. Elle avoit encore plus d'eſprit que de beauté, et jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amoroer les dupes. Mais elle ne reſſembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoiſſance de leurs amans; venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires: elle en partageoit les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvoit à ſon gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, et la conformité de nos inclinations nous lia ſi étroitement, que nous fûmes bien-tôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de conſidérables, et nous les mangeâmes en peu de tems. Nous ne ſongions par malheur tous deux qu'à nous plaire, ſans faire le moindre uſage des diſpoſitions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. Le miſère enfin reveilla nos génies, que le plaiſir avoit engourdis: Mon cher Raphaël, me dit Camille, faiſons diverſion, mon ami. Ceſſons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve; je puis charmer quelque vieux ſeigneur. Si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prevenez. J'allois vous faire la même propoſition. J'y conſens, ma reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens ſans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des petits-maîtres, ce qui ſuppoſe des amans qui n'avoient pas le ſol, et moi que des femmes

femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour ſe refuſoit à nos beſoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant que le corrégidor en entendit parler, et ce juge ſévère en diable, chargea un de ſes alguazils de nous arrêter ; mais l'alguazil, auſſi bon que le corrégidor étoit mauvais, nous laiſſa le loiſir de ſortir de Madrid pour une petite ſomme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, et nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maiſon où je logeai avec Camille, que je fis paſſer pour ma ſœur de peur de ſcandale. Nous tînmes d'abord notre induſtrie en bride, et nous commençâmes d'étudier le terrein avant que de former aucune entrepriſe.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me ſalua très-civilement, et me dit : Seigneur Don Raphaël, me reconnoiſſez-vous ? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toſcane, et j'étois alors garde du Grand-Duc. Il y a quelques mois, ajoûta-t-il, que j'ai quitté le ſervice de ce prince. Je ſuis venu en Eſpagne avec un Italien des plus ſubtils. Nous ſommes à Valladolid depuis trois ſemaines. Nous demeurons avec un Caſtillan et un Galicien, qui ſont ſans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons enſemble du travail de nos mains. Nous faiſons bonne chère, et nous nous divertiſſons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous ſerez agréablement reçu de mes confrères, car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu ſcrupuleux de votre naturel, et profes dans notre ordre.

La franchiſe de ce fripon excita la mienne. Puiſque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Veritablement je ne ſuis pas novice dans votre profeſſion ; et ſi ma modeſtie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageuſement de moi : mais je laiſſe-là les louanges, et je me contenterai de vous dire en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne

négligerai rien pour vous prouver que je n'en ſuis pas indigne. Je n'eus pas ſi-tôt dit à cet ambidextre que je conſentois d'augmenter le nombre de ſes camarades, qu'il me conduiſit où ils étoient, et là je fis connoiſſance avec eux. C'eſt dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illuſtre Ambroiſe de Laméla. Ces meſſieurs m'interrogerent ſur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent ſçavoir ſi j'avois des principes; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient, et qu'ils admirerent. Ils furent encore plus étonnés, lorſque mépriſant la ſubtilité de ma main, comme une choſe trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'eſprit. Pour le leur perſuader, je leur racontai l'aventure de Jerôme de Moyadas; et ſur le ſimple récit que j'en fis, ils me trouverent un genie ſi ſupérieur, qu'ils me choiſirent d'une commune voix pour leur chef. Je juſtifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fimes, et dont je fus, pour ainſi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions beſoin d'une actrice pour nous ſeconder dans le beſoin, nous nous ſervions de Camille, qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce tems-là, notre confrère Ambroiſe fut tenté de revoir ſa patrie. Il partit pour la Galice, en nous aſſurant que nous pouvions compter ſur ſon retour. Il contenta ſon envie, et comme il s'en revenoit, étant allé à Bourgos, pour y faire quelque coup, un hôtellier de ſa connoiſſance le mit au ſervice du ſeigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, pourſuivit Don Raphaël en m'adreſſant la parole, vous ſçavez de quelle manière nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid; je ne doute pas que vous n'ayez ſoupçonné Ambroiſe d'avoir été le principal inſtrument de ce vol, et vous avez eu raiſon. Il vint nous trouver en arrivant: Il nous expoſa l'état où vous étiez, et meſſieurs les entrepreneurs ſe reglerent là-deſſus. Mais vous ignorez les ſuites de cette aventure. Je vais vous en inſtruire. Nous enlevâmes, Ambroiſe et moi, votre valiſe, et tous deux montés ſur vos mules, nous prîmes le

le chemin de Madrid, ſans nous embarraſſer de Camille, ni de nos camarades, qui furent ſans doute auſſi ſurpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de deſſein le ſeconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, nous paſſâmes par Zebréros et continuâmes notre route juſqu'à Tolède. Notre premier ſoin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux frères Galiciens qui voyageoient par curioſité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois ſi accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aiſément: et comme on éblouit d'ordinaire par la dépenſe, nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, et beaucoup plus jeune. Je voulus ſçavoir qui elle étoit; j'appris qu'elle ſe nommoit Violante, et qu'elle avoit épouſé un cavalier qui déjà las de ſes careſſes, couroit après celles d'une courtiſane qu'il aimoit. Je n'eus pas beſoin qu'on m'en dit davantage pour me déterminer à établir Violante dame ſouveraine de mes penſées.

Elle ne tarda guère à s'apperçevoir de ſa conquête. Je commençai à ſuivre par-tout ſes pas, et à faire cent folies pour lui perſuader que je ne demandois pas mieux que de la conſoler des infidélités de ſon époux. La belle fit là-deſſus ſes réflexions qui furent telles que j'eus enfin le plaiſir de connoître que mes intentions étoient approuvées. Je reçus d'elle un billet en réponſe de pluſieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui ſont d'une ſi grande commodité en Eſpagne et en Italie. La dame me mandoit que ſon mari ſoupoit tous les ſoirs chez ſa maîtreſſe, et ne revenoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela ſignifioit. Dès la même nuit j'allai ſous les fenêtres de Violante, et je liai avec elle converſation des plus tendres. Avant que de nous ſéparer, nous convînmes que toutes les nuits à pareille heure nous pourrions nous entretenir de la même manière, ſans

préjudice

préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous ſeroit permis d'exercer le jour.

Juſques-là Don Baltazar, ainſi ſe nommoit l'époux de Violante, en avoit été quitte à bon marché; mais je voulois aimer phyſiquement, et je me rendis un ſoir ſous les fenêtres de la dame, dans le deſſein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, ſi je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour. Ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue un homme qui ſembloit m'obſerver. En effet, c'étoit le mari qui revenoit de chez ſa courtiſane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et qui remarquant un cavalier près de ſa maiſon, au lieu d'y entrer, ſe promenoit dans la rue. J'y demeurai quelque-tems incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoiſſois point, et dont je n'étois pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laiſſez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit. J'aurai une autrefois la même complaiſance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même prière. Je ſuis amoureux d'une fille que ſon frère fait ſoigneuſement garder, et qui demeure à vingt pas d'ici. Je ſouhaiterois qu'il n'y eût perſonne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous ſatisfaire tous deux ſans nous incommoder. Car, ajoûtai-je, en lui montrant ſa propre maiſon, la dame que je ſers loge-là. Il faut même que nous nous ſecourions, ſi l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y conſens, repartit-il, je vais à mon rendez-vous, et nous nous épaulerons, s'il en eſt beſoin. A ces mots, il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'obſerver; ce que l'obſcurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi, j'approchai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bien-tôt, et nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de preſſer ma reine de m'accorder un entretien ſecret dans quelque endroit particulier. Elle réſiſta un peu à mes inſtances, pour augmenter le prix de la grace que je demandois; puis me jettant un billet qu'elle tira de ſa poche:

poche : Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promeſſe d'une choſe dont vous m'importunez tant. Enſuite elle ſe retira, parce que l'heure à laquelle ſon mari revenoit ordinairement approchoit. Je ſerrai le billet, et je m'avançai vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux, qui s'étoit fort bien apperçu que j'en voulois à ſa femme, vint au-devant de moi, et me dit : Eh bien ! ſeigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune ? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait ? L'amour vous a-t-il favoriſé ? Hélas ! non, repartit-il, le maudit frère de la beauté que j'aime eſt de retour d'une maiſon de campagne, d'où nous avions cru qu'il ne reviendroit que demain. Ce contre-tems m'a ſevré du plaiſir dont je m'étois flatté.

Nous nous fîmes Don Baltazar et moi des proteſtations d'amitié, et nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce cavalier, après que nous nous fûmes ſéparés, entra chez lui, et ne fit nullement connoître à Violante qu'il ſçut de ſes nouvelles. Il ſe trouva le jour ſuivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous ſaluâmes avec des démonſtrations d'amitié auſſi perfides d'un côté que ſincères de l'autre. Enſuite, l'artificieux Don Baltazar me fit une fauſſe confidence de ſon intrigue avec la dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-deſſus une longue fable, qu'il avoit compoſée, et tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoiſſance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piège ; j'avouai tout avec la plus grande franchiſe du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle, et je lus ces prroles qu'il contenoit. *J'irai demain diner chez Dona Inés. Vous ſçavez où elle demeure. C'eſt dans la maiſon de cette fidèle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuſer plus long-tems cette faveur que vous paroiſſez mériter.*

Voilà, dit Don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance

du

du bonheur qui vous attend. Il ne laiſſoit pas en parlant de la ſorte d'être un peu déconcerté : mais il déroba facilement à mes yeux ſon trouble et ſon embarras. J'étois ſi plein de mes eſpérances, que je ne me mettois guère en peine d'obſerver mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'apperçuſſe enfin de ſon agitation. Il courut avertir ſon beau-frère de cette aventure, J'ignore ce qu'il ſe paſſa entre eux ; je ſçais ſeulement que Don Baltazar vint frapper à la porte de Dona Inés, dans le tems que j'étois chez cette dame avec Violante. Nous ſçûmes que c'étoit lui, et je me ſauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus diſparu, les femmes que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, ſe raſſurerent, et le reçûrent avec tant d'effronterie, qu'il ſe douta bien qu'on m'avoit caché, ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à Dona Inés et à ſa femme. C'eſt une choſe qui n'eſt pas venue à ma connoiſſance.

Cependant ſans ſoupçonner encore que je fuſſe la dupe de Don Baltazar, je ſortis en le maudiſſant, et je retournai à la grande place, où j'avois donné rendez-vous à Laméla. Je ne l'y trouvai point. Il avoit auſſi ſes petites affaires, et le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident, qui avoit un air gai. Il me joignit, et me demanda en riant, des nouvelles de mon tête à-tête avec ma nymphe chez Dona Inés. Je ne ſçais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaiſirs, ſe plait à les traverſer : mais tandis que ſeul avec ma dame, je la preſſois de faire mon bonheur, ſon mari (que le Ciel confonde !) eſt venu frapper à la porte de ſa maiſon. Il a fallu promptement ſonger à me retirer. Je ſuis ſorti par une porte de derrière, en donnant à tous les diables le fâcheux, qui rompoît toutes mes meſures. J'en ai un veritable chagrin, s'écria Don Baltazar, qui ſentoit une ſecrette joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari. Je vous conſeille de ne lui point faire de quartier. Oh ! je ſuivrai vos conſeils, lui répliquai-je, et je puis vous aſſurer que ſon honneur paſſera

ſera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour ſi peu de choſe. Que je ne manque pas de me rendre ſous ſes fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; qu'elle eſt réſolue à me faire entrer chez elle : mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de faire eſcorter par deux ou trois amis, de crainte de ſurpriſe. Que cette dame eſt prudente, dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah ! mon cher ami, m'écriai-je, tout tranſporté de joie, et jettant mes bras au col de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation ? Je ferai plus, reprit-il, je connois un jeune homme qui eſt un Céſar. Il ſera de la partie, et vous pourrez alors vous repoſer hardiment ſur une pareille eſcorte.

Je ne ſçavois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de ſon zèle. Enfin, j'acceptai les ſecours qu'il m'offroit, et nous donnant rendez-vous ſous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous ſéparâmes. Il alla trouver ſon beau-frère, qui étoit le Céſar en queſtion, et moi, je me promenai juſqu'au ſoir avec Laméla, qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baiſſée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de me préſenter devant les fenêtres de Violante, Ambroiſe et moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme. Ils nous attendoient de pied ferme. Don Baltazar m'aborda, et me montrant ſon beau-frère, il me dit : Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduiſez-vous chez votre maîtreſſe, et qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part et d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une eſpèce de duègne vint ouvrir. J'entrai, et ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit derrière moi, je m'avançai dans une ſalle où étoit cette dame. Pendant que je la ſaluois, les deux traîtres

traîtres qui m'avoient ſuivi dans la maiſon, et qui en avoient fermé la porte ſi bruſquement après eux qu'Ambroiſe étoit reſté dans la rue, ſe découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargerent tous deux en même-tems: mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un et l'autre, de manière qu'ils ſe repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voye plus ſûre pour ſe venger. Je perçai l'époux. Son beaufrère le voyant hors de combat, gagna la porte, que la duègne et Violante avoient ouverte, pour ſe ſauver, tandis que nous nous battions. Je le pourſuivis juſques dans la rue, où je rejoignis Laméla, qui n'ayant pu tirer un ſeul mot des femmes qu'il avoit vu fuir, ne ſçavoit préciſément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge. Nous prîmes ce que nous avions de meilleur, et montant ſur nos mules, nous ſortîmes de la ville, ſans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourroit avoir des ſuites, et qu'on feroit dans Tolède des perquiſitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie, où quelque-tems après nous il arriva un marchand de Tolède qui alloit à Segorbe. Nous ſoupâmes avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante, et il étoit éloigné de nous ſoupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toute ſorte de queſtions. Meſſieurs, nous dit-il comme je partois ce matin, j'ai appris ce triſte évènement. On cherchoit par-tout Violante, et l'on m'a dit que le corrégidor, qui eſt parent de Don Baltazar, a réſolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je ſçais.

Je ne fus guère allarmé des recherches du corrégidor de Tolède. Cependant je formai le réſolution de ſortir promptement da la Caſtille Nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout; et que ſur le portrait qu'elle feroit de ma perſonne à la juſtice, on mettroit des gens à mes trouſſes. Cela fut cauſe que dès le jour ſuivant nous évitâmes le grand chemin

chemin par précaution. Heureuſement Laméla connoiſſoit les trois quarts de l'Eſpagne, et ſçavoit par quel détour nous pouvions ſûrement nous rendre en Arragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui ſont devant cette ville, et par des ſentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un hermitage. Effectivement, c'étoit celui où vous êtes venu hier au ſoir me demander un azile.

Pendant que j'en conſidérois les environs qui offroient à ma vue un payſage des plus charmans, mon compagnon me dit: Il y a ſix ans que je paſſai par ici. Dans ce tems-là cette grotte ſervoit de retraite à un vieil hermite, qui me reçut charitablement. Il me fit part de ſes proviſions. Je me ſouviens que c'étoit un ſaint homme, et qu'il me tint des diſcours qui penſerent me détacher du monde. Il vit peut-être encore. Je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroiſe deſcendit de deſſus ſa mule, et entra dans l'hermitage. Il y demeura quelques momens. Puis il revint, et m'appellant: Venez, me dit-il, Don Raphaël, venez voir une choſe très-touchante. Je mis auſſi-tôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, et je ſuivis Laméla dans la grotte, où j'apperçus ſur un grabat un vieil anachorette tout étendu, pâle et mourant. Une barbe blanche et fort épaiſſe lui couvroit l'eſtomac, et l'on voyoit dans ſes mains jointes un grand roſaire entrelaſſé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux, que la mort déjà commençoit à fermer; et après nous avoir enviſagés un inſtant, *Qui que vous ſoyez*, nous dit-il, *mes frères, profitez du ſpectacle qui ſe préſente à vos regards. J'ai paſſé quarante années dans le monde, et ſoixante dans cette ſolitude. Ah! qu'en ce moment le tems que j'ai donné à mes plaiſirs me paroît long, et qu'au contraire celui que j'ai conſacré à la pénitence me ſemble court! Hélas! je crains que les auſtérités de Frère Juan n'ayent pas aſſez expié les péchés du Licentié Don Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces ſortes d'objets font toujours quelque impreſſion ſur les plus grands libertins même. Mais nous n'en fûmes pas long-tems touchés. Nous oubliâmes bien-tôt ce qu'il venoit de nous dire, et nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'hermitage. Ce qui ne nous occupa pas infiniment. Tous les meubles conſiſtans dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'étoit pas ſeulement mal meublé, il avoit encore une très-mauvaiſe cuiſine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes proviſions que des noiſettes, et quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du ſaint homme n'avoient apparemment pu broyer. Je dis ſes gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure ſolitaire contenoit, tout ce que nous conſidérions, nous faiſoit regarder ce bon anachorette comme un ſaint. Une choſe ſeule nous choqua; nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis ſur une table, et par lequel il prioit la perſonne qui liroit ce billet de porter ſon roſaire et ſes ſandales à l'évêque de Cuença. Nous ne ſçavions dans quel eſprit ce nouveau père du déſert pouvoit avoir envie de faire un pareil préſent à ſon évêque. Cela nous ſembloit bleſſer l'humilité, et nous paroiſſoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être auſſi n'y avoit-il là-dedans que de la ſimplicité. C'eſt ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-deſſus, il vint une idée aſſez plaiſante à Laméla. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguiſons-nous en hermites. Enterrons le frère Juan. Vous paſſerez pour lui; et moi, ſous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes et les bourgs voiſins. Outre que nous ſerons à couvert des perquiſitions du corrégidor, car je ne penſe pas qu'on s'aviſe de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoiſſances que nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raiſons qu'Ambroiſe me diſoit, que par fantaiſie,

taiſie, et comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une foſſe à trente ou quarante pas de la grotte, et nous enterrâmes modeſtement le vieil anachorette, après l'avoir dépouillé de ſes habits, c'eſt-à-dire d'une ſimple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes auſſi la barbe pour m'en faire une poſtiche, et enfin après ſes funerailles nous prîmes poſſeſſion de l'hermitage.

Nous fîmes fort mauvaiſe chère le premier jour. Il nous fallut vivre des proviſions du défunt ; mais le lendemain avant le lever de l'aurore, Laméla ſe mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, et le ſoir il revint chargé de vivres, et d'autres choſes qu'il avoit achetées. Il en apporta tout ce qui étoit néceſſaire pour nous traveſtir. Il ſe fit lui-même une robe de bure, et une petite barbe rouſſe de crins de cheval, qu'il s'attacha ſi artiſtement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il treſſa auſſi la barbe du frère Juan ; il me l'appliqua ; et mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice ; on peut dire que rien ne manquoit à notre déguiſement. Nous nous trouvions l'un et l'autre ſi plaiſamment équipés, que nous ne pouvions ſans rire nous regarder ſous ces habits qui véritablement ne nous convenoient guère. Avec la robe de frère Juan j'avois ſon roſaire et ſes ſandales, dont je ne me fis pas un ſcrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions dans l'hermitage, ſans y avoir vu paroître perſonne ; mais le quatrième il entra dans la grotte deux payſans. Ils apportoient du pain, du fromage, et des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai ſur notre grabat, dès que je les apperçus, et il ne me fut pas impoſſible de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point aſſez pour pouvoir bien diſtinguer mes traits, j'imitai, le mieux que je pus, le ſon de la voix du frère Juan, dont j'avois entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun ſoupçon de cette ſupercherie. Ils parurent ſeulement étonnés de rencontrer

là un autre hermite ; mais Laméla, remarquant leur ſurpriſe, leur dit d'un air hypocrite : Mes frères, ne ſoyez pas ſurpris de me voir dans cette ſolitude. J'ai quitté un hermitage que j'avois en Arragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable et diſcret frère Juan, qui, dans l'extrême vieilleſſe où il eſt, a beſoin d'un camarade qui puiſſe pourvoir à ſes beſoins. Les payſans donnerent à la charité d'Ambroiſe des louanges infinies, et témoignerent qu'ils étoient bien-aiſes de pouvoir ſe vanter d'avoir deux ſaints perſonnages dans leur contrée.

Laméla, chargé d'une grande beſace, qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la première fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'eſt éloigné de l'hermitage que d'une petite lieue. Avec l'exterieur pieux qu'il a reçu de la nature, et l'art de le faire valoir qu'il poſſede au ſuprême dégré, il ne manqua pas d'exciter les perſonnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit ſa beſace de leurs libéralités. Monſieur Ambroiſe, lui dis-je à ſon retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames Chrétiennes. Vive Dieu ! l'on diroit que vous avez été frère quêteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre choſe que remplir mon biſſac, me répondit-il. Vous ſçaurez que j'ai déterré certaine nymphe appellée Barbe, que j'aimois autrefois, Je l'ai trouvée bien changée ; elle s'eſt miſe comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public, et menent une vie ſcandaleuſe en particulier. Elle ne me reconnoiſſoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, madame Barbe, eſt-il poſſible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre ſerviteur Ambroiſe ? Par ma foi, ſeigneur de Laméla, s'eſt-elle écriée, je ne me ſerois jamais attendu à vous revoir ſous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu hermite ? C'eſt ce que je ne puis vous raconter préſentement, lui ai-je reparti. Le détail eſt un peu long ; mais je viendrai demain au ſoir ſatisfaire votre curioſité. De plus je vous amenerai le frère Juan mon compagnon. Le

frère

frère Juan, a-t-elle interrompu, ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette ville ! Vous n'y penſez pas. On dit qu'il a plus de cent ans. Il eſt vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là. Mais il eſt bien rajeuni depuis quelques jours. Il n'eſt pas plus vieux que moi. Eh bien ! qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe. Je vois bien qu'il y a du myſtère là-deſſous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes et nos habits d'anachorettes, et ſans façon nous fîmes connoître à ces princeſſes qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reſte de franchiſe avec nous, elles nous montrerent de quoi ſont capables de fauſſes dévotes, quand elles baniſſent la grimace. Nous paſſâmes preſque toute la nuit à table, et nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bien-tôt après, ou pour mieux dire, nous fîmes la même choſe pendant trois mois, et nous mangeâmes avec ces créatures plus des deux tiers de nos eſpèces. Mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la juſtice, qui doit aujourd'hui ſe tranſporter à l'hermitage pour ſe ſaiſir de nos perſonnes. Hier Ambroiſe en quêtant à Cuença, rencontra une de nos béates, qui lui donna un billet et lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allois vous envoyer par un exprès. Montrez-la au frère Juan, et prenez vos meſures là-deſſus. C'eſt ce billet, meſſieurs, que Laméla m'a mis entre les mains devant vous, et qui nous a ſi bruſquement fait quitter notre demeure ſolitaire.

CHAPITRE II.

Du conſeil que Don Raphaël et ſes auditeurs tinrent enſemble ; et de l'aventure qui leur arriva, lorſqu'ils voulurent ſortir du bois.

QUAND Don Raphaël eut achevé de conter ſon hiſtoire, dont le recit me parut un peu long ; Don Alphonſe, par politeſſe, lui témoigna qu'elle l'avoit fort diverti. Après cela, le ſeigneur Ambroiſe prit la parole, et l'adreſſant au compagnon de ſes exploits : Don Raphaël, lui dit-il, ſongez que le ſoleil ſe couche. Il ſeroit à propos, ce me ſemble, de délibérer ſur ce que nous avons à faire. Vous avez raiſon, lui répondit ſon camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Laméla, je ſuis d'avis que nous nous remettions en chemin ſans perdre de tems, que nous gagnions Réquéna cette nuit, et que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerons l'eſſor à notre induſtrie. Je preſſens que nous y ferons de bons coups. Son confrère, qui croyoit là-deſſus ſes preſſentimens infaillibles, ſe rangea de ſon opinion. Pour Don Alphonſe et moi, comme nous nous laiſſons conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, ſans rien dire, le reſultat de la conférence.

Il fut donc réſolu que nous prendrions la route de Réquéna, et nous commençâmes à nous y diſpoſer. Nous fîmes un repas ſemblable à celui du matin ; puis nous chargeâmes le cheval de l'outre, et du reſte de nos proviſions. Enſuite la nuit qui ſurvint, nous prêtant l'obſcurité dont nous avions beſoin pour marcher ſûrement, nous voulûmes ſortir du bois ; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière qui nous donna beaucoup à penſer. Que ſignifie cela ? dit Don Raphaël. Ne ſeroit-ce point les fureurs de la juſtice de Cuença qu'on

qu'on auroit mis ſur nos traces, et qui nous ſentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroiſe. Ce ſont plutôt des voyageurs. La nuit les aura ſurpris, et ils ſeront entrés dans ce bois pour y attendre le jour; mais, ajoûta-t-il, je puis me tromper. Je vais reconnoître ce que c'eſt. Demeurez ici tous trois. Je ſerai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles et les branches qui s'oppoſent à ſon paſſage, et regarde avec toute l'attention que la choſe lui paroît mériter. Il vit ſur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes aſſis, qui achevoient de manger un pâté, et de vuider un aſſez gros outre qu'ils baiſoient à la ronde. Il apperçut encore à quelques pas d'eux une femme et un cavalier attachés à des arbres, et un peu plus loin une chaiſe roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que ces hommes aſſis devoient être des voleurs; et les diſcours qu'il leur entendit tenir, lui firent connoître qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. Les quatre brigands faiſoient voir une égale envie de poſſéder la dame qui étoit tombée entre leurs mains, et ils parloient de tirer au ſort. Laméla, inſtruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, et nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit vu et entendu.

Meſſieurs, dit alors Don Alphonſe, cette dame et ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, ſont peut-être des perſonnes de la première qualité. Souffrions-nous que des brigands les faſſent ſervir de victimes à leur barbarie et à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits. Qu'ils tombent ſous nos coups. J'y conſens, dit Don Raphaël. Je ne ſuis pas moins prêt à faire une bonne action qu'un mauvaiſe. Ambroiſe de ſon côté témoigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entrepriſe auſſi louable, et dont il prévoyoit, diſoit-il, que nous ſerions bien payés. J'oſe dire auſſi, qu'en cette occaſion le péril ne m'épouvanta point, et que jamais aucun

aucun chevalier errant ne ſe montra plus prompt au ſervice des demoiſelles. Mais pour dire les choſes ſans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand ; car Laméla nous ayant rapporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre deſſein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, et nous nous approchâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, et faiſoient un bruit qui nous aidoit à les ſurprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes, avant qu'ils nous découvriſſent, puis tirant ſur eux à bout-portant, nous les étendîmes tous ſur la place.

Pendant cette expédition, la chandelle s'éteignit, de ſorte que nous demeurâmes dans l'obſcurité. Nous ne laiſſâmes pas toutefois de délier l'homme et la femme, que la crainte tenoit ſaiſis à un point, qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il eſt vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoit point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les raſſurâmes, en leur diſant que nous allions les conduire juſqu'à une hôtellerie qu'Ambroiſe ſoûtenoit être à une demi lieue de-là, et qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſe rendre ſûrement où ils avoient affaire. Après cette aſſurance, dont ils parurent très-ſatisfaits, nous les remîmes dans leur chaiſe, et les tirâmes hors du bois, en tenant la bride de leur mules. Nos anachorettes viſiterent enſuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de Don Alphonſe. Nous prîmes auſſi ceux des voleurs que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis emmenant avec nous tous ces chevaux, nous ſuivîmes le frère Antoine, qui monta ſur une des mules pour mener la chaiſe à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût aſſuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déjà couché dans la maiſon. L'hôte et l'hôteſſe ſe leverent à la hâte, et ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroiſſoit devoir faire chez eux beaucoup plus de depenſe qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonſe et l'illuſtre fils de Lucinde donnerent la main au cavalier et à la dame pour les aider à deſcendre de la chaiſe; ils leur ſervirent même d'écuyers juſqu'à la chambre où l'hôte les conduiſit. Il ſe fit là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'étoit le Comte de Polan lui-même et ſa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne ſçauroit dire qu'elle fut la ſurpriſe de cette dame, non plus que celle de Don Alphonſe, lorſqu'ils ſe reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choſes. Il ſe mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avoient attaqué, et comment ils s'étoient ſaiſis de ſa fille et de lui, après avoir tué ſon poſtillon, un page, et un valet de chambre. Il finit en nous diſant qu'il ſentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, et que ſi nous voulions l'aller trouver à Tolede, où il ſeroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoiſſant.

La fille de ce ſeigneur n'oublia pas de nous remercier auſſi de ſon heureuſe délivrance; et comme nous jugeâmes Raphaël et moi que nous ferions plaiſir à Don Alphonſe, ſi nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réuſsîmes en amuſant le Comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas Don Alphonſe à la dame, je ceſſe de me plaindre du ſort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la ſociété civile, puiſque j'ai eu le bonheur de contribuer au ſervice important qui vous a été rendu. Eh quoi! lui répondit-elle en ſoupirant, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie et l'honneur! c'eſt à vous que nous ſommes mon père et moi ſi redevables? Ah Don Alphonſe! pourquoi avez-

vous

vous tué mon frère? Elle ne lui en dit pas davantage; mais il comprit assez par ces paroles, et par le ton dont elles furent prononcées, que s'il aimoit éperduement Séraphine, il n'en étoit guère moins aimé.

FIN DU CINQUIEME LIVRE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE I.

De ce que Gil Blas et ses compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan; du projet important qu'Ambroise forma, et de quelle manière il fut exécuté.

LE Comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, et à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, appella l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis, où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus, nous sortîmes ensuite de l'hôtellerie, et suivîmes la route qu'il plût à Laméla de choisir.

Après deux heures de chemin le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce bourg et Réquéna. Nous y passâmes la journée à nous reposer, et à compter nos finances que l'argent des voleurs avoit fort augmentées; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cens pistoles en toutes sortes d'espèces. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, et le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de

de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, et nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruiſſeau d'une onde cryſtalline, qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, et l'herbe que le lieu fourniſſoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette réſolution. Nous n'eûmes donc garde de paſſer outre.

Nous mîmes là pied à terre, et nous nous diſpoſâmes à paſſer la journée fort agréablement ; mais lorſque nous voulûmes déjeûner, nous nous apperçûmes qu'il nous reſtoit très-peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, et notre outre étoit devenu un corps ſans ame. Meſſieurs, nous dit Ambroiſe, les plus charmantes retraites ne plaiſent guères ſans Bacchus et ſans Cérès. Je ſuis d'avis que nous renouvellions aujourd'hui nos proviſions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'eſt une aſſez belle ville, qui n'eſt qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bien-tôt fait ce voyage. En parlant de cette ſorte, il chargea un cheval de l'outre et de la beſace, monta deſſus, et ſortit du bois avec une vîteſſe qui promettoit un prompt retour. Nous avions tout lieu de l'eſpérer, et nous attendions de moment en moment Laméla. Cependant il ne revînt pas ſi-tôt. Plus de la moitié du jour s'écoula ; la nuit même déjà s'apprêtoit à couvrir les arbres de ſes aîles noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choſes dont il revint chargé. Il apportoit non-ſeulement l'outre plein d'un vin excellent, et la beſace remplie de pain et de toutes ſortes de gibier roti, il y avoit encore ſur ſon cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en apperçut, et nous dit en ſouriant : Meſſieurs, vous conſidérez ces hardes avec ſurpriſe, et je vous le pardonne. Vous ne ſçavez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva. Je le donnerois à deviner à Don Raphaël, et à toute la terre enſemble. En

diſant

diſant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous conſidérions en gros. Il nous fit voir un manteau, et une robe noire fort longue; deux pourpoints avec leurs haut-de-chauſſes; une de ces écritoires compoſées de deux pièces liées par un cordon, et dont le cornet eſt ſéparé de l'étui où l'on met les plumes; une main de beau papier blanc; un cadenas avec un gros cachet, et de la cire verte; et lorſqu'il nous eût enfin exhibité toutes ſes emplettes, Don Raphaël lui dit en plaiſantant: Vive Dieu, Monſieur Ambroiſe, il faut avouer que vous avez fait-là un bon achat. Quel uſage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire? Un admirable, répondit Laméla. Toutes ces choſes ne m'ont coûté que dix doublons, et je ſuis perſuadé que nous en retirerons plus de cinq cens. Comptez là-deſſus. Je ne ſuis pas homme à me charger de nippes inutiles; et pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un ſot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé, un projet qui ſans contredit eſt un des plus ingénieux que puiſſe concevoir l'eſprit humain. Vous en allez juger. Je ſuis ſûr que je vais vous ravir en vous l'apprenant. Ecoutez moi.

Après avoir fait ma proviſion de pain, pourſuivit-il, je ſuis entré chez un rotiſſeur, où j'ai ordonné qu'on mit à la broche ſix perdrix, autant de poulets et de lapreaux. Tandis que ces viandes cuiſoient, il arrive un homme en colère, et qui ſe plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à ſon égard, dit au rotiſſeur: Par ſaint Jacques, Samuël Simon eſt le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de ſix aunes de drap. Cependant il ſçait bien que je ſuis un artiſan ſolvable, et qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal? Il vend volontiers à crédit aux perſonnes de qualité. Il aime mieux hazarder avec eux, que d'obliger un honnête bourgeois ſans rien riſquer. Quelle manie! le maudit Juif! puiſſe-t-il y être atrapé! Mes ſouhaits ſeront accomplis quelque jour. Il y a bien des marchands qui m'en répondroient.

En

En entendant parler ainſi cet artiſan, qui dit beaucoup d'autres choſes encore, il me prit envie de le venger, et de jouer un tour à ce Samuël Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui ſe plaignoit de ce marchand, de quel caractère eſt ce perſonnage dont vous parlez ? D'un très mauvais caractère, répondit-il bruſquement. Je vous le donne pour un uſurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur ; c'eſt un Juif qui s'eſt fait catholique ; mais dans le fonds de l'âme, il eſt encore Juif comme Pilate : car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

Je prêtai une oreille attentive à tous les diſcours de l'artiſan, et je ne manquai pas, au ſortir de chez le rotiſſeur, de m'informer de la demeure de Samuël Simon. Une perſonne me l'enſeigne. On me la montre. Je parcours des yeux ſa boutique. J'examine tout, et mon imagination, prompte à m'obeir, enfante une fourberie que je digere, et qui me paroît digne du valet du ſeigneur Gil Blas. Je vais à la fripperie où j'achete ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquiſiteur, l'autre pour repréſenter un greffier, et le troiſième enfin pour faire le perſonnage d'un alguazil. Voilà ce que j'ai fait, meſſieurs, ajoûta-t-il, et ce qui a un peu retardé mon arrivée.

Ah ! mon cher Ambroiſe, interrompit en cet endroit Don Raphaël, tout tranſporté de joie, la merveilleuſe idée ! Le beau plan ! Je ſuis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'eſprit ſi heureux : Oui Laméla, pourſuivit-il, je vois, mon ami, toute la richeſſe de ton deſſein, et l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as beſoin de deux bons acteurs qui te ſecondent. Ils ſont tous trouvés. Tu as un air de béat ; tu feras fort bien l'inquiſiteur. Moi, je repréſenterai le greffier, et le ſeigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les perſonnages diſtribués ; demain nous jouerons la pièce, et je réponds du ſuccès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-tems, qui confondent les deſſeins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très-confuſément le projet que Don Raphaël trouvoit ſi beau : mais on me mit au fait en ſoupant, et le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, et fait à notre outre de copieuſes ſaignées, nous nous étendîmes ſur l'herbe, et nous fûmes bientôt endormis. Mais notre ſommeil ne fut pas de longue durée, et l'impitoyable Ambroiſe l'interrompit une heure après. Debout, debout, s'écria-t-il avant le jour ; des gens qui ont une grande entrepriſe à exécuter, ne doivent pas être pareſſeux. Malepeſte, monſieur l'inquiſiteur, lui dit Don Raphaël, en ſe reveillant en ſurſaut, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut pas le diable pour Monſieur Samuël Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajoûta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit, que je lui arrachois des poils de la barbe. N'eſt-ce pas là un vilain ſonge pour lui, monſieur le greffier ? Ces plaiſanteries furent ſuivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous dejeunâmes gaiement, et nous nous diſposâmes enſuite à faire nos perſonnages. Ambroiſe ſe revêtit de la longue robe et du manteau ; en ſorte qu'il avoit tout l'air d'un commiſſaire du ſaint office. Nous nous habillâmes auſſi, Don Raphaël et moi, de façon que nous ne reſſemblions point mal aux greffiers et aux alguazils. Nous employâmes bien du tems à nous déguiſer. Nous déjeunâmes enſuite amplement, ſi bien qu'il étoit plus de deux heures après midi, lorſque nous ſortîmes du bois, pour nous rendre à Xelva. Il eſt vrai que rien ne nous preſſoit, et que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Auſſi nous n'allâmes qu'à petit pas, et nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville, pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laiſſâmes nos chevaux dans cet endroit ſous la garde de Don Alphonſe, qui ſe ſçut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroiſe et moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuël Simon, mais chez un cabaretier qui demeuroit à deux pas de ſa maiſon. Monſieur l'inquiſiteur

ſiteur marchoit le premier. Il entre, et dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrois vous parler en particulier. J'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le ſervice de l'inquiſition, et qui par conſéquent eſt très-importante. L'hôte nous mena dans une ſalle, où Laméla le voyant ſeul avec nous, lui dit : Je ſuis commiſſaire du ſaint office. A ces paroles le cabaretier pâlit, et répondit d'une voix tremblante, qu'il ne croyoit pas avoir donné ſujet à la ſainte inquiſition de ſe plaindre de lui. Auſſi, reprit Ambroiſe d'un air doux, ne ſonge-t-elle pas à vous faire de la peine. A Dieu ne plaiſe que trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence, elle eſt ſévère, mais toujours juſte. En un mot, pour éprouver ſes châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'eſt donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'eſt un certain marchand qu'on appelle Samuël Simon. Il nous a été fait de lui et de ſa conduite un très-mauvais rapport. Il eſt, dit-on, toujours Juif, et il n'a embraſſé le Chriſtianiſme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne de la part du ſaint office de me dire ce que vous ſçavez de cet homme-là. Gardez-vous, comme ſon voiſin, et peut-être ſon ami, de vouloir l'excuſer ; car je vous le déclare, ſi j'apperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, pourſuivit-il en ſe tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monſieur le greffier, qui déjà tenoit à la main ſon écritoire et ſon papier, s'aſſit à une table, et ſe prépara de l'air du monde le plus ſérieux à écrire la dépoſition de l'hôte, qui de ſon côté proteſta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le commiſſaire inquiſiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez ſeulement à mes queſtions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuël Simon fréquenter les égliſes ? C'eſt à quoi je n'ai pas pris garde, répondit le cabaretier. Je ne me ſouviens pas de l'avoir vu à l'égliſe. Bon ! s'écria l'inquiſiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les égliſes. Je ne dis pas cela, monſieur, répliqua l'hôte, je dis ſeulement que je ne l'ai

point vu. Il peut être dans une égliſe où je ſerai, ſans que je l'apperçoive. Mon ami, reprit Laméla, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excuſer Samuël Simon. Je vous en ai dit les conſéquences. Vous ne devez dire que des choſes qui ſoient contre lui, et pas un mot en ſa faveur. Sur ce pied-là, ſeigneur licentié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma dépoſition. Je ne connois point le marchand dont il s'agit; je n'en puis dire ni bien ni mal: mais ſi vous voulez ſçavoir comment il vit dans ſon domeſtique, je vais faire venir ici Gaſpard ſon garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ſes amis; je puis vous aſſurer qu'il a bonne langue. Il babillera tant que vous voudrez. Il vous dira toute la vie de ſon maître, et donnera ſur ma parole de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchiſe, dit alors Ambroiſe, et c'eſt témoigner du zèle pour le ſaint office, que de m'enſeigner un homme inſtruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquiſition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaſpard dont vous parlez: mais faites les choſes diſcrettement, que ſon maître ne ſe doute point de ce qui ſe paſſe. Le cabaretier s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup de ſecret et de diligence. Il amena le garçon marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, et tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Laméla. Vous voyez en moi un inquiſiteur nommé par le ſaint office, pour informer contre Samuël Simon, que l'on accuſe de judaïſer. Vous demeurez chez lui; par conſéquent vous êtes témoin de la plûpart de ſes actions. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous ſçavez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la ſainte inquiſition. Seigneur licentié, répondit le garçon marchand, vous ne pouviez vous adreſſer à un homme plus diſpoſé à vous inſtruire de ce que vous voulez ſçavoir. Je ſuis tout prêt à vous contenter là-deſſus, ſans que vous me l'ordonniez de la part du ſaint office. Si l'on mettoit

mon

mon maître ſur mon chapitre, je ſuis perſuadé qu'il ne m'épargneroit point. Ainſi je ne le ménagerai pas non plus, et je vous dirai premièrement que c'eſt un fournois dont il eſt impoſſible de démêler les ſecrets ſentimens; un homme qui affecte tous les dehors d'un ſaint perſonnage, et qui dans le fond n'eſt nullement vertueux. Il va tous les ſoirs chez une petite griſette ..... Je ſuis bien aiſe d'apprendre cela, interrompit Ambroiſe; et je vois par ce que vous me dites que c'eſt un homme de mauvaiſes mœurs: mais répondez préciſément aux queſtions que je vais vous faire. C'eſt particulièrement ſur la religion que je ſuis chargé de ſçavoir quels ſont ſes ſentimens. Dites-moi, mangez vous du porc dans votre maiſon? Je ne penſe pas, repondit Gaſpard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, repartit monſieur l'inquiſiteur; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuël Simon. En récompenſe, continua-t-il, on y mange ſans doute quelquefois de l'agneau. Oui, quelquefois, repartit le garçon; nous en avons par exemple mangé un aux dernières fêtes de Pâques. L'époque eſt heureuſe, s'écria le commiſſaire; écrivez, greffier, que Simon fait la Pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, pourſuivit Laméla, ſi vous n'avez jamais vu votre maître careſſer de petits enfans. Mille fois, répondit Gaſpard. Lorſqu'il voit paſſer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils ſoient jolis, ils les arrête et les flatte. Ecrivez, greffier, interrompit l'inquiſiteur, que Samuël Simon eſt violemment ſoupçonné d'attirer chez lui les enfans des Chrétiens, pour les égorger. L'aimable proſélyte! Oh, oh, monſieur Simon, vous aurez affaire au ſaint office, ſur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laiſſe faire impunément vos barbares ſacrifices. Courage, zèlé Gaſpard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux catholique eſt attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'eſt-

il pas vrai que dans la ſemaine vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaſpard, je n'ai point rémarqué celui-là. Je m'apperçois ſeulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans ſon cabinet, et qu'il y demeure très-longtems. Hé! nous y voilà, s'écria le commiſſaire, il fait le ſabbat, ou je ne ſuis pas inquiſiteur. Marquez, greffier, qu'il obſerve religieuſement le jeûne du ſabbat. Ah! l'abominable homme! il ne me reſte plus qu'une choſe à demander. Ne parle-t-il pas auſſi de Jeruſalem? Fort ſouvent, répartit le garçon. Il nous conte l'hiſtoire des Juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jeruſalem. Juſtement, reprit Ambroiſe; ne laiſſez pas échapper ce trait-là, greffier; écrivez en gros caractères, que Samuël Simon ne reſpire que la reſtauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétabliſſement de la nation. Je n'en veux pas ſçavoir davantage, et il eſt inutile de faire d'autres queſtions. Ce que vient de dépoſer le véridique Gaſpard, ſuffiroit pour faire brûler toute une juiverie.

Après que monſieur le commiſſaire du ſaint office eût interrogé de cette ſorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvoit ſe retirer; mais il lui ordonna, de la part de la ſainte inquiſition, de ne point parler à ſon maître de ce qui venoit de ſe paſſer. Gaſpard promit d'obéir, et s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le ſuivre; nous ſortîmes de l'hôtellerie auſſi gravement que nous y étions entrés, et nous allâmes frapper à la porte de Samuël Simon. Il vint lui-même ouvrir; et s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage, quand Laméla, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif: Maître Samuël, je vous ordonne de la part de la ſainte inquiſition, dont j'ai l'honneur d'être commiſſaire, de me donner tout à l'heure le clef de votre cabinet. Je veux voir ſi je ne trouverai point de quoi juſtifier les mémoires qui nous ont été preſentés contre vous.

Le marchand, que ce diſcours déconcerta, fit deux pas en arrière comme ſi on lui eût donné une bourrade dans l'eſtomac. Bien loin de ſe douter de quelque

que ſupercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi ſecret l'avoit voulu rendre ſuſpect au ſaint office ; peut-être auſſi que ne ſe ſentant pas trop bon catholique, il avoit ſujet d'appréhender une information. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit ſans réſiſtance, et avec le reſpect que peut avoir un homme qui craint l'inquiſition. Il nous ouvrit ſon cabinet. Du moins, lui dit Ambroiſe en y entrant, du moins recevez-vous ſans rebellion les ordres du ſaint office : mais, ajoûta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, et me laiſſez librement remplir mon emploi. Samuël ne ſe révolta pas plus contre cet ordre, que contre le premier. Il ſe tint dans ſa boutique, et nous entrâmes tous trois dans ſon cabinet, où ſans perdre de tems, nous nous mîmes à chercher ſes eſpèces. Nous les trouvâmes ſans peine ; elles étoient dans un coffre ouvert, et il y en avoit beaucoup plus que nous ne pouvions en emporter ; elles conſiſtoient en un grand nombre de ſacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or ; cependant les choſes ne pouvant être autrement il fallut s'accommoder à la néceſſité. Nous remplîmes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chauſſes, et dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les recéler. Enfin nous en étions peſamment chargés, ſans qu'il y parût, et cela par l'adreſſe d'Ambroiſe, et par celle de Don Raphaël, qui me firent voir par-là qu'il n'eſt rien tel que de ſçavoir ſon métier.

Nous ſortîmes du cabinet, après y avoir fait ſi bien notre main ; et alors, pour une raiſon que le lecteur devinera fort aiſément, monſieur l'inquiſiteur tira ſon cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte, enſuite il y mit lui-même le ſcellé. Puis il dit à Simon : Maître Samuël, je vous défends de la part de la ſainte inquiſition de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce ſceau que vous devez reſpecter, puiſque c'eſt le ſceau du ſaint office. Je reviendrai demain ici à la même heure pour le lever, et vous apporter des ordres. A ces mots il ſe fit ouvrir la porte de la rue

que

que nous enfilâmes joyeuſement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vîteſſe, et de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bien-tôt hors de la ville; et remontant ſur nos chevaux, nous les pouſsâmes vers Ségorbe, en rendant graces au dieu Mercure d'un ſi heureux évènement.

CHAPITRE II.

De la réſolution que Don Alphonſe et Gil Blas prirent après cette aventure.

NOUS allâmes toute la nuit, ſelon notre louable coûtume, et nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des ſaules que nous apperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze cens pas du village, où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces ſaules faiſoient un agréable ombrage, et qu'un ruiſſeau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, et nous réſolûmes d'y paſſer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laiſſer paître, et nous nous couchâmes ſur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu; enſuite nous achevâmes du vuider notre beſace et notre outre. Après un ample déjeûner, nous nous amusâmes à compter tout l'argent que nous avions pris à Samuël Simon: ce qui ſe montoit à trois mille ducats; de ſorte qu'avec cette ſomme, et celle que nous avions déjà, nous pouvions nous vanter de n'être pas mal en fonds.

Comme il falloit aller à la proviſion, Ambroiſe et Don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquiſiteur et de greffier, dirent qu'ils vouloient ſe charger de

de ce ſoin-là tous deux ; que l'aventure de Xelva ne faiſoit que les mettre en goût, et qu'ils avoient envie de ſe rendre à Ségorbe, pour voir s'il ne ſe préſenteroit pas quelque occaſion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajoûta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre ſous ces ſaules. Nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. A d'autres, ſeigneur Don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre ſous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de long-tems. Ce ſoupçon nous offenſe, répliqua le ſeigneur Ambroiſe : mais nous méritons que vous nous faſſiez cet outrage. Vous êtes excuſable de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, et de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de ſcrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laiſſés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons fauſſé compagnie, étoient des perſonnes d'un fort mauvais caractère, et dont la ſociété commençoit à nous devenir inſupportable. Il faut rendre cette juſtice aux gens de notre profeſſion, qu'il n'y a point d'aſſociés dans la vie civile que l'intérêt diviſe moins : mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reſte des hommes. Ainſi, ſeigneur Gil Blas, pourſuivit Laméla, je vous prie, vous et le ſeigneur Don Alphonſe, d'avoir un peu plus de confiance en nous, et de vous mettre l'eſprit en repos, ſur l'envie que nous avons Don Raphaël et moi d'aller à Ségorbe.

Il eſt bien aiſé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-deſſus tout ſujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caiſſe. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, ſeigneur Gil Blas, ajoûta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous ſerez tous deux nantis, et je puis vous aſſurer que nous partirons, Ambroiſe et moi, ſans appréhender que vous ne nous ſoufflez ce précieux nantiſſement. Après une marque ſi certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entièrement à nous ?

Oui,

Oui, meſſieurs, leur dis-je, et vous pouvez préſentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent ſur le champ, chargés de l'outre et de la beſace, et me laiſſerent ſous les ſaules avec Don Alphonſe, qui me dit après leur départ : Il faut, ſeigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaiſance de venir juſqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne ſçauriez croire combien de fois je m'en ſuis déjà repenti. Hier au ſoir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai penſé qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens auſſi vicieux que Raphaël et Laméla : que ſi par malheur, un jour, et cela peut fort bien arriver, le ſuccès d'une fourberie eſt tel que nous tombions entre les mains de la juſtice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, et d'éprouver un châtiment infâme. Ces images s'offrent ſans ceſſe à mon eſprit, et je vous avouerai que j'ai réſolu, pour n'être plus complice des mauvaiſes actions qu'ils feront, de me ſéparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, coutinua-t-il, que vous déſaprouviez mon deſſein. Non, je vous aſſure, lui répondis-je : quoique vous m'ayez vu faire le perſonnage d'alguazil dans la comédie de Samuël Simon, ne vous imaginez pas que ces ſortes de pièces ſoient de mon goût. Je prends le Ciel à témoin, qu'en jouant un ſi beau rôle, je me ſuis dit à moi-même : Ma foi, monſieur Gil Blas, ſi la juſtice venoit à vous ſaiſir au collet préſentement, vous mériteriez bien le ſalaire qui vous en reviendroit. Je ne me ſens donc pas plus diſpoſé que vous, ſeigneur Don Alphonſe, à demeurer en ſi mauvaiſe compagnie ; et ſi vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces meſſieurs ſeront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, et demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je propoſois. Gagnons, me dit-il, Valence, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au ſervice de la république de Veniſe. Ne vaut-il

vaut-il pas mieux embraſſer le parti des armes, que de mener la vie lâche et coupable que nous menons? Nous ſerons même en état de faire une aſſez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que je me ſerve ſans remords d'un bien ſi mal acquis: mais outre que la néceſſité m'y oblige, ſi jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuël Simon. J'aſſurai Don Alphonſe que j'étois dans les mêmes ſentimens; et nous réſolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur abſence, c'eſt-à-dire, de démenager ſur le champ avec la caiſſe; la confiance qu'ils nous avoient marquée, en nous laiſſant maîtres des eſpèces, ne nous permit pas ſeulement d'en avoir la penſée. Quoique le tour de l'hôtel garni eût en quelque manière rendu ce vol excuſable.

Ambroiſe et Don Raphaël revinrent de Ségorbe ſur la fin du jour. La première choſe qu'ils nous dirent, fut que leur voyage avoit été très-heureux; qu'ils venoient de jetter les fondemens d'une fourberie, qui, ſelon toutes les apparences, nous ſeroit encore plus utile que celle du ſoir précédent. Et là-deſſus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait: mais Don Alphonſe prit alors la parole, et leur déclara poliment que ne ſe ſentant pas né pour vivre comme ils faiſoient, il étoit dans la réſolution de ſe ſéparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avois le même deſſein. Ils firent vainement tout leur poſſible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions. Nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos eſpèces, et nous tirâmes vers Valence.

CHAP.

CHAPITRE III.

et dernier.

Après quel desagréable incident Don Alphonse se trouva au comble de sa joie, et par quelle aventure Gil Blas se vit tout-à-coup dans une heureuse situation.

NOUS poussâmes gaiement jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade. Il lui prit une grosse fièvre avec des redoublemens, qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avoit point là de médecins, et j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, et mes soins acheverent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avois fait pour lui ; et comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offriroit de passer en Italie. Mais le Ciel, qui nous préparoit une heureuse destinée, disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des payſans de l'un et de l'autre sexe, qui dansoient en rond, et se rejouissoient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête, et Don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout-à-coup saisi. Il apperçut le Baron de Steinbach, qui de son côté l'ayant reconnu vint à lui des bras ouverts, et lui dit avec transport : Ah, Don Alphonse, c'est vous ! L'agréable rencontre ! Pendant qu'on vous cherche par-tout, le hazard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussi-tôt, et courut embrasser le baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard,

vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes, et jouir du plus heureux ſort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux; car j'avois auſſi mis pied à terre, et attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première perſonne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, et de très-bonne mine: Seigneur, lui dit le Baron de Steinbach, en lui préſentant Don Alphonſe, vous voyez votre fils. A ces mots Don Céſar de Leyva, ainſi ſe nommoit le maître du château, jetta ſes bras au col de Don Alphonſe, et pleurant de joie: Mon cher fils, lui dit-il reconnoiſſez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laiſſé ignorer ſi longtems votre condition, croyez que je me ſuis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois ſoupiré de douleur, mais je n'ai pu faire autrement. J'avois épouſé votre mère par inclination; elle étoit d'une naiſſance fort inférieure à la mienne. Je vivois ſous l'autorité d'un père dur, qui me réduiſoit à la néceſſité de tenir ſecret un mariage contracté ſans ſon aveu. Le Baron de Steinbach ſeul étoit dans ma confidence, et c'eſt de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'eſt plus, et je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'eſt pas tout, ajoûta-t-il, je vous marie avec une jeune dame, dont la nobleſſe égale la mienne. Seigneur, interrompit Don Alphonſe, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je ſçavoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, ſans apprendre en même-tems que vous voulez me rendre malheureux! Ah ſeigneur, ne ſoyez pas plus cruel que votre père! S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua Don Céſar, je ne prétends pas non plus tyranniſer vos déſirs. Mais ayez la complaiſance de voir la dame que je vous deſtine. C'eſt tout ce que j'exige de votre obéiſſance. Quoique ce ſoit une perſonne charmante,

et un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'épouſer. Elle eſt dans ce château. Suivez-moi. Vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En diſant cela, il conduiſit Don Alphonſe dans un appartement, où je m'introduiſis après eux avec le Baron de Steinbach.

Là étoit le Comte da Polan avec ſes deux filles Séraphine et Julie, et Don Fernand de Leyva ſon gendre, qui étoit neveu de Don Céſar. Il y avoit encore d'autres dames et d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avoit enlevé Julie, et c'étoit à l'occaſion du mariage de ces deux amans que les payſans des environs s'étoient aſſemblés ce jour-là pour ſe réjouir. Sitôt que Don Alphonſe parut, et que ſon père l'eût préſenté à la compagnie, le Comte de Polan ſe leva, et courut l'embraſſer, en diſant: Que mon libérateur ſoit le bien venu! Don Alphonſe, pourſuivit-il, en lui adreſſant la parole, connoiſſez le pouvoir que la vertu a ſur les ames généreuſes; ſi vous avez tué mon fils, vous m'avez ſauvé la vie. Je vous ſacrifie mon reſſentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez ſauvé l'honneur. Par-là je m'acquitte envers vous. Le fils de Don Céſar ne manqua pas de témoigner au Comte de Polan combien il étoit pénétré de ſes bontés; et je ne ſçais s'il eut plus de joie d'avoir découvert ſa naiſſance que d'apprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage ſe fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéreſſées.

Comme j'étois auſſi un des liberateurs du Comte de Polan, ce ſeigneur, qui me reconnut, me dit qu'il ſe chargeoit du ſoin de faire ma fortune: mais je le remerciai de ſa généroſité, et je ne voulus point quitter Don Alphonſe, qui me fit intendant de ſa maiſon, et m'honora de ſa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant ſur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuël Simon,

Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une reſtitution. C'étoit commencer le métier d'intendant par où l'on devoit le finir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

